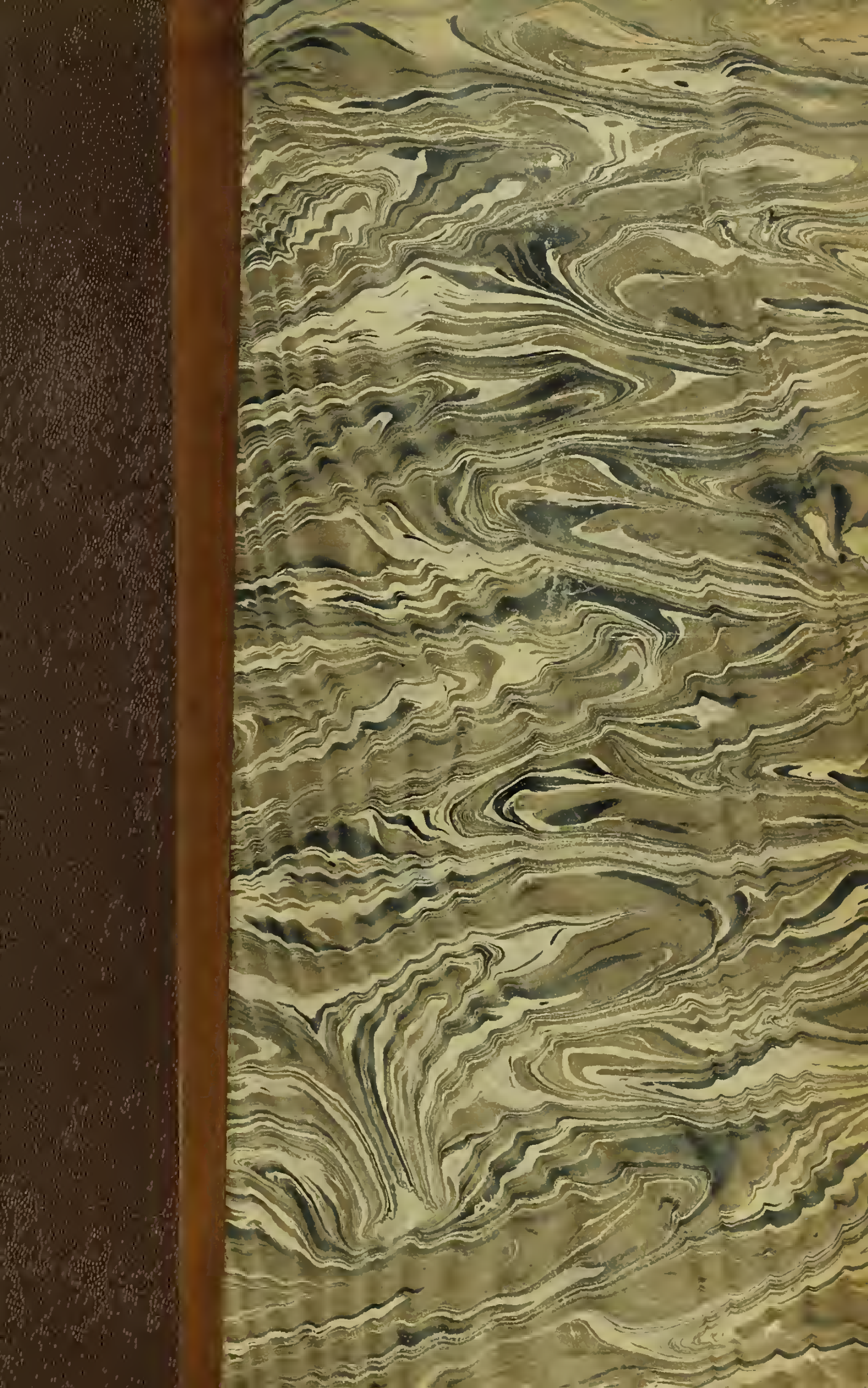
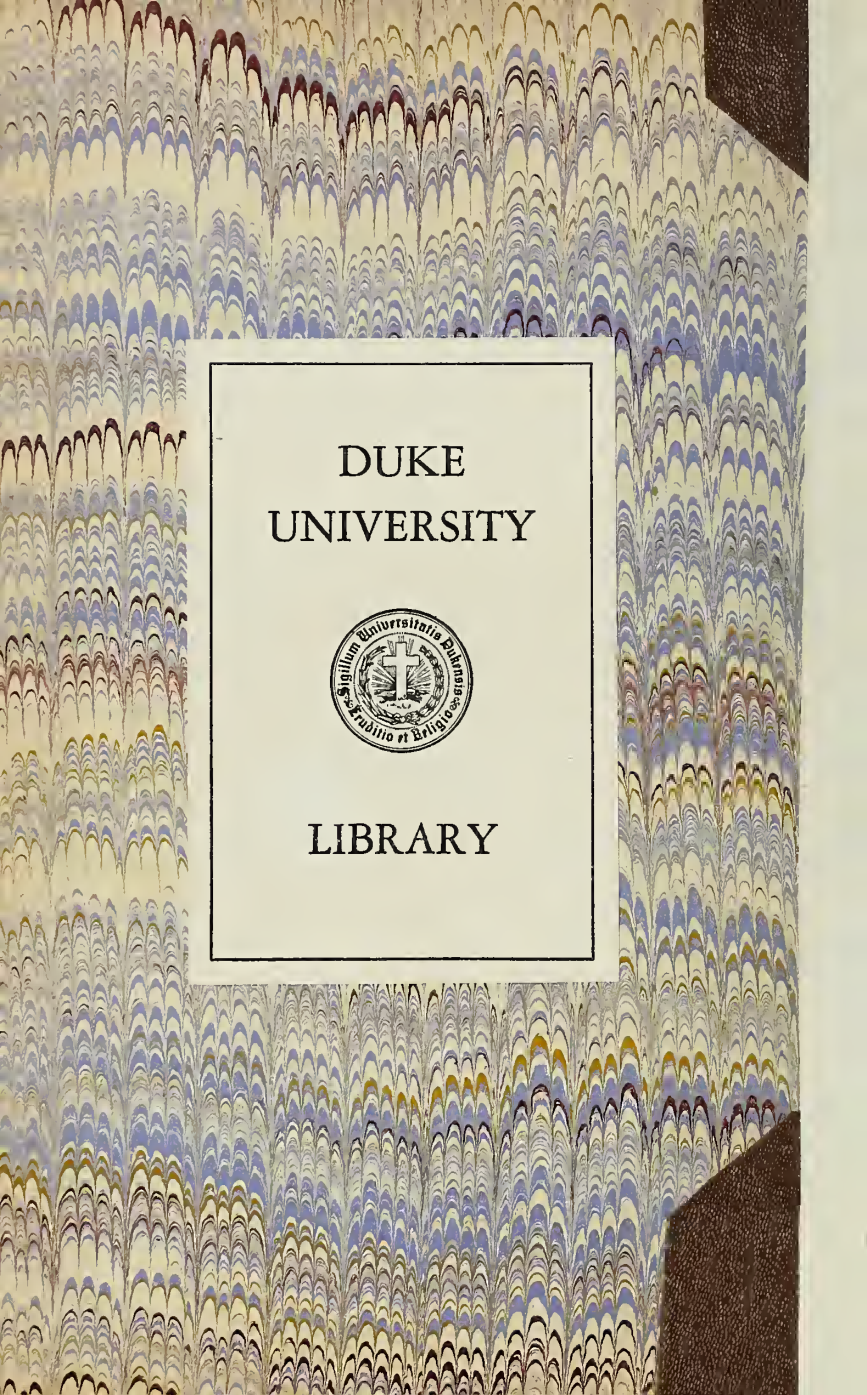
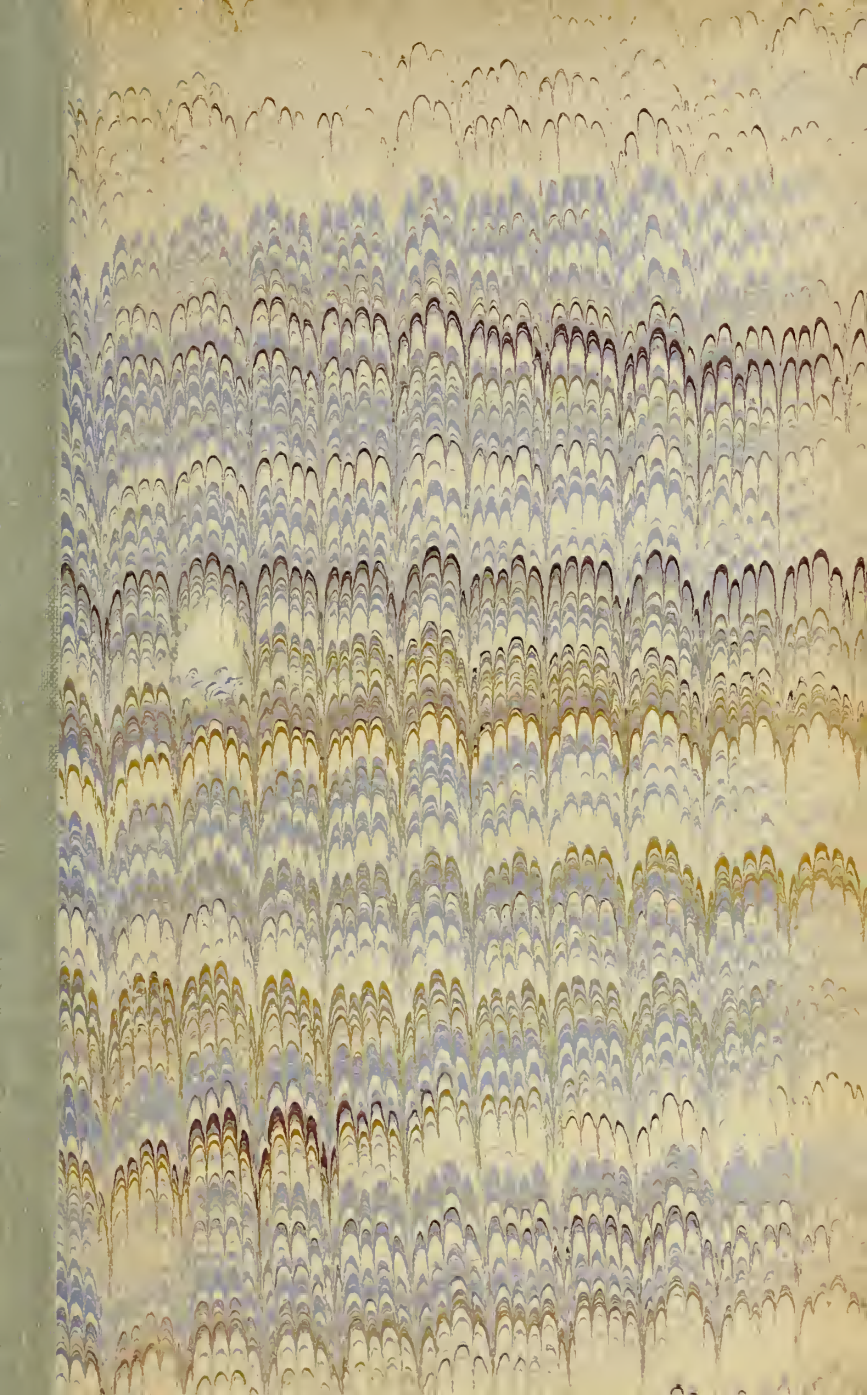



DUKE
UNIVERSITY
Sigillum Universitatis Dukensis
Eruditio et Religio
LIBRARY



JACQUES BOULENGER

2e Édition

SOUS LOUIS-PHILIPPE :

LES DANDYS

GEORGE BRUMMELL, ESQ. — LE COMTE D'ORSAY
« MILORD ARSOUILLE » — EUGÈNE SUE — BARBEY D'AUREVILLY — ETC.

avec une préface de

MARCEL BOULENGER



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
—
1907

LES DANDYS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Les protestants a Nîmes au temps de l'édit de Nantes (Fischbacher).

Comptes de Louise de Savoie et de Marguerite de Navarre, publié en collaboration avec Abel Lefranc, professeur au Collège de France (H. Champion).

L'Isle sonante par M. Francoys Rabelais, publié en collaboration avec Abel Lefranc, professeur au Collège de France (H. Champion).

En préparation :

Sous Louis-Philippe : Les Muses.

JACQUES BOULENGER

SOUS LOUIS-PHILIPPE :

LES DANDYS

GEORGE BRUMMELL, ESQ. — LE COMTE D'ORSAY
« MILORD ARSOUILLE » — EUGÈNE SUE — BARBEY D'AUREVILLY — ETC.

avec une préface de

MARCEL BOULENGER

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1907

A MON FRÈRE



DANDIES AT TEA

par Cruikshank

PRÉFACE

Nous vivons dans une époque de progrès. Les jeunes générations se ruent vers le progrès avec une ardeur admirable. Et le progrès, vous savez ce que c'est ? On appelle de ce nom tout ce qui aide au bonheur de l'humanité et à l'enlaidissement de l'univers.

Quelques exemples. Nous avions jadis l'éclairage aux bougies. Quoi de moins pratique ? La cire tombait, les mèches s'éteignaient, les lustres avaient besoin d'être surveillés sans cesse, il fallait qu'on y renouvelât les chandelles plusieurs fois dans la soirée : mais aussi cela vous donnait-il une clarté douce et chaude comme de l'or fondu, une clarté « haute en couleur », pour ainsi dire, qui coulait voluptueusement sur les épaules des

femmes décolletées, jetait des ombres merveilleuses dans les velours ou les satins, et dansait parmi les diamants. Bientôt nous connûmes le gaz, avec son éclat sans nuances, et nous jouissons maintenant de l'abominable, livide et sèche électricité. C'est un très grand progrès.

Un millionnaire possédait un vaste domaine, un fin château reflété dans ses douves, un noble parc français. Aujourd'hui, une campagne toute plate sous ses engrais tient lieu du domaine vendu. Une cité ouvrière couvre l'ancien parc ; l'eau des douves et des bassins, captée, profite à l'usine ; et le château sert d'hôpital : à la place de l'ancienne Salle des Batailles ou de la Galerie aux Glaces, s'ouvrent des chambres d'opération et s'allonge le couloir n° 4. Progrès.

Une vallée profonde s'étendait, vouée au plus mélodieux silence, verte comme la mer et d'un bleu de saphir à l'horizon. Cette vallée ne servait à rien et coupait toutes les routes. Mais deux « ouvrages d'art », un pont métallique et un viaduc, viennent d'en avoir raison. Et les touristes y écoutent, au Café de la tendre cycliste *ou du* Pneu enchanté, *la romance des tziganes, le rugissement des trains et les borborygmes des automobiles. Progrès.*

S'écrivait-on, jadis, avec soin et un peu de

coquetterie ? On s'envoie maintenant quatre mots brusques ou un coup de téléphone à travers la figure. Suivait-on, autrefois, en quittant Paris, une venelle parmi les champs et les roseaux ? C'était notre Chaussée d'Autin. Depuis, on en a fait ce que vous savez... Que de progrès ! Combien cela est consolant ! Et comment ne pas avoir foi en l'avenir ?

Seulement, voilà, on s'ennuie...

Oui, on s'ennuie terriblement en ce siècle de lumière. On se sent plus que las, souvent, de voir des maisons à tant d'étages, des tramways tous pareils, des fiacres tous égaux en hideur, des gens tous médiocrement mis, tous vêtus de noir, et non moins las aussi de songer aux progrès du lendemain, las de pénétrer sans cesse dans les mêmes salles de théâtre, pour y entendre les mêmes leçons d'une sagesse de plus en plus résignée, de plus en plus chétive ; et puis las encore d'aller souper avec des gens qui ne causent presque plus, las de voir entrer au restaurant la belle Mme X., comtesse du pape depuis huit jours, ou le député Untel, socialiste depuis une quinzaine.

On est las, et d'irrésistibles nostalgies s'emparent des plus délicats. Pour quelques-uns, c'est l'Italie qui les appelle, ou l'Orient, ou l'Inde : demain matin ils seront chez Cook et demain soir

en chemin de fer. Pour d'autres, moins riches ou moins libres, c'est le passé inépuisable et délicieux qui les envahit : ces derniers s'enfermeront à double tour dans leur bibliothèque. Les livres insinuants, les livres enchantés, manuscrits ou libelles, albums ou keepsakes, tous les livres-fées vont s'animer entre leurs doigts. Le passé est si beau, à la clarté des lampes ! Et les personnages historiques sourient si bien, et déclament, persuadent, menacent, étincellent, chatoient, et cavalcadent avec tant d'aisance, dans les livres ! Avec leurs élégances d'autan et leurs grâces perdues, il semble à quiconque lit de toute son âme que les morts revivent, qu'ils prennent corps et qu'ils sont là en réalité, dans la bibliothèque, touchant à leur jabot et portant l'épée...

Peuh ! d'ailleurs, un jabot, une épée... Il y a bien mieux encore, pour rêver, les soirs où notre XXe siècle nous dégoûte trop : il y a la canne du dandy. Ah ! voici, à ce coup, de quoi rêver savoureusement et longtemps : un dandy ! Qui ne s'est plu à se le figurer, cet être inimitable et mystérieux ? Il vivait peut-être sous Louis-Philippe, ou sous Charles X. On l'imagine confusément, avec sa haute cravate, sa taille étroite, son regard offensant et le geste parfait de sa main gantée. Est-ce bien cela ? Ajoutons qu'il fréquente au Faubourg et

monte des chevaux anglais, qu'il méprise tout le monde et qu'on le recherche cependant avec passion, qu'il fait fureur et qu'il fait envie, qu'il étonna des poètes romantiques et passa, intolérable et charmant, sans daigner voir les belles éperdues qui se traînaient à ses pieds...

Toutefois arrêtons-nous, c'est assez de légende. Faisons plutôt un peu d'histoire. On s'est beaucoup monté la tête, en vérité, depuis Barbey d'Aurevilly, touchant le dandysme et les dandys. Il y eut seulement en Angleterre, au début du XIXe siècle, un oisif nommé George Brummell, qui devint extraordinairement illustre tant il s'habilla bien, et tant il sut se montrer insolent. Ce fut le premier dandy. Des disciples, après lui, copièrent cette attitude et poussèrent l'insolence encore au-delà, jusqu'à la grossièreté. Car tel est à peu près, en somme, le sens de ce mot d'outre-mer : les dandys, cela signifie les insolents. Or Londres ne se tenait point d'admiration devant ces extravagants gentlemen.

Que devaient faire par conséquent les « beaux-fils » de la Restauration, puisque l'anglomanie — hélas ! — sévissait déjà chez nous ? Il va de soi qu'ils imitèrent scrupuleusement les dandys britanniques, prirent leurs tics, s'adonnèrent aux mêmes plaisirs, adoptèrent le même parler, les mêmes modes. Cependant le Français, vif comme

la poudre, perçait le plus souvent sous le prétendu lord ou baronnet, et les jeunes étourdis de 1830 ressemblaient, il faut l'avouer, à des déguisés quand ils jouaient aux « fashionables ».

Aussi bien le goût de se costumer me paraît-il en quelque sorte général à cette époque. Feuilletez des estampes du temps. Que vous semble de ces gens-là ? Voyez ces cravates ambitieuses, envahissantes, absurdes, ces cheveux en tempête, ces chapeaux gigantesques enfoncés jusqu'aux oreilles, ces redingotes à taille de guêpe, de teinte encre verte ou tabac mouillé, fumée d'usine ou vin bleu, ces pantalons trop clairs, ou à mille rayures multicolores. Observez d'autre part les immenses coiffures de ces dames, leurs panaches terrifiants, leurs jupes courtes de danseuses, les ballons de leurs manches. Et comparez avec les vêtements brodés des siècles précédents, les manteaux à paillettes et à pierreries, les ajustements d'or sur or, brochés d'un certain or, etc... Que direz-vous d'une assemblée sous Louis XIV ou Louis XV ? Qu'elle est fort parée. *Et de la foule qui assistait en 1836, par exemple, au premier Derby ? Qu'elle est parée, elle aussi ? Non pas. Qu'elle est fort bien habillée, en ce cas, fort bien mise ? Non, pas davantage : ce sont nos compagnes, à cette heure, que les grands couturiers* habillent

avec talent, et ce sont nos messieurs corrects, impeccables et monotones, qui se trouvent parfaitement mis. *Mais il y a un mot pour qualifier la société de 1830, qui n'est plus somptueuse, et que ses modes bizarres rendent néanmoins si drôle et parfois charmante : nous dirons qu'elle porte crânement non ses parures ni ses habits, mais ses* costumes ; *elle est costumée.*

Du reste, quel grand changement observe-t-on dans les mœurs du monde oisif, depuis la Révolution ? C'est qu'au lieu de chercher comme naguère à causer, à lancer des mots, à montrer de l'esprit, à l'emporter dans la conversation, un jeune anglomane, après 1815, ne parle plus, mais se fait voir, s'efforce de détourner sur lui l'attention par la coupe du costume (la coupe, entendez bien, non plus la splendeur) et la singularité d'une attitude extraordinaire. Or, qu'est-ce qu'un homme qui prend une attitude, sinon un déguisé ? Et à quoi s'occupent effectivement les déguisés en carnaval ? Ils s'exhibent, eux aussi, ils s'amusent à étonner.

Allons plus loin. Lisez les poètes de ce temps, écoutez les conteurs, étudiez les peintres et les artistes : l'un ne rêve que Byron et Shakespeare, il joue au génie ossianique, au barde écossais, au lakiste ; son voisin médite comme Faust, et s'enivre

de bière de Munich ; un troisième se revêt au contraire du capuche de Dante, et cela jusque dans la rue ; d'autres fument le chibouk et ne parlent que d'Orient, de pachas, de sultanes ; d'autres se font tailler des gilets en forme de pourpoints, jurent par Saint Jacques de Compostelle, et portent des cheveux et des barbes de troubadours. Ce ne sont partout que vocables nouveaux, que couleurs étranges. Il n'est question que de nacelles, de poignards sous des nœuds de satin, de poison parmi les fleurs, d'enlèvements nocturnes, de sérénades, de fêtes au Lido, de manteaux vénitiens, de loups en velours et de mandolines. « Pour les romantiques, écrivit un jour M. Anatole France, et particulièrement pour Alfred de Musset, un souper était une de ces aventures délicieuses et fatales, d'où l'on sort pâle à jamais... » Et l'on n'aurait pas sujet de prétendre que le romantisme tout entier eut un peu l'air d'une mascarade ? bien mieux, que la Restauration elle-même, avec ses vieux rois, ses formes surannées auxquelles on voulut rendre la vie... Mais laissons cela : on ne peut sans disgrâce pousser longtemps un paradoxe.

Mon cher Jacques, nous passions un jour, par un bleu crépuscule, sur cette pelouse de Chantilly où galopaient avec tant de fatuité nos dandys sous Louis-Philippe, quand revenait le Derby,

leur fête nationale. Tu me parlas soudain de l'incroyable Brummell et du prestigieux comte d'Orsay son émule, du Jockey-Club naissant et du Café de Paris, et d'Alfred de Musset, et de cet étrange milord Arsouille, roi du « Boulevart ». Tu évoquas le fashionable Eugène Sue, son « Faubourg Saint-Germain », et le magnanime Barbey d'Aurevilly enfin, discourant et paradant, orgueilleux et cambré, superbe ! Tous ces beaux masques, me sembla-t-il, sortaient de la brume peu à peu, et nous chevauchions mêlés à leurs redingotes incomparables, parmi les sauts et le fracas de leurs coursiers d'Albion...

Dans ce bleu crépuscule ton livre est éclos. Il s'est épanoui, depuis lors, semaine par semaine. J'en ai vu pousser les rameaux, ensuite les bourgeons, les fleurs enfin. Il y en a d'exquises. Celle-ci, éclatante et pourprée, s'épanouira sur le torse sanglé de M. Barbey d'Aurevilly. Celle-là, toute blanche, est pour la boutonnière de M. de Musset. Lord Seymour, Eugène Sue, d'Orsay, tous auront la leur. Non pas Brummell pourtant. Celui-là me fâche. Il n'est point de chez nous.

MARCEL BOULENGER.

GEORGE BRUMMELL, ESQ.

« On doit être une œuvre d'art
ou porter une œuvre d'art ».
OSCAR WILDE.

I

On demandait un jour à Brummell (1), qui avait visité les lacs du nord de l'Angleterre, si la beauté de l'un d'eux l'avait particulièrement ému. — « Ils sont bien loin de Saint-James's street », répondit le « Beau » en bâillant.

(1) Un certain capitaine Jesse, Anglais, a écrit la vie de Brummell avec autant de componction, d'abondance naïve et de pieuse gaucherie que les moines du moyen-âge composaient celle des saints de leur ordre : *The life of George Brummell esq., commonly called Beau Brummell*; rev. and annoted ed. (London, John C. Nimmo, 1886, 2 vol. in-8°). La première édition de cette chronique avait paru en 1844, et Barbey d'Aurevilly, dont l'étude : *Du dandysme et de G. Brummell,* souvent réimprimée, a été publiée

Comme son interlocuteur insistait, il daigna interroger son valet de chambre : — « Robinson, quel est celui des lacs qui m'a plu davantage ? — Il me semble, Monsieur, que ce fut Windermere. — Ce doit être cela ». Et s'adressant au questionneur : « Windermere... cela peut-il vous satisfaire ? » lui dit-il.

Brummell est tout entier dans cette anecdote, avec son affectation crispante, son insolence paradoxale, et cette fatuité pittoresque, par laquelle il se poussa dans le beau monde. Or, c'est une destinée singulière que celle de cet homme d'un cœur nul, au fond, et d'une pauvre cervelle, qui régna pendant quinze années sur la meilleure société anglaise, que ses contemporains comparaient à Napoléon et à Byron, qui a

tout d'abord en 1845, avait profité des notes du capitaine Jesse. — Lister a représenté Brummell dans sa nouvelle : *Granby,* sous le nom de Trebeck, et Bulwer, dans son *Pelham,* nous montre Brummell, qu'il appelle Busselton, à Calais. — Le comte G. de Contades a tiré de l'ouvrage du capitaine Jesse les éléments d'un *Discours lu à la Société des antiquaires de Normandie le 9 décembre 1897,* intitulé : *La fin d'un dandy, George Brummell à Caen.* (Caen, Delesques, 1898. in-8°, 39 p.). M. Roger Boutet de Monvel en a tiré également : *George Brummell et George IV.* (Paris, Plon, 1906, in-12). — Enfin, Paul de Saint-Victor (*Moniteur Universel,* 7 juin 1880), et Jules Lemaître (*Journal des Débats,* 14 mars 1887, et *Contemporains,* 4e série, p. 56 et suiv.) ont donné des comptes-rendus remarquables de l'ouvrage de Barbey d'Aurevilly.

été le dieu vivant et l'idéal de toute une génération de jeunes gens, et dont le nom est aujourd'hui fané comme les cravates qu'il inventa.

II

Son grand-père n'avait rien d'un dandy : il était confiseur et louait des appartements meublés. Ce marchand eut un fils, William, qui entra comme secrétaire au service de lord North. Or, lord North était un fort magnifique gentleman : étant ministre, il payait si noblement que les Anglais le surnommèrent le « dieu des appointements ». Aussi Brummell père gagna-t-il près de lui une belle fortune et de la considération. L'une et l'autre lui permirent de faire recevoir son fils George à Eton (1790) ; après quoi il mourut (1794).

C'est à Eton qu'était élevée toute la noblesse britannique. George Brummell se trouva donc là dans un milieu éminemment propre à mettre en valeur ses hautes qualités. Il était sans rival dans l'art de se coiffer, de marcher les jours de

pluie sans crotter ses bas et de faire rôtir les toasts. Puis il inventa une nouvelle boucle de souliers. Aussi, en peu de temps, ses manières froides et languissantes, non moins que le sérieux savoureux avec lequel il promenait ses vêtements irréprochables, le rendirent le premier des *maccaronies* du collège et lui valurent le surnom de *Buck Brummell* (1).

A l'Université d'Oxford, où il fut après Eton, il inaugura son système de dédains calculés, qui demande de l'esprit de suite et qui n'est à la portée que des snobs vraiment dignes de ce nom : il cessa de fréquenter un de ses anciens camarades, chez qui il avait rencontré deux élèves d'un cours dont il avait décrété l'inélégance, et il rompit tout à fait avec un autre qui était entré dans un collège secondaire. Ainsi il ajoutait déjà des nuances au snobisme. En revanche, il montrait peu de goût pour le sport où l'on s'expose à des mouvements violents qui dérangent les habits : la froideur étudiée de son maintien s'accommodait mal de souquer sur un aviron ainsi qu'un homme de rien, ou de courir, la crosse à la main, avec une spontanéité

(1) Les bucks ou maccaronies, c'était alors, en Angleterre, ce que furent successivement chez nous les *lions, fashionables, gandins, cocodès, petits crevés, gommeux,* etc.

ridicule. D'ailleurs, il n'avait pas plus de goût pour les études : Buck Brummell ne pouvait se commettre avec le rudiment. Et de quoi cela lui aurait-il servi ? « Les examens sont de la pure blague. Si un homme est un gentleman, il en sait bien assez ; et s'il n'est pas un gentleman, tout ce qu'il sait lui est nuisible (1) ». A Oxford, à seize ans, le Beau possédait déjà les qualités qui devaient le pousser si haut dans la société anglaise : un snobisme raffiné, incomparable, et l'art de tout dire avec ce flegme imperturbable qui, toute sa vie, lui tint lieu d'esprit.

Etant encore écolier à Eton, il eut l'honneur d'être présenté au prince de Galles (2). Le futur George IV, bel homme de trente-deux ans (3), mettait alors tout son orgueil à passer pour un clubman accompli et se vantait d'être le premier gentleman de l'Europe : c'est pourquoi il avait 370.000 livres sterling de dettes, et dépensait 250.000 francs par an pour sa garde-robe. Plus

(1) Oscar Wilde, *Intentions*, trad. J. Joseph-Renaud, p. 294.

(2) Le prince l'avait rencontré, nous dit le capitaine Gronow (*Reminiscences and Recollections*, t. II, p. 227), dans une laiterie que la fashion de Londres fréquentait, et que tenait, dans Green-Park, une tante de Brummell.

(3) Voyez notamment à Londres, dans la collection Walace, son portrait par Lawrence.

tard, quand il devint régent du royaume, les passants le sifflaient dans la rue. Mais il était bon connaisseur en élégance. Aussi, lorsqu'il vit arriver sur la terrasse de Windsor, sous l'œil sans indulgence des fashionables de son entourage, Brummell très jeune et impassible, dont la mise était réussie au point d'avoir quelque chose d'exquis, et qui lui répliqua avec un flegme et une aisance de grand ton, le prince de Galles fut tout d'abord frappé. Il voulut revoir cet écolier aux gestes rares et habitués, qui parlait avec une froide humour, ainsi qu'il sied à un gentleman : une partie de jeunes gens fut organisée quelque temps après, où Brummell parut de nouveau à son avantage. Dès lors, le futur George IV était conquis : il pria à sa table et convia à ses soupers un élégant de ce style ; peu après (1794), il lui conféra le grade de cornette dans son régiment de hussards ; et le Beau se vit, à seize ans, le favori de l'héritier des Trois-Royaumes.

Il y avait là de quoi tourner la tête à tout autre. George Bryan Brummell, simple esquire, promu capitaine à dix-huit ans, au bout de deux années de service, obtient la faveur inouïe d'être chevalier d'honneur, lors du mariage du prince avec Caroline de Brunswick. Les salons les plus

fermés de Londres s'ouvrent pour lui avec empressement : il est reçu à Belvoir chez le duc de Rutland, à Woburn chez le duc de Bedford, à Chatsworth chez le duc de Devonshire. Une cervelle méridionale aurait bouillonné et commis sans plus tarder quelques actions admirables ou stupides. Mais Brummell n'avait pas d'imagination ; éprouvant peu, il se possédait bien : il supporta son succès avec une indifférence et une froideur de la plus haute élégance. C'est que sa vanité miraculeuse le mettait au-dessus de tout, et il y trouvait aisément la force de dominer sa fortune. Avec quel dédain de grand air, par exemple, il sut accepter le grade d'officier dans un des premiers régiments de l'armée, grade que tout autre fat de sa naissance et de son âge aurait considéré comme un rêve ! Il affectait d'être si peu au courant de ses devoirs militaires qu'il ne savait même pas reconnaître son peloton. Un jour, il s'avisa d'un point de repère : le nez bulbeux, violet, inconcevable d'un homme placé au premier rang. Il galopait à travers le régiment jusqu'à ce qu'il eût rencontré cette stupéfiante protubérance. Mais il arriva que l'homme fut transféré avec son nez dans une autre compagnie, et, à la manœuvre suivante, Brummell, qui

l'avait suivi, ne se trouva plus à sa place ; cela lui valut une réprimande de son colonel à qui il dut expliquer froidement combien il était invraisemblable qu'il se fût trompé.

Cependant le métier militaire ne pouvait être pour lui qu'une gêne — comme d'ailleurs tout autre métier, — car sa vie était tout à fait remplie par les soins de son élégance ; puis il n'aurait su s'accommoder d'un autre grade que celui de généralissime, et sans armée en outre. C'est pourquoi il préféra n'être que Brummell : quand son régiment dut quitter Londres, il fit sentir au prince de Galles combien il eût été inconvenant que Brummell fût envoyé à Manchester, et il en obtint la permission de vendre sa compagnie.

Il avait alors vingt et un ans et une jolie taille avec une figure assez piquante, qu'il portait insolemment au-dessus de sa cravate considérable, le menton haut, le nez pointu, et dans les yeux cette fatuité dédaigneuse qui convient à un jeune *maccarony* célèbre. Il était à la mode : les snobs sont toujours heureux et comme soulagés de trouver un maître, et la fashion de Londres accepta Brummell avec joie. Son installation, 4 Chesterfield-Street, fut d'un ton parfait. Il avait hérité de 750.000 francs, capital

important à l'époque, mais faible cependant pour qui devait vivre au milieu des immenses fortunes de l'aristocratie anglaise. Aussi menat-il d'abord un train relativement modeste. D'ailleurs, le principe de son élégance était dans la modération : il se gardait de toute excentricité, mais les moindres choses autour de lui étaient disposées avec un soin extrême et un luxe raffiné. Son cuisinier était plein de talent et ses petits dîners, non point fastueux, mais servis à miracle. Son unique valet de chambre n'avait pas de rival dans l'art de la coiffure. Quant à son écurie, il ne s'en occupait pas, mais il payait pension à un groom qui achetait et vendait à sa guise, et ses chevaux étaient toujours très bien tenus : encore qu'il n'aimât guère le sport, il montait comme il sied, et aux chasses de Belvoir, par exemple, qu'il n'eût pas été tout à fait élégant de ne pas suivre, il savait se faire remarquer par la perfection de ses costumes de cheval.

Il montrait dans sa toilette la même modération passionnée, si l'on peut dire, et il voulait s'y distinguer seulement par ce que lord Byron a appelé : « une certaine convenance exquise en matière d'habillement ». Toute excentricité, une couleur imprévue, une coupe trop hardie lui paraissaient la marque d'un insupportable

mauvais goût. Maître de tyranniser la mode, il se contentait de la guider doucement, tout en paraissant lui obéir. De la sorte, les moindres détails de sa mise prenaient une importance savoureuse, et l'on a gardé le souvenir de l'effet qu'il produisit, par exemple, quand il parut sur le turf avec une cravate blanche et des bottes à revers blancs. — C'est, je pense, dans cette modération qu'il faut trouver la cause du long succès qu'obtint Brummell comme arbitre des élégances. On se serait engoué de lui s'il eût été excentrique, mais on s'en serait lassé. Au lieu qu'il n'amusait pas les yeux, mais il semblait ne s'adresser qu'aux connaisseurs : tout le monde voulut en être.

Le capitaine Jesse nous a dépeint ses ajustements avec une minutie impitoyable en vérité, mais on doit la lui pardonner. L'esprit même de Brummell, c'est son costume : son gilet est une anecdote, ses escarpins une épigramme, — et de quel effet eussent été ses sarcasmes, s'il ne les eût jetés du haut de sa cravate ? Mettez-le nu, cet humoriste : il n'est plus qu'un fade railleur. Mais habillez-le, et vous lui rendez son empire, car c'est par les manières, plus que par l'esprit, qu'il régna. Sachons donc qu'il « portait alternativement, comme tous ses contemporains, ou

la botte allemande et le pantalon par-dessus, ou la culotte de peau de daim et la botte à revers ; un gilet gris fauve, emprunté au costume des clubistes whigs, complétait sa toilette du matin. Le soir, on le voyait invariablement avec un habit bleu à boutons unis, un gilet blanc et des pantalons noirs parfaitement justes boutonnant sur le cou de pied, des bas de soie rayés et un chapeau à claque (1) ». Cette toilette, d'une simplicité terrible, que rehaussait seulement la mince ligne d'une chaîne de montre, Brummell savait la rendre incomparable par la perfection où il la menait. « Point de parfums, disait-il dans sa jeunesse, mais du linge magnifique, en abondance, et blanchi à la campagne (2) ». Il y a loin de cette sévère et classique correction à l'élégance en quelque sorte anecdotique qu'ont montrée par la suite un grand nombre de ses imitateurs.

Il ne lui fallait pas beaucoup plus de deux heures pour mener à bien les rites de son ajustement, auquel le prince de Galles, son rival, venait souvent assister. C'est le nœud de sa cravate qui était en quelque sorte la fleur et le

(1) Forgues, *Originaux et beaux esprits de l'Angleterre contemporaine*, t. I, pp. 65-66.
(2) Forgues, p. 69.

miracle de sa toilette, et c'est par l'art avec lequel il savait en disposer les plis qu'il se montra réellement de mille coudées supérieur à ses infimes contemporains (1). Il ne réussissait pas invariablement un tel chef-d'œuvre. Souvent un monceau de blancs tissus froissés encombrait son cabinet : « Que voulez-vous ? Ce sont nos erreurs », disait-il.

Une fois vêtu, les mains voilées par des gants qui dessinaient la forme de ses ongles, il coiffait ses boucles savantes d'un chapeau et sortait dans son curricle, à moins que sa chaise à porteurs, doublée de satin blanc et où ses pieds reposaient sur une fourrure blanche, ne l'attendît à la porte de son boudoir pour le conduire, intact, à quelque bal où il daignait montrer son ajustement. Or on peut croire que son entrée

(1) Il avait remplacé les lâches et molles mousselines que l'on portait avant lui par un tissu légèrement empesé. « Le col fixé à sa chemise était si grand qu'avant qu'il fût replié il cachait complètement sa tête et sa figure, et la cravate blanche avait au moins un pied de haut. Le premier coup d'archet était donné au col de la chemise, que Brummell repliait à la mesure convenable ; puis alors, debout devant la glace, par une pression douce et graduelle de la mâchoire inférieure, il rabaissait la cravate à des dimensions raisonnables, la forme de chaque pli successif étant donnée par la chemise qu'il venait de rabattre ». (John Lemoinne, dans la *Revue des Deux-Mondes,* août 1844, p. 471).

dans un salon n'était pas celle de n'importe quel jeune *buck* satisfait de son costume et préoccupé de l'effet qu'il va produire. Une dame du plus haut rang recommandait à sa fille de se bien tenir et de tâcher de plaire à M. Brummell, si celui-ci lui parlait. C'est que le simple esquire était fort au-dessus de tous les lords d'Angleterre : il était roi en vérité, roi absolu du royaume immense et discipliné des snobs. Son tailleur Meyer aurait plus volontiers inscrit sur sa porte : « Fournisseur de M. Brummell », que : « Fournisseur de Sa gracieuse Majesté », et tout ce qui se piquait d'élégance et de dandysme ne pouvait souhaiter un avantage plus appréciable que d'être vu en sa compagnie, ni espérer de produire quelque effet avant que d'avoir été approuvé par lui. Comme quelque fat lui réclamait de l'argent, il se trouvait en situation de lui répondre avec insolence : — « L'autre jour, quand vous passiez à la porte du club, je vous ai fait un signe de la main, et je vous ai dit : « Bonjour, Jimmy ! » Ne sommes-nous pas quittes ? » Ce n'est là qu'une boutade, prétendez-vous ? Mais Brummell seul pouvait s'en permettre de semblables, car, seul, il avait su rendre inestimables

ses moindres attentions — ses moindres faveurs, pourrait-on dire — par le prix qu'il affectait lui-même de leur donner.

Aussi le voit-on entouré, à Londres, d'une suite et comme une cour de snobs, qui s'inspirent de ses manières, et qui reproduisent de leur mieux son air d'ennui et ses froids sarcasmes. « J'aimais les dandies, dit Byron (1), ils ont toujours été très polis pour moi, quoique en général ils détestassent les gens de lettres. Ils ont diablement persécuté et mystifié Mme de Staël, Lewis et tant d'autres ». La pauvre baronne, en effet, d'une intelligence si admirable, s'inquiéta beaucoup de plaire à Brummell, et cela fut sûrement un peu ridicule... En bonne française, elle dut se dépenser, avoir de l'esprit, ne pas insister, être vive, polie, cordiale et fine. Que cette manière-là sembla donc de mauvais ton ! Un jour qu'il marchait dans Saint-James-street en compagnie de quelque niais de la Chambre des Lords, Brummell demanda tout à coup à son compagnon : — « Comment nommez-vous ces choses que vous avez aux pieds ? — Mais... des souliers ! — Ah ! ce sont vraiment des souliers ? répliqua le dandy en lorgnant

(1) Moore, *Mémoires de Byron*, t. II, p. 464.

avec curiosité. Je les avais pris pour des pantoufles (1) ». Voilà une plaisanterie tout à fait digne de Brummell. Le sel en est grossier, dites-vous, et le sujet paradoxalement sot. Mais par de semblables traits, le Beau séduisit Londres. Voudriez-vous qu'il eût accordé quelque attention à une femme de lettres ? Le nombre des objets auxquels il est convenable qu'un gentleman s'intéresse est petit, et Mme de Staël n'en est point.

Au reste, pour Brummell, le prince de Galles lui-même en était à peine. Le prince avait été subjugué par le simple esquire : lui qui voulait être le « premier gentleman de l'Europe », il ne se trouvait, dans son propre pays, que le second. Il dépensait des sommes énormes pour sa toilette : sa garde-robe lui coûtait 250.000 francs par an vers 1790 ; à sa mort, ses vieux habits se vendirent pour 375.000 francs, et lord Chesterfield paya 3.500 fr. un manteau dont la garniture en avait valu plus de 20.000 (2). Pourtant Meyer, le premier tailleur de son temps, disait à ses pratiques : — « Voici l'étoffe

(1) Forgues, p. 67.

(2) Que l'on veuille bien considérer qu'un manteau de 20.000 francs en coûterait sans doute 50.000 aujourd'hui. Du temps de Balzac encore, l'on était *follement* riche avec 100.000 francs de rentes...

choisie par le prince de Galles, mais voilà celle que M. Brummell préfère », et les pratiques demandaient la seconde. Malgré ses ressources modestes, c'était ainsi Brummell qui menait la mode et donnait le ton, et le prince, quoi qu'il en eût, était vaincu par son favori. Mais il l'aimait et il l'admirait. Il avait senti dès l'abord, dans l'écolier d'Eton, les seules qualités auxquelles lui-même fût sensible : cette élégance glaciale et ironique, ces manières d'une correction dédaigneuse, cette insolence si outrée qu'elle en devenait pittoresque, c'était l'idéal du prince anglais, et Brummell les avait. « N'y a-t-il pas des amitiés qui prennent leur source dans les choses du corps, dans la grâce extérieure, comme des amours qui viennent de l'âme, du charme immatériel et secret ?... Telle fut l'amitié du prince de Galles pour le jeune cornette de hussards : sentiment qui était de la sensation encore, le seul peut-être qui pût germer au fond de cette âme obèse, dans laquelle le corps remontait (1) ».

Le Beau n'épargnait pas le prince dans ses sarcasmes. Ce ton de raillerie méprisante, il n'aurait pu s'en séparer sans se priver de la

(1) Barbey d'Aurevilly, *Du dandysme et de George Brummell* (éd. Lemerre), p. 34.

meilleure part de son élégance. George supportait son insolence comme il aurait supporté les caprices d'une femme dont les caprices sont la grâce. Cependant Brummell, vraiment ivre de vanité et d'impertinence, en vint à pousser ses taquineries jusqu'à les rendre cuisantes. Le prince commençait, à son grand désespoir, d'acquérir du ventre ; or, le dandy, non content de rester mince, l'en plaisantait sans cesse, et il s'amusait au jeu dangereux de le surnommer *Big-Ben* (Gros-Benjamin), du nom d'un Suisse énorme qui était le portier de Carlton-House. Puis, la maîtresse de George, Mme Fitz-Herbert, prenait aussi de l'embonpoint, et les mauvais plaisants l'appelaient *Benina*. Elle était au plus mal avec Brummell, qui la couvrait de ses railleries brutales : à un bal où le prince l'avait prié de faire avancer la voiture de *mistriss* (madame) Fitz-Herbert, l'insolent, dit-on, appela les gens de *mistress* (maîtresse) Fitz-Herbert. Aussi, un jour, le gros George, exaspéré par tant de plaisanteries blessantes, pria son favori de ne plus se présenter à Carlton (1), et Brummell se retira avec flegme.

(1) On a raconté qu'une nuit, s'apercevant que le champagne manquait, le Beau jeta au prince son hôte : « George, mon cher, sonnez donc » ; le prince sonna, mais il dit au

Cette disgrâce n'atteignit nullement sa situation mondaine : les snobs continuèrent à l'admirer ; autant qu'avant, il resta à la mode ; et c'est là ce qui montre quel étonnant empire il exerçait. A ce moment d'ailleurs, sa vanité et son insolence deviennent vraiment héroïques. Loin de céder devant le prince, il se raidit glorieusement dans son attitude : pour lui, le régent des Trois-Royaumes n'est qu'un gentleman trop gros qui s'est brouillé avec G.-B. Brummell, esq. ; tant pis pour ce gentleman, M. Brummell ne le connaît plus, et il considère qu'il n'est plus du monde. Un jour, comme la voiture du prince s'arrête devant un monument public, les sentinelles rendent les honneurs, et Brummell qui passe au même moment, feignant de ne pas voir l'équipage, répond modestement à leur salut. Il dit superbement de son rival : — « C'est moi qui l'ai fait, je saurai bien le défaire ». Il prétend qu'il va remettre le vieux roi à la mode. Il se montre plus dégoûté, plus froid, plus méprisant, plus raide que jamais. Un soir, nous raconte le capitaine Jesse, M. Henry Pierrepoint, sir Henry Mildmay, lord

valet qui se présenta : « Faites avancer la voiture de M. Brummell ». Cependant Brummell s'est toujours défendu de cette histoire, qu'il traitait de « positivement vulgaire ».

Alvanley et M. Brummell, ayant gagné une forte somme au jeu, donnaient un bal. M. Brummell avait consenti à ce que le prince de Galles fût invité. Lorsque l'on annonça son arrivée, les quatre dandies prirent chacun une bougie et allèrent le recevoir dans les formes. « Pierrepoint, qui connaissait le prince, se tint près de la porte ; Mildmay, comme le plus jeune, était vis-à-vis ; Brummell et Alvanley à côté. Le prince entra, parla poliment à Pierrepoint, à Mildmay et à Alvanley, puis il se tourna du côté de Brummell, le regarda, et se retourna sans avoir l'air de le connaître. Ce fut alors que Brummell, saisissant avec infiniment d'esprit et de promptitude l'hypothèse qu'ils étaient inconnus l'un à l'autre, dit tout haut à son vis-à-vis : — « Alvanley, qui est ce gros homme de vos amis ? » Ceux qui virent le prince à ce moment — ajoute le capitaine Jesse — disent qu'il fut piqué au vif par le sarcasme ». On le peut croire.

III

Au moment de sa brouille avec le prince de Galles, Brummell touche au point culminant

de son succès et de sa gloire. Tout Londres s'incline devant sa contenance froide et ennuyée. On l'invite et on le recherche : il est le roi de la mode, le dieu des salons, le maître de la conversation, et, pour tout dire, dans la société la plus snob qui soit, il tient en échec le prince de Galles à son cercle.

Qu'a-t-il donc de si séduisant ? On dirait qu'il ne cherche qu'à déplaire, qu'à froisser même. Ses « mots » sont brutaux comme des coups de poing, et très peu dépassent l'insolence pour s'élever seulement jusqu'à l'impertinence. Un jour, il rencontre au Parc un jeune homme dont les cheveux étaient ridiculement frisés et qui menait à côté de lui, dans son curricle, un gros caniche : — « Voiture de famille, n'est-ce pas ? » lui dit-il. Voilà peut-être un trait assez fin, mais, en revanche, combien de ses réparties nous paraissent simplement malséantes ! A quelque bourgeois qui osait le prier à dîner, il répond avec une lourde vanité : — « Je veux bien, mais à condition que personne ne le saura ». Ce n'est certes pas là de l'esprit, et l'on ne saurait donner tort à ceux qui répliquaient par des grossièretés à des traits de ce genre. Un brasseur très riche, l'alderman Combes, avait perdu au jeu une grosse somme

contre Brummell ; celui-ci lui dit en ramassant ses guinées : — « Merci, alderman, désormais je ne boirai plus d'autre porter que le vôtre. — Je souhaite, Monsieur, lui répondit l'alderman, que tous les autres vauriens de Londres en fassent autant ». Quelle fut, à ce coup, la figure du Beau ? Il dut rire, puisqu'il ne se fàcha point. Mais un dandy ne devrait jamais être battu.

Ainsi les « mots » de Brummell sont sans pointe ; ils ne piquent pas, ils assomment. Certes, leur ironie brutale, leur insolence crue se seraient vite appelées chez nous de la grossièreté ou même de l'effronterie, et ce dandy, dont les traits charmèrent Londres, n'aurait pas fait grande figure dans les salons français de son temps. Mais qu'eût-ce été si l'on y eût lu ses petits vers et ses lettres ? Il en est quelques-unes adressées à des dames : jamais on ne vit une phraséologie plus froidement prétentieuse (1).

(1) Goûtez plutôt ce morceau qui n'est pas encore l'un des plus mauvais : « Il paraît, chère lady, que vous ne voulez pas me confier votre portrait, même pour deux pauvres heures. Le seul expédient désolé qui me reste pour avoir vos traits chéris sera de le retracer d'après mes souvenirs. Ne voulant pas mériter le reproche d'en user trop librement avec vous, je ne garderai point le gant qu'hier vous me jetâtes à la tête, comme on jette les six pence de l'aumône

Or, un homme qui écrivait de la sorte pouvait-il ravir le cœur de ses belles amies ? A vrai dire, Brummell ne s'en souciait guère : les femmes tiennent peu de place dans sa vie. Il eut des bonnes fortunes innombrables, nous laisse entendre son biographe. Cela se peut : il était à la mode. Mais il n'éprouva point de passion, que l'on sache, et il n'en fit pas davantage. C'est que les femmes, — les ladies elles-mêmes, — veulent qu'on les aime un peu et qu'on leur manque de respect avec délicatesse. Or, Brummell était Anglais ; les finesses du cœur et la galanterie n'étaient point son fait : encore aujourd'hui les gentlemen obtus et protestants, ses compatriotes, ignorent le milieu entre la

dans le chapeau suppliant d'un pauvre diable ; et laissez-moi vous assurer que j'ai à la fois et trop de respect pour vous, et, quoi qu'on en puisse penser, trop peu d'égoïste vanité pour avoir nourri, ne fût-ce qu'un traître instant, l'impertinente résolution de vous dérober ce gage. Peut-être vous êtes-vous irritée à tout jamais contre moi pour ce vol qualifié. Je n'ai d'autre excuse à faire valoir que celle de la folie, mais vous savez que vous êtes un ange égaré dans nos sphères terrestres, et que, dès lors, votre plus bel attribut doit être une clémence sans bornes. Vous vous montrez, cependant, capricieuse et volage dans vos dispositions séraphiques ; et si vous n'avez pas d'ailes, vous avez des armes terribles, qui sont le mauvais vouloir et la froideur, dont vous pouvez accabler, malgré sa profonde componction,

votre misérable esclave,

GEORGE BRUMMELL. »

plus grossière débauche et la passion conjugale ; et l'amour est pour eux un sujet dont on parle lourdement au fumoir avec un sourire goujat, mais dont on ne saurait badiner devant les dames. Puis, — ce morne dandy ! — on ne pourrait prétendre qu'il ait jamais été ému autrement que par la vue d'une cravate ou par le goût d'un mets. Au moins l'histoire d'un Richelieu est ennoblie par les efforts que le maréchal fit en vue de plaire. Mesurez la différence de sa fatuité fine à la vanité brutale d'un Brummell : quand le roué français vit pour distraire et pour caresser, le dandy, figé dans sa roide attitude, ne s'efforce qu'à étonner, et il exagère encore l'insolence et le mépris qu'il affecte, afin de séduire mieux.

Car c'est précisément par cette exagération que Brummell plaît à ses compatriotes. Poussés à ce degré, en effet, l'insolence et le mépris atteignent au paradoxe, ils deviennent pittoresques, il ne reste qu'à en rire. Comme un jeune homme, après avoir offert à Brummell un bon dîner, lui proposait encore de le conduire en voiture à un bal où tous deux étaient invités, le Beau répondit à son hôte : — « Cela ne se peut ; il serait inconvenant, en vérité, que l'on nous vît arriver, moi dans la voiture, et vous

derrière ». Comment se fâcher d'une telle boutade? L'insolence en est si outrée qu'elle devient drôle : c'est un comique très particulièrement anglais, c'est de l'*humour*. — Or, rien n'est plus éloigné de notre goût français (1). Alors que l'humour repose sur la pure fantaisie, notre comique à nous est basé sur l'observation et il confine à la satire. Nous voulons qu'il soit raisonnable et humain avant tout ; c'est pourquoi certaines comédies de Molière sont presque tragiques et certains traits de Chamfort tout à fait tristes. L'humour, au contraire, ne se soucie nullement du sens commun, il est sans limites et sans proportions (2), il s'appuie sur l'invraisemblable, et l'absurde est un de ses principaux éléments : c'est la plaisanterie du clown qui pose au milieu du cirque une porte composée seulement de deux montants et dont on pourrait faire le tour, par laquelle il passe imperturba-

(1) Bien entendu, lorsque j'oppose le eomique *français* à l'humour *anglais*, je ne prétends pas qu'il ne se trouve en Franee des humouristes de premier ordre, et en Angleterre des auteurs tout à fait spirituels... Pourtant, le pesant badinage de Pope est bien earaetéristique ! Voy. Taine, *Hist. de la litt. anglaise*, t. IV, pp. 194-5.

(2) Ainsi, dans la littérature, un des traits de l'humour, e'est de donner aux digressions une importanee et un développement disproportionnés avee le sujet même. Voyez Sterne, par exemple, ou eneore Diekens, dont eertains romans, eomme *Pickwick*, n'ont pas du tout d'affabulation.

blement. Dans la conversation, une chose manifestement paradoxale, dite avec le plus grand sérieux, voilà de l'humour ; et plus la chose est invraisemblable, et plus le sérieux avec lequel elle est dite est grand, plus c'est drôle : tout le plaisant est dans cette disproportion et dans ce disparate. — C'est qu'il faut aux Anglais un fort aiguillon pour s'exciter à rire ; le comique fin des choses ordinaires ne suffit pas à mettre en branle leur imagination. En revanche, leur humour nous dépasse souvent et rebute notre goût : d'ordinaire, sa saveur est, si l'on veut, trop forte ou trop grossière pour nous, et il nous surprend, nous étonne plus qu'il ne nous fait rire.

Voilà pourquoi Brummell, avec sa fantaisie brutale et vigoureuse, n'aurait eu peut-être aucun succès dans un salon français, alors qu'il plut tant à ses compatriotes. Certains mots qu'on lui prête sont les meilleurs exemples d'humour que l'on trouverait à citer. Un jour, on dit au club : — « Brummell, où donc avez-vous dîné hier ? — Chez un nommé R..., répondit-il. Je présume qu'il désire que je fasse attention à lui, c'est pour cela qu'il m'a donné à dîner. Je m'étais chargé des invitations, j'avais prié Alvanley, Pierrepoint et quelques autres. Le

dîner était parfait, mais, mon cher, concevez-vous mon étonnement quand j'ai vu que M. R... avait l'effronterie de s'asseoir et de dîner avec nous? » Il a ce flegme, ce sang-froid, ce sérieux de pince-sans-rire indispensables à l'humouriste : il parle avec une impassibilité dangereuse. Aussi ses « mots » ne sont-ils comiques que dans sa bouche, et il faut qu'on se représente Brummell en les lisant. Un jour lord Bedford sollicite l'avis du Beau sur un nouvel habit qu'il portait ; le dandy l'examine gravement durant quelques minutes, puis, voyant que le lord attend sa décision avec angoisse, il prend le collet entre le pouce et l'index et demande sur un ton de surprise indignée : — « Voyons, Bedford, pouvez-vous appeler cette chose-là un habit ? » — Si l'on ne sait imaginer la figure déconfite du pauvre lord, qu'y a-t-il de piquant dans cette anecdote ?

Donc Brummell, humouriste merveilleux, sut distraire violemment la société la plus ennuyée de la terre, et par le genre de plaisanteries qui lui convenait le mieux. Mais cela ne suffit point à expliquer son succès ; surtout à Londres, on ne devient pas le roi de la mode par l'esprit. Car la société anglaise est, plus qu'aucune autre, entravée par les idées reçues, confite en préjugés,

« garrottée de convenances (1) », et envahie par le snobisme. Thackeray n'a nullement exagéré ses peintures : lisez les souvenirs de Thomas Raikes (2) ; ce gentleman figurerait bien dans le *Livre des Snobs*. Ayant abandonné le commerce de son père, sa seule occupation est de faire de belles connaissances, de se tenir au fait des événements de la cour et d'étudier l'almanach de la pairie. Le plus heureux jour de son existence fut sans doute celui où il put dire devant ses amis de la Cité : « Mon honorable ami lord*** », à moins que ce ne soit celui où il put entretenir lord Wellington durant quelques instants. Comme tous les niais il ne s'occupe que de politique ; le monde se partage à ses yeux en *whigs* et en *tories*. Et ce Raikes est un des admirateurs, un des sujets de Brummell. Croit-on qu'il le fût resté si le Beau, par quelque excentricité de costume par exemple (3), avait choqué les « convenances » ? L'esprit le moins libre et le plus sot qui existe, c'est sans

(1) Lemaître, (art. cité).

(2) *A portion of the journal kept by Thomas Raikes* (London, 1857). Voy. Edmond Villetard, dans la *Revue contemporaine*, janvier-février 1857.

(3) Qu'on compare le morne dandysme d'un Brummell à la truculente recherche d'un Barbey d'Aurevilly : on mesurera toute la différence du paradoxe anglais avec la fantaisie française.

doute celui d'un snob anglais, retranché derrière ses préjugés où il reste inattaquable parce qu'il méprise d'avance tous ceux qui ne les partagent point. C'est pourquoi Brummell dut baser tout son dandysme sur les convenances, — et sa seule originalité fut de les respecter plus que personne.

Il fit du snobisme sa spécialité ; il le cultiva avec imagination, avec humour ; il le perfectionna, le poussa jusqu'à l'art. D'ordinaire, les snobs se cachent de l'être. Brummell, au contraire, fut snob avec éclat, avec ostentation ; il érigea le snobisme en système. Toutes ces choses généralement considérées comme frivoles : les toilettes, les manières, les relations, il affecta hautement de les regarder comme les plus importantes et de les mettre bien au-dessus de l'intelligence, de l'esprit, du talent, et des qualités morales. Savoir se vêtir et porter négligemment ses habits bien coupés, saluer quelques personnes qui sont à la mode, ignorer les autres, être rencontré seulement là où il est élégant d'aller et en bonne compagnie, *paraître* enfin, c'est la seule occupation d'un snob, mais il n'ose l'avouer. Brummell proclama que c'était un art auquel on pouvait consacrer sa vie. Avec lui, le snobisme cessa d'être hon-

teux ; il s'en orna ; il le vanta — avec une conviction humouristique. De la sorte, il fit de la plus basse vanité mondaine une qualité, ou mieux encore : un défaut de raffiné, un travers honorable, et presque un art. Bref, par son exemple, il justifia la fatuité aux yeux des snobs.

Or, remarquons que Brummell, tout en se flattant d'être snob, — et parce qu'il s'en flatte — cesse de l'être. Il n'imite plus, il innove au contraire. Loin d'obéir à la mode, il la dirige et il la fait. Et ce snobisme volontairement outré, qui se dépasse lui-même et devient comme un sentiment nouveau, c'est le Dandysme.

Depuis qu'avec un talent exquis Barbey d'Aurevilly a écrit une théorie et comme l'évangile du Dandysme, on a beaucoup abusé de ce mot. En réalité, il n'y eut jamais qu'un Dandy : Brummell. Ce phénomène paradoxal d'une vanité et d'une insolence poussées bien au-delà du cynisme, jusqu'à un tel point qu'elles touchent à l'imagination et à l'art, et qu'elles amusent, et qu'elles séduisent, ne s'est produit qu'une fois. Beaucoup de personnages ont eu des éclairs de Dandysme, mais aucun ne lui a dû exclusivement son succès. Assurément ce fut par Dandysme qu'Alcibiade coupa la queue de son chien ; et quand Mérimée, entrant à la

Comédie-Française, un soir que l'on jouait une pièce de lui, s'entendit outrageusement siffler, ce fut encore par Dandysme qu'il réclama qu'on lui prêtât une clef afin qu'il pût siffler avec les autres (1) ; mais Alcibiade ne rougit point, par la suite, de devenir un homme politique, Mérimée s'occupa sérieusement à écrire, de sa propre main, quelques chefs-d'œuvre, — et voilà qui leur nuit furieusement, n'est-ce pas, si on les compare à George Bryan Brummell, qui ne s'abaissa jamais jusqu'à paraître désireux de quelque chose. Lauzun même, que Barbey d'Aurevilly a comparé à notre Beau, fut un homme d'action ; il s'appliqua avec la plus énergique habileté à conquérir le cœur de la Grande Mademoiselle, et s'astreindre de la sorte à poursuivre longuement un projet, cela est fort peu dédaigneux et très éloigné d'un Brummell.

Au reste, le Dandysme est sans doute un aspect exclusivement anglais de la vanité. A Londres, le Beau plaisait à force de déplaire ; à Paris, il eût passé tout simplement pour mal poli. Au reste y eut-il jamais un homme plus foncièrement anglais que lui ? Il a cet air de

(1) A. Houssaye, *Confessions*, II, Autographes, p. IV ; III, p. 88.

spleen et d'indifférence, ce maintien glacialement correct qui constituent « l'élégance britannique ». Dédaigneux même des femmes, il promène au-dessus de sa cravate une figure inexpressive, dont le regard froid ignore les choses qui l'entourent et ne s'éclaire jamais. Il examine un instant celui qui l'aborde avant de le reconnaître, « portant écrit sur son front — en anglais — cette insolente inscription : — « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi (1) ? » Il le salue avec une dignité moqueuse. Il ne s'intéresse pas, ce serait le comble du vulgaire. Sa plaisanterie n'est qu'un sarcasme. Il ne vise qu'à déconcerter. « Le monde finit à ses ongles ; l'enthousiasme, l'admiration, l'amour même, et tous les sentiments qui pourraient rompre la glace dont il s'enveloppe comme d'une armure lui sont interdits (2). » Ainsi fait, Brummell pousse à l'extrême quelques caractères de sa race : c'est un type national. Il ne pouvait avoir de succès qu'en Angleterre : « Richelieu ou Létorière, transportés en Poméranie, auraient plu et charmé encore ; Brummell diminuait à Douvres ; à Calais, il n'existait plus (3) ».

(1) Paul de Saint-Victor (art. cit.).
(2) Id.
(3) Id.

IV

Sa brouille avec le prince de Galles n'avait nullement atteint sa situation mondaine ; au contraire, il en avait pris une importance nouvelle. Mais, un jour, ce fut l'argent qui lui manqua. Quelque ménager qu'il eût été de son patrimoine, les 750.000 francs dont il avait hérité n'avaient pu suffire à son train de vie, dont la modération raffinée lui coûtait cher. Et un Brummell ne saurait restreindre ses dépenses sous le fade prétexte qu'il n'a plus d'argent, rien ne serait moins élégant : il sied qu'il les augmente, au contraire. Donc, le Beau fit des dettes ; il emprunta à des usuriers, à ses amis, puis même à ses connaissances. Il recourut au jeu, mais lorsqu'il gagnait, il jouait jusqu'à ce qu'il reperdît. Enfin, un soir, il dut sortir en fiacre, il n'avait plus sa chaise à porteurs. Les dernières livres sterling qui lui demeuraient s'étaient évanouies, et la prison pour dettes le menaçait. Il ne lui restait qu'à disparaître, car

si un homme d'esprit peut tirer de la pauvreté quelques effets ingénieux, un Dandy anglais ne saurait montrer une telle souplesse. Donc, le 16 mai 1816, Brummell prit sa plume, et traça ce billet :

« Mon cher Scrope, prêtez-moi donc 200 louis. La banque est fermée, et tout mon argent est dans le trois pour cent. Je vous rendrai cela demain matin ».

Son valet lui rapporta la réponse suivante :

« Mon cher George, c'est bien malheureux, mais tout mon argent est dans le trois pour cent ».

Et le soir même, le Beau, plus élégant, plus impassible, plus persifleur que jamais, parut à l'Opéra. Une chaise de poste l'attendait à la porte. Il y monta après la représentation. Le lendemain matin il arrivait à Douvres. Quelques heures plus tard, il débarquait à Calais. C'en était fait : George Bryan Brummell avait abdiqué, et il ne devait jamais retrouver son royaume.

Il se logea chez le libraire Leleu, dans un appartement de quelques chambres. Il avait emporté de Londres 25.000 francs qu'il

employa à acheter des meubles de Boulle, à tendre sa salle à manger, à faire paver son antichambre en blanc et noir, à compléter sa collection de tabatières ; il gardait, dans un secrétaire incrusté de cuivre, un service de Sèvres ancien dont chaque assiette était le portrait d'une des beautés célèbres du XVIIe et du XVIIIe siècles. — Une fois son argent dépensé de la sorte, il n'eut plus rien, mais ses anciens amis de Londres lui envoyaient quelques sommes et la duchesse d'York, chez qui il avait beaucoup fréquenté jadis, lui faisait parvenir de temps en temps un portefeuille ou une bourse contenant des billets de banque. Puis Calais était sur la route de Paris ; beaucoup d'Anglais y passaient, et les dandies priaient Brummell à dîner. Il est vrai que celui-ci, toujours magnifique, les invitait à son tour.

Car il vivait à Calais comme naguère à Londres, et la ruine ni l'exil n'avaient eu le pouvoir de lui faire changer une de ses habitudes, à cet étrange héros. Comme autrefois, la semelle de ses bottes était soigneusement vernie : — « Si l'on ne fait pas vernir toute la semelle, comment s'assurer que le tranchant le sera ? » Comme autrefois, il s'habillait, persiflait, méprisait et régnait — mais c'était sur Calais. Ses journées

étaient parfaitement réglées, il perdait très méthodiquement son temps et ne faisait rien, mais avec ordre. « Il se levait à neuf heures, déjeunait avec du café au lait, lisait le *Morning Chronicle*. A midi, il commençait sa toilette qui durait deux heures, puis il tenait son lever, comme M. de Talleyrand. A quatre heures, il allait se promener dans la rue Royale comme il faisait jadis à Saint-James-Street. A cinq heures, il rentrait s'habiller pour dîner (1) ». Et son dîner n'était pas une mince affaire, car il aimait à manger finement et copieusement : les émotions que procure la bonne chère ne sont-elles pas les seules qu'un Dandy puisse affecter de ressentir ? Il faisait venir son repas de l'hôtel Dessein à six heures précises. « Une bouteille d'ale accompagnait le premier service, un verre d'eau-de-vie marquait le milieu du repas, et le dessert était arrosé d'une bouteille de Bordeaux dégustée à petits coups... (2) ».

C'est ainsi que George Brummell usait à Calais sa vie de roi déchu. On peut croire qu'il regrettait le temps de sa gloire passée ; sans doute son insolence magistrale tournait quelque peu à l'aigre, et son méprisant humour d'autre-

(1) Lemoinne, p. 479.
(2) Forgues, p. 86.

fois devenait amer (1). Mais il avait conservé cette dignité railleuse qui avait été son élégance, et il trouvait toujours dans sa vanité la force d'être Brummell. En septembre 1821, George IV, allant en Hanovre, coucha à Calais ; le Beau fut s'inscrire chez son roi, mais il ne tenta pas d'obtenir une audience. Comme il retournait chez lui, il se vit arrêté par la foule : la voiture du prince passait, tout le monde se découvrit, et George reconnut son ancien favori : — « Mon Dieu ! Brummell ! » s'écria-t-il, mais il n'ajouta rien, et le Dandy, très pâle, rentra. Le soir, on donnait un grand dîner en l'honneur du roi et l'on avait demandé à Brummell de prêter son valet de chambre, qui était fort bien stylé. Le Beau consentit. Même il fit présenter par le domestique quelques bouteilles de marasquin, que George IV affectionnait. Mais le roi ne voulut s'apercevoir de rien, et le lendemain, en s'embarquant, il dit avec une sorte de fierté : — « Je quitte Calais, et je n'ai pas vu Brummell... (2). »

(1) Voyez dans *Pelham*, le chap. XXXII.

(2) George IV, « le plus misérable, lâche et égoïste chien qui ait jamais été roi », nous dit Granville, avait été fort beau. Mais, peu à peu, il était devenu ridiculement gros (voyez à Londres, dans la collection Wallace, son portrait par Hoppner). Depuis 1822 environ, envahi par l'obésité, il

Et le Dandy en exil continua de mener sa vie monotone. Plusieurs années encore, les libéralités de ses anciens amis l'entretinrent. Puis on réussit à le faire nommer consul d'Angleterre à Caen : c'était un revenu de 10.000 fr. par an. Il accueillit la nouvelle avec cette hauteur ironique à laquelle il n'était plus en son pouvoir de renoncer, et il se prépara lentement à quitter Calais. Tout d'abord, il lui fallut désintéresser ses créanciers, et se séparer de ces lourds meubles de Boulle et de ces porcelaines qu'il consentait à paraître aimer. La vente, faite à grand fracas en Angleterre, produisit des sommes énormes : George IV acheta 200 guinées, dit-on, un service à thé. Pourtant, tout cela suffit à peine à payer les dettes de Brummell, qui dut engager les quatre cinquièmes de son traitement, afin d'obtenir de son banquier 12.000 francs dont il avait besoin. Tout compte fait, il lui restait pour vivre 2.000 francs par an.

s'était retiré à Brighton, puis à Windsor avec sa maîtresse, lady Coningham, et il ne se montrait en public que le moins possible. Il usa ses dernières années à s'enivrer de cherry-brandy. Devenu presque aveugle, il se figurait avoir commandé une division à Waterloo. Il avait dépensé à s'habiller des sommes énormes. Après sa mort, en juin 1830, on retrouva dans sa garde-robe, tous les effets qu'il avait portés depuis cinquante ans. Ils contenaient 500 porte-monnaies et des liasses de lettres d'amour qui furent détruites.

Ses affaires réglées de la sorte, il s'en alla passer une semaine à Paris. Il promena sur les boulevards son élégance un peu surannée, fut reçu dans le meilleur monde, et dîna avec Talleyrand chez l'ambassadeur lord Stuart de Rothesay. Puis il acheta mille objets inutiles et une tabatière qui lui coûta 2.500 francs, son revenu de plus d'une année. — Enfin, le 5 octobre 1830, il entra à Caen dans une chaise à quatre chevaux, qui le déposa à la porte du meilleur hôtel, où il se fit servir le meilleur dîner, qui lui parut très médiocre. « J'ai eu à subir ici, écrivait-il peu après, toutes les horreurs de l'exploitation la plus éhontée dans un des pires hôtels qui puissent exister au monde. Pendant sept jours, j'ai rongé, en ce charnier, des os sur des torchons indescriptibles. » Il était alors installé confortablement dans un grand appartement d'une maison appartenant à Mme Guernon de Saint-Ursin, rue des Carmes. On l'avait accueilli avec distinction : le cercle l'avait reçu sans ballottage, et les salons de Caen s'étaient ouverts devant lui, aussi bien ceux du « juste milieu » que ceux où Louis-Philippe passait pour un tyran usurpateur. Or, en tant que personnage officiel, Brummell aurait pu se trouver embarrassé de cet empressement

de « l'opposition », et tout autre consul d'Angleterre que lui, eût cru nécessaire, peut-être, de fréquenter surtout la société orléaniste. Mais le Beau n'avait pas de ces soucis de fonctionnaire. Il allait dans les maisons où l'on dînait bien, et plutôt chez les légitimistes. Le préfet de Louis-Philippe ne l'ayant point invité au dîner de la St-Philippe, il ne se rendit pas au bal qui suivit, et comme on lui demandait pourquoi on ne l'avait pas vu le jour de la fête du roi : — « Quel roi ? demanda le consul d'Angleterre. — Mais... le roi des Français ! — Ah ! vous voulez dire le duc d'Orléans ?... J'ai envoyé à la soirée mon valet de chambre ».

A cette époque, Brummell avait cinquante-cinq ans, et ce n'était plus — hélas ! — qu'un vieux beau dans des vêtements démodés. Sans doute, il s'habillait toujours avec le même soin qu'autrefois, le nœud de sa cravate était toujours miraculeux, mais ses costumes, naguère parfaits, semblaient aujourd'hui un peu usés...

« Il portait, nous dit Jesse, un gilet de cachemire qui devait avoir coûté une centaine de louis ; le fond en était clair, et quoiqu'il eût déjà subi plusieurs hivers, il était aussi bien conservé que Brummell lui-même, peut-être parce que la redingote était toujours boutonnée ».

— Ainsi Brummell fermait sa redingote pour ménager son gilet ! — « Chaque cheveu bien à sa place, le chapeau légèrement incliné sur le côté, bien ganté, et son parapluie sous le bras, le corps un peu penché, et le nœud de sa cravate se mirant dans des bottes brillantes, il sortait de l'hôtel marchant sur la pointe des pieds. Dans les premiers temps de son séjour à Caen, le Beau portait généralement une canne, mais, comme dans ce pays le baromètre est souvent au variable, et comme la chance seule de la pluie l'alarmait extraordinairement, il prenait presque toujours un parapluie, qui était protégé par un étui en soie aussi symétriquement adapté que son habit. La tête du parapluie était un portrait de George IV, en ivoire ; le portrait n'était pas flatté, et c'est peut-être pour cela que Brummell le portait. Dans la rue, il n'ôtait jamais son chapeau à personne, pas même à une dame, il aurait eu trop de peine à le remettre bien en place, car il le posait invariablement avec le plus grand soin ; de plus son toupet aurait pu être dérangé, catastrophe qu'il fallait éviter à tout prix. Quand il faisait beau, il rendait le salut de ses amis par une légère inclination de tête ou par un signe de la main. Quand le temps était mauvais, il était trop

occupé à choisir les pavés pour voir autre chose. Lorsque je sortais avec lui et que la rue n'était pas propre, — ajoute le capitaine Jesse — il ne manquait jamais de me prier de me tenir à distance, consigne que j'avais appris à exécuter mécaniquement ».

Malgré tout, Brummell, consul d'Angleterre, faisait encore figure à Caen. Sans doute, il n'avait plus cette élégance discrète, cette « convenance exquise » dans ses habits dont parlait Byron ; et le Dandy irréprochable qui disait naguère : « Un homme bien mis ne doit pas être remarqué », n'était plus alors qu'un vieux gentleman un peu excentrique. Mais son titre officiel sauvait tout. — Or, un jour, dans un rapport à lord Palmerston, il écrivit, par boutade, que le consulat de Caen était inutile. Le ministre répondit en supprimant le poste. Et, du jour au lendemain, Brummell se vit sans ressources, en proie à ses créanciers, malade d'une attaque de paralysie, misérable, piteux. C'est alors qu'il écrivit tristement à lord Alvanley : « Rappelez-vous quel Beau j'étais, autrefois ! » Pour comble, son banquier de Calais, qu'il n'avait point remboursé et qui n'avait plus désormais de garantie, le fit mettre en prison. Ainsi l'ancien ami du prince de

Galles, l'hôte de Carlton, le Dandy raffiné, insolent, merveilleux, se trouvait enfermé avec des vagabonds pouilleux — et si mal nourri ! « Je ne puis m'empêcher de vous écrire quel abominable dîner on m'a envoyé hier au soir, mandait-il à un de ses amis qui s'était chargé de lui commander ses repas chez le traiteur. Une seule côtelette, large comme un écu de cent sous et enveloppée dans un papier graisseux ; ensuite le squelette d'un pigeon, volatile dont jusqu'à présent je n'avais jamais soupçonné l'existence. Je dois mentionner, pour ne rien omettre, une demi-douzaine de pommes de terre accessoires. Et tel a été mon dîner après douze heures de diète ! Si l'on ne m'envoie rien de meilleur et de plus substantiel, je serai contraint à emprunter une tranche du bouilli avec lequel on fait la maigre soupe de mes voisins les brigands ».

Cependant un certain Armstrong, sorte d'agent d'affaires qui s'était attaché à Brummell, avait fait le voyage de Londres. Une souscription, patronnée par le duc de Beaufort et par lord Alvanley, s'organisa, qui permit de payer non seulement le banquier, mais encore tous les autres créanciers. Et le Dandy sortit de prison. Quelque temps, il vécut sur l'argent qui restait

de la souscription. Puis il dut vendre ses derniers bijoux, ses flacons d'argent. Ses habits, qu'un petit tailleur de Caen consentait à lui *retourner* pour rien, étaient troués. Un jour vint où il lui fallut renoncer à ses cravates blanches, car il ne pouvait plus payer sa blanchisseuse. Brummell sans cravate ! Il noua autour de son cou une soie noire quelconque, et il écrivit tristement sur l'album d'une de ses amies, au-dessous d'un amour joufflu et d'un arc brisé, ces mots symboliques : *The broken bow*, le beau, l'arc brisé (1).

Une seule passion vivait encore en lui : la gourmandise. Il dépensa, à la lettre, sa dernière guinée chez le pâtissier. Sa vanité même, où il avait puisé la force d'être presque un héros, sa vanité ingénieuse, humouristique, incomparable, capitulait devant son estomac. A table d'hôte, il flattait les convives pour obtenir une flûte de champagne. Les habitués de l'hôtel où il logeait n'avaient pas le courage de lui disputer les meilleurs morceaux ; mais quelque nouvel arrivé se servait quelquefois trop bien : de quel œil sévère l'ancien dandy accablait alors celui qui avait pris la dernière aile du poulet !

(1) *Bow* signifie à la fois : *beau* et *arc*.

de quel geste amer, il renvoyait le plat où il n'aurait eu à glaner que le cou ou le pilon !

Ainsi Brummell descendit de degré en degré. Il en vint dans la rue à susciter les quolibets, les facéties. « Peu à peu les enfants apprirent à outrager cet être sans protecteurs lorsqu'il se traînait péniblement, en s'appuyant le long des murs (1), vers quelque demeure hospitalière. En fin de compte une seule famille lui resta fidèle... On lui réservait toujours une place au coin du foyer, et il y venait dormir paisiblement en attendant l'heure du thé ». Puis il tomba tout à fait dans le gâtisme. Il ne quittait plus sa chambre. Un jour, un étranger passant à Caen demande à voir Brummell : « Le dandy a placé sa perruque sur son genou, et, en une hébétude, la graisse d'huile antique. L'étranger, désireux d'animer cette face..., crie au malade une nouvelle déjà ancienne, mais bien faite pour l'émouvoir : — « M. Brummell, M. Brummell, le roi George IV est mort ! » Rien. — « George IV, le prince de Galles ! » Rien encore. — « Le prince de Galles. Big Ben ! » Toujours rien. Et, hochant la tête en manière

(1) Il avait été atteint de paralysie.

de démenti, l'ancien Beau continuait à oindre sa perruque (1). »

Pourtant cette intelligence alourdie s'animait encore quelquefois. Certains soirs, il faisait allumer les bougies de sa chambre, ouvrir la porte grande. Puis il s'annonçait à lui-même, à haute voix : « Son Altesse Royale le prince de Galles, lady Coningham, lord Yarmouth... » tous les plus hauts noms des Trois-Royaumes. Et il allait recevoir ses invités à la porte, il les accompagnait, il leur offrait des rafraîchissements, il causait avec eux — jusqu'à ce que son étrange hallucination cessât, et qu'il se mît à pleurer à chaudes larmes...

— Enfin, celui qui avait été George Brummell mourut le 30 mars 1840, gâteux, dans un asile.

(1) Contades, *op. cit.*, p. 37.



LE COMTE D'ORSAY

(Lithographie appartenant à M. L. Henry Lecomte

LE COMTE D'ORSAY

« Les Français sont jolis assurément... »
Mme de Sévigné.

I

D'Orsay (1) débarqua en Angleterre avec son cousin le duc de Guiche, au printemps de 1821. C'était un beau garçon, bien fait, large

(1) Il était né le 4 septembre 1801, du général d'Orsay et d'Eléonore de Franquemont, fille naturelle du prince de Wurtemberg et d'une certaine Mrs. Sullivan. Il mourut à Paris le 4 août 1852. Il s'appelait Gédéon-Gaspard-Alfred de Grimaud, comte d'Orsay et du Saint-Empire. D'ailleurs sa noblesse, dont il était fort vain (Cf. une lettre de lui dans *l'Intermédiaire des chercheurs*, t. XXXVI, col. 231), ne datait que du XVIIIe siècle. Ses armes étaient d'azur, à la fasce d'argent, accompagné en chef d'un croissant du même, accosté de deux étoiles d'or, et, en pointe, d'une carpe d'argent nageant sur une rivière du même. Il était sans doute de la même famille que Grimod de la Reynière qui

d'épaules et mince de taille, avec une petite figure régulière et spirituelle, et beaucoup d'élégance dans les manières (1). Il avait vingt ans. Quinze jours après son arrivée, il se faisait déjà suivre d'une cour de fashionables qui l'imitaient de leur mieux ; au bout d'un mois, tout ce qui se piquait d'élégance ne jurait plus que par lui : il avait relevé le sceptre de Brummell.

« Rien ne réussissait, à Londres, comme l'insolence » (2). En effet, car elle distrait, elle fouette, elle excite ces gentlemen spleenetiques, ligotés dans leurs préjugés comme des momies dans leurs bandelettes. — C'est à sa paradoxale insolence que Brummell dut son succès : il secoua durement l'ennui anglais ; les snobs, ses

portait les mêmes armoiries. — Sa vie a été racontée par le comte G. de Contades (*Le comte d'Orsay, physiologie d'un roi de la mode;* Paris, 1890, in-12), qui s'est surtout servi des publications autobiographiques de lady Blessington : *The idler in Italy, The idler in France, Conversations of the countess of Blessington with lord Byron,* et de R. R. Madden : *The literary life and correspondence of the countess of Blessington.* (London, 1855, 3 vol. in-8).

(1) Voir son portrait par Aubry, publié dans l'*Illustration* en septembre 1852, et reproduit par Contades, *ouvr. cité*, p. 3. Nous en reproduisons ici un autre d'après une gravure que M. L. Henry Lecomte nous a très aimablement communiquée. Il en est enfin un troisième dans *The Fraser's Magazine,* t. X (1834), p. 645.

(2) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe* (éd. Biré), t. IV, p. 247.

esclaves, il les traita comme un vil troupeau ; il fit régner autour de lui une sorte de terreur humouristique qui amusa. — Or, d'Orsay sut aussi stimuler l'imagination anglaise, mais ce ne fut pas par la violence. Dans cette triste Londres où tous les hommes promènent avec les mêmes gestes des figures qui n'expriment que la correction niaise, la discipline, l'ennui respectueux, où les femmes sont communément laides et sans ragoût, il fut impertinent et français à miracle. Il se mit « à galoper dans Hyde-Park, à sauter des barrières, à jouer, à tutoyer sans façon les dandys » (1). Il eut de la cordialité, de l'éloquence, de la gaieté et de l'esprit. Enfin, comme naguère Brummell, mais par des moyens inverses, il amusa, et c'est pourquoi il régna.

Il fréquentait sans nul doute à Almack's, « bal public sous le patronage des plus grandes dames du West-end. Là se rencontraient les vieux et les jeunes dandys. Parmi les vieux brillait le vainqueur de Waterloo, qui promenait sa gloire comme un piège à femmes tendu à travers les quadrilles ; à la tête des jeunes se

(1) Chateaubriand, *loc. cit.*, p. 248. — Chateaubriand ne pouvait souffrir d'Orsay, non plus que lord Clanwilliam et les autres dandies, nous dit le comte de Marcellus. *Chateaubriand et son temps*. (Paris, 1859, in-8, p. 267).

distinguait lord Clanwilliam, fils, disait-on, du duc de Richelieu. Il faisait des choses admirables : il courait à cheval à Richmond et revenait à Almack's après être tombé deux fois. Il avait une certaine façon de prononcer à la manière d'Alcibiade, qui ravissait. Les modes des mots, les affectations de langage et de prononciation changeant, dans la haute société de Londres, presque à chaque session parlementaire, un honnête homme est tout ébahi de ne plus savoir l'anglais, qu'il croyait savoir six mois auparavant. En 1822, le fashionable devait offrir au premier coup d'œil un homme malheureux et malade ; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir ; mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal ; lèvres contractées en dédain de l'espèce humaine ; cœur ennuyé, byronien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être... » (1).

(1) Chateaubriand, *loc. cit.*, pp. 245-6. — Aujourd'hui [1839] ce n'est plus cela, ajoute Chateaubriand. Le *dandy* doit avoir un air conquérant, léger, insolent ; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches ou une barbe taillée en rond comme la fraise de la reine Elisabeth, ou comme le disque radieux du soleil ; il décèle la fière indépendance de

« Vous avez réussi à Londres mieux que personne depuis le règne de Charles III », écrivait plus tard lord Byron à notre d'Orsay (1). Dès ses débuts, en effet, il avait su imposer ses manies à son peuple de snobs romantiques, et ceux-ci s'étaient mis à copier ses fantaisies avec un sérieux touchant, mais qui sans doute lui prêtait à rire. On raconte qu'un jour, comme il revenait d'une promenade à cheval, il fut surpris par une pluie torrentielle : il risquait fort de s'enrhumer, lorsqu'il avisa un matelot, couvert jusqu'aux genoux d'une longue veste en gros drap, qui fumait tranquillement sa pipe au milieu de l'orage. — « Veux-tu me vendre ton habit, mon brave ? lui demanda le dandy. — Mais... Mylord... — Voici dix guinées ». Et une demi-heure plus tard, d'Orsay faisait son entrée au Park, revêtu de la veste du marin, qu'il avait

son caractère en gardant son chapeau sur sa tête, en se roulant sur les sofas, en allongeant ses bottes au nez des ladies assises en admiration sur des chaises devant lui ; il monte à cheval avec une canne qu'il porte comme un cierge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite et son âme toujours au comble de cinq ou six félicités. Quelques dandys radicaux, les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe... Mais sans doute, toutes ces choses sont changées dans le temps que je mets à les décrire... »

(1) Thomas Moore, *Mémoires de Byron*, trad. par Mme Louise Sw. Belloc. Paris, 1830, in-8, t. V, p. 251.

passée par-dessus son costume. La pluie avait cessé ; c'était l'heure fashionable. Le lendemain, dix cavaliers se montraient avec de longues et larges vestes, et notre moderne paletot était inventé (1).

Sans doute cette anecdote est légendaire. Mais du moins faut-il que d'Orsay, pour que ses contemporains lui puissent prêter de telles histoires, ait été l'objet d'un prodigieux engouement. D'ailleurs son succès dura près de vingt années : alors qu'il était perdu de dettes et forcé de prendre mille précautions pour ne pas rencontrer ses fournisseurs, l'idolâtrie des snobs n'avait pas diminué. Et pourtant il n'avait jamais eu que fort peu d'argent pour soutenir sa gloire, car sa famille avait perdu ses biens pendant la Révolution, et son père ne lui avait laissé qu'un patrimoine des plus médiocres. Dès son arrivée

(1) Cette anecdote est extraite des *Salons d'autrefois, souvenirs intimes*, par la comtesse de Bassanville. (Paris, s. d., in-12, t. I, pp. 155-7). Ces souvenirs sont un recueil de potins, pris à diverses sources, notamment aux *Guêpes* d'Alphonse Karr, et ils ont été composés par Mme Lebrun. (Voir A. Karr, le *Livre de bord*, t. III, pp. 43-44).— Eugène Sue dans *Mathilde* (nouv. éd. Paris, Flammarion, s. d., t. I, p. 21), fait remarquer, au sujet de deux élégants, que. « quoiqu'il fît très froid, ni l'un ni l'autre n'étaient défigurés par ces abominables sacs, si mal imités du *north-west* des marins anglais, et appelés paletots par les tailleurs français ».

à Londres, le roi d'Orsay avait dû penser à sa liste civile... Heureusement, il plaisait aux femmes, et il rencontra lady Blessington.

II

C'était une jolie personne (1) qui, à quinze ans, avait été mal mariée à un certain Maurice Saint-Léger Farmer, capitaine ivrogne, qui trépassa en se laissant choir par une fenêtre, un jour qu'il avait trop bu. Sa femme n'avait pas attendu qu'il fût mort pour reprendre sa liberté, car elle l'avait quitté trois mois après ses noces, et s'était mise à chercher la fortune. En 1809, Mrs. Farmer se trouvait à Dublin et Thomas Lawrence faisait son portrait (2) ; elle y paraît d'une beauté un peu vulgaire, mais ses yeux sont fins, et c'est sans doute par sa fraîcheur et sa gaîté qu'elle sut prendre et retenir un

(1) Elle s'appelait Marguerite Power, et elle était née en 1790 de Edmond Power et de Ellen Sheehy. (Cf. Madden, *ouvr. cité,* t. I, pp. 484-522.)

(2) Conservé aujourd'hui à Londres, dans la collection Wallace. — Voy. aussi la *Revue de Paris,* XXVIII (1836), p. 137, et son *Book of beauty*, cité plus loin.

lord Blessington qui, après deux ans de liaison, l'épousa et la fit grande dame.

Or, Charles John Gardiner, baron Mountjoy, comte de Blessington, était un fort noble seigneur, abondamment nourri de bœuf et de port-wine, qui menait dans ses domaines d'Irlande une vie heureuse et extravagante. Il dépensait largement ses énormes revenus en fêtes de toutes sortes, surtout en représentations théâtrales qu'il organisait dans son château. Un soir, bien longtemps avant qu'il eût connu Marguerite Power, il avait vu paraître à l'une de ces représentations, une actrice, Mrs. Brown, qu'il n'avait plus voulu laisser partir ; il l'avait épousée après en avoir eu deux bâtards, et elle lui avait donné encore Harriett Anne, puis Luke Wellington Gardiner, héritier de la fortune et du nom paternels. Enfin, cette féconde lady étant morte en 1814, son époux se consola grâce à l'amour de la belle Mrs. Farmer, dont il fit la seconde comtesse de Blessington, quand elle eut été débarrassée de son ivrogne de mari (1817).

D'Orsay fut présenté aux Blessington, dès son arrivée à Londres (1). Il plut à la femme et

(1) C'est ce que dit M. de Contades, p. 19. — M. du Pontavice de Heussey (*L'inimitable Boz : étude historique*

le mari se prit d'une belle passion pour lui. Sans doute, sa vivacité et son impertinence françaises surent distraire le lord blasé et endormi, tandis que sa galanterie et sa jolie tournure séduisaient la sensible lady. Puis il était artiste, dessinait et peignait des miniatures (1), il sculptait même, il écrivait aussi, non sans grâce(2), et la comtesse de Blessington, qui devait par la suite produire une quantité de romans mondains, tenait déjà bureau d'esprit dans son salon de Saint-James's square, où elle recevait Canning, Thomas Moore, Mathews, Kemble, avec lord Castelreagh, lord Palmerston, lord Russel, et bien d'autres.

Bref, d'Orsay fut comme adopté par le couple des Blessington, et au bout de peu de temps il commanda en maître dans leur hôtel. Il ne paraît pas d'ailleurs que son autorité mondaine ait été jamais compromise en rien par la situation assez étrange qu'il s'était faite. C'est que tout semble dû à certains hommes, et, sans doute,

sur la vie et l'œuvre de Ch. Dickens; Paris, 1889, in-8, p. 174) écrit que d'Orsay connut les Blessington le 15 novembre 1822, à Valence où il était en garnison.

(1) Il était élève d'Isabey et fréquentait son salon à Paris (Comtesse de Bassanville, *Salons d'autrefois,* t. I, p. 155.)

(2) Il rédigeait à cette époque une sorte de journal où il relevait les ridicules de la société anglaise et dont lord Byron, qui le vit, fit plus tard de grands éloges.

d'Orsay savait ignorer avec élégance qu'il était entretenu. Puis, paraît-il, les mœurs anglaises s'accommodent mieux que les nôtres d'un parasitisme de cette sorte (1). Quand les Blessington partirent pour l'Italie, ils emmenèrent trois grands fourgons remplis de leurs bagages, une quantité de domestiques, leur sœur et belle-sœur, miss Anne Power, Charles Mathews et le comte d'Orsay. Personne ne s'en étonna.

III

Quel magnifique sujet d'émotion, cette Italie de 1823 ! « Plus accessible qu'au siècle dernier, elle n'était pourtant point encore ouverte aux excursionnistes de toutes catégories. Il fallait pour la voir, et surtout pour la bien voir, de la naissance, de l'or et de l'esprit (2) ». Ce n'était point l'immense et admirable musée d'aujourd'hui, où les chemins de fer conduisent sans risques les curieux devant le geste de

(1) Dit M. de Contades, p. 19.
(2) Contades, p. 37.

l'Apoxyomène ou la candeur souriante des fra Angelico. L'Italie de 1823, l'on devait souffrir pour la posséder : lorsque, après des jours et des jours de voiture, après avoir échappé aux exigences des hôteliers, à la mauvaise foi des postillons et à la tyrannie soupçonneuse de cette police qui faisait si peur à Stendhal, on arrivait en quelque cité, il fallait chercher, intriguer ou payer cher pour voir toutes ces belles choses, qui gisent aujourd'hui commodément dans les vitrines des musées, où elles semblent mortes pour l'éternité. Alors, les toiles ornaient les *palazzi* des princes besoigneux, les objets admirables servaient dans les églises, et les marbres vivaient au milieu des rues, loin du fracas scientifique des tramways. Puis dans chaque loge de cette Scala de Milan, où Arrigo Beyle fut si heureux, les amants supportaient toujours tragiquement leurs amours ; et Rome pouvait voir le pape et les garde-nobles en costume passer parmi ses ruines, où Chateaubriand avait erré ; et à Venise, on se masquait toujours ; et Naples bouillonnait encore contre ses rois. On trouvait « de petites capitales à chaque tournant de route, des principicules au fond de chaque palais, des cardinaux dans tous les carrosses, et des brigands sur tous les

rochers (1) ». C'était l'Italie des carbonari, frémissante avec passion sous le joug étranger, et où lord Byron, théâtralement tourmenté par son âme orageuse, se préparait à partir pour combattre et mourir en défendant la Grèce.

Le grand Anglais, alors dans tout l'éclat de sa gloire fantasque, s'était établi à Gênes depuis l'automne de 1822. Il abritait luxueusement, dans une vaste maison qu'il avait louée, la fin de ses amours avec la blonde comtesse Guiccioli (2). Un jour, il vit arriver chez lui deux gentlemen et une lady qui se présentèrent : c'étaient le comte et la comtesse de Blessington qui, en compagnie de leur ami d'Orsay, commençaient la visite des curiosités d'Italie. Chose étonnante, lord Byron les accueillit fort bien ; quoique deux d'entre eux fussent de ses compatriotes abhorrés, il se

(1) Contades, p. 37.

(2) Un certain général Morandi, ancien carbonaro qui avait pris du service en Grèce, avait eu entre les mains la correspondance de Byron avec Mme Guiccioli. Le poète écrivait en anglais et son amie lui répondait en italien sur ses lettres mêmes, entre les lignes, à l'encre rouge. Dans une de ces lettres, la Guiccioli écrivait : « Comment faut-il te prouver mon amour ? » et Byron lui répondait : « En ne m'accordant jamais ce que ma fureur te demande sans cesse, afin que notre amour reste éternellement beau et au-dessus de l'humanité ». O romantisme ! (Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*.)

montra plus que poli, cordial, et il leur conseilla de louer une villa, nommée *il Paradiso*, non loin de la sienne (1). Lady Blessington et d'Orsay, curieux d'un tel héros, acceptèrent avec joie, et ils n'eurent point de peine. sans doute, à décider lord Blessington.

Dès l'abord, notre d'Orsay avait plu au poète. « Il a tout l'air d'un Cupidon déchaîné (2), écrivait Byron (3) ; c'est un des rares échantillons que j'aie vu de notre idéal d'un Français d'avant la Révolution. » Sans doute le jeune homme avait su flatter son hôte avec grâce, admirer considérablement ses vers, ne pas ignorer ses aventures. Puis il lui avait fait montrer par lord Blessington (4) un journal qu'il avait rédigé au temps de son premier séjour à Londres, et où il raillait cruellement les mœurs et les coutumes anglaises. Du coup,

(1) Th. Moore, *Mémoires de Byron*, t. V, p. 251.

(2) Byron emploie de nouveau cette expression en parlant de d'Orsay dans une lettre à lord Blessington (Lady Blessington, *Conversations...*, p. 17) ; il y répète que d'Orsay « parait posséder toutes les qualités requises pour avoir figuré dans les Mémoires de son beau-frère ». Il veut parler des *Mémoires de Grammont*, par Hamilton : d'Orsay était allié aux Grammont.

(3) Le 2 avril 1823. (Moore, *Mémoires de Byron*, t. V, pp. 247-8.)

(4) Qui nous donne ici une preuve piquante de son affection pour son jeune ami.

Byron fut tout à fait conquis : cette satire d'une société qu'il haïssait était à son endroit le plus délicat des compliments. Il s'en montra enthousiasmé. « Le comte d'Orsay pénètre le secret de l'ennui anglais, et cela à vingt-deux ans ! dit-il dans une lettre à lord Blessington (1). Je n'aurais jamais pu pousser cette découverte aussi loin : il est nécessaire d'être Français pour cela ». Il supplia le jeune homme de publier cette production « extraordinaire », « formidable », en changeant seulement quelques noms (2). D'ailleurs d'Orsay se garda bien de suivre ce conseil ; loin de là, il brûla lui-même son journal quelques années plus tard. Fut-ce par crainte de causer un gros scandale, malséant à un homme d'esprit ? Sans doute ; mais on peut bien croire que ce fut aussi parce qu'un homme d'esprit qui a reçu du grand Byron des compliments retentissants (3) peut trouver profitable de s'en tenir là.

(1) Contades, pp. 26-27.

(2) Moore, *Mémoires de Byron*, t. V, p. 257. — R. Madden, t. III, p. 406 sq., publie un certain nombre de lettres du comte d'Orsay qui sont fort vives, mais qui manquent de style (Cf. ci-dessous l'*Appendice A*.) C'était peut-être le cas de ce fameux journal.

(3) Les lettres où Byron parlait du comte d'Orsay furent publiées par Moore et par lady Blessington, et d'Orsay en avait lui-même conservé quelques-unes qu'il montrait

Pendant deux mois, lord Byron fréquenta assidûment chez ses nouveaux amis, et lady Blessington tint soigneusement registre de ses discours qu'elle publia par la suite avec un succès colossal. Elle était « très jolie, même le matin, genre de beauté que le soleil d'Italie n'éclaire pas aussi souvent que les flambeaux » (1) : donc, elle fit lire au poète de ses vers, qu'il trouva bons (2), puis elle obtint qu'il en écrivît pour elle (3), puis qu'il posât devant d'Orsay, et celui-ci dessina un portrait qui commença sa réputation (4). Enfin la dame voulut continuer son voyage : elle avait vu Byron, il était temps de passer aux autres curiosités d'Italie. — Le 1er juin 1823, veille de son départ, elle pria le poète à dîner, et ce romantique héros eut le pressentiment qu'il ne la reverrait jamais. Quelques mois après, il

volontiers, s'il faut en croire Arsène Houssaye (*Les Confessions*. Paris, 1891, in-8, 6 vol., t. II, p. 379).

(1) Byron à Moore (Moore, *Mémoires de Byron*, t. V, p. 248).

(2) Byron à lord Blessington (Moore, p. 28).

(3) Moore, pp. 251-52. — Contades, pp. 32-33. — Dès 1828, les *Annales romantiques* publiaient, avec leur traduction, les *Vers adressés à milady Blessington par lord Byron*, sans oublier la *Réponse de lady Blessington*, en vers également (pp. 332-9).

(4) Publié plus tard, en tête des *Conversations* de lady Blessington.

expirait tragiquement à Missolonghi, et la belle lettrée conservait en souvenir de lui une grammaire arménienne qu'elle avait bien gagnée, tandis que d'Orsay portait à son doigt une bague de lave, que le grand Byron lui avait donnée « parce qu'elle convenait très bien au feu de son âge et de sa nature ».

En quittant Gênes, les Blessington s'en furent à Rome avec leur suite, puis à Naples, où ils menèrent l'existence délicieuse qu'une immense fortune permet à ceux qui savent se ruiner avec un peu d'esprit dans les plus doux paysages du monde. Pendant que son mari parcourait la Méditerranée, en compagnie de quelques bonnes bouteilles, sur un yacht qu'il avait acheté à lord Byron, lady Blessington donnait dans son palazzo des fêtes superbes où triomphait son d'Orsay ; et celui-ci aurait pu se contenter de mener, dans la belle maison de ses amis, une vie heureuse et exempte de soucis. Mais il n'oubliait pas le soin de sa fortune : lord Blessington pouvait disparaître, que deviendrait-il quand son amie serait réduite à son douaire ? Voici ce qu'il imagina.

Luke Wellington, le seul fils légitime de Blessington, était mort depuis quelques mois : donc son père se trouvait libre de faire son

testament à peu près à sa guise. D'Orsay entreprit aussitôt d'hériter : il travailla à persuader au brave lord de lui donner l'une des deux filles légitimes qui lui restaient, en la nommant légatrice universelle. Il n'eut pas grand peine à réussir : lord Blessington l'aimait et lady Blessington aussi : pour assurer l'avenir de son ami, elle le mariait à sa belle fille, n'est-ce pas là une tendresse bien raffinée ? — Les noces du comte Alfred d'Orsay avec Harriett Gardiner eurent lieu à Rome en 1827. La jeune fille avait quinze ans, mais elle n'était point sotte. Au bout d'assez peu de temps, elle comprit la situation ; lord Blessington était mort ; elle laissa son mari à sa belle-mère, et s'en fut vivre seule, gardant l'héritage (1). Ainsi elle se vengea... Pauvre Harriett ! C'était un étourdissant héros, pour une pensionnaire, que ce brillant d'Orsay.

Après six ans de séjour en Italie, les Blessington passèrent en France, et ils vinrent habiter, à Paris, un hôtel immense qui avait appartenu au maréchal Ney. C'est là que, peu après leur installation, Blessington fut rapporté mourant, le 20 mai 1829 : une attaque d'apoplexie l'avait terrassé alors qu'il se promenait à

(1) D'ailleurs, lord Blessington avait mangé une bonne partie de sa fortune.

cheval aux Champs-Elysées. Sa femme et son ami le pleurèrent décemment ; puis ils se mirent à recevoir tout Paris, car d'Orsay, élégant et spirituel, brillait dans le monde, et lady Blessington ne voyait pas de félicité plus grande que de tenir un salon.

C'était alors, bien plus que maintenant, l'ambition suprême pour une femme d'un peu d'esprit. Aujourd'hui, les « salons » sont rares : les spectacles de toutes sortes font une concurrence terrible à ces dames du monde. Mais, sous Charles X, on allait relativement peu au théâtre et l'on ignorait nos « premières », nos restaurants de nuit et nos music-halls : un homme répandu, un homme à la mode faisait réellement des visites pour se distraire, une femme de la société ne connaissait pas d'autre plaisir que de donner à causer, et créer un salon devenait naturellement le but de sa vie. « Elle y appliquait toute son intelligence, y sacrifiait tous ses autres goûts, ne se permettait plus, du moment qu'elle en avait conçu le dessein, aucune autre pensée, ni distraction, ni attachement, ni maladie, ni tristesse — nous dit Mme d'Agoult, qui en savait quelque chose (1).

(1) Daniel Stern (Mme d'Agoult) *Mes souvenirs* (Paris, 1877, in-8°), pp. 347-8.

— Elle n'était plus ni épouse, ni mère, ni amante, que secondairement. Elle ne pouvait avoir en amitié qu'une préférence : la préférence pour l'homme le plus considérable, le plus influent, le plus illustre : un Chateaubriand, un Pasquier, un Molé, un Guizot... » (On dirait aujourd'hui un Paul Hervieu, un Anatole France, un Paul Deschanel). — Au reste, sous Charles X, il n'y avait encore que fort peu de salons littéraires. C'était surtout le faubourg Saint-Germain, alors tout puissant, qui recevait, et il n'admettait guère les artistes, ni les gens de lettres, à moins qu'ils ne fussent « nés » comme M. le vicomte d'Arlincourt ou M. le comte de Vigny (1). Lady Blessington dut scandaliser les douairières en accueillant, à côté de l'ambassadeur lord Stuart de Rothesay, du duc d'Hamilton, de lord Pembroke, de lord Palmerston, des littérateurs comme Mathews ou William Spencer, et des acteurs comme Young ou Kemble.

Aussi bien son ami d'Orsay se déclarait-il las de « la société de la vieille Cour ». A Paris en 1829, comme à Londres sept ans plus tôt, il conduisait fort allègrement la mode. L'hiver, il

(1) Voir plus loin le chapitre consacré à Eugène Sue.

était des premiers à remettre en honneur les traîneaux, et son « dragon » que tirait à un train d'enfer un cheval café au lait couvert d'une peau de tigre, faisait retourner les passants (1). Puis il favorisait de son mieux les courses, nouvellement acclimatées en France : sa casaque verte triomphait au Bois de Boulogne et, non content de faire courir des jockeys, il voulait monter lui-même ses chevaux (2).

Le 27 juillet 1830, lorsque la Révolution éclata, il était à Paris avec lady Blessington. Il essaya en vain de sauver un portrait du Dauphin par Lawrence, qui se trouvait au Louvre : quand ses serviteurs vinrent le chercher, le tableau était déjà détruit. S'il en faut croire son amie, il était fort populaire : un soir qu'il écoutait un orateur en plein vent, quelques-uns des auditeurs le reconnurent et se mirent à crier : « Vive le comte d'Orsay ! » Il eut, ajoute lady Blessington, quelque peine à se dérober aux ovations. Hélas ! cela se passait dans les derniers temps de son séjour à Paris. Le beau comte d'Orsay allait être forcé d'aban-

(1) On peut compléter la description de lady Blessington citée par Contades (pp. 60-61) par une lithographie représentant le traîneau et reproduite par M. Henri Bouchot, *La Restauration* (Paris, s. d., gr. in-8), p. 269.

(2) Le 4 mars 1830, il prend part à une course au clocher.

donner la ville où il était célèbre, pour s'aller débattre, dans la brumeuse Londres, parmi les soucis d'argent.

IV

Car lady Blessington, veuve, se trouvait réduite maintenant à 50.000 francs de rente, et c'était très peu pour une femme habituée à voyager avec une dizaine de domestiques, plusieurs fourgons de bagages et un d'Orsay. Elle vint s'installer à Londres, où elle loua, Seamore Place, une maison appartenant à lord Mountford qui lui parut des plus modestes. A vrai dire, si cet hôtel était un peu moins grand que son ancien palais de Saint James's Square, du moins n'était-il pas meublé avec un luxe moins ingénieux. Elle soignait ses attitudes en femme de lettres et tout chez elle était disposé afin de produire de l'effet. Un Américain nous décrit ainsi une visite à Seamore Place qui lui avait laissé une impression inoubliable : « Dans une longue bibliothèque, remplie de glaces et de livres richement reliés, je trouvai lady

Blessington. Ce que je vis en entrant était fait pour charmer. Une femme d'une remarquable beauté, à demi-enfouie dans un fauteuil de satin jaune, lisait à la lueur d'une superbe lampe suspendue à la voûte de la pièce. Partout des sofas, des ottomanes, des bustes, des tables chargées de précieux bibelots. Et sur l'une d'elles, une main blanche et délicate pressant artistiquement le dos d'un livre, entre des doigts chargés de diamants (1) ». Voilà certes un spectacle très préparé, mais à tout prendre n'est-ce pas un délicieux spectacle ? Sans doute lady Blessington, bas-bleu mondain, mettait une extraordinaire affectation à aimer les choses de l'esprit, — mais, du moins, elle les aimait. Puis elle était d'une beauté qui supprime bien des ridicules.

Comme le brave Américain serrait la main qu'elle lui tendait, le comte d'Orsay, souriant et fashionable, entra dans la pièce. Il habitait alors non loin de son amie, chez qui il fréquentait constamment. Son élégance frappa le visiteur, qui s'écrie naïvement dans son récit : « C'est le plus bel homme que j'aie jamais vu, et, je puis dire, le mieux habillé ». Le comte

(1) Willis, *Pencillings by the way*, p. 355, cité par Contades, p. 78.

avait retrouvé tout son succès d'antan, et, comme autrefois, les snobs copiaient avec leur lourde passion ses costumes, ses manières, sans réussir à copier son esprit. Adoptait-il une habitude, elle devenait tout aussitôt à la mode. Une fois qu'il s'était fait par aventure un duel avec un homme qui tirait admirablement, quelqu'un, raconte-t-on, s'en fut dire à son adversaire : « — Savez-vous bien que c'est à une mort certaine que vous vous exposez ? Il va devenir élégant de se battre avec vous, tout le monde va vous provoquer, et finalement vous resterez sur le pré ». Le duelliste réfléchit et l'affaire fut arrangée. — « Heureusement que je n'ai pas envie de me tuer, conclut en riant d'Orsay, il y aurait demain trois cents suicidés à Londres (1) ».

Car il était le premier à railler le ridicule engouement dont il était l'objet. Il s'en moquait, mais il l'utilisait. Beaucoup de fournisseurs se trouvaient trop heureux qu'il daignât s'habiller

(1) Comtesse de Bassanville, *Salons d'autrefois*, t. I, pp. 160-162. — Son succès était tel que d'ingénieux fournisseurs avaient donné son nom à divers objets. Mme de Girardin nous parle d'un parfum : « l'eau de bouquet du comte d'Orsay ». (Le vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*. Paris, 1856, in-16, 3 vol., t. I, p. 360, lettre du 26 juillet 1839). Sous le second Empire, certains grands coupés s'appelaient encore des « d'Orsay ».

chez eux pour lui demander de solder ses commandes. Ainsi un tailleur français, récemment installé à Londres, vint un jour le supplier de lui accorder sa clientèle. D'Orsay l'écoutait sans rien dire, lorsque ses yeux se posèrent sur une toile de canevas enveloppant un costume que le tailleur portait à l'un de ses clients. — « Faites-moi un pantalon de cette étoffe-là », commanda-t-il à l'homme stupéfait. Quelques jours après, il paraissait à son club vêtu de son nouveau pantalon, et il expliquait au milieu d'un cercle d'élégants que « c'était frais et commode ». C'en fut assez, dit-on : tous les fashionables voulurent avoir des *inexpressibles* en toile d'emballage.

Malheureusement, on ignorait alors la force de la réclame que l'on connaît si bien aujourd'hui, et les fournisseurs n'habillaient pas toujours d'Orsay gratis. Certains impudents allaient même jusqu'à lui présenter leurs factures, et, peu après son arrivée à Londres, un bottier le fit arrêter pour une malheureuse somme de 7.500 francs. Lady Blessington paya aussitôt, mais comment aurait-elle soldé sur son misérable revenu de 50.000 francs les dépenses d'un comte d'Orsay, qui s'habillait comme Brummell et vivait comme le prince de Galles,

— sans compter les siennes, lesquelles n'étaient pas médiocres ?

Il fallut trouver de l'argent. Elle s'y essaya, et du premier coup elle réussit. Elle publia ses *Conversations* avec lord Byron (1832). Le moment était fort bien choisi : la vertueuse Angleterre, qui quelques années plus tôt avait expulsé avec dégoût son grand poète parce qu'il choquait les convenances, collectionnait alors superstitieusement les moindres souvenirs du romantique héros de Missolonghi. La première édition des *Conversations* fut épuisée en un après-midi. Et lady Blessington prit la résolution d'écrire un grand nombre de livres qui lui rapporteraient autant d'argent.

Elle avait de la facilité : elle fit des vers, des nouvelles, des romances et des romans, le tout cruellement ennuyeux (1) ; et pourtant, pendant des années, sa littérature lui procura plus de 50.000 francs par an. C'est qu'elle savait y jouer de la corde sensible des snobs modèles de

(1) Brummell, alors à Caen, détestait, comme de juste, d'Orsay et lady Blessington qui l'avaient remplacé. « Le roman de lady Blessington, *Les deux amis*, écrivait-il, me fera périr d'ennui. Lady Blessington, au déclin de sa beauté, est, comme toutes les pénitentes aristocratiques, devenue par trop sainte. Elle abuse du cilice, et vous étouffe à la lettre sous le poids de ses sermons. » (Comte G. de Contades, *Brummell à Caen*, pp. 21-22.)

Thackeray : ses romans, on peut le dire, étaient terriblement mondains. Puis elle avait aussi inventé un certain genre de keepsakes qui enchantait les âmes candides des jeunes anglaises : c'était les *Books of beauty*. J'en ai un sous les yeux (1). En frontispice, « the countess of Blessington » elle-même, couronnée afin que le lecteur n'en ignore, feuillette négligemment un livre qu'elle ne regarde point, car il faut bien, n'est-ce pas, que l'on puisse apprécier l'ovale parfait de sa figure qu'éclairent deux immenses yeux naïfs, — ainsi qu'il sied à une parfaite beauté de keepsake. A la suite de lady Blessington, ce ne sont, dans le volume, que jeunes personnes angéliques et virginales, Amy, Lucy, Phoebe ou Francesca, « brunes comme la nuit », « blondes comme les blés », qui nous laissent pudiquement admirer leurs teints « de

(1) *Heat's book of beauty*, 1834, with nineteen beautifully finished engravings, from drawings by the first artists; edited by the countess of Blessington. (London, 1834, in-8, VI-280 p.). Les *Books of beauty* étaient mis en vente à Londres chez Longman et déposés à Paris chez Curmer et Aubert ou chez Rittner et Goupil, comme celui de 1834. C'étaient des volumes dorés sur tranche avec des couvertures de toiles ou d'étoffes pouvant presque s'assortir à la nuance de chaque salon. Ils parurent de 1833 à 1849 sans interruption. Ce fut d'abord une affaire excellente, mais l'on s'en lassa, et, vers 1845, la pauvre lady Blessington put constater que ses *Books of beauty* ne se vendaient plus. (Voy. les *Annales litt. et administratives des bibliophiles contemporains*, année 1890, pp. 66, n. 1, et 71.)

lys », leurs yeux « rêveurs », leurs bouches « microscopiques », et leurs lèvres « de corail », non moins que leurs cous « de cygnes », leurs seins « d'albâtre » ou leurs pieds « mutins ». Le texte, dû en partie seulement à lady Blessington, se compose de nouvelles sentimentales et de vers on ne peut plus poétiques. Tout cela devait exalter au dernier point des âmes romanesques de 1834, — et celles-ci enrichissaient en retour la belle comtesse.

Mais, non plus que d'Orsay, lady Blessington n'aurait su se contenter d'un revenu quelconque : il lui fallait aller jusqu'aux dettes afin de se sentir riche. Elle venait de quitter son habitation de Seamore Place pour s'installer à Gore-House, une grande maison de South-Kensington, entourée d'un vaste jardin. Là, ce n'étaient que fêtes et réceptions continuelles. Dans ce véritable hôtel de Rambouillet, dont le comte d'Orsay faisait les honneurs, toute l'Angleterre élégante et lettrée fréquenta : Thomas Moore, James Smith, goutteux et malin comme notre Scarron, les deux Bulwer (1), Browning, Isaac Disraeli, puis son fils Benjamin, le futur premier ministre et comte Beaconsfield, prétentieux, mordant, auteur de romans à clef et qui

(1) Edward Bulwer a peint d'Orsay dans son *Pelham*.

fut à la fois un grand homme et un charlatan, Thackeray, amer, Dickens, aimable, et lord Wellington, lord Brougham, lord Chesterfield, bien d'autres encore. Les Français sont très aimablement accueillis à Gore-House : le vicomte d'Arlincourt, légitimiste, convenable et romantique, Ledru-Rollin, « ce pauvre petit Louis Blanc, dont on a fait l'hydre de Lerne, lui qui circule en Angleterre comme l'agneau pascal (1) », Eugène Sue (2), Frédérick Lemaître (3), Rachel (4), Adolphe Adam (5),

(1) Lettre du comte d'Orsay à John Forster dans Madden, t. III, p. 421.

(2) Voir plus loin le chapitre consacré à Eugène Sue.

(3) D'Orsay nourrissait pour le talent de Frédérick Lemaître une admiration sans bornes. Il fit son portrait plusieurs fois (voy. p. 90, note). Voici une lettre inédite qu'il écrivait au directeur de l'Ambigu, sans doute à la veille de sa mort, quand il était directeur des Beaux-Arts : « J'ai reçu, Monsieur, la lettre dans laquelle vous me détaillez les motifs qui remettent à dimanche, les représentations si désirées. J'ai un ami, milord Normanby, pair d'Angleterre, qui doit se trouver à Florence pour un jour fixé ; il lui est impossible de rester jusqu'à dimanche ; s'il était donc possible d'arranger en sorte que la représentation en question soit donnée demain, cela nous ferait le plus grand plaisir. Je tiens particulièrement à ce qu'il puisse voir M. Frédéric dans ses rôles ; étant comme moi un grand amateur, je suis bien aise de lui montrer que rien ne peut surpasser cet acteur dramatique. Je suis..., etc. ». D'Orsay s'intéressait beaucoup aux choses du théâtre. Voy. l'appendice A.

(4) Celle-ci aimait beaucoup le comte d'Orsay. Cf. Arsène Houssaye, *Les Confessions*, t. II, pp. 377-379.

(5) Ad. Adam, *Souvenirs d'un musicien*. Paris, 1857, in-12, p. XXVI.

Alfred de Vigny, qui écrit de Birmingham à d'Orsay : « J'oublie l'odeur du charbon en lisant le voyage de lady Blessington et il me semble que je respire un beau bouquet de Florence... Et ce pauvre Byron, je le retrouve partout, grâce à elle! Que je la remercie d'en parler encore, et en vers si mélancoliques ! (1) » Mais le plus fêté des hôtes de Gore-House, c'est Charles-Louis-Napoléon Bonaparte.

Taciturne, très doux, très poli, le prince est fort aimé à Londres où il vit assez noblement dans une maison pleine des souvenirs de sa famille (2). « Partout où il va, il est reçu par les notabilités. A Gore-House l'attendent le comte de Durham, le comte de Scarborough, lord Carington, sir Lytton Bulwer et un vieil ami, Alfred de Vigny, tous invités par le comte d'Orsay », dit *The Courrier* (3). Il a le buste long, les jambes courtes, la figure inexpressive et morne ; sa parole est lourde, gutturale avec

(1) Madden, *ouvr. cité*, t. I, p. 419.

(2) Voy. H. Thirria ; *Napoléon III avant l'empire* (Paris, 1895-1896, in-8, 2 vol.,) t. I, p. 141-3. — André Lebey, *Les trois coups d'état de Louis-Napoléon Bonaparte.* (Paris, 1906, in-8), chap. V.

(3) Cité par Georges Duval, *Napoléon III. Enfance, jeunesse.* (Paris, 1894, in-12) p. 236. — Alfred de Vigny avait connu le prince chez lady Blessington en 1839 (Aug. Barbier, *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines;* Paris, 1883, in-12, pp. 360-1 ; Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps* ; s. d., in-8, p. 39).

un très léger accent exotique, et ses yeux d'un bleu gris ont un regard terne, vague, éteint (1). Mais aussi il est très intelligent et il espère obstinément qu'un jour il s'appellera : l'Empereur. « Croiriez-vous que ce jeune homme ne veut pas se laisser dire qu'il ne sera pas empereur des Français ? » écrit Wellington avec étonnement. « Le prince ouvrait toujours la conversation en discutant ce qu'il ferait quand il porterait la couronne et je suis convaincu que cette idée ne l'a pas abandonné un seul instant », dit à son tour le duc de Newcastle (2). — Or, Louis-Napoléon garda son idée fixe pendant trente-quatre ans : la foi qu'il avait en son étoile poussa cet homme assez timide à des entreprises hasardeuses qui échouèrent sans le décourager ; finalement elle le hissa sur le trône ; c'était une belle qualité.

Depuis son arrivée en Angleterre, le prince Louis était fort lié avec d'Orsay, qui l'appelait en souriant le *prince taciturne*. En mai 1840, provoqué par un fils illégitime de l'Empereur, le comte Léon, c'est d'Orsay qu'il choisit pour témoin avec le commandant Parquin (3). On

(1) H. Thirria, *ouvr.cit.*, t. I, pp. III-VI.
(2) Voy. Contades, pp. 132-133.
(3) Le duel fut empêché par la police (G. Duval, *ouv. cit.*, pp. 239-243). — Cf. sur le comte Léon : Philibert Audebrand,

l'aimait fort à Gore-House, où ses rêves séduisaient. Lady Blessington avait connu à Rome la reine Hortense dont la grâce langoureuse et fantasque l'avait enchantée, et le jeune prince lui-même lui avait plu : « C'est un preux chevalier », disait-elle, non sans romantisme. Quant à d'Orsay, fils d'un général de l'Empire, il était bonapartiste par tradition (1). Aussi fut-ce avec tristesse qu'il apprit chez lady Blessington le lamentable échec de la tentative de Boulogne... Six ans après, le 26 mai 1846, pendant un grand dîner, un laquais vint dire à d'Orsay qu'un inconnu demandait à lui parler : c'était Louis-Napoléon, évadé du fort de Ham. Le comte se mit aussitôt à sa disposition : il alla

Derniers jours de la Bohême, souvenirs littéraires (Paris, 1905, in-12) p, 30 sq. ; l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, table générale, 511, XLIX, 593, L, 997 ; et André Lebey, *op. cit.*, p. 232, n. 1.

(1) Dans une lettre inédite à M. Duquesne (de Gore House, 23 janvier 1849), où d'Orsay apprécie les résultats de la Révolution de 1848, il se demande ce que l'on a donné à ce peuple qui fait les révolutions au profit des autres. « Louis Bonaparte aime sincèrement le peuple. Malheureusement, il ne connaît pas encore assez la France, ne l'ayant habitée qu'en prison, et ceux qu'il choisit pour ministres la connaissent encore un peu moins. On lui a fait croire qu'il n'a pas le droit d'oser, de faire tout le bien qu'il désire ; 6 millions de votes ne sont pas suffisants pour un attentat pareil ! ! » Il souhaite que les ouvriers votent pour Emile de Girardin. (Catalogue de la maison Charavay, décembre 1906, pièce n° 58538).

voir l'ambassadeur de France, Sainte-Aulaire, et réussit à obtenir de lui qu'il ne réclamât pas l'expulsion du prétendant. Aussi ce dernier prit-il d'Orsay tout à fait en affection. Un soir, l'acteur Bouffé, alors en tournée à Londres, voit arriver dans sa loge, pendant un entr'acte, le comte accompagné d'un autre personnage. — « Mon cher Bouffé, dit d'Orsay, je vous présente S. A. le prince Louis, qui désire vous serrer la main. » Après quelques compliments, le futur Napoléon III demande au comédien la permission d'assister à son maquillage, examine de son œil éteint, puis s'en va. Quelques années plus tard, le prince taciturne était devenu l'empereur des Français, et, en souvenir de sa visite, il accordait à Bouffé la permission de jouer, malgré la censure, *Michel Perrin* (1).

En 1846, d'Orsay était toujours à la mode, tandis que lady Blessington voyait encore les hommages monter de toutes parts vers sa beauté, maintenant ancienne et littéraire à vrai dire. Tout ce qui, à Londres, voulait *paraître* et *arriver* aspirait à se faire présenter à Gore-House, où se rencontraient un Wellington et un Bonaparte, des fashionables et des gazetiers,

(1) Bouffé, *Mes souvenirs, 1800-1880* (Paris, 1880, in-12), pp. 355-357.

des diplomates et des artistes ; et les maîtres de la maison savaient accorder et recevoir tout ce monde avec un tact parfait et un luxe délicat. Lady Blessington se plaisait au milieu des gens de lettres, mais non point trop dépeignés et mal vêtus cependant. Quant à d'Orsay, « il aurait quitté la conversation d'un duc et pair d'Angleterre pour celle d'un artiste obscur », assure Paul de Saint-Victor (1), qui exagère un peu ; en tout cas, il goûtait finement, en connaisseur, les choses de l'esprit, et il affectait — avec un cynisme révoltant pour un Dandy ! — de n'avoir point du tout égard au costume de ses interlocuteurs, mais seulement à leur talent. Au reste, lui-même dessinait et sculptait, bien entendu avec succès.

Et déjà il lui avait fallu recourir à ses crayons pour se procurer des ressources et pour rendre quelque vigueur à son crédit chancelant auprès de ses fournisseurs. Il avait créé une sorte de keepsakes, analogue aux *Books of beauty* de lady Blessington : le *Book of celebrity*, recueil de portraits d'hommes, contenant tous ses contemporains notoires ; et chaque bon Anglais s'était empressé d'acquérir

(1) Feuilleton du *Moniteur universel*, 7 juin 1880.

un ouvrage composé par le célèbre comte d'Orsay, tandis que tous les snobs intriguaient pour y figurer (1). Mais les guinées qu'avait versées à l'auteur son libraire Mitchell s'étaient évanouies depuis longtemps, et d'Orsay n'avait eu d'autre ressource que de s'enfoncer plus encore dans la dette. Car, hélas ! les *Books of beauty* commençaient à ennuyer les anglaises les plus virginales et les plus poétiques, et les romans de lady Blessington se vendaient de moins en moins. Quant au revenu de la belle comtesse, c'est tout juste s'il suffisait aux hôtes de Gore-House pendant trois ou quatre mois chaque année.

Courageusement, lady Blessington continua de lutter, la plume à la main, contre sa ruine, et d'Orsay s'efforça par tous les moyens à se tirer d'affaire : il inventa un signal d'alarme pour les chemins de fer, mais il n'était pas en situation de tirer parti de son idée ; même il recourut à l'alchimie (2). Cependant il avait

(1) Wellington lui-même avait fait des avances à d'Orsay pour en obtenir son portrait. — R. R. Madden, t. III, p. 466, donne la liste des portraits contenus dans ce recueil : il en est de l'empereur Napoléon III, d'Eugène Sue, du vicomte d'Arlincourt, de Berryer, etc.

(2) Le fait est attesté par Madden, t. I, p. 422. Cf. Contades, p. 140.

107.000 livres sterling de dettes. Ses créanciers l'assiégeaient et il n'osait plus sortir de chez lui, si ce n'est après le coucher du soleil, heure à laquelle les recors n'avaient plus le droit d'opérer aucune arrestation. Cependant, « un beau jour de mai 1849, jour de gala, car l'on donna à dîner à Gore-House jusqu'à la dernière heure, un garçon pâtissier se présente avec un plat, envoyé, dit-il, par un *confectioner*, puis, après l'avoir déposé à l'office, il marche délibérément au *dressing-room* du comte. — « Eh bien, qu'est cela ? » Cela est tout bonnement un *sheriff's officer*, qui a jeté là sa veste de pâtissier, « really » ; le comte réclame le temps de nouer sa cravate, car, *drawing-room* ou prison pour dettes, l'on ne sort de sa chambre que cravaté. — « Mais, monsieur le comte... — Bah ! bah ! tout à l'heure ». Et l'*officer*, patient d'abord et bientôt intéressé, suit de l'œil ce magistral et laborieux nœud de cravate qui se fait lentement, avec des hésitations et des reprises calculées. Cependant le soleil a quitté l'horizon et les grands arbres de Kensington s'enfoncent dans une ombre épaisse. — « John, dit alors le comte à son valet, en passant nonchalamment au *dining-room*, jetez-moi donc ce faquin à la porte ! » Et le faquin n'avait plus le droit de

dire : — « Ouf ! » Mais deux heures après, le comte d'Orsay partait pour Paris en grande hâte, un simple porte-manteau à la main (1) ». Quinze jours plus tard, tout, à Gore-House, était saisi et vendu, et lady Blessington passait à son tour le détroit.

V

En arrivant dans ce Paris, où jadis il avait triomphé, Alfred d'Orsay comptait bien ne pas s'y trouver mal accueilli. Malheureusement deux révolutions avaient bouleversé la société de 1829 qui avait reçu en roi le jeune et riche ami des Blessington. Puis, de sa vie à Londres, on connaissait surtout le scandale. Et déjà, en 1844, le mordant journal légitimiste, *La Mode*, parlait sans amabilité de « M. le comte d'Orsay, qui est venu à Paris pour montrer des ruines qui portent un bouquet à la boutonnière, comme les vieux murs se parent de fleurs (2) » —

(1) Contades, pp. 144-146.
(2) *La Mode*, 15 septembre 1844, p. 508.

tandis que l'auteur du *Dandysme et de G. Brummell*, Barbey d'Aurevilly, déclarait avec compétence, en 1845, que « Dorset est à Brummell ce que Pradon est à Racine (1) ».

Le Président lui-même, son compagnon de Londres, tardait à le secourir. C'est que le prince avait bien des amis à contenter, et dont beaucoup étaient infiniment plus importants que ce dandy fané. En outre, d'Orsay suscitait beaucoup d'envieux, qui faisaient circuler des bruits fâcheux pour lui. Horace de Viel-Castel se fait l'écho de ces médisances dans ses haineux *Mémoires* : « Le comte d'Orsay est un vieux *lion*, dit-il, que personne ne voit ni ne veut voir, qui a vécu avec tout le monde, depuis son beau-père, lord Blessington, jusqu'à sa belle-mère, lady Blessington, bas-bleu fashionable des *Keepsakes*, mais qui n'a jamais vécu avec sa femme, lady Henriette d'Orsay, tour à tour maîtresse du duc d'Orléans et d'Antoine de Noailles, sans compter le menu

(1) Lettre inédite à Trébutien du 19 septembre 1845. — Plus tard Barbey d'Aurevilly revint à des sentiments plus indulgents. « D'Orsay, le dandy taillé dans le bronze de Michel-Ange et qui fut beau jusqu'à la dernière heure », écrivait-il dans les *Diaboliques* (éd. Dentu, 1891, p. 85). C'est qu'à l'époque où il composait les *Diaboliques*, M. d'Aurevilly, lui-même, n'aspirait plus, sans doute, qu'à cette beauté de la dernière heure...

fretin (1) ». Ainsi le pauvre Alfred, ruiné, flétri, déchu, se voyait maintenant reprocher cruellement tout ce que sa vie avait eu d'irrégulier, et bien d'autres choses encore. On tournait en dérision sa mise un peu surannée, qu'on eût respectée, admirée peut-être, s'il eût conservé les moyens de l'imposer. « D'Orsay a encore de grandes prétentions à l'élégance, écrit Viel-Castel (2) ; il s'habille comme personne, avec étalage de linge brodé, de satin, de chaînes d'or, et porte sa frisure ébouriffée. A tout prendre, c'est une vieille pomme cuite, qui aspire à sortir de son compotier ébréché... » Et l'on ajoutait qu'afin d'obtenir une place, ce vieux beau s'efforçait de persuader à Jérôme Bonaparte qu'il était son fils, « trouvant ainsi le moyen, après s'être déshonoré vingt fois, de déshonorer sa mère (3) ». Même, on allait jusqu'à prétendre qu'à Londres il espionnait les

(1) Comte Horace de Viel-Castel, *Mémoires* (Paris, 1883, in-8), t. II, pp. 43-44. — Plus loin, p. 91, il ajoute : « Lady Henriette d'Orsay a été et est encore une charmante femme très séduisante. Son mari, dit-on, n'a jamais couché avec elle, mais il couchait, prétend-on, avec son beau-père et sa belle-mère ». — On trouve citée parfois lady d'Orsay dans les nouvelles mondaines. Voy. par exemple les *Nouvelles à la main*, de Nestor Roqueplan, 20 février 1841, p. 114.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 44.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 83.

Français de passage pour le compte du gouvernement de Louis-Philippe! (1)

De la sorte, loin de se voir goûté par les fashionables, accueilli par les gens du monde et soutenu par le Président comme il l'avait espéré (2), d'Orsay se trouva en butte à mille calomnies, fort contesté, sans protecteur. La pauvre lady Blessington, qui partageait sa mauvaise fortune, n'y résista pas. Elle s'était installée, rue du Cirque, dans un très petit appartement où elle tenta de se créer à nouveau un salon. Hélas! la belle lettrée de Gore-House, dont les yeux intelligents avaient enchanté Paris vingt ans plus tôt, n'était plus aujourd'hui qu'un vague bas-bleu solitaire, auquel on reprochait son passé. Les femmes jugèrent qu'« elle n'était pas à fréquenter », et les hommes négligèrent ce médiocre appartement où vivait une vieille dame sans amis. Malgré des soins délicats, d'Orsay ne put consoler celle qui avait été la célèbre countess of Blessington : deux mois après son arrivée, âgée

(1) Comte Horace de Viel-Castel, *Mémoires* (Paris, 1883, in-8), t. III, p. 133.

(2) Viel-Castel dit encore, avec son ingénieuse méchanceté, que d'Orsay « ne pouvait pardonner au Prince de ne l'avoir point fait ambassadeur ; il ne voulait pas se rendre cette justice qu'il était *impossible,* aucun Etat ne l'aurait reçu » (*Ibid.*, t. II, p. 90).

de cinquante-neuf ans, Marguerite Power se tua courageusement.

Et d'Orsay continua de lutter pour gagner sa vie. Il était fort bien apparenté par sa sœur la duchesse de Grammont (1), et il avait pour lui le reste de ses belles relations. Puis il comptait sur son talent de sculpteur qui lui avait valu à Londres, au temps qu'il était à la mode, des succès éclatants. Mais il ne réussit guère à se faire prendre au sérieux comme professionnel ; aux yeux de tous, il n'était qu'un gentleman sculptant à ses moments perdus, et, quoi qu'il en eût, on parlait toujours de son *joli talent d'amateur*. « Il savait mieux déshabiller les femmes que les statues ; il n'en fit pas moins des bustes charmants », dit Arsène Houssaye avec une indulgence humiliante (2). Pourtant, d'Orsay montrait un sens très fin de la réclame, plus rare à cette époque qu'aujourd'hui, et il exploitait fort habilement son art. Il s'était logé dans une maison qu'avait habitée

(1) Il avait pour neveu le duc de Lesparre (Arsène Houssaye, *Les Confessions*, t. II, autographes, p. XVII).

(2) *Confessions*, t. IV, p. 356. — Ch. Yriarte (*Les cercles de Paris*, p. 15-16) apprécie ainsi un groupe représentant un jockey à cheval : « Ce n'est ni bon ni mauvais ; le cheval est assez bien attaché, le cavalier est moins réussi. Les gens de goût ont toujours préféré les chevaux des écuries du comte à ses élucubrations artistiques ».

lord Byron (1). En ce temps-là, quelques rues seulement avaient été percées à travers l'ancienne *folie* du financier Nicolas Beaujon ; les charmilles, les bassins, les parterres avaient disparu, mais les arbres du parc vivaient encore, car la montagne Beaujon était toute en jardins qui entouraient quelques hôtels. D'Orsay s'installa dans l'un de ceux-ci, au numéro seize de la rue lord Byron. Le vaste atelier que lui avait cédé le peintre Gudin devint tout à la fois son salon, son cabinet de travail, son fumoir, sa serre, avec des divans, des lits de repos, des hamacs, et cet arrangement fit courir tout Paris qui ignorait encore les grands halls à l'anglaise (2).

Enfin notre gentleman sculpteur entreprit le buste de Lamartine, et il sut l'achever d'une manière qui ravit son modèle. Le vieux poète était très sensible à la beauté de sa propre figure (3). Plus tard, « en montrant son buste

(1) A. Houssaye, *Confessions*, t. III, p. 349, note.

(2) L'*Illustration* de 1852, donne un portrait du comte d'Orsay travaillant dans son atelier. Cf. A. Houssaye, t. II, pp. 378-379.

(3) « On disait de Saint-Just qu'il portait sa tête comme un Saint-Sacrement, Lamartine portait la sienne comme un tabernacle... Ce qui ne l'empêchait pas de crier à tout propos : Mille tonnerres de nom de Dieu ! » (A. Houssaye, t. I, p. 197.)

par le comte d'Orsay, qui honorait l'extrémité du petit salon de la rue de la Ville-l'Evêque, il lui échappait de dire naïvement : — « Regardez ! oui, voilà ce beau front, ces traits purs, comme ils sont bien rendus ! (1) » Il remercia l'habile artiste par des vers assez creux qu'il faut pourtant citer ici :

Quand le bronze écumant dans ton moule d'argile
Lègucra par ta main mon visage fragile
A l'œil indifférent des hommes qui naîtront,
Et que, passant lcurs doigts sur ces tempes ridées,
Comme un lit dévasté du torrent des idées,
Pleins de doute ils diront entre eux : « De qui ce front ?

Est-ce un soldat debout frappé pour la patrie ?
Un poète qui chante, un pontife qui prie ?
Un orateur qui parle aux flots séditieux !
Est-ce un tribun de paix soulevé par la houle,
Offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule,
Pour que la liberté remonte pure aux cieux ?

Car, dans ce pied qui lutte et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve,
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain. »

Sept âmes, Phidias, et je n'en ai plus une !
De tout ce qui vécut, je subis la fortune.

(1) Edouard Grenier, *Souvenirs littéraires* (Paris, 1894, in-12), p. 37.

Arme cent fois brisée entre les mains du Temps,
Je sème de tronçons ma route vers la tombe,
Et le siècle hébété dit : « Voyez comme tombe
A moitié du combat chacun des combattants !

Celui-là chanta Dieu, les idoles le tuent ! »
Au mépris des petits, les grands le prostituent ;
« Notre sang, disent-ils, pourquoi l'épargnas-tu ?
« Nous en aurions taché la griffe populaire !... »
Et le lion couché lui dit avec colère :
« Pourquoi m'as-tu calmé ? Ma force est ma vertu ».

Va, brise, ô Phidias ! ta dangereuse épreuve ;
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve,
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise en contemplant ces affronts sur ma joue :
« Laissons aller le monde à son courant de boue, »
Et que, faute d'un cœur, un siècle soit perdu !

Oui, brise, ô Phidias ! dérobe ce visage
A la postérité, qui ballote une image
De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli !
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre !
Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre ;
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli !

Que la feuille d'hiver, aux vents des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée,
Couvrent vite mon front moulé sous son linceul !
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise ;
J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul (1) !

(1) *Foyers du peuple* (nouv. éd. Lévy), t. I, pp. 21-5.

Aujourd'hui, le buste en bronze de Lamartine par le comte d'Orsay est au musée de Versailles (1). A vrai dire, il ne paraît point bon et il justifierait les critiques dont le talent de son auteur était chaque jour l'objet (2). Et pourtant d'Orsay était fort soutenu par un certain groupe composé de Gigoux, de Gudin et du bruyant, spirituel et désordonné gendre de George Sand, le sculpteur Clésinger. Mais, au

(1) Galerie des Bustes.

(2) C'est la seule sculpture d'Alfred d'Orsay que j'aie pu rencontrer. Il en existe une autre, paraît-il, au musée d'Ajaccio (communication de M. André Lebey). Madden publie en tête de son ouvrage, une gravure reproduisant le buste de lady Blessington par d'Orsay. Viel-Castel, (*Mémoires*, t. II, p. 90) dit qu'il laissa inachevé en mourant un buste du prince Jérôme. Je sais d'autre part qu'il avait fait un médaillon d'Arsène Houssaye « où il me donna je ne sais quoi de britannique » dit celui-ci (*Confessions*, t. II, p. 379). R. Madden mentionne (t. III, p. 466) le *Book of celebrity*, dont nous avons parlé. On trouvera un portrait de Byron par d'Orsay en tête des *Conversations* de lady Blessington, et un portrait de Wellington dans le *Wellington Memorial* d'Arthur Griffith. Enfin l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, LII, 548, cite deux portraits de Frédérick Lemaître publiés dans *The Illustrated London News*, du 8 mars 1846 et dans *The Pictural Times* du 15 mars 1846, sans compter une lettre où Georges Mitchell, directeur du Théâtre-Français de Londres, écrit au comédien, le 21 février 1859, qu'il lui envoie son « portrait dans le Docteur Noir » qui est « l'un des derniers ouvrages du comte d'Orsay. » D'Orsay était en bons termes avec Mitchell (voy. l'*appendice A*) et avait une très grande admiration pour Frédérick Lemaître (voy. la lettre citée ci-dessus, p. 74, note).

fond ceux-ci appréciaient plus en lui l'homme du monde que le statuaire (1). Un jour, Clésinger lui demande pourquoi il ne venait pas le voir plus souvent : — « Parce qu'on dirait que c'est moi qui fais vos statues, répond d'Orsay en souriant. — Eh bien! j'irai vous voir, réplique Clésinger, on ne dira pas que c'est moi qui fais les vôtres ».

Grâce à ses amis, grâce à l'appui du prince Jérôme, d'Orsay obtint enfin du Président, la place de Directeur des Beaux-Arts. Mais il ne la conserva pas longtemps. Nommé vers le mois de juin 1852, il succomba le 4 août suivant, à une maladie de la moelle épinière (2). On l'enterra à Chambourcy, terre appartenant à sa sœur la duchesse de Grammont, dans le caveau même où reposait déjà sa fidèle amie, lady Blessington (3).

(1) Ils « le poussaient pour régner par lui sur les beaux-arts », dit Viel-Castel, *Mémoires*, t. II, p. 90.

(2) Dr Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (Paris, 1856, 5 vol. in-18), t. I, p. 101. C'est d'Orsay qui réconcilia un jour Véron avec Persigny (Lettre de Mme Jaubert à son frère, publ. par Léon Séché, dans *Rev. de Paris*, 1er novembre 1906, p. 87).

(3) Viel-Castel, *Mémoires*, t. II, p. 92.

VI

Comme il paraît vif et séduisant ce fin, ce souple d'Orsay, si on le compare à cette froide marionnette qui eut nom Brummell! Sans doute il fut un parasite, et pis encore ; puis il n'hésita guère à épouser une héritière trop riche, trop jeune aussi. Mais quoi ! il eut de la grâce, cet entretenu ; il vécut d'une femme, mais il se ruina avec elle, il l'aima toute sa vie, il la fit heureuse ; et n'est-ce pas joli cette enthousiaste tendresse qu'il sut inspirer à son amie jusqu'à son dernier jour ?

Les Anglais seront toujours surpris qu'un homme du monde puisse montrer de l'originalité sans cesser d'être homme du monde. Ils adorent l'excentricité qui les distrait, mais d'ordinaire les excentriques blessent les convenances, et c'est ce que ne saurait admettre un gentleman. Un pair, seul au coin de son feu, n'ose croiser ses jambes par crainte d'être *improper*, disait Stendhal, et Taine, qui le cite, ajoute : « D'un côté la contrainte, de l'autre

l'hypocrisie, voilà les deux vices de la civilisation anglaise (1) ». — Secouer cette contrainte sans heurter cette hypocrisie, agir en esprit libre sans choquer le Tartuffe anglican, c'est un difficile problème, mais celui qui le résout est roi. Pour y avoir échoué, Byron dut fuir l'Angleterre, et Oscar Wilde ameuta trop unanimement la fausse Albion qui l'avait adoré pourtant. Au contraire, Brummell connut la gloire, qui, loin de blesser aucun des préjugés de ses compatriotes, mit toute son originalité à les avoir plus que personne ; et cinq ans après lui, d'Orsay put ressaisir son sceptre, parce que, à force de souplesse et de tact, il sut amuser la société la plus ennuyée et la plus hypocrite de la terre, en jouant avec les convenances qui l'enserrent étroitement, sans jamais les heurter.

Cependant rien n'est plus loin d'Alfred d'Orsay que cette froideur méprisante, ce flegme dédaigneux qui fit la vogue d'un Brummell. Le Dandysme n'existe que par le paradoxe ; devant avant tout produire la

(1) Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, IV, p. 399. — Je n'ai pu retrouver le passage où Stendhal a dit cela. Dans *La Maison Nucingen* (éd. du centenaire, Calmann-Lévy), pp. 16-17, Balzac lui attribue déjà cette pensée. Ne serait-elle pas tout simplement de Balzac lui-même ?

surprise, il faut qu'un Dandy ne fasse jamais ce qu'on attend de lui : il doit toujours *dépasser*. Or, comme l'a dit Barbey d'Aurevilly, d'Orsay « était une nature infiniment plus complexe, plus ample et plus humaine que cette chose anglaise ». Il ne s'efforçait qu à séduire. « Il plaisait si naturellement et si passionnément à tout le monde, qu'il faisait porter son médaillon jusqu'à des hommes » (1). Son impertinence légère n'était qu'un piment dont il relevait sa bonne grâce. Rien de plus paradoxal que le succès de Brummell, de qui l'on peut dire qu'il plut à force de déplaire. Rien de plus naturel, au contraire, que celui du comte d'Orsay : ce joli homme gai, brillant, souple, imprévu et fin eut tout l'esprit dont le Beau ne prit que les attitudes, et il conquit Londres comme une femme, parce qu'il était charmant.

En somme, il montra quelques-unes des plus brillantes qualités de l'esprit de chez nous. C'est par elles qu'il séduisit les Anglais : son succès à Londres, c'est, à tout prendre, une victoire française. Ne soyons donc pas trop sévères pour ce d'Orsay. Un jour, il jeta son assiette à la tête d'un officier qui parlait mal de

(1) *Du dandysme et de George Brummell* (éd. Lemerre), p. 61, note.

la Sainte-Vierge, et il se battit pour Marie parce qu'elle était femme et qu'il ne voulait pas qu'on manquât de respect à une femme devant lui. N'est-ce pas là une note précieuse à piquer au bas de la page où notre marquise de Sévigné a écrit : « Les Français sont jolis assurément, il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité ? »

AU CAFÉ DE PARIS

I

Le Palais-Royal (1) est bien déchu de sa splendeur passée. A la fin de l'ancien régime et sous la Révolution, le cœur de Paris battait fiévreusement dans ses galeries aujourd'hui désertes et démodées. Les Tuileries et les autres jardins royaux n'étaient ouverts qu'aux gens bien vêtus ; on y empêchait les rassemblements populaires. Au Palais-Royal, au

(1) L. Montigny, *Le provincial à Paris*, t. II (Paris, 1825). — *Le flâneur, galerie pittoresque, philosophique et morale*, 1re partie (Paris, 1826). — Rainier-Lanfranchi, *Voyage à Paris* (Paris, 1830). — Vicomte S. de L***, *Les Tuileries et le Palais-Royal* (Paris, 1833). — A. Bazin, *L'époque sans nom*, t. II (Paris, 1833). — Cordellier-Delanoue, *Le Palais-Royal*, dans *Nouveau tableau de*

contraire, dans la maison de Philippe-Egalité, le peuple était chez lui : là il apprenait les nouvelles, il discutait la conduite du Roi et de l'Assemblée. Ce tranquille jardin, où les enfants jouent paisiblement aujourd'hui, vit une foule tumultueuse promener en hurlant les bustes du duc d'Orléans et de Necker ; il entendit Camille Desmoulins pérorer furieusement, debout sur une chaise : c'est à l'ombre de ses marronniers que s'exaspéra la colère révolutionnaire.

Tout alentour, sous les colonnades, s'ouvraient des boutiques, des maisons de jeu, des lupanars. Philippe-Egalité avait jugé profitable de louer en détail son palais, et en 1790, sur cent quatre-vingts arcades, il en avait cédé à bail cent-soixante-dix, qui lui rapportaient plus de dix millions. Le monde entier passait dans ce vaste bazar : les oisifs et les badauds, les provinciaux, les étrangers, les filles publiques, les joueurs, les agioteurs, les aigrefins, les bourgeois musards achalandaient les étalages, circulaient en foule par les galeries, se pressaient dans les

Paris, t. III (Paris, 1834-5). — J. Vatout, *Souvenirs historiques des résidences royales de France.* Deuxième publication : Palais-Royal (Paris, 1838). — Ch. de Forster, *Quinze ans à Paris* (1832-1848), t. I (Paris, 1848). — Augé de Lassus, *La vie au Palais-Royal* (Paris, 1904). — Philibert Audebrand, *Derniers jours de la Bohême*, chap. I (Paris, 1905).

jardins, envahissaient les cafés, les tripots, les mauvais lieux et les boutiques. Vers 1800, on aurait pu parier à coup sûr que chacune des cent quatre-vingts arcades, à la prendre des fondements aux combles, contenait au moins un objet de scandale. Là on trouvait la table toujours servie, la banque ouverte, et des filles à foison. Le lieu était célèbre dans le monde entier. « Deux marchands qui se séparent dans le port de Canton, à la Chine, se donnent rendez-vous au Palais Royal », se disait-on en 1830 (1).

Au temps de Charles X, du moins le soir et sous les galeries de bois, les prostituées se montraient à peu près nues. La foule envahissait les estaminets où l'on fumait, et les cafés où quelque fat, accoudé au comptoir, lançait de tendres œillades à la « demoiselle » avec des regards furieux à ses rivaux : ainsi, le café Corazza, le café de Foix, le café de la Rotonde, le café des Mille-Colonnes, de qui la « belle limonadière » attirait les galants ; le café Lemblin où naguère, sous Louis XVIII, les demi-soldes s'entretenaient passionnément du retour de l'Empereur et provoquaient les royalistes

(1) Rainier-Lanfranchi, *Voyage à Paris*, p. 171. — Cf. *Les Etrangers à Paris*, p. 185.

triomphants du café de Valois ; le café des Aveugles, souterrain, célèbre par son orchestre de Quinze-Vingts, et fréquenté par le peuple et les petits bourgeois.

Partout des tailleurs à bon marché faisaient valoir leurs minces étoffes et des restaurants à quarante sous étendaient leurs transparents. Mais à côté d'eux luisaient les vitrines des bijoutiers, tandis que Véfour, Véry, les Frères-Provençaux offraient, non loin, les séductions de leur cuisine illustre, et qu'aux deux extrémités d'une même galerie, Chevet (1) et Corcelet étalaient leurs fruits, leurs primeurs, leurs poissons monstrueux et leurs glorieux pâtés.

Aujourd'hui, tout cela a disparu : seuls, Véfour, Corazza, le café de la Rotonde, tristement déchus, reçoivent encore quelques clients. Corcelet a émigré loin de ces galeries où résonne si rarement le pas d'un promeneur. Le Palais-Royal, abandonné par les bijoutiers, n'est même plus l'asile des marchands de lorgnettes. Et où sont ces fameuses maisons de jeu que Balzac nous décrit dramatiquement dans la *Peau de chagrin* (2) ? Les principales s'ouvraient

(1) Sur Chevet, le fondateur de la maison, voy. Jules Lecomte, *Le perron de Tortoni*, pp. 139 sq.

(2) Chap. I.

aux numéros 9, 129, 154, et l'on prétendait qu'elles rapportaient au fisc 25.000 francs par jour (1). Mais la plus célèbre de toutes était le *numéro Cent-Treize*. C'est à ses tables de *trente-et-quarante* que Raphaël de Valentin perdait son dernier louis et que Rastignac venait gagner une fortune en quelques minutes, tandis que Mme de Nucingen l'attendait à la porte, dans sa voiture...

Sous les galeries de bois, que l'on appelait encore le *Camp des Tartares* et le *Four aux Gueux*, vivait un peuple de prostituées. Philippe-Egalité, afin d'augmenter ses énormes revenus, avait abattu tout une allée de marronniers séculaires, plantés autrefois par Richelieu, pour construire en leur place ces sordides baraquements. Etablis « provisoirement », ils durèrent près de quarante ans. C'était le domaine des modistes, des fripiers, des filles publiques et des libraires. Dentu, le grand-père de l'éditeur actuel, Barba, Ladvocat et d'autres y étalaient leurs livres et leurs brochures, non loin des chapeaux défraîchis et

(1) Bien à tort : en 1837, année de leur fermeture, les tripots du Palais-Royal avaient rapporté plus de 8.000.000 de fr. de bénéfice, sur lesquels la ville de Paris n'avait touché que 1.341.846 fr. (*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, LI, 830).

des soieries douteuses. On feuilletait les *Messéniennes* de M. Casimir Delavigne au milieu des débauchés et des libertins, et, sollicité par une courtisane, le passant qui tournait la tête apercevait, au centre de la boutique de Ladvocat, le buste de lord Byron, sur une colonne où l'ingénieux libraire avait glorieusement inscrit les noms des auteurs qu'il éditait.

C'est le futur roi des Français qui fit abattre les galeries de bois : à leur place s'éleva la galerie vitrée d'Orléans. Il avait entrepris d'assainir et de nettoyer son Palais-Royal : par son ordre, on effaça les inscriptions qui couvraient les murs et les colonnes, on construisit des bornes en bois réservées aux affiches, on fit disparaître les lanternes et les enseignes de toutes sortes qui menaçaient la tête des passants, on obligea les boutiquiers à restreindre leurs étalages et à démasquer les piliers ; puis « un beau soir, le gaz s'élançant de ses canaux en langues de feu vint éclairer cette brillante toilette » (1) ; enfin, devenu roi, Louis-Philippe fit réprimer sévèrement les filles qui erraient encore timidement sous les arcades trop

(1) A. Bazin, *L'Epoque sans nom*, t. II, pp. 178-9.

claires... (1) Et quand tout cela fut fait, quand les galeries furent devenues définitivement saines, propres et décentes, la foule cessa de s'y rendre : elle ne reconnaissait plus son Palais-Royal. — Seuls, les tripots attiraient encore les joueurs en proie à leur sèche passion. Un soir, en 1836, on ferma toutes les maisons de jeu. Dès lors c'en fut fait : le Palais-Royal perdit ses derniers flâneurs, et Paris émigra sur ses boulevards.

II

A vrai dire, depuis longtemps les merveilleux, les *gandins* paradaient sur le boulevard de Gand (2), qui leur a donné son nom. C'était alors une sorte de mail provincial, sans trottoirs, planté d'arbres feuillus, bordé par des

(1) Une foule de brochures parurent à cette occasion : *Epître à M. Mangin au sujet de l'ordonnance attentatoire à la liberté des femmes ; Les filles en cage ou Déguerpissons : Le tocsin de ces demoiselles*, etc., etc. Voy. Paul Lacombe, *Bibliographie parisienne*, nos 647 à 669, et 694.

(2) On l'appelait ainsi en souvenir de l'exil à Gand de Louis XVIII. C'est aujourd'hui le boulevard des Italiens.

8

maisons basses, des boutiques, des petites maisons du XVIII[e] siècle entourées de leurs jardins. Peu de circulation : on n'y passait guère, on s'y promenait. L'été, pour causer à l'aise, les gandins se réunissaient à *Coblentz*, endroit très ombragé entre la rue du Helder et la rue Taitbout ; ils s'installaient nonchalamment sur les chaises de paille alignées le long de la chaussée, et souvent l'un d'eux, descendant de son cheval pour se joindre à un groupe d'amis, attachait sa monture à un arbre... D'ailleurs on ne rencontrait là que des élégants, des *favoris*, des *bijoux* ; tous se connaissaient plus ou moins : qu'on se figure l'ancienne « potinière » de l'avenue du Bois, ou encore notre allée des Acacias le matin, en semaine, avec moins de voitures et plus de piétons. Les bourgeois et les badauds ne se risquèrent à Coblentz qu'après la décadence du Palais-Royal (1).

« L'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours ou aux Tuileries, pour se regarder au visage et se désapprouver

(1) H. Bouchot, *La Restauration*, pp. 265-9. — Ad. Boschot, *La jeunesse d'un romantique : Berlioz*, pp. 102-3. — Claudin, *Mes souvenirs*, p. 16.

les uns les autres », écrivait en son temps M. de La Bruyère (1). Et cette maxime est toujours vraie, ce n'est que le lieu du rendez-vous qui a changé. Sous Louis-Philippe, la promenade du Cours-la-Reine, sans être aussi délaissée que de nos jours, n'attire déjà plus le beau monde. En revanche, les Tuileries sont encore en vogue : certes les dames du faubourg Saint-Germain ne viennent guère dans ce jardin où ne sauraient entrer leurs équipages, mais les lions fréquentent volontiers la grande allée du milieu, car c'est là qu'entre quatre et cinq heures se promènent les jolies bourgeoises. Il faut y voir Adolphe ou Théodore, étendu avec grâce sur deux chaises, son chapeau posé sur une troisième, porter d'une main lasse son lorgnon à son œil gauche, mordre la pomme d'ivoire de sa badine d'ébène, minauder, sourire quelquefois, très souvent bailler, car le dégoût et l'ennui sont de bonne compagnie... (2). Bientôt il gagne son cabriolet qui l'attend à la porte : un temps de trot l'amène aux Champs-Elysées (3).

(1) *Caractères*. « De la ville ».

(2) Ronteix, *Manuel du fashionable*, pp. 67-8. — J. Janin, *Un hiver à Paris* (Paris, 1846), p. 98. — Forster, *Quinze ans à Paris*, t. I, p. 108.

(3) Sauf à certaines heures où les équipages élégants en animaient l'avenue, les Champs-Elysées n'étaient alors

Là, il lui faut saluer deux ou trois calèches, causer un moment avec quelques cavaliers... On admire sa légère voiture, son « tigre gros comme le poing » et son cheval anglais. Il repart à toute allure ; le jockey minuscule, assis à côté de lui, s'occupe à crier : « Gare ! » et les piétons — il n'y en a guère — s'écartent comme ils peuvent... La voiture traverse la place de la Concorde déserte, irrégulière, au terrain à peine aplani, rejoint la Madeleine, inachevée sous ses échafaudages, parcourt le boulevard des Capucines, bordé d'hôtels calmes et cossus, dépasse la rue du Montblanc (1)... La voici devant Tortoni, au coin de la rue Taitbout; elle doit s'y arrêter : c'est l'usage (2).

Depuis la fin de l'après-midi jusqu'aux environs de minuit (heure tardive pour l'époque) (3) le café Tortoni est plein à déborder. Le

qu'un désert ; le soir on y détroussait les passants et l'allée des Veuves, qui est devenue l'avenue Montaigne, était un coupe-gorge. Eugène Sue y place avec vraisemblance, dans les *Mystères de Paris,* l'horrible cabaret souterrain de Bras-Rouge.

(1) Rue de la Chaussée d'Antin.

(2) Bouchot, *La Restauration*, pp. 266-277. — Augé de Lassus, *Les Champs-Elysées.*

(3) On dînait vers 5 heures et demie ou 6 heures, et presque tous les restaurants, même ceux où l'on soupait, fermaient vers minuit. « Aujourd'hui, passé minuit, on court risque de mourir de faim à Paris... Les flâneurs attardés et affamés qui se permettraient d'aller frapper à la porte du



CALÈCHE A LA DAUMONT

(Bibliothèque Nationale)

matin on y déjeûne à la fourchette ; les boursiers, agents de change, banquiers, « marrons » s'y retrouvent : ils gravissent vivement le fameux perron (1), choisissent sur le buffet, entre les deux fenêtres, quelque viande à la gelée, des coquilles, un poisson tout préparé ou une de ces fricassées de poulet froides, célébrité de la maison ; ils déjeûnent à la hâte, puis ils sautent dans leur coupé (2) qui les emporte... — Mais le beau moment, c'est surtout le soir, après dîner. A cette heure, on étouffe, on s'écrase dans les pièces minuscules. Les dandys, groupés sur le perron, plastronnent, et, plus avantageux qu'eux tous, J. Barbey d'Aurevilly, drapé dans sa cape espagnole, « appuie à la rampe ses nonchalances et sa superbe » (3). En revenant de l'Opéra ou des Bouffes, une lionne

Café de Paris, lui-même, à minuit 10, seraient considérés comme tapageurs nocturnes par la patrouille grise qui les emmènerait coucher à la salle Saint-Martin. M. le préfet de police l'a encore décrété récemment... » (*Les Etrangers à Paris*, p. 173.)

(1) On le modifia vers 1842 (*La Mode*, 21 mai 1842, p. 262.)

(2) Vers 1830, un coupé élégant est doublé de satin jaune et tapissé d'un tapis de la Savonnerie. Deux laquais en livrée se tiennent derrière la voiture, prêts à déployer le marchepied et à soutenir leur maître à la descente. (Balzac, *La peau de chagrin*, éd. Calmann-Lévy, p. 237.)

(3) Voy. son *Deuxième Memorandum* (1838), p. 77 et passim.

commande à son cocher de « toucher » à Tortoni ; mais elle ne descend pas de sa voiture : seules les Anglaises, ignorantes du bon ton, ne craignent pas d'entrer dans le Café. La grande calèche se range près d'une des bornes qui délimitent le trottoir ; le chasseur empanaché se précipite à bas de son siège ; on l'envoie commander un sorbet, et, sous l'œil des dandys qui lorgnent éperdument, on minaude avec art, étendue sur les coussins de la haute voiture... (1).

Certes le Boulevard a déjà changé d'aspect depuis qu'il ne s'appelle plus boulevard de Gand. Beaucoup des beaux arbres qui l'ombrageaient sous Charles X ont été coupés par les insurgés de juillet ou déracinés à la faveur des troubles par les commerçants dont ils gênaient les étalages (2) ; puis les maisons se sont rapprochées, les jardins ont disparu, des boutiques s'ouvrent partout ; *Coblentz* n'existe plus ; enfin ce n'est plus cette avenue provinciale relativement calme et fréquentée seulement par les

(1) H. Bouchot, *La Restauration*, p. 266. — Lady Morgan, *Paris en 1829 et 1830*, t. I, pp. 344-7. — Mme Trollope, *Paris et les Parisiens en 1835*, t. III, pp. 169-173. — J. Janin, *Un hiver à Paris*, pp. 57-60. — *La Mode*, octobre 1837, p. 63 ; juillet 1842, pp. 41, etc.

(2) Léon Gozlan, *Les deux boulevards* dans *Nouveau tableau de Paris*, pp. 365-6.

gandins : tout Paris y vient flâner maintenant et s'y reposer, l'été, sur plusieurs rangées de chaises, au milieu des bouquetières, des musiciens ambulants, des marchands de coco et des montreurs de singes savants. Cependant en 1835, le boulevard des Italiens ne ressemble pas encore, il s'en faut de beaucoup, à la voie commerçante qu'il est devenu aujourd'hui. Il n'a pas de trottoirs : ce sont des bornes, des colonnes rondes pour les affiches, les arbres, les chaises, un ruisseau d'eau courante qui délimitent irrégulièrement l'espace réservé aux piétons. Les camions, les charettes, les voitures marchandes de toutes sortes ne passent guère sur les pavés de sa chaussée. En revanche, on y voit des landaus à la Daumont, des cavaliers, même parfois une amazone : c'est un lieu de promenade et de rendez-vous, d'où lionnes et fashionables partent pour une excursion lointaine au Bois de Boulogne, et où ils reviennent, tout couverts de poussière, raconter le succès d'un pari (1).

Le mouvement et le bruit cessaient après la rue de la Chaussée d'Antin ; et dans le boulevard

(1) Bazin, *L'époque sans nom*, t. II, p. 159. — Mme Trollope, *Paris et les Parisiens en 1835*, t. III, pp. 169-73. — Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, t. I, p. 159 (25 août 1837).

des Capucines, le luxe se calmait et se régularisait. Ce qu'on appelait donc « le Boulevart », c'était le boulevard des Italiens, peut-être aussi le boulevard Montmartre (1). Au-delà du Café Anglais les dandys ne flânaient guère ; après les Variétés ils ne se montraient plus. En revanche, ils aimaient à se promener dans les passages, qui, dès 1825, disputaient déjà au Palais-Royal sa vogue. Dans le passage des Panoramas, qui resta très fréquenté même après le percement de la nouvelle rue Vivienne, Dantan étalait ses bustes satiriques et Félix ses pâtés. Dans le passage Choiseul, les élégants en habit bleu venaient attendre l'heure de la sortie des Italiens. et les deux galeries du passage de l'Opéra étaient le lieu classique des rendez-vous : elles avaient remplacé la Rotonde du Palais-Royal (2). — Plus loin, au même lieu qu'aujourd'hui, s'élevait le Café Anglais (dont la maison n'a pas changé), à quelques pas des fameux Bains Chinois, construction hétéroclite

(1) Bazin, *loc. cit.*

(2) En 1838, J. Barbey d'Aurevilly se promène souvent au passage Choiseul, voy. son *Deuxième Memorandum*, pp. 5, 21, etc... — L. Montigny, *Le provincial à Paris*, t. II, p. 101. — Léon Gozlan, *Les deux boulevards*, dans *Nouveau tableau de Paris*, t. III, p. 366. — Forster, *Quinze ans à Paris*, t. I, p. 121.

et rocaille, qu'a fait disparaître le Crédit Lyonnais. Sur le trottoir d'en face, au coin de la rue Drouot, le Jockey-Club s'était installé, à proximité de l'Opéra de la rue Grange-Batelière et du foyer de la danse ; puis venaient, au coin de la rue Le Peletier, le Café Riche ; au coin de la rue Laffitte, le Café Hardy, remplacé plus tard par la Maison Dorée ; l'immeuble voisin abritait Tortoni, dont le perron fameux donnait à l'angle de la rue Taitbout, vis-à-vis du Café de Paris ; enfin, au coin de la rue de la Chaussée d'Antin, à l'endroit où s'ouvre maintenant le restaurant Paillard, se trouvait le Café de Foy.

C'étaient là les meilleurs restaurants de Paris et les mieux fréquentés. Véry, Véfour, les Frères-Provençaux avaient été atteints par la décadence du Palais-Royal. Quant au Rocher de Cancale, rue Montorgueil, hanté naguère par Brillat-Savarin, célébré par Berchoux, chanté par Désaugiers, il ne voyait plus les clients affluer autour de ses tables que lorsqu'un spectacle à succès appelait les curieux au boulevard du Crime (1). Les dandys dînaient au Café Riche, au Café Hardy, dont le fondateur avait inventé

(1) J. Arago, *Comment on dîne à Paris*, pp. 195-6. — *La Mode*, 1837, 1er trimestre, p. 203.

sous l'Empire les déjeuners à la fourchette (1), — et surtout enfin au Café de Paris.

III

Aujourd'hui, la gastronomie a passé de mode. Sans doute on trouverait encore des dilettantes pour ordonner un festin selon les rites et le manger avec compétence. Mais les jeunes gens ne s'entendent plus à cela et ils ne s'en soucient guère. Voyez au restaurant comme ils commandent sans méditer ! Or s'ils ne se montrent pas gourmands davantage, ce n'est point par vertu assurément, mais, encore une fois, la gastronomie a cessé d'être fashionable. Le temps est loin où un lion des plus *Buckingham* pariait de manger à lui seul, au Café de Paris,

(1) De dix heures du matin à trois heures, Hardy se tenait dans un de ses salons, devant une énorme cheminée en marbre blanc où un gril d'argent était en permanence sur la braise, et suivant que l'un de ses clients lui désignait tel ou tel mets étalé sur le buffet, il le piquait avec sa fourchette et le faisait griller ou réchauffer (Bonnaud, *Histoire du Boulevard*, dans *Revue britannique*, août 1878, p. 388). — Quand j'étais riche, dit Stendhal (*Vie de Henri Brulard*, pp. 20-21) « mon cabriolet m'attendait à la porte du Café Hardy, voilà ce que mon beau-frère ne m'a jamais pardonné. »

un dîner de 500 francs, et gagnait haut la main la gageure (1). Qui donc à présent s'applique à composer sa cave? Le champagne même, dont les viveurs de 1840 faisaient une si effroyable consommation, on n'en sait plus boire, apparemment, qu'en Russie. Et les lourds et chauds bourgognes, les bordeaux subtils, les ragoûts succulents, les sauces délicates ont cédé la place, sur la table du snob, aux eaux minérales, au thé, aux viandes grillées à l'anglaise. Certainement tout cela convient bien mieux à l'estomac — mais où sont les coulis d'antan?

Au contraire, sous Louis-Philippe, la gastronomie passe pour un signe de raffinement élégant : elle s'avoue, même elle s'affiche. Il sied qu'un fashionable accorde beaucoup d'importance à l'art de composer son dîner et qu'il s'entende à le goûter avec délicatesse. Brummell ne se montrait-il pas fort sensible aux

(1) Voici, d'après Roger de Beauvoir (*Soupeurs de mon temps*, p. 105) quel fut le menu de ce dîner : « Menu de M. le comte Hector [*sic*] de Viel-Castel : Potage essence gibier ; Vin de Tockay ; Laitance de carpe au Xérès ; Cailles désossées en caisse ; Truite du lac de Genève, essence écrevisses ; Vin de Johannisberg glacé ; Faisan rôti bardé d'ortolans ; Pyramide de truffes entières ; Clos Vougeot de 1819 ; Compote de fruits Martinique à la liqueur de Mme Amphoux ; Sorbet au marasquin ; Stilton ; Marsala glacé ; Raisins de Malaga frais en grappes ; Vin de Chypre de la Commanderie ; Vin de Constance. »

plaisirs de la bouche? Or le Dandysme de Brummell, exactement et dans tous ses détails, c'est l'idéal des snobs de 1830. Pourtant ils ne savent du Beau rien autre chose que son nom, et les détails de sa gloire et de sa décadence, comme l'accent particulier de son élégance, leur sont bien étrangers (1). Mais ils connaissent ses disciples et, comme aujourd'hui, les dandies de Hyde-Park servent déjà de modèles aux dandys du « Boulevart » (2).

L'anglomanie se développa chez nous avec le romantisme (3). D'ailleurs dans les dernières années de la Restauration et sous Louis-Philippe, elle paraît certainement moins profonde, moins universelle qu'aujourd'hui ; elle reste un ridicule d'élégants, et qui se manifeste plus dans la mise, dans les manières et dans les attitudes que dans l'esprit même. D'autre part, le snobisme

(1) En 1840, *La Mode* elle-même en parle en ces termes : « Brumnel [*sic*], le *falstaff du prince de Galles*, depuis régent et roi sous le nom de Georges IV, fut un des premiers et plus célèbres dandys » (juillet 1840, p. 1).

(2) « Les lions sont venus d'Angleterre, nous les avons adoptés pour nos jeunes gens à la mode », dit par exemple *La Mode* (4 juillet 1840, p. 1).

(3) Voy. plus bas. — Cf. ce passage de lady Morgan dans son *Paris en 1829 et 1830* (p. 95) : « Il faut que vous sachiez que tout ce qui est anglais, excepté la politique, est maintenant en grande faveur à Paris et réputé romantique. » — Et la politique du roi des Français elle-même ne sacrifia-t-elle pas à la manie générale ?

a aussi plus de franchise et plus de naïveté qu'à présent ; c'est qu'on ne s'en est pas encore trop moqué : le mot même n'existe pas, je pense ; puis on se trouve plus près des idées de l'ancien régime, il y a encore une noblesse et des nobles, et tout le monde admet sans difficulté qu'un jeune homme « du monde » ne saurait s'appliquer décemment à une autre occupation que celle de vivre selon les rites méticuleux et les usages ignorés du vulgaire, qui font désormais l'élégance.

« Jusqu'au siècle dernier, dit un obscur écrivain de 1829, Eugène Ronteix (1), il n'était pas si malaisé d'être un *homme comme il faut* : la nature ou le hasard faisait pour vous les trois quarts de la besogne ; l'élégance du costume et la grâce des manières appartenaient exclusivement aux classes privilégiées ; un parchemin blasonné était une condition nécessaire pour être fashionable... Il ne faut aujourd'hui pour être un *homme comme il faut*, un fashionable, avoir ni richesse, ni naissance, ni talent, ni gloire, et cependant il faut posséder un *je ne sais quoi*, composé de tous ces élémens... » C'est ce *je ne sais quoi*, que

(1) Eugène Ronteix, *Manuel du fashionable*, pp. 7-10.

la charmante aïeule de M. Abel Hermant (1) trouvait dans le muscadin qu'elle se préparait à épouser en 1796, mais qu'elle se voyait aussi embarrassée que Ronteix de définir : « Cela ne saurait remplacer ces grandes allures que nous autres nous héritons de nos pères, disait-elle, ni notre naissance, ni notre impertinence naturelle. Et quand même, ce... comment dire ? ce... je ne sais quoi... Je souhaiterais un mot nouveau pour cette façon d'être nouvelle ; nos fils l'inventeront sans doute, car il n'y aura bientôt plus de gens vraiment nés, et ceux qui voudront se distinguer encore de la crapule ne le pourront que par ce... ah ! je souhaiterais, dis-je, un mot, mais un mot qui fût âpre, qui fût enlevé, qui fût bref, une syllabe ; un mot bien, mais un peu canaille ; un mot gouailleur, un mot qui claque aux oreilles comme une onomatopée... un mot qui naisse à l'improviste et par génération spontanée, un mot qui n'ait aucun sens définissable, et qui exprime pourtant tout l'inexprimable de ce que je veux dire... » Ce *je ne sais quoi* que l'*aïeule* ne savait comment nommer et qu'ignoraient les seigneurs de jadis, qui faisait grasseyer ridiculement les

(1) Abel Hermant, *Confidences d'une aïeule* (roman), pp. 138-9.

incroyables et porter aux muscadins des collets qui les rendissent bossus et des culottes qui les fissent cagneux, ce *je ne sais quoi* qui apparaît au XIXe siècle et qu'avait Brummell, c'est le le *chic*. Après le Directoire, l'élégance n'est plus affaire de conversation, de richesse ou de naissance ; elle n'a plus rien à voir avec l'esprit, avec l'art de séduire, ni même le prix et la beauté réelle des habits ; elle est toute extérieure, paradoxale, étrange ; bref les fins chevaliers et les galants marquis ont cédé la place à des dandys bizarres et anglomanes, et un jeune homme à la mode ne se propose plus de plaire et d'enchanter comme le prince de Ligne, mais plutôt d'étonner à la manière de Brummell et de lord Byron.

Vous rappelez-vous M. le chevalier de Beauvoisis tel que l'a dépeint Stendhal au chapitre XXXVI de *Le Rouge et le Noir* ? (1) Julien Sorel,

(1) Paru en 1830 et composé après 1828. — Bien avant Barbey d'Aurevilly, Stendhal a discerné les principes du Dandysme. Voy. les conseils que donne le prince Korasoff à Julien Sorel : « Faites toujours le contraire de ce qu'on attend de vous » (p. 44 de l'éd. Lemerre) ; et ailleurs (p. 236) : « Soyez le contraire de ce à quoi on s'attend. » Julien, d'ailleurs, est prédestiné : il a « naturellement cette mine froide et à mille lieues de la sensation présente » (p. 44) ; il « était un dandy maintenant... Il fut d'une froideur parfaite envers Mademoiselle de la Mole... ; on sentait seulement [dans sa conversation] qu'il regardait encore trop de choses comme importantes » (p. 50-51). Voy. aussi cidessous, ce que Stendhal dit sur *l'air ennuyé*, et, dans

qui vient de grand matin lui demander raison d'une insulte, doit attendre avec son témoin trois quarts d'heure avant d'être introduit dans un appartement « admirable d'élégance ». Là, nous conte l'auteur :

... Ils trouvèrent un grand jeune homme mis comme une poupée ; ses traits offraient la perfection et l'insignifiance de la beauté grecque. Sa tête, remarquablement étroite, portait des cheveux du plus beau blond. Ils étaient frisés avec beaucoup de soin, pas un cheveu ne dépassait l'autre... La robe de chambre bariolée, le pantalon du matin, tout, jusqu'aux pantoufles brodées, était correct et merveilleusement soigné. Sa physionomie noble et vide annonçait des idées convenables et rares : l'idéal du diplomate à la Metternich...

Julien fut si étonné de la douceur des manières de M. de Beauvoisis, de son air à la fois compassé, important et content de soi, de l'élégance admirable de tout ce qui l'entourait, qu'il perdit en un clin d'œil toute idée d'être insolent...

Il admirait sa gravité, mêlée d'une certaine fatuité modeste, mais qui ne l'abandonnait pas un seul

Rome, Naples et Florence, comme il oppose à tout moment les « fats anglais » pauvres de sensibilité, à ses chers Milanais, — par exemple, p. 154 : « La grande affaire du héros de Bond-Street est de clouer une affectation à l'action la plus simple. Cette action a-t-elle quelque importance, il ne songe qu'à se donner l'air de la mépriser. Passé Milan, je n'ai plus vu ce genre-là. Ici de beaux jeunes gens sautent des fossés à cheval, mais ils mettent toute la joie et l'importance possible à bien sauter. »

instant. Il était étonné de sa manière singulière de remuer la langue en prononçant les mots...

Ce mélange de respect pour soi-même, d'importance mystérieuse et de fatuité de jeune homme l'enchantait. Par exemple, le chevalier bégayait un peu parce qu'il avait l'honneur de voir souvent un grand seigneur qui avait ce défaut. Jamais Julien n'avait trouvé réunis dans un seul être le ridicule qui amuse et la perfection des manières qu'un pauvre provincial doit chercher à imiter. »

Or, c'est à la ressemblance du chevalier de Beauvoisis qu'il nous faut imaginer les « beaux fils » de 1829. Comme lui, ces nobles gandins s'efforcent de se donner cette physionomie « à la fois compassée, importante et contente de soi », cette « perfection des manières » qui font l'admiration des provinciaux Quelques années plus tard, à mesure qu'ira en décroissant l'influence du faubourg Saint-Germain (1), lorsque le Jockey-Club sera fondé, et que la vie parisienne sera devenue beaucoup plus dissipée, les lions admettront sans doute des manières plus libres, et une fatuité moins réservée. Pourtant ils affecteront toujours cet air de léger ennui (2). C'est qu'un

(1) Voy. ci-dessous le chap. sur Eugène Sue.

(2) Nos snobs le recherchent encore aujourd'hui. Voyez, par exemple, au théâtre, les jeunes gens qui viennent lorgner la salle durant les entr'actes : ils se trouvent en

fashionable sait bien qu'en charmant tout ce qui l'entoure, il ne doit point lui-même être charmé (1). « L'air triste ne peut être de bon ton, enseigne l'un d'eux ; c'est l'air ennuyé qu'il faut. Si vous êtes triste, c'est de quelque chose qui vous manque, quelque chose qui ne vous a pas réussi. C'est *montrer soi inférieur*. Etes-vous ennuyé, au contraire, c'est ce qui a essayé vainement de vous plaire qui est inférieur. Comprenez donc, mon cher, combien la méprise est grave ! » (2).

D'ailleurs nos fashionables, paraît-il, ont presque toujours dans leur mise quelque chose qui les éloigne de la correction uniforme des gentlemen d'Angleterre. Comme tous les imitateurs, ils passent un peu la mesure. « En dépit des soins journaliers et ponctuels qu'il apporte à sa toilette, un dandy parisien paraît toujours endimanché, constate lady Morgan (3), parce qu'il est toujours exagéré dans les articles de modes, depuis le nœud de

évidence, ils sont un peu embarrassés de leur contenance, il leur faut trouver un geste élégant. Que font-ils ? Ils baillent. — J'imagine qu'au XVIII[e] siècle, on cherchait plutôt l'air vif, intéressé, « sensible ».

(1) Ronteix, *Manuel du fashionable*, p. 68.

(2) *Le Rouge et le Noir*, chap. LIV, p. 234.

(3) *Paris en 1829 et 1830*, t. I, pp. 334-5.



UN TILBURY

(Bibliothèque Nationale)

sa cravate jusqu'aux cordons de ses souliers ». Peut-être les boucles de ses cheveux, comme celles du chevalier de Beauvoisis, sont-elles disposées avec trop d'exactitude ? Ou bien porte-t-il, comme Alfred de Musset, quelque habit par trop pincé à la taille ? Sans doute encore il sourit quelquefois et il montre de la bonne humeur ? Faute impardonnable, en vérité !

« Neuf heures sont sonnées depuis quelque temps », lorsqu'un lion soulève sur son oreiller sa tête « négligemment entourée d'un foulard ». A midi, il a déjeûné et il est sorti. A une heure, il lui faut faire quelque visite ou examiner chez Drake les chevaux nouvellement arrivés d'Angleterre ; — parcourir au grand galop de son « haque », et suivi à vingt pas par son « jockei », les routes poudreuses du Bois de Boulogne, les étriers chaussés à fond, les jambes écartées et le chapeau immense enfoncé jusqu'au nez (1) ; — ou bien escorter une amazone, parader à la portière de quelque « landow », se montrer aux Tuileries en compagnie d'une femme connue, conduire aux Champs-Elysées un de ces phaëtons que lord Seymour

(1) Caricature dans *La Mode*, 22 juin 1839, p. 364.

vient de mettre à la mode ; — ou enfin paraître au Boulevard juché sur un haut tilbury, fumant un cigare énorme à côté d'un *tigre* microscopique, et crier très haut dans un nuage de fumée : « — Bojou, mon cher, comment ça vâ ? » pour s'entendre répliquer dans une *gloire* de tabac : — « Ça vâ pâs mal, et toi (1) ? »

Et voyez ce jeune fat qui, à six heures passées, saute de son cabriolet à la porte du Café de Paris, dont il gravit le perron d'un pas vainqueur. Eperdument épris des modes anglaises, il porte une petite redingote ou un habit noir laissant passer à peine un soupçon de jabot. Ses cheveux longs, roulés soigneusement autour de son visage, dégagent son front, sans avoir rien du « symétrique échaffaudage qu'affectionnent les jeunes premiers des théâtres secondaires. » Ses manchettes retroussées sur le poignet découvrent ses gants jaune paille (2). Autour de son cou se noue une cravate noire, dont deux turquoises ou des épingles à tête de cheval en or bruni maintiennent avec art les plis incertains. Les épaules rondes, la taille mince, « les

(1) Eugène Ronteix, *Manuel du fashionable*, pp. 38-41. — Vicomte de Launay, *Lettres Parisiennes*, t, II, p. 16.

(2) A 2 fr. 50 la paire, au moins ! (A. Karr, *Les Guêpes*, novembre 1839, p. 92.)

mouvements doux, habiles et veloutés », il vient prendre place parmi ses pareils, après avoir remis au garçon son fouet à ciselure d'argent, ou sa canne d'Opéra à pomme d'or (1). C'est alors qu'il songe à son menu ; il médite longuement en compagnie du maître d'hôtel avant de décider s'il arrosera de Château-Margaux les filets de cannetons à la bigarrade et de Musigny le dindonneau nouveau ; et tout à l'heure le chef de cuisine ne manquera pas de faire demander à Monsieur le vicomte s'il a été satisfait de la sauce homard qu'on a servie avec le turbot (2).

Autour de lui quel « luxe de bon goût » ! Monsieur Angilbert fils (3) loue pour 20.000 fr. à lady Hertford, mère de lord Seymour, le bas de son hôtel afin d'y loger son établissement. Au milieu du salon rond où dîne notre dandy, figurait jadis la fameuse baignoire en malachite de M. Demidoff père, que tout Paris vint admirer. Aujourd'hui les médaillons d'amours qui ornent

(1) *La Mode*, 1er juillet 1837, p. 7. — *Ibid.*, 11 juillet 1840, pp. 31-32.

(2) *Extraits des mémoires d'un lion* (*Ibid.*, 5 juin 1842, p. 337).

(3) Le Café de Paris fut d'abord dirigé par Angilbert et Guéray. En 1837, Angilbert fils leur succéda et il fut remplacé à son tour par Alexandre Kretocville. Un des derniers propriétaires fut Martin Guépet (Bonnaud, *loc. cit.*, pp. 394-5).

les murs, les losanges de mousseline sur les carreaux, les banquettes recouvertes de velours rouge, les glaces, tout y est parfait. Pourtant, les pendules « Empire » semblent terriblement démodées : au lieu d'Asdrubal, d'Annibal, ou de tout autre capitaine, on souhaiterait qu'elles représentassent quelque gothique châtelaine, par exemple, avec son troubadour. Les garçons portent des petites vestes comme aujourd'hui, sans tabliers, des pantalons à sous-pieds, des cravates blanches à plusieurs tours qui montent jusqu'aux oreilles, et les cheveux en toupet. Les salons ne sont pas encore éclairés au gaz, mais par des bougies ou des lampes à huile. Au mur, on voit dans un cadre une foule d'affiches écrites à la main : « A vendre un cabriolet *presque neuf*. — A vendre un tilbury *qui a fort peu roulé*. — A vendre une paire de harnais de Brune *aussi bons que neufs*. — A vendre deux chevaux. — Un cheval. — Une jolie petite jument. — Un fusil de chasse. — Un vase étrusque... (1) ». Enfin, autour des tables, on reconnaît la comtesse de P***, la marquise de L***, la baronne F***, et toute la fashion

(1) *La Mode*, 1er juillet 1837, pp. 5-8 ; 5 octobre 1842, gravure. — J. Janin, *Un hiver à Paris*, p. 64. — Claudin, *Mes souvenirs*, pp. 43-4.

parisienne. — En vérité, il fait bon être vu au Café de Paris !

IV

D'ailleurs ce restaurant est à peine un endroit public, presque un salon — un lieu redoutable en tout cas. « Il faut être riche pour dîner au Café Hardy, dit-on, et hardi pour dîner au Café Riche (1) ». Pour dîner au Café de Paris, il faut en quelque sorte être connu. Sans doute tout le monde peut s'y faire servir à souper pour de l'argent. Mais quels regards dangereux accueillent l'imprudent qui entre là avec innocence, s'il n'est pas « du monde » — entendez « du Boulevart » ! Tous ces convives haut cravatés qui se penchent en chuchotant vers leurs voisines, ou qui échangent gravement quelques mots de mauvais anglais, ce ne sont rien moins que les dandys les plus irréprochablement épris du « turf » et des « coursiers d'Albion » (2), les

(1) *La Mode,* 1er juillet 1837, p. 5.

(2) Avant la fondation du Jockey-Club, c'était dans une des salles du Café de Paris que l'on affichait les défis et les

les lions plus célèbres à Paris et les moins suspects d'indulgence. Presque tous se connaissent : la plupart seront membres du Petit-Cercle (1) ; ils causent d'une table à l'autre ; ils se font des politesses, s'envoient une bouteille poudreuse ou quelque fin morceau (2) ; enfin ils sont là chez eux. Aussi n'est-ce qu'en tremblant qu'un jeune snob à ses débuts gravit les marches et franchit le seuil redoutable... Entrons avec lui (3).

Ce grand et gros gentleman, d'allure militaire, sanglé dans un habit noir boutonné jusqu'au cou, c'est le marquis du Hallays-Coëtquen. Il parle duels et femmes avec une terrible compétence et tout un clan d'officiers écoute ses histoires : le commandant de

« poules » conclues entre particuliers, avec les noms des « coursiers » engagés, les paris, etc. (Règlement donné en juin 1834 par la Société d'Encouragement, dans Bryon, *Calendrier des Courses*).

(1) En 1842, pour se trouver plus « chez eux » encore, lord Seymour et quelques habitués proposèrent au propriétaire de lui louer à l'année quelques salles qui leur seraient réservées. Ce fut le Petit-Cercle. Parmi les 50 fondateurs étaient Alfred de Musset, Roger de Beauvoir, le major Frazer, le prince Belgiojoso, le vicomte d'Aure, le comte Horace de Viel-Castel, et le marquis du Hallays qui présidait. (Villemessant, *Mémoires*, I, pp. 280-90.)

(2) Claudin, *Mes souvenirs*, p. 22.

(3) Tous les personnages dont les portraits suivent sont cités comme habitués du Café de Paris par Alton-Shée, *Mémoires*, pp. 65-8, ou par Claudin, *Mes souvenirs*, p. 26.

Bougainville, imperturbable et froid, le capitaine d'Epinay, le capitaine de Barral, Ch. de Saint-Vallier, démissionnaire en 1830, et Saint-Saëns, « brave hercule, toujours en colère d'avoir été empêché de suivre sa vocation militaire ». Légitimiste enragé, du Hallays a quitté l'armée pour ne pas servir l'usurpateur Louis-Philippe, et ce n'est point sans regrets qu'il a renoncé à son bel uniforme de capitaine des grenadiers à cheval. Il s'en console aujourd'hui en se battant à tout bout de champ. Il a été naguère, avec Du Fougerais, le directeur de *La Mode*, et La Trésorière, parmi les plus intrépides champions de la duchesse de Berry (1). Aujourd'hui sa réputation de férocité lui vaut, selon l'usage, d'être l'arbitre du point d'honneur, et il n'y a pas à Paris un beau duel dont il ne soit témoin. D'ailleurs ce bretteur, très

(1) On sait que l'équipée de la princesse en Vendée fut le signal d'une série de duels entre légitimistes et orléanistes. Le pacifique Eugène Briffault, lui-même, ayant publié dans le *Corsaire* un article ironique sur la duchesse de Berry, reçut les témoins de La Trésorière : — « Je ne veux que lui casser un bras, disait celui-ci, il n'écrira plus de si tôt ! » Et il fit comme il avait dit. Briffault guérit, et, le premier jour qu'il retourna au *Corsaire*, il eut soin d'écrire en grosses lettres sur les murs de la salle de rédaction : « Ici on ne se bat pas pour la duchesse de Berry. » (Roger de Beauvoir, *Soupeurs de mon temps*, pp. 70 et suiv. — Villemessant, t. I, p. 183.)

riche, ne manque point d'esprit : il est propriétaire de la *loge infernale* à l'Opéra (1), et, grand ami des danseuses, il possède rue de Sèvres une petite maison, avec une collection pornographique des plus complètes (2).

Le comte Guy de la Tour du Pin, blond et mince comme une petite maîtresse, Paul Daru, le comte Fernand de Montguyon « qui dut à une amitié semi-auguste de devenir un jour le Monpavon du *Nabab* » (3), tous habitués de la *loge infernale* (4), apportent les nouvelles de l'Opéra, et l'on apprend par eux, sous condition de n'en rien redire, que la « gracieuse ondine », la « légère Sylphide », Mlle Taglioni va décidément épouser ce fou de Gilbert de Voisins (5),

(1) La fameuse « loge infernale » avait douze places et se trouvait au-dessus de celle du Jockey-Club. C'est en 1837 que Balzac en fit partie. (Villemessant, I, pp. 291, 310 et suiv. — A. Houssaye, *Confessions*, t. II, pp. 271-3.)

(2) *La Mode*, 1838, 1er trimestre, p. 320 ; 25 juillet 1842, p. 111. — Alphonse Karr, *Le livre de bord*, III, p. 254. — Villemessant, t. I, pp. 291, 310 ; t. III, p. 226. — Beaumont-Vassy, *Papiers curieux d'un homme de cour*, p. 232. — Alton-Shée, *loc. cit.* — Du Hallays était gaucher et fort escrimeur ; il collabora avec Chateauvillars au fameux *Code du duel* qui fait autorité en la matière.

(3) Contades, *Portraits et fantaisies*, p. 86.

(4) Claudin, *toc. cit.*

(5) Maria Taglioni « qui fit de la danse un art presque immatériel à force de grâce pudique, de réserve décente et de virginale diaphanéité », dit Théophile Gautier (*Portraits contemporains*, p. 429), se sépara du comte Gilbert de Voisins, qui la trompait de toutes ses forces, en 1844.

ou encore que la princesse Belgiojoso s'est montrée ce soir plus fatale et plus pâle que jamais, et que ce bon M. Letronne, de l'Institut, en paraissait comme foudroyé. — Non loin d'eux, un petit homme sec, perdu dans un pantalon à la cosaque, récite, entre deux bouteilles de champagne, une ode d'Horace. C'est le major Frazer. Tout à coup, il s'interrompt pour déclarer qu'il va décidément envoyer ses témoins à Léon Gozlan : celui-ci ne s'est-il pas permis de présenter dans une comédie un major décoré de trois croix, à qui l'on a donné la première parce qu'il n'en avait pas, la seconde parce qu'il n'en avait qu'une, et la troisième parce qu'il en avait deux ?... (1) — Voici à une table voisine le marquis de Saint-Cricq (2), aux trois quarts fou, qui verse gravement sa tabatière dans sa salade à la grande joie du comte Germain, le plus jeune des pairs de France, celui que toutes les filles de Paris appellent : « Mon cousin Germain » (3). — Et l'on reconnaît encore çà et là, engoncés dans leurs grandes cravates, pincés dans leurs habits

(1) Sur ce stendhalien major Frazer, voy. plus loin.
(2) Voy. plus loin.
(3) Claudin, *loc. cit.* — A. Houssaye, *Confessions*, t. V, p. 97.

bleus à boutons d'or : le baron de Valette surnommé « Satin », l'homme de France qui passe le plus de temps chez son tailleur ; le comte de Septeuil, toujours beau malgré ses cinquante ans et sa jambe de bois ; Charles de Chaveau, Alfred Gohin, Louis de Montbrun, le joyeux marquis de Belmont, ami d'Alfred de Musset et grand écouteur de tables tournantes (1) ; Léopold d'Ivri, habile au tir aux pigeons (2) ; puis des étrangers : le prince Rostopchine, le prince Soltikoff, ou lord Palmerston qui ne soupe jamais ailleurs quand il est de passage à Paris… (3).

Presque chaque soir, à l'heure du dîner, on voit s'arrêter à la porte du Café une calèche découverte où un personnage d'une rotondité peu douteuse s'étale avec complaisance (4). C'est le docteur Véron qui, majestueux et spirituel, gagne sa table en distribuant des poignées de mains et des mots aimables. L'habile homme ! Après avoir débuté sous la Restauration dans la quasi sinécure de médecin

(1) Mme de Janzé, *Etudes sur Alfred de Musset*, pp. 214-6.

(2) *La Mode*, 1er juillet 1837, p. 9.

(3) Claudin, *loc. cit.*

(4) *La Mode*, 1er juillet 1837, pp. 7-8.

des musées royaux, et gagné une fortune assez ronde en lançant avec art une spécialité pharmaceutique, la pâte Regnault, il s'est jeté dans le journalisme, collaborant à la *Quotidienne*, fondant en 1829 la *Revue de Paris* qui dure encore. Et le voilà directeur de l'Opéra, où il représente avec un succès immense *Guillaume Tell*, *la Juive*, *Robert-le-Diable*. Tout lui réussit, puisque sous sa gestion (1) il n'est pas jusqu'à l'Opéra qui ne devienne une excellente affaire ; bientôt, en 1838, il achètera le *Constitutionnel* (2), où il publiera le *Juif errant* d'Eugène Sue, où il soutiendra Louis-Napoléon au bon moment, dont il fera enfin une puissance dans l'Etat, et qu'il revendra en 1852 pour deux millions (3). C'est un bourgeois des plus fins, adroit, intelligent, rusé. Généreux comme un

(1) De 1831 à 1835.

(2) Dans les premiers temps, il était loin de faire tout ce qu'il voulait dans son journal, et les séances du Conseil d'administration étaient fort orageuses, s'il faut en croire Alphonse Karr, *Les Guêpes*, juillet 1840, pp. 20-21.

(3) Il s'était présenté sans succès à la députation à Dieppe en 1837 (*La Mode*, 1837, 3e trimestre, pp. 133-4). Il fut élu député comme candidat officiel, en 1852, dans le département de la Seine et fit ensuite un peu d'opposition à l'Empereur ; il se retira de la politique en 1863. Sous l'Empire, il avait une grosse influence et il tenait plus que jamais table ouverte à Auteuil : sa fameuse cuisinière Sophie était un personnage. Voy. J. d'Arçay, *ouvr. cité* plus bas.

traitant avec cela, jouant au Mécène et s'estimant toujours assez payé par un mot d'esprit (1), il fait rouler galamment ses écus, soutient ses amis de toute son influence et de son argent, soit qu'il les pensionne, comme Malitourne, ou qu'il les fasse préfets, comme Lautour-Mézeray; enfin c'est un sage, il a « l'égoïsme bon » (2). Exemple : Un jour, on vendait à l'Hôtel Drouot le mobilier d'un jeune peintre qui devait 1.200 francs. Au premier objet qu'on met aux enchères, un vieux tabouret couvert de velours d'Utrecht :

— « Trois cents francs », s'écrie quelqu'un à la grande stupéfaction du public.

— « Douze cents francs », reprend la même voix, bien que son enchère ne soit pas couverte. C'est Véron, qui a connu le peintre l'année précédente et appris sa détresse la veille. — Ainsi le bon docteur affecte volontiers des manières de rajah bourgeois. Il invite à souper les étoiles de son corps de ballet, et, au dessert, il envoie à chacune d'elles un cornet de bonbons, c'est-à-dire quelques pralines dans un billet de mille francs. Une autre fois, il demande à un

(1) C'est à lui que Saint-Ange, des *Débats*, écrivit ce billet : « Prêtez-moi 2.000 francs ; vous êtes si heureux qu'il n'est pas impossible que je vous les rende ».

(2) Alton-Shée, *Mémoires*, t. I, p. 65.

journaliste un article *aimable* pour un ballet nouveau ; déjà l'autre, empressé, a saisi une feuille blanche : — « Vous êtes mal pour écrire, lui dit le docteur ; mettez donc cela sous votre papier. » Et il glisse d'un doigt furtif un billet de 500 francs sous la main du critique. — Grand maître de l'Opéra, monarque absolu des danseuses, Véron est accueilli à bras ouverts au Café de Paris : tous ces messieurs n'ont-ils pas leurs entrées à obtenir, ou quelque « rat » à recommander ? Souriant et indulgent, l'habile directeur sait contenter tout le monde. D'ailleurs il faut bien avouer qu'il a de la faiblesse pour les gens à écussons et qu'il se montre un peu bourgeois gentilhomme. Mais il ne fait pas bon le lui reprocher, car il a parfois la langue lourde. Un soir, le comte de Montrond, qui le trouvait trop familier, voulut lui donner une leçon, et il le fit d'une façon exquise :

— « Pourquoi donc appelez-vous le marquis de la Valette, La Valette tout court, M. Véron ?

— Mais je dis La Valette comme vous dites vous-même La Valette, M. de Montrond.

— Permettez, M. Véron, c'est tout différent... Le marquis et moi, voyez-vous, nous avons gardé les cochons ensemble.

— Alors, ces cochons, vous les avez bien

mal gardés, répondit brutalement le bon docteur, puisque j'en vois encore qui se promènent dans les salons... (1) »

Donc, épicurien, généreux, libertin et spirituel, Véron trône au Café de Paris. C'est un gourmand délicat et le chef de cuisine s'inquiète de ses sentences (2). Sa bonne figure de bourgeois finaud (3) — étalée au-dessus d'une cravate si considérable que ses ennemis prétendent qu'elle cache des cicatrices peu flatteuses (4), et que Roger de Beauvoir lui

(1) Cf. sur le Dr Véron : A. Houssaye, *Confessions*, t. I, pp. 399-400 ; t. II, pp. 260, 268, 324, 359 ; t. V, p. 145 ; t. VI, p. 132. — Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. I, pp. 400 sq. — Jules Lecomte, *Le perron de Tortoni*, pp. 214-222. — Monselet, *Petits mémoires littéraires*, pp. 52 et 345. — J. d'Arçay, *Indiscrétions contemporaines...* (Paris, 1883, in-8) : « La salle à manger du Dr Véron ». — Etc.

(2) Claudin, *loc. cit.* — Le tournedos lui doit son nom. Fatigué de voir très souvent du filet de bœuf à sa table, il eut l'idée de le faire couper par petits morceaux. « Le plat ne fut plus présenté sur la table ; on le fit circuler tout de suite derrière les convives, et c'est ce qui lui valut le nom de tourne-dos » (Villemessant, t. III, pp. 128-9.)

(3) Il avait de grosses joues au milieu desquelles on discernait un petit nez assez ridicule (Villemessant, V. p. 186). Théodore de Banville fit sur lui un huitain impromptu :

... On devrait laver sa chair incongrue
De verrat dodu chez Véro-Dodat...

(*Parnasse satyrique du XIXe siècle*, Rome, s. d., 2 vol. in-12, t. II, p. 3).

(4) « Le lépreux de la cité de Paris, le scrophuleux docteur Véron », l'appelle, par exemple, Barbey d'Aurevilly (Lettre inédite à Trébutien, 22 février 1845.)

envoie parfois des lettres avec cette adresse : « A Monsieur Véron, dans sa cravate, à Paris (1) », — s'éclaire de plaisir pour un ragoût subtil comme pour un bon mot. Semblable à Lucullus, il apparaît tout entouré de parasites et de clients. A sa table, si l'on dîne merveilleusement, on y cause mieux encore : l'esprit part comme le champagne. Bien entendu, au premier souper on y juge un convive. Tant pis pour celui qui n'a pas brillé : c'est en vain qu'il convoitera désormais les incomparables salmis et les nobles vins du docteur, il n'y goûtera plus (2).

Là, on entend Armand Malitourne — « avec son sourire fin et faux, noyé dans une face couperosée, sa voix lasse et son œil d'homme d'esprit *prostitué* et *tué*, mais homme d'esprit encore (3) », — se livrer tout doucement à sa malice :

— « Chateaubriand, confie-t-il à son ami Bequet, c'est le républicain le plus dévoué à la monarchie (4) ».

(1) Claudin, p. 24. — Villemessant, t. V, pp. 184-5.
(2) A. Houssaye, *Confessions*, VI, p. 132.
(3) Barbey d'Aurevilly, *Deuxième Memorandum* (1838), p. 117.
(4) Contades, *Portraits et fantaisies*, p. 91. — A. Houssaye, *Confessions*, t. II, p. 294.

Mais Bequet n'écoute guère : pensif et rubicond, il contemple attentivement son verre vide... Alors Malitourne de constater : — « Il y a dans la demi-ivresse où je me mets quelquefois une certaine fleur. Quand nous avons soupé ensemble, Bequet est gris ; je suis gris aussi, si vous voulez, mais d'une autre nuance de gris, plutôt lilas (1) ». — Et de fait, « lilas », il l'est souvent.

Cet étonnant Malitourne qui fait métier de journaliste, ne déteste rien tant que d'écrire : — « Il en est de mon esprit comme de mon argent, dit-il, je n'ai jamais pu prendre sur moi d'en noter la dépense ». Sous Charles X, le libraire Ladvocat l'avait chargé de rédiger les fameux *Mémoires d'une contemporaine* qui firent tant de

(1) A. Karr. *Le livre de bord*, t. II, p. 82. — Bequet, prédécesseur de Janin aux *Débats*, était, paraît-il, un journaliste de valeur et un fin lettré. Mais il était meilleur buveur encore. Il dînait presque chaque soir chez Véry. Le jour que trépassa son oncle, il n'en vint pas moins souper à son ordinaire : — « Vous avez enterré quelqu'un ce matin mon pauvre Bequet ? lui dit un ami. — Hélas oui ! mon oncle, un excellent homme. Prenez donc un verre de champagne avec moi. — Comment, vous buvez même aujourd'hui ! observe l'ami. — Pourquoi pas, mon cher, riposte Bequet, le champagne est de deuil ». Lorsque Bequet mourut, Roger de Beauvoir lui fit cette épitaphe :

Cy gît Bequet, le franc glouton,
Qui but tout ce qu'il eut de rente ;
Son gilet n'avait qu'un bouton,
Son nez en avait plus de trente.

(Beauvoir, *Soupeurs de mon temps*, pp. 111-126.)

scandale en leur temps (1). Or, il se connaissait si bien lui-même, qu'il avait prié son éditeur de l'enfermer tous les jours pour le forcer à travailler ; et Ladvocat, dit-on, ne lui ouvrait la porte que moyennant un paquet assez gros de son manuscrit. — Plus tard, en 1836, il fonda avec Véron, *la Charte de 1830*, gazette officieuse du ministère Guizot. Jamais on ne vit un grand journal plus fantaisiste. Nestor Roqueplan, actif et paresseux, courait du ministère à la préfecture de police pour y apporter la chronique scandaleuse. Et si l'on causait beaucoup dans la salle de rédaction, on n'y écrivait guère. Edmond Texier, Ourliac, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, le comte de Montguyon, d'Alton-Shée, le marquis de La Valette y venaient presque chaque jour visiter Malitourne, qui s'arrachait sans peine à un article commencé qu'il ne terminait jamais. Là, on inventa les plus célèbres *canards* de l'époque : *le brigand Schubry*, *Gaspard Hauser*, *la mère de Mlle Nau* « sauvant en Amérique sur la corde, au milieu d'un incendie, deux jumeaux qu'elle rapportait à chaque bout

(1) Sur Ida St-Edme ou St-Elme, la *Contemporaine*, et ses scandales, voy. Ph. Audebrand, *Derniers jours de la Bohême*, pp. 30 et suiv., et surtout H. Lachize, *Une amazone sous le premier Empire, vie de Ida de St-Edme* (Paris, 190 , in-8).

de son balancier, etc, etc. Un ancien saint-simonien, que Nestor avait surnommé le nègre de la rédaction, appointé à 100 francs par mois, faisait le journal, qui, devant paraître le soir, n'était distribué que le matin (1) ». — On s'explique, après un pareil tableau, comment, en dépit de la subvention ministérielle, les bénéfices de *la Charte de 1830*, devinrent bientôt si aléatoires que Malitourne dut chercher ailleurs ses ressources.

Il les trouva au ministère de l'Intérieur : Montalivet l'attacha à son cabinet. Mais au grand désespoir du nouveau fonctionnaire, le ministre, qui avait reconnu sa facilité, se mit à lui faire faire ses discours, — ce dont il faut penser que notre Malitourne se consola par un bon nombre d'épigrammes indiscrètes, car on lit dans la *Némésis* de Barthélemy (2) :

« Montalivet ? Ecoutons ! Il se tourne,
Cherche de tous côtés l'obligeant Malitourne,
Et veuf de son conseil, il demande un sursis ».

Seulement un beau jour, le ministre prit sa revanche : Casimir Delavigne, conservateur de

(1) Alton-Shée, *Mémoires*, t. I, pp. 189-91. — Nestor demandait s'il ne vaudrait pas mieux transformer *la Charte* en journal du matin : — « Non, dit M. Guizot, en ce cas elle ne paraîtrait plus que le soir ».
(2) Ed. Garnier, p. 29.

la Bibliothèque de Fontainebleau, était mort (1843) ; Malitourne sollicita sa place par un billet comme il savait les faire : « Ma paresse étant plus connue que mes ouvrages, disait-il, je me flatte qu'elle est un titre que personne ne me contestera et une recommandation qui me met à l'abri de toute concurrence. Proposez-moi donc : j'accepterai, je vous en donne ma parole d'honneur. Et je ne résiderai pas plus que mon illustre prédécesseur, je vous assure. » Mais Montalivet refusa net la supplique, et Malitourne qui ne publiait plus rien tomba peu à peu dans l'oubli. Bientôt, pour l'achever, un de ses parents, son homonyme, arriva de sa province, et se mit à collaborer à l'*Artiste* d'Arsène Houssaye, — sur quoi Asselineau composa de cruels triolets :

> « ... Le Malitourne de Véron
> N'a rien de notre Malitourne.
> C'est un bonhomme en chapeau rond
> Le Malitourne de Véron.
> Le nôtre est pimpant et luron
> Tandis que le sien s'en retourne.
> Le Malitourne de Véron
> N'a rien de notre Malitourne... (1) »

Alors le directeur du *Constitutionnel* qui

(1) Etc. Voy. *Le Parnasse satyrique du XIX[e] siècle*, t. II, pp. 201-202.

n'oubliait pas ses *clients*, — le bon docteur égoïste dont l'ingrat Malitourne disait autrefois : « Véron, il jette son argent par les fenêtres!... mais, quand il fait nuit, il descend pour le ramasser... (1) » — subvint pendant quelque temps aux besoins de son ancien convive. Loin de lui en savoir gré, le pauvre « bonhomme en chapeau rond » se fit si grincheux et si désagréable que son protecteur l'abandonna. Et il mourut fou, croit-on, en 1866 (2).

Aussi souvent que Malitourne, Lautour-Mézeray (3) s'assied à la table du docteur. Celui-là, c'est un grand garçon d'une extrême élégance, qui arrive toujours au Café de Paris dans une calèche à deux chevaux. Hélas ! la nature lui a refusé tout à fait l'esprit de répartie

(1) A. Houssaye, *Confessions*, t. II, p. 269.

(2) En 1861, d'après le vicomte de Grenville, *Histoire du journal La Mode*, p. 72. — Sur Malitourne, voy. G. de Contades, *Portraits et fantaisies*, pp. 71-96, et R. de Beauvoir, *Les soupeurs de mon temps*, pp. 101-108.

(3) Sur Lautour-Mézeray, voy. G. de Contades, *Portraits et fantaisies*, pp. 29-68. — Il était né en 1801 à Argentan, et il y mourut le 21 novembre 1861. Je ne crois pas du tout que, comme le dit M. de Contades, ce soit Lautour-Mézeray que Balzac ait peint sous le nom du comte de la Palferine. Quel rapport établir entre le héros de *Un prince de la Bohême* et le fondateur adroit de tant de gazettes à succès ?

et le don d'improviser, mais il sait écouter avec tact, ce qui le rend bon convive, et il remplace le bagout qui lui manque par un aplomb imperturbable et par un sens incomparable de la réclame (1). C'est ainsi qu'à peine débarqué de Normandie, il fonde, avec Emile de Girardin (2), une petite gazette qui obtient d'emblée un gros succès de stupeur (1828). C'est le *Voleur*. En tête, on lit, en manière d'épigraphe, ces vers de Voltaire :

« Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui, par complément, servait :
Il compilait, compilait, compilait. »

Et en effet le texte du *Voleur*, de la première ligne à la dernière, est emprunté aux autres feuilles. Un an après sa création, le journal

(1) Alton-Shée, t. I, p. 172. — Villemessant, t. I, p. 153. — Karr, *Les Guêpes*, novembre 1841, pp. 23-25.

(2) On sait que c'est Emile de Girardin qui inventa la gazette à bon marché. Lorsqu'il lança la *Presse*, en 1836, tous les journaux valaient cher : on en payait l'abonnement 80 fr. par an en moyenne. Girardin devina quel devait être le profit de la réclame et il comprit que son journal pourrait en vivre : aussi fixa-t-il l'abonnement à la *Presse* à 40 fr. Ce fut un tolle général dans les autres feuilles. Mais peu à peu elles apprirent à exploiter la publicité. Et elles le savent si bien aujourd'hui que nous verrons sans doute bientôt apparaître le journal distribué gratuitement, — en attendant celui dont chaque lecteur touchera un sou.

rapporte 50.000 francs (1). — Et Lautour-Mézeray, seul ou aidé de Girardin, continue sa carrière : il crée *La Mode* (2), prend quelque temps le *Figaro* qui lui meurt sous la plume, fonde le *Feüilleton littéraire des journaux politiques,* invente enfin le *Journal des enfants.* Succès colossal : personne n'a encore pensé jusqu'ici à créer une feuille pour la jeunesse. Les mères viennent consulter le jeune directeur sur l'avenir de leurs filles, tandis que les pères de province lui écrivent au sujet de leurs garçons, et Lautour contente les unes et renseigne les autres avec le même aplomb. Quand, à quelques années de là, le nombre des feuilles concurrentes fera diminuer la vogue du *Journal des enfants*, l'adroit Normand saura encore s'en défaire à temps, — et il lancera, avec un nouveau succès, le *Journal de l'Horticulture*...

L'excellent journaliste ! il s'entend à faire de sa personne une réclame vivante pour ses entreprises. Jamais il ne se montre sans que

(1) D'autres feuilles se créèrent sur le même prineipe : le *Cabinet de Lecture,* le *Pirate,* ete. La Soeiété des gens de lettres ne fut fondée, par Louis Desnoyers, qu'en 1837. (Ph. Audebrand, *Romanciers et viveurs du XIXe siècle,* pp. 195 et suiv.).

(2) Bermond et du Fougerais firent de la *Mode* le spirituel journal légitimiste que l'on sait (Vieomte de Grenville, *Histoire du journal La Mode,* p. 150).

sa boutonnière ne soit fleurie d'un superbe camélia blanc (1), et cette élégance encore inusitée lui vaut plus de notoriété que tous les articles qu'il écrit : à Paris, où beaucoup ignorent qu'il existe un Lautour-Mézeray, tout le monde connaît l'« homme au camélia (2) ». Alors la fleur merveilleuse apparaît à l'Opéra, au premier rang de la *loge infernale*, parcourt le Boulevard dans une luisante calèche, s'arrête au perron de Tortoni, — faveur plus grande : on la voit dans le salon tendu de soie vert d'eau où Delphine de Girardin confie aux oreilles de ses intimes les malicieuses remarques du vicomte de Launay, — et elle s'épanouit encore au Café de Paris, entre

(1) En ce temps-là, les camélias, bien plus rares qu'aujourd'hui, valaient 5 francs la pièce, disent Contades, p. 57, et J. Lecomte, *Le Perron de Tortoni*, p. 293 ; 3 francs, dit Villemessant, t. I, p. 153.

(2) Comme Lautour-Mézeray, une jeune fille de dix-sept ans, arrivée de sa province en sabots, conquit la célébrité par les camélias : c'est Marie Duplessis, l'original de la *Dame aux Camélias* d'A. Dumas. Marie Duplessis, phtisique, était maigre, pâle et fantasque ; elle avait des cheveux superbes, qui tombaient jusqu'à terre. « Au creuset de ses fantaisies, elle eût fondu en six mois la fortune la plus solide », dit Villemessant (t. I, p. 319). Elle s'habillait avec une élégance et une originalité inimitables. Elle portait toujours un bouquet de camélias blancs, mais trois jours par mois, les camélias étaient rouges : « on ne saurait parler plus clairement le langage des fleurs », remarque Claudin, *loc. cit.*, p. 41.

la cravate célèbre du docteur Véron et les prestigieux costumes de Nestor Roqueplan.

... Pour l'instant, celui-ci gourmande sévèrement Malitourne :

— « Que diable, mon cher, vous parlez comme un garçon de restaurant. Doit-on dire une *côte nature*, des *pommes*, une bouteille de *Beaune première* ? Ces abréviations sentent l'office. Demandez plutôt des *pommes de terre*, une *côte de mouton au naturel*, et une bouteille de *vin de Beaune de première qualité* (1) ».

Car en matière de langage ou de vêtements Nestor se montre étonnamment puriste et tyrannique. Sa toilette surtout est pour lui une affaire d'état et il prétend régenter celle des autres : — « Quand je dois essayer un habit neuf, je ne dors pas de la nuit », avoue-t-il. Chez lui, il revêt volontiers, pour faire ses ablutions, des bottes vernies montant jusqu'aux genoux, ou bien un costume persan pour déjeuner. Enfin, la chose dont il est le plus fier, c'est incontestablement d'avoir lancé, vers 1830, les bandes en galon de soie, sur la couture du pantalon (2).

(1) Villemessant, II, pp. 138-9. — Claudin, p. 43. — Les renseignements dont je n'indique pas la source sont tirés du chapitre consacré à Roqueplan, par Villemessant (t. II, chap. III).

(2) A. Karr, *Le livre de bord*, t. I, p. 86.

Tout cela est bien un peu ridicule, ou du moins cela le serait chez tout autre. Mais comment le ridicule atteindrait-il un Roqueplan ? Il faut bien qu'on lui passe ses pires manies puisqu'il a de l'esprit (1).

Les mots charmants de Nestor Roqueplan ! Ils rempliraient des volumes. Car, ainsi qu'à tous les causeurs célèbres, on lui prête plus de traits qu'il n'en lança sans doute, et plus d'histoires aussi qu'il n'en conta. Cependant ne faut-il pas qu'il ait été doué merveilleusement, ce petit homme maniaque, pour avoir charmé irrésistiblement, durant quarante années, ses contemporains ? (2) — Depuis le jour où Romieu s'en est allé faire le préfet en province (3), nous voyons Nestor régner sans

(1) Mais non du talent. A part les *Nouvelles à la main*, ses écrits, comme *Parisine*, sont d'une cruelle médiocrité.

(2) De 1830 à 1870, année de sa mort, il disait toujours : — « Mon rêve est de mourir insolvable et à la mode ». Il réussit fort bien à l'une et l'autre chose.

(3) Romieu fut nommé préfet à Quimperlé le 7 août 1830. C'est là qu'il prit son fameux arrêté promettant 50 francs pour chaque boisseau de hannetons morts. L'arrêté était fort sage, car les hannetons détruisaient les récoltes de son arrondissement. Mais Romieu ne pouvait rien faire qui ne passât malgré lui pour une plaisanterie. Tous les petits journaux, les caricaturistes, les nouvellistes de toutes sortes se répandirent en ironies sur les « hannetons de M. Romieu ». D'ailleurs, le malheureux n'arriva jamais à se faire prendre au sérieux. Successivement préfet et directeur des Beaux-Arts, c'était, tout le monde s'accorde à le reconnaître, un

conteste sur le Boulevard. Il y dîne, il y cause, il y vit ; il ne comprend pas que l'on puisse respirer ailleurs. Ne lui parlez pas de la campagne, il la nie ; il affirme que les arbres eux-mêmes ne la peuvent souffrir : — « Ils viennent tous se réfugier à Paris, dit-il. Voyez-les passer en chariot sur les boulevards (1) ». Et sur ces mots son tic nerveux redouble et il grimace horriblement (2). — Le

administrateur remarquable, mais le moindre de ses gestes mettait en joie la petite presse, et Paris ne voulut jamais voir en lui, jusqu'à sa mort (1855), que l'illustre soupeur et le mystifieateur sans pareil, *l'homme le plus gai de France*, eomme on l'avait surnommé. Sous Louis-Philippe, il quittait souvent son département pour venir dîner avee ses anciens amis ; il n'avait rien perdu de son entrain et de son esprit. C'est à l'oeeasion de l'un de ses voyages que Lautour-Mézeray improvisa ees deux vers remarquables :

Lorsque Romieu revint du Monomotapa,
Paris ne soupait plus, et Paris resoupa.

(Voy. *La Mode, l'Intermédiaire des chercheurs*, A. Karr, Beauvoir, Houssaye, Alton-Shée, Beaumont-Vassy, Dumas, Bouffé, Viel-Castel, Véron, *op. cit.*, ete. ete.)

(1) Claudin, pp. 34-35. — L'auteur de *Fra-Diavolo*, Auber, avait aussi horreur de la eampagne (Claudin, p. 224). Il était pourtant homme de cheval passionné. Après son triomphe de la *Muette*, il s'était offert le luxe d'un pur sang. Il disait qu'un eheval qui n'était pas inserit au Stud-Book lui faisait l'effet d'une partition sans mélodie (Saint-Albin, *les Courses de chevaux*, pp. 2-3).

(2) Il raeontait qu'il avait attrapé ee tie en duel, d'un colonel allemand à qui il disait tout en ferraillant : — « Ah ! mon Dieu que vous êtes laid ! vous êtes velu eomme un singe ». Pour s'en eonsoler, il préférait s'en honorer : — « Jamais vous ne trouverez un manant qui se permette d'avoir un tie eomme le mien », déelarait-il.

plus Parisien de tous les Parisiens de son temps, on est certain de le rencontrer chaque soir entre la rue Drouot et la rue de la Chaussée d'Antin, soit qu'il discoure, adossé à la rampe de Tortoni, le chapeau incliné sur l'oreille (1), ou qu'au Café de Paris, animant par sa verve jusqu'aux snobs les plus sots, il conte des anecdotes pendant des heures entières...

Il avait débuté très jeune dans le journalisme (2). A vingt-deux ans, il était au *Figaro* avec son ami Bohain, et il éblouissait par son élégance ses jeunes confrères, comme Alphonse Karr, pour qui il évoquait la vie parisienne dans toute sa splendeur (3). Bientôt décoré à sa grande joie (4), il écrivait un peu dans toutes

(1) « C'était une mode introduite, ou plutôt ramenée dans le monde de ce temps-là par un certain major Frazer » (A. Karr, *le Livre de bord*, t. I, p. 193).

(2) Il était né à Mallemort (Bouches-du-Rhône) en 1804, et mourut en avril 1870 à Paris. On sait qu'il était frère du peintre Camille Roqueplan.

(3) A. Karr, *le Livre de bord*, t. I, p. 86. — Hippolyte Rolle, autre collaborateur de Roqueplan, avait toujours aussi une tenue irréprochable : « Pantalon jaune collant, cravate blanche à carcan et à nœud à rosace, habit couleur flamme d'enfer à manches à gigot ». (Villemessant, t. II, p. 114.) Et pourtant, les rédacteurs du *Figaro* gagnaient alors 50 francs par mois ! (*Ibid.*, p. 110.)

(4) Comme signataire de la protestation contre les ordonnances de Charles X. Plus tard, « le jour où Roqueplan fut nommé officier de la Légion d'honneur, il reçut la visite

les gazettes, dirigeait tour à tour, avec un insuccès qui ne lui faisait aucun tort, le Panthéon, les Nouveautés, le théâtre de la Porte Saint-Antoine, et prenait enfin en 1841 les Variétés (1). Se voir à la tête d'un théâtre, c'était son rêve. Et pourtant quel étrange directeur ! Son unique préoccupation était d'éviter que les auteurs lui lussent leurs pièces. Pour cela, toutes les ruses, toutes les défaites, tous les faux-fuyants lui étaient bons — et Dieu sait si son esprit ingénieux lui en fournissait ! — Un jour, un vaudevilliste à qui il avait déjà donné plusieurs rendez-vous sans s'y trouver jamais, parvint à le surprendre dans son cabinet.

— « Mettez-vous dans ce fauteuil, lui dit Nestor, en apparence résigné à son sort. Pendant que vous lirez, je m'étendrai derrière

d'un pauvre commissionnaire auquel il donnait d'habitude ses vieux paletots et ses gilets hors de service : — « Mon garçon, lui dit-il, je n'ai d'autres hardes à vous donner aujourd'hui que mes bouffettes de chevalier... et comme elles sont faites d'un ruban très mince, je vous engage à les faire ouater, si vous comptez les porter cet hiver. »

(1) Il les garda jusqu'en 1847 (Bouffé, *Mes souvenirs*, chap. XXXV-XXXVI), dirigea ensuite l'Opéra avec Duponchel en 1847, seul de 1849 à 1854, puis l'Opéra-Comique. Sauf aux Variétés, il perdit toujours de l'argent, ce qui n'empêcha pas une Société de lui confier encore le Châtelet. Cette fois, il causa une liquidation désastreuse, au lendemain de laquelle il mourut.

ces rideaux, sur le divan qui est au fond de l'alcôve. Je ne puis écouter attentivement sans cela... Allez ».

Et le jeune homme, ravi, commence sa lecture. Intimidé d'abord, peu à peu il s'échauffe : il imite la voix des acteurs, ébauche les gestes de ses personnages, gesticule avec ardeur devant le divan... Déjà trois actes se sont écoulés, sans que Nestor ait prononcé une parole. Un peu surpris, l'auteur soulève le rideau — et il aperçoit Roqueplan qui, s'étant enfui dès le début de la lecture par une porte dissimulée au fond de l'alcôve, cause paisiblement sur le théâtre au milieu d'un groupe d'amis.

D'ailleurs l'étonnant directeur ne s'en tirait pas toujours à si bon compte. Durant un été, il s'était, en dépit de son horreur pour la campagne, établi à Auteuil où il passait son temps à se plaindre du vent, des insectes, de la poussière et du soleil, à fumer, et à lancer des épigrammes. Or, un après-midi qu'il faisait tranquillement sa sieste à l'ombre d'un gros arbre, il se sent saisi tout-à-coup par quatre bras vigoureux ; en un instant il est ligotté et attaché par le milieu du corps ; il lève les yeux sur ses agresseurs, et qui reconnaît-il ? les vaudevillistes Siraudin et Dumanoir, armés d'un

manuscrit, qui s'installent en face de lui et commencent à lui lire tranquillement la *Vendetta*. Ils n'avaient pas achevé la première scène que Roqueplan demandait miséricorde, jurant de signer un traité le lendemain : — « Nous avons songé à tout », déclare imperturbablement Siraudin. Et il sort de sa poche un traité tout préparé, que le captif paraphe sur l'heure. — Quelques mois après la pièce remportait un gros succès, et Nestor disait à ses amis : « — N'est-ce pas que j'ai eu du flair pour la *Vendetta ?* (1) »

En même temps qu'il dirigeait les Variétés, Roqueplan publiait ses *Nouvelles à la main* (2), et il était à l'apogée de sa gloire boulevardière.

(1) Ces deux histoires sont tirées de Villemessant, *loc. cit.*, qui ajoute encore celle-ci : « Voyant qu'il n'était tel que l'imprévu pour avoir raison de Roqueplan, Siraudin avait inventé cent moyens plus pittoresques les uns que les autres pour arriver à obtenir des lectures ; un jour qu'il avait fait avec Lafargue une pièce dont le titre m'échappe, et que Roqueplan lui avait impitoyablement refusé sa porte, on vit une échelle double se dresser sous la fenêtre dudit Roqueplan qui était en train de se faire la barbe ; Siraudin et Lafargue apparurent à son sommet et commencèrent leur lecture : — « C'est convenu ! je vous reçois, ne me faites pas couper », leur cria-t-il, le menton tout ensavonné et sans vouloir entendre seulement un mot ».

(2) Publication analogue aux *Guêpes*, d'Alphonse Karr. Elles parurent, à ce qu'il semble, du 20 décembre 1840 au 20 novembre 1842 avec un certain succès (*Intermédiaire des chercheurs*, XIV, 151.)



ROGER DE BEAUVOIR

(Terre cuite de Dantan, appartenant à M. Roger de Beauvoir)

« On ne s'imagine pas comme il jouait alors à la grâce et à la désinvolture, tout habillé à la mode de demain, tout parfumé d'aromes (1) ». Il était le roi de cette bande de journalistes en gants jaunes, viveurs et soupeurs émérites, qui s'asseyaient à la table du docteur Véron (2) : tous redoutaient son esprit affilé — tous sauf un seul peut-être, celui que Madame de Girardin appelait : « Alfred de Musset en cheveux noirs (3). »

Mais celui-là c'était l'enfant gâté de la troupe. Qui donc aurait pu tenir rigueur à Roger de Beauvoir (4) ? Chacun se serrait pour

(1) A. Houssaye, *Confessions*, t. IV, p. 302.

(2) Il était fort gastronome, comme tous les « boulevardiers » de son temps. Sur la fin de sa vie, les questions politiques ne l'intéressaient plus guère : — « Des lois ! des lois ! on ne sait même plus faire un coulis ! » déclarait-il avec indignation. C'est encore lui qui disait : — « Fumons notre cigare jusqu'au feu, on ne sait pas qui fume après soi » (Houssaye, *loc. cit.*, p. 399.) Il s'était amusé à réunir à grands frais une collection de bassinoires. Il en avait 40 sur les murs de sa chambre à coucher (*Intermédiaire des chercheurs*, VIII, 45, 93, 121).

(3) Sainte-Beuve, *Lundis*, t. XI, p. 520 : *Notes et pensées*. — Villemessant, t. I, p. 166. — Houssaye, *Confessions*, I, pp. 284-85, dit que c'est Barbey d'Aurevilly qui l'appelait « Un Musset brun ».

(4) Eugène-Auguste Roger de Bully, né le 8 novembre 1806 à Paris, où il mourut le 27 août 1866. Son nom de

lui faire place, quand il arrivait, élégant et exubérant, « avec son habit bleu à boutons d'or, son gilet de poil de chèvre jaune, son pantalon gris perle, sa canne en corne de rhinocéros (1) », semant autour de lui des quatrains et des anecdotes, la tête pleine de projets mirifiques (2), « pétillant, débordant, se répandant comme une mousse de champagne, et jetant en l'air de vagues invitations à des dîners chimériques (3) ». En ce temps-là, il

famille était Roger ; sa mère était une demoiselle de Bully ; Beauvoir était le nom d'une propriété qu'il possédait en Normandie. Il fit ses études chez les Oratoriens de Juilly, chez les Jésuites de Saint-Acheul, et au collège Henri IV. Sa famille le destinait à la diplomatie. Mais lui-même se destina à la littérature et à la vie joyeuse. C'est sur les injonctions de son oncle, député, qu'il adopta le pseudonyme de Roger de Beauvoir. — Voy., outre les sources citées ci-dessous : Villemessant, *Mémoires*, t. I, ch. VII. — *La petite Revue*, t. XII (1866). — Jacques Reynaud, *Portraits contemporains*, t. I, pp. 111-121. — Charles Desprez, *Souvenirs intimes* (Paris, 1881), ch. VI. — Philibert Audebrand, *Romanciers et viveurs du XIX*e *siècle* (Paris, s. d.) pp. 246-326. — Mme Jaubert, *Souvenirs*, pp. 116 et pass. — Léon Séché, *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées*. (Lettres d'A. Tattet à Guttinguer). — Je dois en outre quelques renseignements à l'amabilité de M. Roger de Beauvoir fils.

(1) A. Claudin, *Mes souvenirs*, p. 24.

(2) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, pp. 190 et suiv.

(3) Goncourt, *Journal*, janvier 1833. — C'était une habitude bien établie chez Roger de Beauvoir que de se préoccuper fort peu des invitations qu'il avait faites. Quand ses convives arrivaient au jour dit, ils ne trouvaient assez

avait 30.000 livres de rentes, un tilbury, un groom, des chevaux. « Avec sa barbe noire, ses longs cheveux frisés par des mains habiles, l'éclat de son sourire, son regard joyeux, il ressemblait à ces jeunes seigneurs vénitiens que Paul Véronèse a assis à la table des *Noces de Cana*... C'était un des demi-dieux de la littérature romantique (1) ». Son roman l'*Ecolier de Cluny ou le Sophisme* avait obtenu un grand succès en 1832 (2). En outre, il était l'auteur

souvent au logis que son domestique : — « Monsieur est sorti... Monsieur ne m'a rien dit... »

De Beauvoir
Bel à voir
Nous amuse ;
Lorsqu'il a bien dîné,
Il nous prie à déjeuné :
On y va, l'on s'abuse,

improvisa un jour Musset qui était fort lié avec Roger. (Clouart, *Documents inédits sur Alfred de Musset*, p. 210).

(1) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, p. 189.

(2) Le sujet de l'*Ecolier de Cluny* était le même que celui de la *Tour de Nesle*, le drame fameux qui fit verser tant de larmes à l'Ambigu : on y voyait l'infortuné Buridan et la scélérate Marguerite de Bourgogne. Le roman de Beauvoir parut quelque temps avant la pièce de Dumas et Gaillardet, « bien que l'auteur n'ait jamais réclamé officiellement la priorité. Une lettre écrite dans le temps par Alexandre Dumas au *Musée des familles* lui rendit pourtant pleine et entière justice » (Villemessant, t. I, p. 261). — Un autre roman de Roger : le *Chevalier de Saint-Georges*, paru en 1840, et qui fut mis au théâtre la même année, remporta également un succès colossal. On trouvera dans le Catalogue de la Bibliothèque Nationale un relevé de l'œuvre considérable de Roger de Beauvoir.

de l'*Eccelenza ou les Soirs du Lido*, de *la Cape et l'Epée*, de *Ruysch, histoire hollandaise*, etc. Aussi Dantan le faisait-il figurer parmi ses statuettes des notabilités littéraires (1), tandis que *La Mode* (2) décrivait longuement à ses lecteurs les somptuosités de son cabinet gothique, tendu de velours noir, meublé de chêne sculpté, décoré de panoplies, de vitraux, d'un prie-Dieu et d'un « missel de 1350 », orné enfin d'une corniche couverte des armoiries et des devises de ses amis. A l'Opéra, Roger produisait sensation à cause de sa figure, de ses gilets *dorés* et du bruit qu'il faisait autour de lui, courant des loges aux coulisses afin d'être vu et de trouver quelque aventure. Recherché partout pour sa bonne grâce et sa drôlerie irrésistible, il dînait au Café de Paris, soupait à grand renfort de bouteilles, visitait chaque soir tous les théâtres où il avait au moins une galanterie, passait les nuits, jetait son argent par les fenêtres, et se grisait tous les jours d'esprit et de champagne.

Il rimait des épigrammes avec une facilité prodigieuse et griffonnait sans cesse des petits vers comme ceux-ci, écrits sur un

(1) *La Mode*, 1838, 1er trimestre, p. 204.
(2) *Ibid.*, pp. 43-45.

exemplaire de l'*Ecolier de Cluny* pour une jeune actrice du théâtre des Variétés :

« A vous, car vous l'avez voulu,
Acceptez Buridan, ma belle,
Logez-le dans votre ruelle :
Par ce moyen il sera lu.
Si vous aviez été la Reine,
Je puis d'avance publier
Que vous auriez pris l'Ecolier,
Mais sans le jeter dans la Seine ».

Sur le boulevard, on le voyait s'arrêter tout à coup, sortir un calepin de sa poche et noter un quatrain, qu'il illustrait rapidement d'un croquis en quelques coups de crayon (1) :

« Un bruit que je crois controuvé
Se répand dans la capitale :
On dit que Crémieux s'est lavé.
— Mon Dieu ! que l'eau doit être sale (2) ! »

Au restaurant, pour peu qu'on l'en priât, à tout propos, sans même se recueillir un instant,

(1) Il gardait ainsi une foule de carnets entassés pêle-mêle au fond d'un tiroir. — On trouvera le fac-similé d'une charge qu'il avait faite d'Alfred de Musset dans Clouard, *Documents inédits sur Alfred de Musset*, p. 8, et une lettre illustrée dans A. Houssaye, *Confessions*, t. IV, autogr., p. IX.

(2) Ce quatrain est de 1848. Beauvoir qui était d'une famille légitimiste, et qui avait longtemps collaboré à la *Mode*, n'aimait pas les républicains.

il inventait une chanson, improvisait une complainte, lançait une épigramme :

« Le ménage Ancelot, par ses vers et sa prose,
Devait à ce fauteuil (1) arriver en tous cas,
Car la femme accouchait toujours de quelque chose,
Quand le mari n'engendrait pas (2). »

C'est Roger qui, à l'issue d'un souper, écrivit sur une assiette toute une complainte de la dernière irrévérence sur « la femme Sand », qu'il détestait sans qu'on ait jamais pu s'expliquer pourquoi :

« Quand tirez-vous à la conscription,
George d'amour, charmant hermaphrodite,
Qui fumez trois pipes, dit-on,
Et prenez, sans tour hypocrite,
Le derrière de Margoton ?... (3). »

Et c'est lui encore qui, au lendemain de l'insuccès désastreux de la *Esmeralda*, de Victor

(1) L'Académie française.
(2) « Elle a deux calebasses qui lui garnissent la poitrine, disait Mérimée de Mme Ancelot, et elle orne le front du poète Ancillus [son mari] d'autre chose que des lauriers du génie ».
(3) Sept personnes assistaient à ce souper, qui sont mortes aujourd'hui, nous apprend M. Philibert Audebrand (*op. cit.*, pp. 265-6). L'assiette, après avoir été la propriété du marquis du Hallays, a passé en vente rue Drouot, et sans doute elle existe encore aujourd'hui.

Hugo, mise en musique par Mlle Bertin pour l'Opéra, faisait circuler une élégie lamentable :

« Sainte-Beuve a mis sa lévite
Pour aller voir, en cachemite,
L'opéra de son grand Victor.
Du cimetière qu'il habite,
Comme un dévot et sage hermite,
Sans bruit, par le derrière, il sort... Etc. (1).

Les victimes de Roger de Beauvoir avaient ordinairement assez d'esprit pour ne se point fâcher. D'ailleurs, ses petits vers étaient généralement plus drôles que sournois. Pourtant, Balzac lui en voulut longtemps d'une complainte sur l'affaire Peytel :

« Il faut éviter, hélas !
Balzac cherchant son Calas, »

chantait Beauvoir, et, non content d'insinuer que le romancier mettait beaucoup de prétention à imiter le beau geste de Voltaire, il ajoutait gravement que, durant le voyage,

« Gavarni toujours peignait,
Balzac jamais ne s'peignait ».

L'auteur de la *Comédie humaine* lui tint vraiment trop longtemps rancune de ces épigrammes

(1) *Intermédiaire des chercheurs*, LIV, 159.

peu pointues. En 1840, il écrivit dans sa *Vie parisienne* (1) que Roger de Beauvoir ne s'appelait ni *Roger* ni *de Beauvoir*. Voilà tout aussitôt notre soupeur, ravi, qui court Paris, faisant cent brocards, déclarant qu'il va supplier M. de Balzac de lui céder un de ses pseudonymes, avertissant ses amis de ne plus l'appeler désormais que M. Pst... ! Il eut les rieurs de son côté, et il les eut bien plus encore quand Balzac eut piteusement répondu à ses témoins par une lettre d'excuses (2).

Aimable, élégant, spirituel de la sorte, il n'y a point à s'étonner que le beau Roger trouvât peu de cruelles (3). Et de fait, il ravageait les coulisses, désespérait les grandes coquettes et affolait les ingénues. En 1838, débutait aux Français, une jeune personne blonde à ravir — « un mois de mai dans une robe rose (4) », —

(1) 25 août 1840, p. 248; Cf. 25 septembre 1840, p. 390.

(2) Les *Guêpes*, octobre 1840, pp. 10-12. — A. Karr, *Le livre de bord*, t. I, p. 249 ; t. II, pp. 90 et suiv.

(3) Ce n'est pas une indiscrétion que de répéter qu'il avait été l'amant de la vicomtesse de Saint-Mars (comtesse Dash), qui avait par conséquent des raisons pour le bien connaître, quand elle parla de lui dans les *Portraits contemporains*, publiés dans le *Figaro* sous le nom de Jacques Reynaud. (Voy. A. Houssaye, *Confessions*, t. II, p. 264, et H. de Viel-Castel, *Mémoires*, pass.).

(4) Barbey d'Aurevilly, *Deuxième Memorandum*, pp. 191-2. — Aimée Doze était élève de Mlle Mars, et elle fit ses débuts dans le rôle d'Abigaïl du *Verre d'eau*.

de qui les épaules lumineuses et les cheveux feuille morte étaient à décourager la critique et à enchanter le parterre. Mlle Doze connut en 1843 Roger de Beauvoir qui, après quelques mois d'essai, lui fit quitter le théâtre et l'épousa. Mais des dissensions ne tardèrent pas à éclater dans le ménage, et ce fut l'origine d'un procès en séparation de corps qui commença en 1847 et dura des années. Beauvoir, furieux, ne pouvait s'empêcher de mettre Paris au courant de son infortune (1) : le nombre des couplets qu'il lança à cette occasion est incalculable. Sa femme lui tenait tête (2) : les journaux ne cessaient de publier leurs lettres indignées, et

(1) « Séparé de sa femme qu'il adorait, notre homme n'avait trouvé qu'un moyen de se rapprocher d'elle : c'était de lui intenter procès sur procès. La femme, poussée à bout, se fâche et le fait assigner à son tour ; le mari se frotte les mains, il va revoir sa femme. Mais le grand jour arrivé, la femme ne se présente pas et fait demander une remise. Fureur du mari, qui rencontre Nestor Roqueplan et lui crie du plus loin qu'il l'aperçoit : — « Comment trouvez-vous ma femme ? Elle m'intente un procès et, au lieu de plaider, elle demande une remise ! — Votre femme a tort, répond gravement Nestor ; à un pareil procès, ce n'est pas une remise qu'il faut, c'est une écurie ! » (Villemessant, t. II, p. 179.)

(2) Mme de Beauvoir est l'auteur d'un volume de *Confidences et causeries de Mlle de Mars* qui eut sept éditions de 1852 à 1872, de plusieurs pièces dont une comédie, *L'un et l'autre*, jouée aux Français (1852), et de divers autres ouvrages. Elle donna aussi des Chroniques au *Constitutionnel*.

les couloirs du Palais de Justice retentissaient de leur nom (1). Tantôt c'était Mme de Beauvoir qui surprenait son mari en flagrant délit, tantôt c'était Roger qui faisait de mauvaises farces à sa belle-mère (2), ou qui provoquait l'ami de sa femme. Un jour, Mlle Doze fit pratiquer une saisie-arrêt sur des chapons que Roger venait de recevoir d'un de ses fermiers de Normandie. Son époux, révolté, de sauter tout aussitôt sur un de ses fameux calepins et d'improviser une

(1) L'année même que Mlle Doze mourut (1859), le *Figaro* publie encore une lettre où Roger se plaint que sa femme ait retiré sa fille du couvent pour la faire entrer dans une maison de correction. Mme A. Roger de Beauvoir répond que le couvent ne voulait plus garder l'enfant, et que c'est sur le vu des pièces prouvant qu'elle le méritait, que la justice l'a admise à la maison des Dames de Saint-Michel. Réplique de Roger dans le numéro suivant (Voy. le *Figaro*, 3, 23 et 30 avril 1859.) — Beauvoir avait trois enfants : « Les deux fils courent comme lui les hasards littéraires. La fille, qui était fort jolie, fut adoptée par Mme de Païva, qui lui eût laissé pas mal de millions, si la belle ne se fût pas fait enlever, un jour, du château de Pontchartrain par un beau capitaine qui la prit en croupe. La pauvre enfant ne survécut pas à cette folie » (A. Houssaye, *Confessions*, t. IV, p. 270.) M. Audebrand dit qu'Eugénie, fille de Roger, mourut à « onze ans... dans le couvent où il l'avait placée (p. 323). — Mme de Beauvoir fréquentait beaucoup la Païva (*Figaro*, 3 février 1859). — Elle périt en 1859 dans le dénuement (Villemessant, t. I, pp. 199-200.)

(2) Un jour, Mme Doze mère voit arriver chez elle son gendre accompagné d'un monsieur fort décoré : — « Madame, déclare celui-ci, je suis M. de Chèvremont, haut fonctionnaire de la police. Permettez que je vous donne un bon conseil, c'est de ne plus persécuter M. Roger de

chanson qui courut Paris et dont voici l'un des couplets :

« Mes chapons ont le ventre ferme,
Ils sont tous nourris dans ma ferme,
Ils sont savoureux et dodus ;
Ah ! dame, ils mangent tant et plus !
Vos pigeons ont la mine étique,
Ils sont d'une maigreur phtisique...
Pour Dieu ! sauvez-moi mes chapons !
Moi je vous laisse vos pigeons (1). »

Malheureusement Roger, qui s'était toujours trouvé fort sensible aux plaisirs de la bouche, avait pris de bonne heure un embonpoint fâcheux. Vers 1853, ce n'était plus du tout ce jeune seigneur vénitien dont nous parle Maxime du Camp : il était gros, grisonnant, mal habillé, assez commun, bohême. Il ne lui restait plus que des bribes de sa fortune : pour l'achever, sa ferme de Beauvoir brûla sans que l'on en pût rien sauver que la bergerie et quelques

Beauvoir, le meilleur des gendres. Entendez-vous bien, Madame ? » La brave dame, toute émue, s'incline. Mais à quelque temps de là, elle apprit que le prétendu M. de Chèvremont n'était que Bache, l'acteur, qui s'était fait haut fonctionnaire pour la circonstance. Furieuse, elle fit condamner Beauvoir et Bache à un an de prison. (Audebrand, *loc. cit.*, pp. 313-5.)

(1) *La petite revue*, t. XII, 1866, p. 105. — Villemessant parle de cette chanson (t. I, p. 198), qu'a reproduite M. Audebrand, (*op. cit*, pp. 296-7).

petits bâtiments (1857) (1). Le succès l'avait fui depuis longtemps, et pour comble il souffrait de la goutte. Mais il restait toujours gai et continuait à se dépenser en bons mots et en petits vers. En 1859, pendant les répétitions d'une revue qu'il avait écrite pour le théâtre Beaumarchais, il tomba dans une trappe et se cassa la jambe ; comme on lui demandait, quelque temps plus tard, à quoi il travaillait : — « A mes couplets de fracture, parbleu ! » répondait-il (2). La maladie même ne calma pas son goût pour la bonne chère et l'on peut dire qu'il soupa jusqu'à son dernier jour. Depuis 1860, il vivait dans son fauteuil, vêtu d'une camisole à manches de cuir, torturé par la goutte. Il n'en buvait pas sensiblement moins de champagne et rimait toujours, tel Scarron (3) :

« Jadis, j'étais des plus ingambes,
Mais, hélas ! destins inhumains,
Le papier que j'avais aux mains,
A présent je le porte aux jambes ».

Cependant le vide s'était fait autour de lui ; seuls quelques amis, comme Barbey d'Aure-

(1) *Figaro*, 13 août 1857.
(2) *Figaro*, 2 janvier 1859.
(3) Voy. l'*Appendice B*.

villy (1), visitaient encore le goutteux, dont le « Boulevart » avait oublié la figure et le nom. Sa mort, en 1866, passa presque inaperçue.

V

Or, Beauvoir, Roqueplan, Malitourne, Lautour-Mézeray, Romieu, et Bequet, et Briffault, et Courchamps (2), et tant d'autres, journalistes dandys et poètes en gants jaunes, qu'est-il resté des spirituels convives du docteur Véron? Tous débitèrent leur esprit et leur prose au

(1) Barbey d'Aurevilly qui, en 1838, craignait fort que Roger « pesât ses livres et ses feuilletons : crême qui n'est pas même toujours fouettée » (*Deuxième Memorandum*, p. 165), s'était par la suite fort lié avec lui (Eug. Grelé, *Jules Barbey d'Aurevilly, sa vie et son œuvre;* Paris, 1904, t. II, pp. 294-5).

(2) Gourmand illustre, ami de Brillat-Savarin, le comte de Courchamps préparait un livre de cuisine dont voici quelle était l'épigraphe au chapitre des domestiques : « A toutes les cuisinières, je préfère celles en fer blanc. » Il passait sa vie dans son lit vêtu d'un bonnet à fleurs et d'une camisole de femme. Il connaissait mieux que personne l'ancienne cour et ses anecdotes : cela lui permit de composer les *Souvenirs de la marquise de Créqui*, mémoires supposés que bien des historiens ont pris au sérieux (Voy. sur lui : Beauvoir, *Soupeurs de mon temps*, pp. 49-98).

jour le jour et sans compter ; riches ou pauvres, ils vécurent comme des millionnaires, régentèrent les théâtres et la petite presse, firent frémir le « Boulevart » par leurs épigrammes, occupèrent à Paris une place énorme ; — et néanmoins, avant même leur vieillesse, ils se virent presque tous oubliés, médiocres, démodés.

C'est qu'ils survécurent à leur public. Le leur était restreint. Sous Louis-Philippe, les lions et les viveurs, peu nombreux, formaient un petit monde à part qui se retrouvait chaque soir dans l'espace compris entre la rue du Helder et la rue Le Peletier, au foyer de l'Opéra, dans trois ou quatre restaurants ; leur fameux Boulevard n'était en somme qu'une sorte de cercle ou de casino, fréquenté par quelques habitués, qui parlaient la même langue, s'amusaient des mêmes anecdotes, comprenaient les allusions, faisaient un sort aux épigrammes : de là le succès des *Lettres parisiennes* de Delphine de Girardin ou des *Guêpes* d'Alphonse Karr. — Nous n'avons plus idée aujourd'hui de la profonde différence de mœurs qui existait alors entre ces « Parisiens » si fiers de leur ville et les « Provinciaux » (1). Où est-il le naïf

(1) Songez aux romans de Balzac.

habitant de Dijon ou de Nancy qui débarquait avec « sa dame et sa demoiselle » sur le Boulevard tout bruissant de potins et d'histoires, reconnaissable au premier coup d'œil, lorgné, moqué, mystifié par les lions avantageux du perron de Tortoni ? Que sont devenus ces provinciaux aux manières ridicules, méfiants à l'endroit de la « Capitale », mais soumis au prestige de l'insolent dandy parisien qui daigne fréquenter chez eux, débaucher leur épouse ou séduire leur fille, — si dédaignés, tant raillés dans tous les romans et les journaux du temps ?

Les chemins de fer ont fait disparaître tout cela. Lorsque les grandes villes ne se trouvèrent plus qu'à quelques heures de Paris au lieu d'en être séparées par de longues journées de diligence, les provinciaux, puis les étrangers voulurent connaître ce séjour délicieux et redoutable. Sous Napoléon III, attirés par les expositions universelles, les rastaquouères et les filles affluèrent : les Mustapha-Pacha, les Khalil-Bey, les Cora Pearl et les Brésiliens, tous ceux qui, à l'instar du fameux baron de Gondremark, voulaient « s'en fourrer jusque là », envahirent les promenades, les restaurants et les spectacles. Alors le Boulevard cessa

d'appartenir aux habitués. « Devenu le caravansérail, la guinguette, la gare des habitants des quatre parties du monde (1) », il vit démolir ses dernières bicoques, ses maisons monter jusqu'au ciel, ses cavaliers, ses tilburys, ses flâneurs, ses bourgeois musards, ses dandys disparaître avec ses chaises de paille, propices à la médisance. Bientôt, submergé par la cohue luxueuse et cosmopolite du Second-Empire, « Paris » prit un tout autre aspect — et auprès de ce « Paris »-là, celui de Louis-Philippe où l'on soupait entre intimes, et où la débauche en somme restait discrète, aurait semblé sans doute terriblement bourgeois et « province ». — Quant au public qui se répétait naguère la dernière épigramme des *Guêpes* et la plus récente anecdote à clef des *Nouvelles à la main*, le public averti des Alphonse Karr et des Nestor Roqueplan, il disparut avec son Boulevard. La « vie parisienne » devint bruyante et le luxe tapageur; les malices de Malitourne et les petits vers de Roger de Beauvoir se perdirent dans le « chahut » du Grand-Seize, et les retentissantes folies d'un Gramont-Caderousse firent oublier

(1) Claudin, *Mes souvenirs*, pp. 17-19; Villemessant, t. I, pp. 166-9, 277-8.

les mystifications à la bonne franquette d'un Romieu (1).

Puis aussi, l'esprit s'épuise sans doute et s'évente comme le champagne, et sous Napoléon III il se trouva que la plupart de nos enragés soupeurs, tels Malitourne, n'en avaient plus. Un vieillard fait triste figure au milieu d'un souper (2). Ceux-là avaient dépensé leur jeunesse, et de leur littérature au jour le jour, il ne restait rien (3). Presque tous moururent lamentablement pour avoir vécu trop bien. Roger de Beauvoir ruiné, démodé, cloué à son fauteuil, trépassa presque oublié ; Malitourne mourut fou ; Lautour-Mézeray finit ses jours dans le gâtisme ; Briffault rendit l'âme à l'asile de Charenton ; et le grand Alfred de Musset

(1) Voyez sur la vie au Boulevard pendant le Second Empire, un joli chapitre de Roger Boutet de Monvel (*Les Variétés*, chap. VI).

(2) « Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné ? Sera-ce une consolation pour vous de dire : « J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie ? » Songez qu'une bouteille, qui a été fêtée quand elle est pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière ; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers ; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable ». Ainsi Voltaire sermonnait gravement son paresseux ami, M. Thieriot. (Lettre de Lunéville, 12 juin 1735.)

(3) C'est qu'ils manquèrent cruellement de style.

lui-même, qui avait été si souvent leur compagnon de fêtes, périt tristement comme eux.

VI

A dix-huit ans, un adolescent publie un volume de vers qui ravit ou indigne, mais révolutionne la critique. A vingt-et-un ans, l'auteur de *Namouna* est illustre. Et quand on annonce dans un salon M. Alfred de Musset, les visiteuses voient entrer un jeune page frêle et blond, modeste, élégant, charmant... Quel séduisant héros pour des cœurs romantiques ! Lisez son portrait dans *Lelia ;* il y est peint et idéalisé à la mode du temps, tel que pouvaient l'imaginer ses lectrices : « Quoi de plus pur et de plus suave que cet enfant ! Je n'ai point vu de physionomie d'un calme plus angélique, ni de bleu dans le plus beau ciel qui fût plus limpide et plus céleste que le bleu de ses yeux. Je n'ai pas entendu de voix plus harmonieuse et plus douce que la sienne : les paroles qu'il dit sont comme les notes faibles et veloutées

que le vent confie aux cordes de la harpe. Et puis sa démarche lente, ses attitudes nonchalantes et tristes, ses mains blanches et fines, son corps frêle et souple, ses cheveux d'un ton si doux et d'une mollesse si soyeuse, son teint changeant comme le ciel d'automne, ce carmin éclatant qu'un regard de vous répand sur ses joues, cette pâleur bleuâtre qu'un mot de vous imprime à ses lèvres, tout cela c'est un poète, c'est un jeune homme vierge... » — Vierge, non pas certes, mais plongé au contraire, comme Octave ou Fantasio, dans une « débauche » romantique et byronesque. Un beau jour, ce frêle don Juan tombe amoureux à son tour. C'est naturellement (1833) une passion orageuse et fatale. Il adore, il se torture et il torture sa maîtresse parce qu'il a l'âme « corrompue » ; puis il est trahi et il se lamente en vers admirables. Son cœur est « brisé à jamais ». Il cherche l'oubli dans des « orgies » où sombre son génie. Et il meurt, jeune et beau, d'une poétique maladie de cœur.

Telle est la légende d'Alfred de Musset. Elle est d'un romantisme si pur et si noble qu'en la mettant en vers d'un bout à l'autre et sans y rien changer, Alfred de Musset lui-même

en aurait pu faire son plus beau poème. Mais le plus étonnant, c'est qu'elle est presque vraie. Les grands hommes de 1830 ne gagnent point, d'ordinaire, à ce qu'on s'approche d'eux : soulevez la toge de proscrit sublime dans laquelle Hugo s'est drapé majestueusement, il ne reste plus qu'un homme fort commun et d'appétits vulgaires, malgré son génie. Notre Musset juvénile et sincère, au contraire, qui joue et pleure avec la Muse (1),

« Plus fou qu'Ophélia de romarin coiffée, »

comme sa nerveuse physionomie devient plus séduisante à mesure qu'on la précise, comme sa grâce paraît plus inimitable, son intelligence plus rare et sa sensibilité plus émouvante encore !

Il était né le 11 décembre 1810, d'une famille ancienne où régnait l'amour des lettres. Son grand-père, M. Guyot-Desherbiers, qui avait été de robe sous l'Ancien Régime, et qui conservait jusque dans ses vieux jours une gaieté voltairienne unie à un respect charmant de ce qu'il appelait la raison, avait composé à ses moments perdus un poème badin en

(1) Comme disait à peu près Barbey d'Aurevilly, dans *Les Poètes*, je crois.

plusieurs chants, à la mode de son temps, sur *les Chats*. Son père, M. de Musset-Pathay, aimable, mais prompt au trait et vif à la riposte, vénérait Jean-Jacques Rousseau dont il avait écrit la vie parmi d'autres ouvrages. Alfred grandit paisiblement entre ces parents lettrés et fins. Sa mère et sa grand-mère étaient sensibles et indulgentes. On le menait parfois avec son frère Paul, au château de Cogners où résidait son grand-oncle, le marquis de Musset, et les deux enfants passaient des heures enchantées à visiter les caches ou à parcourir les salons d'honneur de la vieille demeure, dont ils admiraient aussi le propriétaire, lorsqu'il traversait les appartements de son château, la tête levée et le mollet tendu, ou bien qu'avant souper il lisait à haute voix la gazette à ses hôtes, tirant son bonnet à chaque fois qu'on y citait le Roi et qu'on y mentionnait Madame. Leur tante, sœur de M. de Musset-Pathay, était chanoinesse et avare, et la littérature lui paraissait une besogne indigne d'un gentilhomme, à ce point que, lorsqu'elle apprit le succès des *Contes d'Espagne et d'Italie*, elle ne put se tenir d'écrire à son frère qu'elle le reniait et le déshéritait, ainsi que ses enfants mâles, pour cause de dérogation.

Mais Alfred et Paul ne voyaient jamais cette acariâtre personne, qui habitait à Vendôme une maison puante et moisie, et, depuis leur père jusqu'à M. Guyot-Desherbiers, sans oublier même le marquis de Musset, auteur d'un roman épistolaire des plus touchants, paru en 1778 : *Correspondance d'un jeune militaire, ou Mémoires de Luzigny et d'Hortense de Saint-Just*, tous les membres de leur famille leur donnaient au contraire l'exemple d'un goût averti et d'une modération spirituelle. C'est à cela sans doute qu'Alfred de Musset dut, même au plus fort de son romantisme, de ne perdre jamais tout à fait son sourire à la française. M. Augustin Filon a très bien écrit de lui que c'était un romantique né classique. Avec une âme enthousiaste et une sensibilité maladive, il avait cruellement le sens du ridicule.

Ses amours avec George Sand sont « aussi connus et presque aussi fameux que ceux de Didon et d'Enée », disait un jour M. Charles Maurras (1). Pourtant M. Charles Maurras n'a point contribué à les tirer au clair par sa brillante étude. Mais M. Faguet en a dressé depuis un procès-verbal bien utile (2). On

(1) *Les amants de Venise,* préface.
(2) *Amours de gens de lettres.*

comprend maintenant comment Musset, romantique, s'éprit de George Sand, et, homme d'esprit, s'ennuya bientôt de l'aimer. Il était névropathe, faible et insupportable. Tout au contraire, la bonne femme de génie était forte et patiente ; mais elle manquait de finesse psychologique, et faut-il dire de tact? Dans sa correspondance, elle s'applique à avoir toujours raison : la belle affaire! cette raison berrichonne devait humilier et irriter son jeune amant. D'ailleurs Musset n'aurait pu sans doute s'accommoder mieux d'une femme d'esprit : selon toute apparence, il lui aurait demandé la passion romantique.

Avec une sensibilité incroyable, il aurait voulu passer pour un Dandy impassible. Quand il sortait à peine du collège, il parlait déjà de chevaux, de courses, de femmes, et des habits à boutons d'or de lord Byron avec une désinvolture du meilleur effet. Byron resta longtemps son modèle et son héros (du moins Byron tel qu'on se le représentait en 1830). Voyez sur quel ton il s'écrie dans *Mardoche* :

« Muses ! depuis le jour où John Bull, en silence,
Vit jadis par Brummell, en dépit de la France,
Les gilets blancs proscrits, et jusques aux talons
(Exemple monstreux!) traîner les pantalons ;

Jusqu'à ces heureux temps où nos compatriotes,
Enfin, jusqu'à mi-jambe, ont relevé leurs bottes,
Et, ramenant au vrai tout un siècle hardi,
Dégagé du maillot le mollet du dandy !
Si jamais, retroussant sa royale moustache,
Gentilhomme en plein vent fit siffler sa cravache... [1] »

Malheureusement pour son Dandysme, Musset était un grand poète, et en tout temps les snobs, sur qui il eût voulu régner, ont méprisé, admiré, envié et craint les « folliculaires » et les « gazetiers ». Sans doute les membres du Jockey-Club se félicitaient de saluer au Café de Paris, l'auteur de la *Ballade à la lune*. Mais ils refusèrent de l'admettre à leur cercle (2). — Musset, refusé par ces gens-là ! — Quoi qu'il pût faire, il ne fut jamais tout à fait de leur monde.

Il y visait fort, cependant, et apparemment il y visait trop. La modestie même qu'il montrait à l'endroit de ses œuvres, raffinement exquis chez un tel poète (3), n'était au fond

(1) *Mardoche,* XLIV.

(2) « Ayant parlé, Belgiojoso, Fraser et moi de la présentation... d'Alfred de Musset, nous rencontrâmes une telle opposition, que nous dûmes y renoncer » (Alton-Shée, *Mémoires*, t. I, p. 142. — Cf. A. Houssaye, *Confessions*, t. II, p. 283).

(3) Tout ceux qui l'ont connu l'ont noté : Mme Jaubert, Mme de Saint-Mars (*Portraits contemporains,* par Jacques Reynaud), Alton-Shée, Paul de Musset, etc.

qu'un effet de sa vanité mondaine. Il souhaitait de passer pour un homme du monde autant et plus qu'il souhaitait de passer pour un écrivain. Lui à qui l'on aurait pardonné d'être orgueilleux, il était fat. Il paraissait trop content de ses bonnes fortunes et de son amitié avec le duc d'Orléans : — « Vous êtes comte et pair de France, pourtant je parie que vous êtes moins ancien gentilhomme que moi », disait-il à d'Alton-Shée (1). Et s'il répudia hautement le Cénacle romantique, c'est beaucoup parce que ses membres, avec leurs allures de « bousingots », leurs enthousiasmes, et les gilets en forme de pourpoints dont ils usaient pour terrifier les « perruques », lui parurent de mauvais ton : il leur préféra ses nobles amis du Boulevard.

D'ailleurs, malgré toute son élégance, il n'avait jamais été excessivement soigné (2), et vers la quarantaine il se négligeait assez : il avait toujours sa belle chevelure blonde et dorée aux lumières, mais il sortait avec des chapeaux défraîchis et des redingotes surannées. Et qu'il était peu Dandy, au fond ! Il

(1) Alton-Shée, *op. cit.*, t. I, pp. 108-9. — Cf. Mme de Janzé, *Etudes et souvenirs sur Alfred de Musset*, p. 57.
(2) Alton-Shée, *op. cit.*, t. I, pp. 108-9.

avait beau jouer l'impassibilité, la légèreté et le dédain, il était perpétuellement dans l'extrême des sentiments, et il le laissait voir. Dans le monde, il paraissait ordinairement timide et rêveur, mais à d'autres moments il semblait comme fou de plaisir. « Avec les hommes, il parlait peu et riait volontiers de l'esprit des autres (1). » D'ailleurs il redoutait leur société. A part son frère, et peut-être Ulric Guttinguer, il eut des camarades, mais aucun ami (2). Le bon Dumas nous raconte qu'à son grand chagrin, il n'avait jamais pu se lier avec « de Musset » (3). C'est que « de Musset » ne se sentait à l'aise que dans la société des femmes ; il ne leur plaisait point, comme Mérimée par exemple, par l'adresse d'un esprit souple et merveilleusement entraîné à les amuser, mais parce qu'il était tendre et délicat : il charmait de la même façon qu'elles. On sait qu'il était nerveux et impressionnable comme un enfant malade : faiblesse pitoyable chez un Dandy, sans doute, — émouvante chez un tel poète…

(1) Alton-Shée, *op cit.*, t. I p. 106.
(2) Alfred Tattet lui-même ne fut que son camarade, je crois.
(3) *Les morts vont vite*, t. II, pp. 136-7. — Voy. aussi Alton-Shée, *loc. cit.*, p. 109.

Mais comme il nous faut nous féliciter que, s'étant proposé dans sa jeunesse de se faire une âme dédaigneuse et ironique, notre Musset n'ait jamais réussi qu'à se rendre un peu snob !

MILORD ARSOUILLE

I

Vers 1832, Paris s'amusait pour de bon au temps du carnaval. Non point que les déguisements fussent trop luxueux ou fantaisistes, on se contentait encore des bons travestissements classiques : polichinelles, colombines, pierrots, turcs, forts de la halle ou mascarilles, et on ignorait les mille variétés de titis et les sauvages hétéroclites (1). Ce fut seulement vers 1837, quand l'illustre Chicard eut fait son apparition (2), que les costumes devinrent plus

(1) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires* (éd. in-8), t. I, pp. 50-51. — Beaumont-Vassy, *Salons de Paris* (Paris, 1866, in-12), pp. 156-7.

(2) C'était un tanneur nommé Lévêque ; il débuta au bal de la Renaissance selon Maxime du Camp (t. I, p. 50), au bal des Variétés selon Beaumont-Vassy (p. 156).

ingénieux ; alors les personnages de la comédie italienne parurent décidément fades et rococos : l'inoffensif Cassandre et la sucrée Colombine cédèrent la place à ces gentils débardeurs dont le crayon de Gavarni a fixé la grâce parisienne, et à ces guerriers incohérents, de qui l'habit à queue de morue s'accommodait étrangement d'un casque romain surmonté d'un plumeau, d'une culotte en peau, et de bottes à l'écuyère. Mais déjà le carnaval avait perdu cette allure vraiment universelle et populaire qu'il avait eue un instant entre 1831 et 1836 : la fête avait quitté la rue pour s'établir dans les bals publics ; c'est là qu'elle se prolongea et qu'elle mourut pendant le Second Empire (1).

Durant les premières années du règne de Louis-Philippe, le dimanche et le lundi gras étaient les deux journées les plus gaies. Après deux heures de l'après-midi, de longues files de véhicules suivaient la rue Saint-Honoré, contournaient la place Vendôme, s'étendaient de la Bastille à la Madeleine et jusque dans les

(1) « Presque point de masques sur les boulevards. Tous les travestissements étaient réservés pour les bals de Julien et les petits théâtres » (Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, 8 février 1837, t. I, p. 49). — Cf. Maxime du Camp, *loc. cit.*; comtesse Dash, *Mémoires des autres*, t. III, p. 248 ; etc.

Champs-Elysées. Une femme du monde demandait sa calèche et s'en allait sur le Boulevard. Elle admirait en passant, au coin de la rue Drouot (1), les membres du Jockey-Club qui. accoudés sur leur balcon, fumaient scrupuleusement leurs « cigarres », tout en contemplant la foule avec ce flegmatique mépris qui sied à des dandys. Par les fenêtres de Tortoni et du Café de Paris, aux deux angles de la rue Taitbout, des professionnels et des gentlemen soufflaient furieusement dans leurs cors de chasse. Les voitures de toutes sortes, calèches reluisantes ou fiacres calamiteux, avançaient lentement entre les trottoirs couverts d'une cohue bigarrée que maintenaient à grand'peine les gardes à pied et à cheval. De toutes parts on s'interpellait, et les bergères en cotonnade, les marquis à perruques de filasse, les pierrots crottés répondaient avec avantage aux fashionables qui, du haut de leurs landaus à quatre chevaux, les haranguaient dans leur langage (2).

Cependant de longues acclamations se faisaient entendre, et derrière trois piqueurs à

(1) La maison (rebâtie) où fut le Jockey-Club jusqu'en 1855 porte actuellement le nº 22 du boulevard Montmartre.

(2) Maxime du Camp, *loc. cit.* — Beaumont-Vassy, *Salons de Paris*, pp. 152-3.

cheval qui soufflaient dans leurs trompes (1), apparaissait une grande voiture découverte, attelée à la Daumont, suivie d'une populace hurlante, où s'entassaient, debout, des jeunes femmes en travestis et des masques : — « C'est lord Seymour ! » déclaraient les bourgeois paisibles tout en s'écartant avec prudence. Une pluie d'oranges, de confettis, de bouquets, de piécettes, de bonbons et d'œufs pleins de farine partait de la voiture. Les arlequins déguenillés et les pierrots en loques se battaient dans le ruisseau pour ramasser l'argent : — « Vive milord l'Arsouille ! » hurlait la foule enthousiasmée. Alors un des masques saluait et ses compagnons applaudissaient. Et chacun, dans le public, d'admirer l'excentricité du grand seigneur anglais qui dépensait ainsi son argent sans compter pour la plus grande joie du badaud peuple de Paris (2).

(1) Ils s'appelaient Tellier, Baptiste et Bertin.

(2) Maxime du Camp, pp. 51-52. — *Mémoires du vicomte d'Aulnis* (Paris, 1860, in-12), pp. 201-2. Ces souvenirs ont pour auteur le eomte d'Alton-Shée. « Voulant éerire fidèlement ses Mémoires, il s'est déeidé à en faire deux parts : l'une entièrement eonsaerée à l'époque du plaisir, et ici il a pris un léger masque, il s'est dédoublé et s'est appelé le vicomte d'Aulnis » (Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. XIII, p. 474). Quelques-uns des personnages de ces *Mémoires du vicomte d'Aulnis* sont eités sous des noms supposés. Mais on les reeonnaît faeilement : par exemple, La Battut est nommé La Curée.

II

Or ce masque n'était pas lord Seymour. Pendant qu'on l'acclamait sur les boulevards, le pauvre gentleman, milord Arsouille malgré lui, passait son temps à se désespérer de la réputation qui lui était faite. C'est en vain qu'il protestait, en vain que ses amis s'efforçaient de détruire la croyance populaire, en vain même que le véritable auteur des excentricités carnavalesques se désolait de son côté d'une confusion qui le privait de sa gloire, la légende subsistait toujours. Et il n'était pas un des pâles voyous de Paris qui n'eût juré d'avoir rencontré plus de mille fois le noble lord dans tous les cabarets de la Courtille, et qui ne se figurât de l'avoir applaudi le soir du Mardi-gras. « Rien de plus risible que les doléances du gentleman vexé, si ce n'est la vanité mortifiée du héros du carnaval », dit Alton-Shée qui avait connu « les deux mécontents de cette transposition (1) ».

(1) *Mémoires du vicomte d'Aulnis,* p. 193. — Voy. l'*Appendice C.*

Celui qu'on acclamait sous le nom de milord Arsouille s'appelait de son vrai nom Charles de La Battut, et la vie romanesque de cet étrange garçon mérite d'être contée (1).

Il était né en 1806 d'une émigrée et d'un « chemist » anglais excessivement riche. Le pharmacien, qui était marié, n'avait pu avouer l'enfant adultérin. Mais il s'était préoccupé de lui constituer un état civil : moyennant une grosse somme, il avait obtenu d'un gentilhomme breton qu'il reconnût le jeune Charles pour son fils, et c'est ainsi que celui-ci s'appela le comte de La Battut. D'ailleurs le gentilhomme en question voyait peu son enfant supposé : Charles avait été confié à la fameuse pension Lepître à Paris, et, chaque année, il ne passait qu'une quinzaine de jours dans la maison de son père putatif ; durant le reste de ses vacances, il vivait en Angleterre chez le pharmacien. Agé de seize ans environ, il fut renvoyé de sa pension où il manquait trop souvent à l'appel le dimanche soir, et on le mit comme externe libre au collège Bourbon. Ce fut sa perte. Il recevait chaque année une somme de 3000 francs pour son entretien, laquelle lui était versée par

(1) Voy. *ibid.*, pp. 211 à 243. — Maxime du Camp, I, pp. 52-53

mensualités. Peu à peu, se trouvant à Paris sans relations, il fit des connaissances suspectes, et comme son budget modeste ne lui permettait que la plus médiocre débauche, le cabaret et les filles des rues, il tomba dans la crapule. Il fréquentait à Idalie, bastringue souterrain situé à l'entrée du passage de l'Opéra, où se réunissait toute la lie des boulevards : vendeurs de contremarques, souteneurs et prostituées. Il avait travaillé la boxe en Angleterre, et cette science, alors inconnue en France, non moins que son entrain, sa gaieté et sa force physique lui valaient la considération des escarpes et une sorte de célébrité auprès des voyous.

A la mort de son père naturel, Charles de La Battut hérita brusquement de 100.000 livres de rentes. Aussitôt il entreprit de se pousser dans le beau monde : il s'installa dans un appartement sur le boulevard des Capucines, et son plus cher désir fut désormais de paraître tout-à-fait « comme il faut ». C'est qu'un jour, en Angleterre, chez Tilbury, le célèbre marchand de chevaux, il avait été présenté au comte d'Orsay ; l'accueil affable d'un homme si connu pour son élégance avait fait naître dans le cœur de La Battut une sorte d'enthousiasme : d'Orsay était devenu son héros et son dieu, et il s'était

mis à le copier avec une application et un soin touchants. Malheureusement, de son adolescence crapuleuse, le malheureux gardait malgré lui quelque chose de louche et de douteux ; quelle que fût l'attention qu'il y portât, ses manières le trahissaient souvent : ainsi quand, par élégance, il semblait affecter de parler argot, il y réussissait trop bien et trop naturellement ; enfin un enrouement suspect, un certain ton canaille et quelques nuances dans son aspect inquiétaient les snobs à qui il aurait voulu plaire. « Son chapeau, ridiculement penché, nous dit d'Alton-Shée (1), tenait par miracle sur le coin de l'oreille ; une redingote noire, très courte, un gilet voyant, une cravate de couleur attachée avec une épingle de prix, un pantalon bleu de ciel avec une large bande de velours noir composaient sa mise d'un goût excentrique et douteux ; sa tournure était dégingandée ; ses longs cheveux d'un roux doré se réunissaient en une épaisse touffe bouclée sur le côté droit ; il avait les yeux gris et de petites moustaches rouges ; de temps en temps un tic canaille dégradait ses traits nobles et réguliers ; sa physionomie était celle du gamin monté en graine

(1) *Mémoires du vicomte d'Aulnis*, p. 183.

et ayant gagné un quine à la loterie ». C'est pourquoi, si pendant le carnaval son entrain, son hospitalité, sa royale générosité valaient à Charles de La Battut tout un cortège de jeunes gens à la mode, bien peu de ses compagnons de plaisir continuaient à le fréquenter, les fêtes passées. Il en souffrait, et il n'avait pas même la consolation de jouir de sa popularité auprès des badauds, puisque la foule attribuait invariablement à lord Seymour les excentricités dont il était si fier.

Ce fut au bal des Variétés, en 1832, qu'il se montra pour la première fois avec éclat (1). Il faut dire que la foule pittoresque et brutale qui envahissait les bals publics au temps du bon roi Louis-Philippe, ressemblait peu à la triste cohue noire qui se pressait timidement à nos derniers bals de l'Opéra. Non seulement l'Opéra, mais encore presque tous les autres théâtres se transformaient alors en salles de danses pendant le carnaval, et il n'en était guère qui ne fissent recette. Chacune d'elles avait son public. Les étudiants et les grisettes se retrouvaient à l'Odéon : c'est là qu'à la suite d'un pari on introduisit un soir une jeune femme

(1) *Mémoires du vicomte d'Aulnis*, pp. 188-191.

vêtue seulement de son boa et de ses gants. — scandale énorme à l'époque ! Les bals de la Porte Saint-Martin, de l'Ambigu et du Cirque Olympique faisaient le bonheur de tous les employés, commis, modistes et ouvrières. Les « gens de maison », comme nous disons, se réunissaient au *Bal des Champs-Elysées d'hiver*, dans le faubourg Saint-Honoré, et les bourgeois, partisans du calme, à l'Opéra-Comique et au Palais-Royal, où l'on se tenait à peu près décemment (1). Enfin les femmes du monde, masquées jusqu'aux dents, s'en venaient furtivement, comme dans les romans de Balzac, intriguer Rastignac ou Lucien de Rubempré à l'Opéra : du reste on se plaignait déjà que la gaieté y fût passée de mode, et c'est en vain que l'habile docteur Véron s'efforçait de la ranimer en y introduisant des ballets « réglés par Coraly » et des « loteries à l'Italienne » ou tombolas — grande nouveauté ! (2)

Aux Variétés, toute la folie des masques se donnait carrière. Longtemps avant l'heure de l'entrée, marquis, cassandres et poissardes faisaient la queue sur le boulevard. A peine les

(1) Beaumont-Vassy, *Salons de Paris*, pp. 161-8.

(2) Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, II, pp. 1 et suiv. — Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, I, pp. 49-50 — Beaumont-Vassy, pp. 155-56.

portes ouvertes, on s'arrachait les billets aux guichets, et tout aussitôt commençaient les quadrilles et les galops échevelés, qui laissaient le parquet jonché de chapeaux de pierrots, de toques à plumes, de fleurs, de rubans, de lambeaux de velours et de gaze. Quelquefois, vers une heure du matin, une « société » arrivait au sommet de l'escalier qui menait du balcon des premières loges au plancher ; alors tous ses membres se prenaient sous le bras et se laissaient dévaler du haut en bas des marches, renversant tout sur leur passage et ouvrant ainsi à travers la foule un sillon rapidement comblé (1).

C'est apparemment de la sorte que La Battut fit son entrée en 1832. Une fort joyeuse compagnie l'entourait, qu'il avait amenée depuis le boulevard des Capucines dans une voiture à quatre chevaux, dont les postillons portaient des torches flambantes. Tout aussitôt, le bal se trouva dans un désordre tel que les sergents de ville durent intervenir. La Battut dansait le « cancan », réservé jusque là aux bals de barrières (2). Ses amis et amies se mirent à

(1) Beaumont-Vassy, pp. 156-160.

(2) « Le cancan est une danse qui ne s'exécute jamais dans la société honnête, mais seulement dans des locaux peu

l'imiter de leur mieux ; puis tous les danseurs et danseuses suivirent leur exemple, et bientôt l'on ne vit plus que jambes en l'air et cotillons à tous les vents. Souriante et scandalisée, la force armée se mit en mesure d'expulser les perturbateurs : trop tard, le « cancan » était lancé définitivement. D'ailleurs, dix minutes après son expulsion, La Battut, qui s'était réfugié au Café des Variétés, rentrait de vive force avec sa bande joyeuse : tous reprenaient leur danse de plus belle. Et le lendemain, le directeur des Variétés lui-même, Armand Dartois, qui avait pressenti la vogue du futur milord Arsouille, se rendait à son domicile pour l'assurer qu'à l'avenir le cancan n'aurait plus rien à craindre de la police, et pour le supplier de revenir à son bal... (1).

Pendant quatre carnavals, de 1832 à 1835, Charles de La Battut promena à travers Paris sa folie et sa magnificence. Sa voiture, attelée à la Daumont, pleine de masques hurlants, courait les rues et les boulevards, au son des trompes

convenables où le monsieur qui le danse ou la dame par laquelle il est dansé se voit aussitôt empoigner par un sergent de ville et flanquer à la porte », disait encore Henri Heine en 1842 (*Lutèce*, p. 239). — Voy. la *Physiologie du carnaval, du cancan et de la cachucha* (1842).

(1) *Mémoires du vicomte d'Aulnis*, pp. 188-191.

pendant le jour, à la lumière des torches pendant la nuit. Quand, le dimanche gras, elle apparaissait sur le boulevard des Italiens, avec ses postillons enrubannés et ses trois piqueurs à cheval sonnant des fanfares, les travestis lui faisaient cortège : c'était comme le signal de la fête (1). Trois jours plus tard, on la retrouvait à la « descente de la Courtille » ; et lorsque enfin elle s'éloignait au grand trot de ses six chevaux, les plus ivres et les plus fous sentaient leur gaîté s'en aller avec elle.

Etrange spectacle, cette descente de la Courtille ! A la lueur blafarde du petit jour, toute la populace qui avait passé la nuit du Mardi-gras dans les bals de barrière, dans les gargotes de bas étage et les ignobles cabarets de Paris se réunissait sur les hauteurs de Belleville. Elle se formait en masse compacte devant le Grand Saint-Martin, le plus renommé des bals de la Courtille, puis descendait en avalanche par le faubourg Montmartre jusqu'aux boulevards. Ivres de gros vin, blêmis par les excès de la nuit, hurlant des refrains obscènes, les marquises en guenilles, les bergères titubantes, les pierrots crasseux, les arlequins suspects,

(1) Ch. Yriarte, *Les cercles de Paris*, p. 80.

toute cette cohue en oripeaux froissés, déchirés, souillés, défilait pendant six heures consécutives entre deux rangées de voitures, pleines de badauds qui la regardaient passer. Là, des fashionables et des lionnes, leurs costumes en désordre et tout pâles de ne s'être point couchés, répondaient, du haut de leurs calèches, aux injures de la foule avinée qui les insultait au passage. Devant les *Vendanges de Bourgogne* la cohue se faisait plus compacte ; les élégants, qui s'y étaient donné rendez-vous, jetaient par les fenêtres du restaurant des œufs, de la farine, des oranges, des piécettes de monnaie, provoquant mille batailles ; les cris, les injures, les chansons ordurières redoublaient. Puis à l'angle du faubourg Montmartre, c'était la débandade ; et les plus enragés des insulteurs populaciers, subitement intimidés de se trouver seuls dans l'indifférence du mercredi des Cendres, regagnaient au plus vite leurs logis (1).

La voiture de La Battut stationnait souvent au plus épais de la cohue. Elle était pleine de viveurs à la mode, de gens de lettres, de danseuses, d'actrices : le comte d'Alton-Shée, pair de France, alors fort éloigné de la politique

(1) Louis Lurine, *Les rues de Paris*, t. II, pp. 360-1. — Beaumont-Vassy, pp. 168-178. — Etc.

grave où il devait plus tard se faire un nom (1), le prince Belgiojoso, le plus gai des proscrits de la jeune Italie, que sa beauté et sa superbe voix de ténor rendaient l'idole des femmes sensibles, et « qui changeait tous les jours de princesse (2) », Duponchel, le directeur de l'Opéra (3), bien d'autres encore. Parfois, La Battut, las de crier et de se démener au milieu de ses compagnons, descendait et faisait le coup de poing avec les faubouriens. Alors la foule enthousiasmée criait de toutes ses forces : — « Vive Milord Arsouille ! Vive lord Seymour ! » Et le pauvre fou était désespéré. C'est en vain qu'il faisait stationner pendant des heures sa voiture, ses postillons et ses piqueurs devant sa maison (4), en vain même qu'il distribuait de l'argent par les fenêtres de

(1) Nous avons déjà cité souvent ses excellents et judicieux *Mémoires*, et ses *Mémoires du vicomte d'Aulnis*. Voy. sur lui, notamment : Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. XIII, pp. 467 sq. M. Léon Séché, qui a eu entre les mains ses papiers, en a donné de nombreux extraits dans son *Alfred de Musset* qui doit paraître au Mercure de France.

(2) Arsène Houssaye, *Confessions*, t. II, p. 305. — *Mémoires du vicomte d'Aulnis*, p. 202. — *Mémoires* d'Alton-Shée, pass.

(3) Un jour, la voiture de La Battut, ayant tourné trop court au coin du boulevard et de la Chaussée-d'Antin, versa : une quinzaine de masques tombèrent les uns sur les autres sans se faire de mal, à l'exception de Duponchel qui se cassa la jambe (*Mémoires du vicomte d'Aulnis*, pp. 267-8).

(4) Ch. Yriarte, *Les cercles de Paris*, p. 81.

son appartement (1), le peuple se figurait que Seymour avait déménagé, et il chantait de plus belle la gloire de son héros favori. Enfin un jour, en 1835, La Battut, désolé, atteint d'une maladie fort difficile à nommer, partit pour le Midi, et s'en fut à Naples où il mourut peu après son arrivée, découragé, ruiné plus ou moins, — et inconnu (2).

Son départ ne nuisit point à la légende de lord Seymour. Si la fameuse voiture à six chevaux ne parut plus durant le carnaval, du moins les badauds n'en perdirent point le souvenir, et le nom de Milord Arsouille resta proverbial. Les journaux se mirent à raconter des anecdotes dans le genre de celle-ci :

« Un de nos dandys les plus connus sur le turf a reçu de la nature, entre autres dons heureux, une force herculéenne... Le dandy a plusieurs domestiques, il en change souvent, et chaque fois qu'il en met un à la porte, il lui administre préalablement une vigoureuse correction. C'est à peu près le seul moyen qu'il ait d'exercer de temps en temps la pesanteur de son bras... Dernièrement notre héros, s'étant levé de fort mauvaise humeur, trouva deux de ses gens en faute ; c'était une double bonne fortune qu'il se garda bien

(1) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires,* t, I, p. 53.
(2) Maxime du Camp, I, p. 54. — *Mémoires du vicomte d'Aulnis*, pp. 269-96. — Villemessant, *Mémoires*, t. I, p. 218. — Ch. Yriarte, *op. cit.*, p. 82.

de négliger. Il s'empressa donc de retrousser ses manches pour donner congé à Tom et à Pierre. Ce fut Tom qui comparut le premier devant le maître irrité ; on lui adressa de violents reproches ; il osa répliquer, et aussitôt, une grêle de coups de poing fondit sur le pauvre diable. Quand le valet eut reçu son compte, le gentleman lui dit :

— « Je te chasse. »

Puis vint le tour de Pierre. Mais Pierre était un garçon qui avait une mauvaise tête et de bons bras, il connaissait ses droits mieux que ses devoirs, et il n'eut pas plus tôt reçu un coup de poing qu'il en rendit deux. Le groom révolté continua vaillamment la lutte et finit par terrasser son noble adversaire. Après sa défaite, le gentleman se releva tranquillement et dit à Pierre :

— « Toi, je te garde... (1). »

C'est ainsi que, dans l'imagination populaire, Seymour devint une sorte de héros, doué d'une vigueur prodigieuse, qui se plaisait à fréquenter incognito les bouges de la Courtille, toujours présent lorsqu'il y avait quelques coups de poings à donner, ou encore quelque insolente débauche à accomplir. On publia sous le nom de Milord Arsouille des livres obscènes (2). Et c'est à lui que pensait Eugène Sue lorsqu'il imagina ce romanesque Prince Rodolphe, qui n'est plus aujourd'hui que le héros des petits

(1) Villemessant, *Mémoires,* t. I. pp. 215-6.
(2) Voy. l'*Appendice C.*

garçons, mais qui resta longtemps l'idéal des jeunes filles et le modèle des « lions » (1), — puisque dans l'*Education sentimentale* encore (2), on lit que M. de Cisy « voulait apprendre la savate pour visiter les tapis-francs de la Cité, comme le Prince Rodolphe, des *Mystères de Paris*, tirait de sa poche un brûle-gueule, rudoyait les domestiques, buvait extrêmement », le tout par élégance et pour être à la mode.

Finalement les gens du monde, surtout ceux qui n'avaient pas eu l'occasion d'approcher ni Seymour, ni La Battut, en vinrent peu à peu à se figurer que le lord, s'il n'avait pas commis toutes les folies héroïques du personnage d'Eugène Sue, avait pu du moins en commettre d'analogues. Et pour les journalistes, La Battut ne fut plus qu'un imitateur jaloux de Seymour, dont il aurait voulu éclipser la gloire. En sorte que, malgré ses protestations, en dépit même de sa haine contre les travestissements (3), le pauvre lord resta et est resté jusqu'ici *Milord Arsouille*.

(1) Ch. Yriarte, *Cercles de Paris*, p. 79.

(2) Flaubert, *L'éducation sentimentale*, 2e partie, ch. IV.

(3) « On pourrait affirmer, sous la garantie de ceux qui l'ont connu (d'ailleurs cette thèse aux allures paradoxales a été soutenue je ne sais où par Roger de Beauvoir, et j'y insiste parce que mes renseignements personnels corroborent cette opinion), on pourrait affirmer, dis-je, que lord

III

Il est assez difficile aujourd'hui de retrouver le véritable lord Seymour au milieu de sa légende. C'est que ses amis eux-mêmes, qu'il étonnait, l'appréciaient peu et ne le comprenaient guère. Et comment des Parisiens de 1835, contemporains de Nestor Roqueplan, de Roger de Beauvoir, de Romieu, auraient-ils pu s'expliquer cet anglo-saxon blasé et curieux, généreux et nullement charitable, taquin sans gaîté, et dévoré seulement d'une froide passion pour les luttes physiques et le sport ?

Nous avons peine à imaginer combien l'anglomanie de nos grands-pères était ingénue, et combien ils connaissaient mal ces « Insulaires » qu'ils admiraient. Sans doute ils ne se servaient que de tasses, de théières, de pots au lait, de cafetières « ridiculement écrasés,

Seymour ne s'est costumé qu'une fois, le jour où le duc d'Orléans donna aux Tuileries ce fameux bal où tous les invités étaient travestis en pierrots... » écrit Yriarte lui-même (p. 78).

contrefaits, aplatis » à l'anglaise (1). Sans doute les confiseurs — le *Fidèle berger* lui-même ! — préparaient « crakers, bun, plum-cake, spice gingerbread, et de la « gelée de pied de veau » (2). Sans doute les parfumeurs ne vendaient plus que des odeurs dont la demoiselle du comptoir écorchait les noms britanniques dans son mauvais anglais (3). Sans doute les journaux proposaient que l'on refît les Champs-Elysées sur le modèle de Hyde-Park (4). Sans doute la mode voulait que les « gants jaunes » s'appelassent des « fashionables », et qu'ils eussent, à la manière des « dandys anglais », des « pantalons à la Brummell », des « manteaux Victoria », « l'air impassible et les sourcils rasés » (5); — et que s'ils montaient en voiture, ce fût en « tilbury », pour aller au « club » s'entretenir de « sport », seule conversation vraiment « Buckingham » (6); — et qu'un « spleen »

(1) Rainier-Lanfranchi, *Voyage à Paris*, Paris, 1830, in-8, p. 175.
(2) Lady Morgan, *Paris en 1829 et 1830*, I, pp. 87 sq.
(3) Id.
(4) *La Mode*, 13 Mars 1842, p. 337; 25 mars 1843, p. 527.
(5) Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, 19 janvier 1839, I, p. 276.
(6) Roger de Beauvoir, *Le lion d'aujourd'hui*, dans la *Mode*, 11 juillet 1840.

perpétuel se peignît sur leurs figures (1). Les femmes elles-mêmes, après avoir longtemps triomphé des idées et des mœurs anglaises, avaient dû, pour remplir leurs salons vides, se mettre à « parler courses comme lord Henry Seymour, chasse comme le marquis du Hallays, trente-et-quarante comme M. de Montrond », et aussi, « chose qui aurait fait frissonner, reculer, défaillir toutes les grandes dames du grand siècle », porter « à leurs lèvres roses des cigarettes d'Espagne (2) ». — Et il est certain qu'en fumant de la sorte, elles se croyaient du dernier genre anglais et romantique, en outre !

(1) Ronteix, *Manuel du fashionable*, pp. 67-68.

(2) *Extrait des Mémoires d'un Lion*, dans *La Mode*, 15 juin 1842. — Déjà en ce temps les Anglaises s'habillaient à Paris, mais déjà sans succès. « C'est en vain, nous dit l'une d'elles, qu'une lady appelle à son secours toutes les tailleuses, coiffeuses, modistes, couturières et lingères de la ville ; tout l'avantage qu'elle recueillera de sa peine, après qu'elle aura acheté, fait faire et mis ce qu'on lui aura indiqué, sera d'entendre une grisette dire à l'autre dans la première boutique où elle entrera : — « Cette dame anglaise désire telle ou telle chose », et cela avant que la pauvre femme ait eu le temps de dire un mot qui ait pu la faire reconnaître à son accent. Et ce ne sont pas seulement les Français qui nous reconnaissent avec cette facilité... Non, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que nous nous reconnaissions les unes les autres dès le premier moment ». (Mme Trollope, *Paris et les parisiens en 1835*, II, pp. 165-166).

Mais cette imitation des mœurs britanniques, cette anglomanie était alors bien plus superficielle qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle se manifestait exclusivement dans les costumes, les gestes, l'aspect extérieur ; on n'avait pas encore entrepris de prouver sans rire « à quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ». L'idée de sport elle-même était restée tout à fait étrangère à ces merveilleux qui s'entretenaient si passionnément de leurs « haques » (1) et de leurs « tilburys », de leurs « coursiers d'Albion » et de leurs « jockeis ». Assurément tous paraissaient assidûment aux courses qui se donnaient au Champ-de-Mars, et chaque année plusieurs centaines de fashionables parcouraient en *landow* et en *briska* la route de Paris à Chantilly pour assister au Prix du Jockey-Club. Mais c'était bien plus par snobisme que par goût véritable. En réalité pas un de ces « sportmans » n'approchait de ce capitaine Rag, dont Thackeray nous a donné un très touchant tableau (2), et si l'élégant comte de Caylus, que nous présente Stendhal (3), éprouve un si furieux amour pour ses chevaux

(1) Eug. Sue, *Arthur*, p. 176.
(2) *Le livre des snobs*, chap. X.
(3) *Le Rouge et le Noir* (éd. Lemerre) t. II, p. 105.

qu'il ne saurait déjeûner ailleurs que dans son écurie même, c'est, n'en doutons pas, que « cette grande passion, jointe à l'habitude de ne jamais rire, lui donne beaucoup de considération auprès de ses amis ». Certainement la grave Société d'Encouragement n'aurait pu subsister, si elle n'avait eu l'idée de fonder le joyeux Jockey-Club (1). Enfin nous savons que ces gentlemen, qui se plaisaient à faire admirer aux Champs-Elysées leurs costumes de cheval, n'aimaient guère de monter dans les steeple-chases : « En France la course de haies n'a jusqu'à présent trouvé que peu de *riders*, disait un journal (2) : pourquoi s'exposer à des dangers inutiles ? »

Et quand les courses étaient au fond tellement peu appréciées, combien les autres sports l'étaient moins encore ! En 1906, il est de bon ton de se montrer sportsman : les épaules se portent larges. Mais il n'en allait pas ainsi au temps de nos grand'mères : leurs romantiques héros n'étaient pas des athlètes, et j'imagine qu'il eût été presque indécent de leur paraître

(1) V. le chap. suivant.

(2) *La Mode*, 15 juin 1843. — Aux courses de Versailles, l'un des deux gentlemen-riders étant tombé, l'autre prit le trot pour attendre que son concurrent se fût remis en selle. *(Ibid.)* Voilà une courtoisie qui paraît bien désuète.

trop vigoureux (1). Voyez plutôt les estampes : tous ces jeunes dandys ont des tailles de guêpe, des yeux mélancoliques et des boucles touchantes, mais leurs épaules sont étroites et rondes comme celles des femmes. Quelquefois ils font un peu d'escrime, à cause du duel qui est extrêmement poétique (2). En revanche la boxe leur paraît un « spectacle ignoble (3) », et ils ignorent même les autres sports ; aucune émulation, aucun goût pour l'effort musculaire : « Je me demande même si l'homme est fait pour marcher », disait assez sérieusement le docteur Véron (4).

Voilà pourquoi lord Seymour qui s'intéressait passionnément et exclusivement aux exercices physiques étonna ses très anglomanes, mais

(1) En 1866 encore, Edouard Fournier n'a pas assez d'indignation contre l'impudeur de ces femmes qui « s'en vont admirer aux Champs-Elysées ces lutteurs demi-nus dont parle Alfred de Musset, ou dans le Cirque cet acrobate au hardi trapèze, dont les *Mémoires galants* resteront un des signes de notre triste époque » (*La comédie de J. de La Bruyère,* I, pp. 111-2). Alfred de Musset (*Il ne faut jurer de rien*, acte I, scène I) : « La mène-t-on, après un bon dîner, les soirs d'été, quand le vent est au sud, voir lutter aux Champs-Elysées, dix ou douze gaillards nus aux épaules carrées ? » demande ironiquement Valentin à propos de la jeune fille que son oncle veut lui faire épouser.

(2) Encore qu'on se battît le plus souvent au pistolet. Voy. R. de Beauvoir, dans *La Mode,* 11 juillet 1840.

(3) *Journal des Haras,* juillet 1838, p. 286. — A. Cler, *La comédie à cheval* (Paris, 1845, in-12), p. 86.

(4) *Mémoires d'un bourgeois de Paris,* I, p. 87.

très peu anglais contemporains. Ceux-ci n'arrivaient pas à comprendre qu'un homme portant un nom illustre et jouissant d'une grande fortune pût user sa vie à faire des armes, à monter à cheval, à s'entraîner à la boxe et aux poids, et à suivre des combats de dogues à la barrière du Combat au milieu des voyous et des débardeurs (1). Ils lui eussent facilement passé son écurie de courses, luxe élégant et qu'il avait mis à la mode, mais comment auraient-ils pu s'expliquer son goût pour les jeux violents, pour les « acrobates », pour le « pugilat » ? C'est avec une espèce d'horreur que Villemessant fait allusion au « monstrueux développement » de son biceps qui mesurait, dit-il, « cinquante-deux centimètres, la grosseur de la taille ordinaire d'une jeune fille (2) ».

Et cependant Seymour, en dépit — ou plutôt à cause — de ses goûts excentriques, était à la mode, et les élégants fréquentaient assidument la salle d'armes qu'il avait établie dans son hôtel (3). C'était là le lieu de réunion le plus

(1) Villemessant, *Mémoires*, I, p. 238.

(2) T. I, pp. 214-5. — « Il avait acquis un développement musculaire qui n'était plus en rapport avec sa taille » (Alton-Shée, *Mémoires*, I, p. 137).

(3) Situé au coin de la rue Taitbout, actuellement le n° 24 du boulevard des Italiens. — On trouvera une description de la salle d'armes de lord Seymour dans les *Souvenirs du*

fashionable de Paris. N'oublions pas, en effet, qu'avant la fondation du Jockey-Club il n'y avait que trois ou quatre cercles, composés d'hommes graves, et l'on y parlait politique avec abus : les lions en étaient réduits à se donner rendez-vous au Café de Paris où l'on jouait souvent après dîner (1), ou bien ils se rencontraient chez lord Seymour. Celui-ci recevait, avec sa politesse un peu caustique, dans trois grandes pièces dont il avait fait une sorte de gymnase. Une fois présentés au maître de la maison, les amateurs trouvaient là, trois fois par semaine, fleurets, sabres, cannes et gants de boxe. Des cabinets de toilette et des valets de chambre spéciaux étaient à leur disposition (2). Ils pouvaient s'escrimer à leur aise contre les plus forts maîtres d'armes du temps (3), et lutter

Marquis de Floranges publiés par Marcel Boulenger (Paris, 1906, in-12). Ce marquis de Floranges n'a laissé aucune trace dans l'histoire, et ses *Souvenirs* sont si délicats et si charmants qu'on les croirait écrits par Marcel Boulenger lui-même. Nous nous garderons donc, par prudence, d'y puiser aucun renseignement... Mais quel dommage !

(1) Voyez le chapitre suivant.

(2) Villemessant, *Mémoires*, I, p. 219.

(3) Le chef de la salle de lord Seymour fut d'abord Roussel que remplaça Bertrand aidé de Prévost. Gâtechair père et fils, Grisier père et fils, Cordelois, les frères Lozès, tous les bons maîtres parisiens venaient tirer chez Seymour, où ils rencontraient des amateurs comme le marquis de

avec leur hôte lui-même, qui boxait et tirait au fleuret avec autant d'habileté qu'il montait à cheval et conduisait ses *four in hands*. Les Parisiens se pressaient avec étonnement à ces réceptions, non point certes par amour du sport, mais par curiosité, par snobisme, enfin parce que les fauteuils y étaient accueillants, la société fashionable et les cigares merveilleux.

Car c'est lord Seymour qui, plus que nul autre, généralisa l'habitude de fumer (1). Jusqu'en 1832 environ, les fumeurs étaient rares, et ils se cachaient dans des chambres soigneusement closes pour se livrer à leur délicieuse et malodorante passion (2). Mais peu à peu des élégants ne craignirent plus de se montrer dans la rue le cigare à la bouche, et bientôt il fut admis qu'un jeune homme vraiment « Buckingham » ne pouvait se dispenser de griller du pétun. D'ailleurs cette mode ne s'établit pas sans que s'en plaignissent les

l'Aigle, le baron de Bazancourt, le marquis du Hallays, Delebecque, Lehmann, le comte de Caen, etc. (Villemessant, I, pp. 219-220).

(1) Alton-Shée, *Mémoires*, p. 138.

(2) Comtesse Dash, *Mémoires*, III, pp. 249-250. — A. Karr, *Les Guêpes*, janvier 1840, pp. 92 sq. — En octobre 1836, Barbey d'Aurevilly note comme un exploit, dans son *Premier Memorandum* (p. 59) : « Fumé, pour ma part, *quatre cigarettes* ».

femmes qui en étaient victimes. En 1837, madame de Girardin constate avec étonnement et scandale que, dans certaines « maisons fashionables », on va jusqu'à faire aménager « une salle à fumer comme on a une salle à manger (1) ». Et deux ans plus tard, le spirituel vicomte de Launay déplore amèrement la « vapeur cigarine » qui empeste le boulevard des Italiens et change instantanément, chez Tortoni, les glacès aux fraises en sorbets à la nicotine (2).

Le bureau de tabac à la mode sous Louis-Philippe était situé sur le Boulevard, entre la rue Laffitte et la rue Le Peletier, à côté du Café Riche. Là Alfred de Musset venait, dit-on, deux fois par jour, attiré par les yeux éclatants d'une certaine demoiselle blonde. Là les « gants jaunes » achetaient, pour quatre sous, des cigares de la Havane « bien supérieurs à ceux qu'il faut aujourd'hui payer seize ou dix-huit sous (3) ». Mais que pouvaient être ces *puros* à côté de ceux que lord Seymour offrait aux heureux mortels admis dans son gymnase ! Ceux-là, il les avait choisis lui-même, il les avait

(1) Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, 8 février 1837.
(2) *Ibid.*, 26 juillet 1839.
(3) Claudin, *Souvenirs*, p. 20.

laissés mûrir pendant des mois dans des boîtes de chêne munies de compartiments en plomb, puis examinés et contrôlés à nouveau, déposés enfin dans des armoires aérées par des ventilateurs et dans des tiroirs délicatement parfumés au laurier et à la vanille (1). Sans nul doute, de pareils cigares étaient fort propres à lui faire pardonner certaines facéties d'un goût douteux auxquelles il se complaisait un peu trop...

Aussi rencontrait-on dans sa salle d'armes, à côté du comte d'Alton-Shée et du beau prince Belgiojoso, ce marquis de Saint-Cricq, à moitié fou, qui se faisait promener en fiacre, tenant son cheval en laisse par la portière, et qui commandait des chevaux de poste pour aller de la rue de la Chaussée-d'Antin, où il habitait, jusqu'au Café Anglais. Un soir de pluie, au Théâtre-Français, mécontent de voir le public applaudir une pièce qu'il trouvait fort détestable, « il sortit pendant le dernier acte et loua toutes les voitures qui attendaient à la porte. Cela fait, il vint reprendre sa place, et, au plus fort des bravos qui partaient de tous les coins de la salle : — « Applaudissez, dit-il tout haut

(1) Villemessant, t. I, p. 266. — Lorsqu'il mourut, en 1859, on trouva dans ses armoires, paraît-il, des cigares achetés en 1820 et 1822 (*Figaro*, 15 janvier 1860).

en se levant, applaudissez, tas de béotiens : vous serez tous mouillés pour retourner chez vous. » Au Café Anglais, il versait soigneusement la salière dans son thé, puis s'étonnait de le trouver âcre et faisait venir le garçon pour qu'il y goûtât; ou bien il se coiffait gravement d'un saladier. Vers la fin de sa vie, on ne le laissait plus sortir qu'accompagné d'un valet de pied, mais l'on rencontrait partout « sa figure rouge comme une praline encadrée de favoris blancs », et son chapeau incliné à 45 degrés (1).

Non loin de Saint-Cricq, l'étonnant major Frazer contait quelque savoureuse histoire qu'il entremêlait de citations latines. Ce personnage, fait pour ravir M. de Stendhal, était né en Portugal d'une famille noble, écossaise et catholique, et avait fait sa carrière militaire en Russie. Il poussait le goût du mystère jusqu'à un tel point qu'à personne il n'avait jamais dit son âge, et à bien peu des détails sur sa vie. Il habitait, sur le Boulevard, un entresol meublé

(1) Ch. Yriarte, *Paris grotesque ou les célébrités de la rue* (Paris, 1864, in-8). — Lorédan Larchey, *Les excentriques*. — Claudin, *Souvenirs*, p. 6. — Villemessant, t. I, p. 220. — Roger de Beauvoir, *Les soupeurs de mon temps*, pp. 1 sq. — Alfred Delvau, *Les lions du jour* (Paris, 1867, in-12), pp. 65-68.

principalement d'un lit de fer, et teignait soigneusement en noir d'ébène ses cheveux et sa barbe blonds, sans qu'on ait jamais pu s'expliquer les raisons d'un tel usage. Petit et robuste, avec une figure en cuir de Cordoue éclairée par deux yeux bleus très doux, il ne paraissait jamais que sanglé dans une redingote courte et revêtu d'un pantalon à la cosaque fort bizarre, et qu'il coupait lui-même, dit-on. D'ailleurs, il montait à cheval dans la perfection, parlait fort bien neuf langues, contait le plus spirituellement du monde, fumait et chiquait sans discontinuer, buvait considérablement, possédait une mémoire extraordinaire, et était bon latiniste. « Que de fois, à jeûn, Jules Janin a échangé de l'Horace avec le major ! » Parisien endurci, Frazer vivait exactement entre la rue Laffitte et la Chaussée-d'Antin, entre le Café Riche et le Café Foy, et il ne sortait de ces parages que pour gagner quelque pari comme celui de couvrir, cinq jours de suite, quarante lieues à franc étrier. Sur la fin de sa vie, ce centaure latiniste avait pris goût aux affaires et il mourut administrateur de plusieurs lignes de chemin de fer (1).

(1) Alton-Shée, *Mémoires*, t. I, pp. 96-103. — M[me] de Bassanville, *Salons d'autrefois*, t. IV, pp. 119-126 (d'après

Outre Saint-Cricq et Frazer, on voyait encore chez lord Seymour : M. de Normandie, roux, triste et anglomane, le meilleur gentleman-rider de son temps (1) ; le marquis du Hallays viveur et duelliste célèbre (2); Lehmann, le mari de cette belle madame Lehmann qui avait soin d'emporter son contrat de mariage dans sa poche quand elle allait chez la marquise de Guadalcazar, parce que, disait-elle : — « Une maîtresse de maison, à Paris où la société est si mêlée, est toujours bien aise de savoir qui elle reçoit chez elle (3) » ; le prince de la Moskowa, qui avait épousé Mlle Laffitte et siégea sans vergogne, en 1840, à la Chambre des Pairs qui avait condamné le maréchal Ney (4) ; Horace de Vieil-Castel, connu pour divers livres à scandale et ami de Seymour jusqu'à sa mort (5) ; bref presque tous les habitués du Café de Paris.

Or, parmi ces jeunes gens à la taille mince

Nestor Roqueplan). — Claudin, *Mes souvenirs*, p. 25. — *La Mode*, juillet 1836, pp. 19-20. — Mme Jaubert, *Souvenirs*, pass.

(1) Alton-Shée, t. I, pp. 138-139. — Yriarte, *Cercles de Paris*, pp. 93-94.

(2) Voy. plus haut.

(3) Villemessant, t. I, p. 220.

(4) Alton-Shée, t. I, p. 140.

(5) Voy. ses *Mémoires*.

et à la chevelure bouclée, il n'en était guère qui pussent rivaliser avec leur hôte pour la force physique et l'adresse. Au reste, ils s'en souciaient peu. Dans la salle d'armes, tout en fumant les incomparables cigares, on causait, on riait et on plaisantait plus qu'on ne cassait de fleurets ou qu'on n'usait de gants de boxe. On pariait surtout. C'était la grande mode, la folie du moment, le dernier genre anglais et fashionable. Tout était matière à gageure, depuis les jambes de Mademoiselle Taglioni ou le prochain discours de M. Thiers, jusqu'aux exploits hippiques des jeunes gentlemen-riders de l'époque. Maxim Caccia pariait cinquante louis avec lord Seymour qu'il réussirait à traverser le bois de Boulogne sur un cheval à poil, au trot anglais seulement, sans interrompre sa course et sans galoper ; si le cheval prenait le galop, Caccia devait le ramener au point où il avait changé d'allure et le faire repartir en trottant (1). Un autre jour, c'était le major Frazer qui s'engageait à parcourir à franc étrier, pendant trois jours consécutifs, cinq fois le tour du Bois de Boulogne, c'est-à-dire « environ soixante-quinze lieues (2) »... Mais

(1) *La Mode*, 11 avril 1840, p. 51.
(2) Th. Bryon, *Calendrier des Courses* (1834), p. 329.

la plupart des paris portaient sur les courses de chevaux, alors dans tout l'éclat de leur nouvelle mode, et dont lord Seymour s'était constitué le défenseur et le Mécène.

IV

Les premières courses organisées régulièrement à l'anglaise avaient eu lieu sous le règne de Louis XVI. En 1775 et pendant quelques années, elles attirèrent dans la plaine des Sablons un public considérable, curieux de voir les « jaquets » en vert pomme galonné de rose, en rose galonné de noir, en bleu et chamois, mener à la victoire les chevaux du comte d'Artois, du duc de Chartres ou du duc de Fitz-James. Mais peu à peu la reine Marie-Antoinette se lassa de ce divertissement, les courtisans cessèrent de l'aimer avec elle, et en 1790 les journaux ne s'en occupaient plus que pour relater des accidents comme celui qui faillit arriver à Vincennes, où le prince de Monaco manqua d'être pendu pour avoir prié un peu trop vivement un citoyen de se ranger.

— Quelques années plus tard, le Directoire organisa des jeux à l'antique pour célébrer les fêtes de la Liberté : des piétons, des cavaliers, des chars s'élancèrent au Champ-de-Mars sur trois pistes concentriques. Les concurrents portaient des écharpes, des chapeaux à plumes et des manteaux flottants. Mais, en dépit de tous ces ornements, le succès fut mince. — Et quand à son tour Napoléon, soucieux d'encourager l'élevage français, entreprit de ressusciter les courses de chevaux, il ne réussit pas davantage : plusieurs fois, le grand prix de Paris ne se put disputer faute de partants, si bien que l'on y renonça après 1812. Malgré tous les décrets, les courses n'étaient pas à la mode. Pour qu'elles obtinssent la vogue, il fallut que le comte d'Artois, l'organisateur des réunions de 1775, fût devenu le roi Charles X, et que l'anglomanie régnât définitivement sur le monde des snobs avec lui (1).

Vers 1827, à l'époque où Henry Seymour commença de faire courir (2), tout ce qui se

(1) Comte G. de Contades, *Bibliographie sportive : les courses de chevaux en France* (Paris 1892, in-8). — Fr. Masson, *Jadis* (Paris, 1905, in-12), pp. 137-155. — Jacques Delimal, *Courses de chevaux sous Louis XVI*, dans le Supplément du *Figaro*, 24 mars 1906. Etc.

(2) Th. Bryon, *Calendrier des courses de chevaux, ou Racing calendar français...* (Paris, 1834, in-8). —

piquait d'élégance se devait d'aimer passionnément « les plaisirs du turf ». Mais c'était là un divertissement de dandys, que le public ne goûtait guère, et où d'ailleurs il n'était que rarement convié. Chaque année, au printemps et à l'automne, des courses officielles avaient lieu sur le Champ-de-Mars. La piste, délimitée par des cordes, passait au pied de l'Ecole militaire. Une foule assez clairsemée, contenue par des gardes à cheval, montait alors sur les talus verdoyants qui entouraient l'hippodrome. Quelquefois la famille royale daignait se rendre dans un pavillon établi auprès de l'arrivée (1). Cependant les chevaux engagés étaient en petit nombre, et leurs victoires ne suscitaient aucun enthousiasme, car le public ne comprenait pas grand'chose au spectacle...

Plus fréquemment, des courses avaient lieu au Bois de Boulogne. Mais c'étaient des poules, des matches entre particuliers, et non des épreuves ouvertes et officielles. Lord Seymour, MM. de la Bastide, Walewski,

P. d'Ivoi, dans le *Figaro*, 23 août 1859. — C'est par erreur que Chapus (*Le turf*, p. 15) dit que ce fut en 1820 : Seymour n'avait alors que 15 ans.

(1) Fenimore Cooper, *Souvenirs d'Europe : France* (Paris, 1838, in-12, 3 vol.), pp. 177-8. — Beaumont-Vassy, *Salons de Paris*, pp. 147-8. — Voy. à la Bibliothèque nationale de nombreuses estampes.



L'ARRIVÉE

(Bibliothèque Nationale)

Charles Laffitte, des marchands de chevaux même, comme Crémieux, se réunissaient pour faire galoper leurs chevaux. Des paris s'engageaient, qui n'étaient pas fort élevés : cinq cents francs semblaient une grosse somme aux joueurs de cette époque, et s'ils parlaient assez couramment de cinq cents louis, c'était là, paraît-il, une exagération convenue et dont les intéressés savaient que penser (1).

Aujourd'hui, le rond de Mortemart, où les sportsmen de 1828 se donnaient ordinairement rendez-vous, n'existe plus. Mais que reste-t-il, à vrai dire, du Bois de Boulogne, tel que l'ont connu les sujets du roi Louis-Philippe ? Il était alors clos de murs. De grandes allées uniformément droites traversaient de part en part sa végétation pauvre, grise et rabougrie. Çà et là apparaissaient à travers les arbres les clairières poudreuses où les alliés de 1815 avaient campé. Les parisiens ne se promenaient guère dans cet aride paysage, mal rafraîchi par les eaux lourdes de la mare d'Auteuil. Aussi bien c'était un voyage pour s'y rendre. Il fallait gravir les Champs-Elysées, presque champêtres à l'époque (2), passer en vue de cette louche

(1) *La Mode*, 1829, pp. 182-8.
(2) Augé de Lassus, *Les Champs-Elysées*.

allée des Veuves qui est maintenant l'avenue Montaigne, franchir l'octroi à la barrière de l'Etoile, suivre une longue route postale, bordée de masures et de terrains vagues, boueuse et défoncée l'hiver, poussiéreuse et aveuglante sous le soleil, qui est devenue notre allée du Bois. « Les cochers de bonne maison regimbaient contre une telle corvée. Ils prétextaient d'un accident subit : un cheval qui boitait sans qu'on sût du tout comment ; un harnais qui venait de rompre. Ce lieu était réputé sauvage, on y associait, comme si l'on fût encore au temps des ménestrels, des images de guet-apens, d'assassinats (1). »

Depuis 1853 (2), le Bois s'est transformé, embelli et comme humanisé. On y a planté de grands arbres et des arbustes de choix, creusé les deux lacs, créé des pelouses, construit des pavillons et des kiosques, dessiné des cours

(1) Daniel Stern (M[me] d'Agoult), *Mes souvenirs* (Paris, 1877, in-8), pp. 239-240.

(2) La Ville de Paris obtint par une loi du 13 juillet 1852 la cession du Bois de Boulogne. C'est en 1853 qu'on a commencé la métamorphose, qui a coûté 16.200.000 francs ; mais la Ville a vendu 10.400.000 francs de terrains et obtenu de l'Etat une subvention de 2.110.000 francs. La superficie a été portée de 676 à 873 hectares. L'approvisionnement d'eau est assuré par une conduite amenant les eaux de l'Ourcq, par le puits artésien de Passy terminé en 1861, qui fournit environ 10.000 mètres cubes par 24 heures, et par les eaux de la Seine élevées par les machines de Chaillot.

d'eau, disposé des cascades. Des routes sinueuses et agréables, empierrées pour les voitures, sablées pour les cavaliers, remplacent les longues allées poudreuses et monotones. Sur le rond de Mortemart s'élève maintenant une butte formée par les déblais provenant des deux lacs ; et, à l'endroit où lord Seymour et ses compagnons faisaient galoper leurs chevaux anglais, se dressent à présent les tribunes du champ de courses d'Auteuil.

Comment les sportsmen de 1828 eussent-ils pu prévoir que l'on créerait un jour ce magnifique hippodrome ? Même en 1833, on n'avait pas assez de railleries pour ceux qui prétendaient que les courses pouvaient être d'une utilité quelconque ; le public n'y venait guère et ne s'y intéressait pas. Sans le secours puissant que Seymour leur apporta, elles auraient passé de mode, et jamais elles ne se seraient acclimatées chez nous (1). Cela est si vrai qu'en 1842, lorsque le lord vendit son écurie et se retira du turf, beaucoup crurent que c'était la fin des courses : « Le sport repasse le détroit, écrivit la *Mode* ; il n'a pu se naturaliser chez nous (2). »

(1) Voy. le chap. suivant.
(2) *La Mode*, juin 1842, p. 134. — Cf. *Les Etrangers à Paris*, p. 10.

Seymour avait été le principal fondateur et le premier en date des présidents du Jockey-Club et de la Société d'Encouragement. Aussitôt élu, en 1834, il prit très à cœur les intérêts de la nouvelle Société (1). Mais deux ans plus tard, celui dont on a fait « Milord Arsouille » donnait sa démission parce que l'on soupait trop au Jockey-Club et que l'on s'y occupait moins du sport que l'on y jouait à la bouillotte (2). Il continua pourtant de faire courir. Ses écuries avaient un budget princier. Elles étaient dirigées par un Anglais nommé Carter (3), et se trouvaient à Sablonville, sur « le chemin de la Révolte, vis-à-vis de la porte Maillot, Bois de Boulogne (4) ». Il possédait, en 1836, un haras à Glatigny, où il importa un nombre considérable de chevaux anglais. Il fut propriétaire de *Miss Annette*, de *Frank*, de *Monarque* et de l'étalon *Royal-Oak*, dont la saillie valait alors la somme *énorme* de 250 francs, « plus dix francs pour le groom (5) ». Sa casaque

(1) *Journal des Haras*, juillet 1834, p. 226.

(2) *L'Eleveur*, mars 1836, pp. 91-92.

(3) Sans doute l'ancêtre des Carter, entraîneurs de père en fils, dont plusieurs générations sont encore établies à Chantilly.

(4) *Journal des Haras*, décembre 1836, p. 190.

(5) *L'Eleveur*, mars 1836, p. 96.

orange à toque noire (1) gagna le prix du Jockey-Club la première fois qu'on le disputa, en mars 1836 (2) ; et elle le remporta encore en 1837, en 1838 et en 1841. — A cette époque Seymour lui-même ne montait plus que rarement à cheval, fût-ce pour se promener au Bois (3), mais il conduisait toujours admirablement. C'est lui qui gagna un pari contre Embury, « le plus adroit cocher d'Angleterre », en suivant dans un break à quatre chevaux tous les tournants, cercles, voltes d'une voiture attelée d'un seul cheval, et si exactement que ses roues passaient sur les traces mêmes de celles de son adversaire (4)...

Et pourtant, un beau jour, ce gentleman dont le turf et les pur-sangs semblaient être la seule passion renonça subitement aux courses. En 1840, le prix du Jockey-Club fut gagné par *Tontine* à M. Aumont, grand éleveur normand, devant *Jenny* à lord Seymour. Celui-ci, accueillant des bruits répandus par un groom renvoyé, accusa son vainqueur d'avoir fait courir sous le nom de *Tontine* un autre cheval.

(1) *L'Eleveur*, mai 1835, pp. 17-18.
(2) Voy. plus loin.
(3) Voy. Bryon, *Calendrier des courses.*
(4) Paul d'Ivoi, dans le *Figaro*, 16 décembre 1859.

Le Comité des courses ouvrit une enquête et conclut à l'innocence de M. Aumont. Aussitôt Seymour, furieux, vendit son haras et porta l'affaire devant les tribunaux. Les juges lui donnèrent tort à nouveau (1). Dès lors, c'en fut fait : l'orgueilleux lord, qui ne voulait pas s'être trompé, cessa de s'intéresser aux courses, et, le 22 juin 1842, il se défit aux enchères publiques de ses derniers pur-sangs (2).

V

Car Seymour avait un amour-propre incroyable, forcené, presque maladif. C'est passionnément qu'il désirait de gagner : la moindre

(1) *Journal des Haras*, juin, juillet, août, septembre, novembre 1840.

(2) Les chevaux qui atteignirent les plus hauts prix furent *Florence*, pouliche alezane de cinq ans, vendue 7.000 fr., *Serrogins*, neuf ans, 4.900 fr., et *Eliezer*, quatre ans, 6.700 fr. Les autres chevaux se vendirent à des prix variant entre 1.520 et 300 fr., selon qu'ils étaient ou non engagés dans les grandes épreuves (*La Mode*, juin 1842, pp. 434-5). On était alors loin des 900.000 fr. dont M. Edmond Blanc a payé *Flying-Fox*, voici quelques années.

défaite lui était insupportable. « Afin d'être sans rival en quelque chose, il avait exercé pendant des années le petit doigt de sa main droite, au point de lever avec ce seul doigt un poids de 100 livres à la hauteur de son épaule, de telle sorte que sa main entière eût porté à peine davantage. Dans le même but, il avait étudié à fond les difficultés grammaticales de la langue française et proposait à tous venants des paris sur l'orthographe de certains mots (1) ». S'il sortait en voiture, il lui fallait dépasser tout le monde et à tout prix : il dépensa « plus de cent mille francs » en trotteurs, assure-t-on, afin de battre un tilbury bien attelé qu'il rencontrait souvent sur son chemin et qu'il ne put jamais *brûler*. Même, un jour, il ne craignit pas de couper l'équipage de Charles X : le soir même il recevait l'ordre de quitter la France, et il lui fallait mettre tous ses amis en campagne pour obtenir son pardon (2).

De même, il ne pouvait supporter d'être trompé. L'idée que quelqu'un se targuerait de l'avoir dupé, lui, lord Seymour, exaspérait son amour-propre. Un soir qu'il avait perdu

(1) Alton-Shée, *Mémoires*, I, pp. 137-138

(2) Villemessant, I, pp. 262-3, d'où j'ai tiré beaucoup des traits qui suivent.

quelque argent à son cercle contre un gentleman dont le bonheur lui avait paru un peu trop constant, il acheta toutes les cartes qui avaient servi à la partie ; puis il manda chez lui à grands frais le plus célèbre prestidigitateur du temps et il le pria d'examiner les jeux. Or, ses soupçons étaient fondés, paraît-il : les cartes étaient *tarotées*. Il ne crut pas trop cher d'avoir payé cette révélation par une somme supérieure peut-être à celle qu'il avait perdue. Mais il garda sa découverte secrète, et il s'abstint seulement de jouer, laissant le grec continuer ses exploits : il ne lui paraissait point mauvais que ses collègues de cercle fussent volés, puisque lui-même l'avait été (1).

Les emprunteurs, les inventeurs, les placiers qu'attirait sa fortune colossale, n'avaient pas beau jeu avec lui. On raconte qu'il s'était fait peindre en Saint Sébastien, tout transpercé de *carottes* : parmi ses bourreaux, figuraient la plupart de ses amis, presque tous ses domestiques ; au centre du tableau « une charmante petite danseuse, connue de tout Paris », considérait, en riant joyeusement, le légume qu'elle

(1) J'avoue d'ailleurs que cette histoire, rapportée par Villemessant, pp. 267-8, ne me paraît pas trop vraisemblable : ce n'est pas, à coup sûr, lord Seymour qui s'en était vanté.

venait de lui passer à travers le corps. Cette peinture se trouvait dans un réduit, cachée derrière un rideau ; s'il sentait que le quémandeur commençait à l'attendrir, Seymour s'absentait quelques instants, allait contempler son tableau, et revenait, dit-on, plus inébranlable et plus ferme que jamais.

Il se méfiait infiniment des mille « infortunes touchantes » en faveur desquelles on venait l'implorer. Et certes ce n'était point qu'il fût avare. Il aimait à couvrir d'or un mendiant rencontré sur son chemin, une fille ramassée sur le boulevard. Il envoyait son aumône à une souscription publique (1), ou bien il soulageait une infortune dûment vérifiée (2). Mais il ne voulait pas être « tapé » ou « carotté », comme on dit. Ce souci médiocre arrêtait facilement sa bienfaisance, et s'il fut souvent généreux, il ne se montra jamais charitable.

D'ailleurs on sent en ce Seymour une sorte de misanthropie passionnée qui n'est pas une attitude. Sans doute, quand il s'est amusé à faire riche pour huit jours quelque saltimbanque,

(1) En faveur des pêcheurs d'Etretat (A. Karr, *Le Livre de bord*, t. II, p. 240).

(2) Lettre à Eugène Sue, dans le dossier des lettres reçues par celui-ci après la publication des *Mystères de Paris* (Bibliothèque de l'histoire de la Ville de Paris).

c'est avec un cynisme un peu voyant qu'il déclare ensuite : « Voilà un mauvais grain qui germera ». Mais il ne faut pas voir ici l'affectation et la boutade d'un Dandy. Seymour est réellement aigri, on dirait qu'il a une revanche à prendre sur l'humanité : en vérité il se plaît à voir souffrir ; il affectionne ces mauvaises farces qui blessent, qui humilient, qui rendent ridicules ; il mystifie jusqu'à la cruauté ses familiers et ses inférieurs, qu'il couvre d'or dédaigneusement, ensuite, pour les consoler ; il aime de promettre une grosse somme à quelque pauvre diable sous la condition d'accomplir une besogne pénible ou rebutante, puis, quand il le voit les yeux pleins de larmes, la bouche haineuse, il rit, il paye et il s'en va.

Ainsi les membres du Jockey protégeaient un certain Granger qui avait été assez riche et se trouvait dans la misère ; notre lord le conduisait chez Tortoni : — « Je parie dix louis que vous ne mangez pas dix glaces de suite dans un saladier ». Granger acceptait la gageure, et subissait pour 200 francs un véritable supplice de la question. — Ou encore Seymour emmenait le chef de sa salle d'armes, Roussel, à la barrière du Combat. Là se donnaient d'assez répugnants combats de dogues

contre des ânes ou des ours muselés ; après la bataille, on lâchait des rats et des chiens terriers dans l'arène, au grand dégoût de Roussel, à qui la vue des rats causait une défaillance nerveuse, et à la grande joie du lord. Un jour, Seymour propose mille francs au maître d'armes, s'il consent à descendre dans le cirque au milieu des rongeurs. Le prévôt, tenté par la somme, accepte. D'abord tout se passe à merveille, mais subitement on lance un chien sur les rats : ceux-ci, affolés, se sauvent de toutes parts, s'efforcent de grimper sur les murs, et quelques-uns, dans leur terreur, montent sur les habits et jusque sur la figure du pauvre diable qui s'évanouit au grand plaisir de la populace. Seymour était ravi. Plus tard il le fut moins, car le prévôt voulut le tuer.

Or, pas plus que ses subalternes, les amis du lord n'étaient à l'abri de ses facéties. La plupart sont grossières, quelques autres vraiment comiques, mais dans toutes on démêle ce goût pour la souffrance d'autrui, cette petite pointe de sadisme moral. Ainsi Arsène Houssaye raconte (1) qu'après la mort de sa femme,

(1) *Confessions,* III, pp. 380-1.

il loua à notre lord son petit hôtel de la montagne Beaujon. « Henry Seymour, qui devait me payer 20.000 francs de loyer. me dit : « — Les poissons rouges de l'aquarium m'appartiennent ? — Si vous voulez », lui répondis-je. Or le lendemain comme j'étais retourné pour un pélerinage dans le jardin avec mon fils, poursuivant mon cher souvenir, Henry Seymour me demanda si je voulais déjeûner avec lui. L'enfant m'entraîna à table, car il avait faim pour moi et pour lui. Or savez-vous ce que nous offrit alors mon étrange locataire ? Vous devinez : les poissons rouges. *J'étais furieux tout en voulant rire :* — « Vous n'aviez pas le droit de faire cuire mes poissons. — J'en avais le droit puisqu'ils sont dans le bail ; mais savez-vous pourquoi je les ai mis au feu ? J'avais deux raisons : la première, c'est que, voyant les écrevisses devenir rouges en cuisant, je voulais savoir si les poissons rouges devenaient blancs dans la poële à frire. La seconde, c'est qu'il me fallait les nourrir pendant toute une année. Mais je connais votre droit comme le mien, dans un an je vous en achèterai d'autres... »

Et combien des familiers de Seymour ont subi de ces mystifications purgatives qu'il affectionnait ! Un matin, par une chaleur caniculaire, il

offre à l'un de ses visiteurs de se rafraîchir : le malheureux accepte sans défiance — et vide d'un seul trait un verre de la limonade récemment inventée par Roger. Une autre fois, Seymour envoie en présent au fils d'une de ses connaissances toute une voiture de bonbons. « Selon les intentions du donateur, le petit garçon fit une distribution générale à ses camarades de classe, au nombre de plus de deux cents, à ses professeurs, aux maîtres d'étude, etc. Quelques heures après, ce n'étaient que coliques et grincements de dents. On crut un moment à une invasion subite du choléra. Tous les bonbons étaient saturés d'un violent purgatif. On juge des ravages. » Cela put être assez comique. Mais l'auteur de la plaisanterie n'évita qu'à grand'peine d'être traduit en police correctionnelle...

Arrêtons-nous là : on n'en finirait point de narrer les mille facéties, plus sottes encore, qui distrayaient lord Seymour. Ce gentleman s'amusait à saupoudrer de poil à gratter les vêtements d'un malheureux prévôt qu'il avait convié à sa salle d'armes. Et pourtant il avait des lettres (1) et beaucoup d'esprit. On lui prête quelques

(1) Il avait « une véritable passion pour les poètes de l'antiquité » (*Figaro*, 22 août 1859).

mots d'une causticité terrible. C'est lui qui dit, un jour, à une de ses maîtresses : — « Chère belle, mettez donc mes bottes à la porte... C'est un service qu'elles vous rendront un de ces jours. » — Chez une autre, fort entichée de ses aïeux qui, à l'en croire, avaient été aux croisades, il trouva une tabatière; le lendemain, il lui envoyait ce billet de rupture : « Madame, quand je loue une croisée, je ne la prends jamais à tabatière ». Et quelle lettre plus dédaigneuse pourrait-on écrire à une femme que celle-ci :

24 janvier 1837

Ma chère Claire,

Venez demain à Sablonville à 9 heures du matin, John vous introduira dans ma chambre : asseyez-vous près de mon lit, et gardez-vous bien de me réveiller. Soyez assez bonne pour me regarder dormir. Vos beaux yeux me serviront de veilleuses et calmeront mon sommeil, qui est bien agité depuis quelque temps. Comptez sur ma reconnaissance.

Bien tout à vous,

Henry (1).

Ainsi, avec les femmes comme avec les hommes, Seymour se montre caustique, aigri,

(1) *Figaro*, 1er octobre 1859.

mauvais (1). Ses taquineries presque cruelles écartent ses amis : c'est avec une sorte de joie amère qu'il le constate, et cela le dispense de bien des scrupules. La crainte médiocre d'être dupé, suspend en lui toute bienveillance. Il affecte, avec le moins délicat des scepticismes, de ne croire à aucun sentiment désintéressé. Une femme qu'il a séduite et entretenue royalement, il la quitte subitement et sans lui assurer le moindre subside, si bien que la pauvrette se suicide. A sa mort, il ne laisse pas un sou vaillant à ses serviteurs, et Cocopani lui-même n'a rien : c'était un marquis italien, de noblesse authentique, que la misère avait réduit à se mettre en condition ; Seymour l'avait choisi entre tous pour courir devant sa voiture, et il ne lui épargnait pas les railleries sur son blason et ses ancêtres : Cocopani fabriquait l'eau de Cologne du maître, surveillait ses cigares, entretenait ses armes ; plusieurs années d'humiliations cruelles n'avancèrent pas le pauvre diable sur le chemin de la fortune.

En somme, ce qu'on découvre en ce Seymour,

(1) Il paraît cependant qu'il ne fut point sans avoir quelques succès féminins. Dans ses dernières années, il entretint avec une des « femmes les plus distinguées de Paris » — combien sont-elles ! — une correspondance platonique dont le *Figaro* du 17 septembre 1859 publie cinq lettres. Puis Vieil-Castel

c'est un homme qui se venge. Mais à quel propos ? Alton-Shée nous dit (1) que le revenu colossal dont le jeune lord s'était vu maître à sa majorité lui avait valu beaucoup d'amis, qui l'avaient beaucoup exploité. Orgueilleux et violent (2), s'étant toujours refusé à aller dans le monde, il était devenu une proie facile pour les aigrefins. « On avait usé et abusé de sa confiance, et, n'ayant pas en lui l'indulgence des natures supérieures, il avait tourné à la misanthropie. Il supposait le mal par vanité de n'être point dupe ». Et en effet Seymour trompé et berné avait dû souffrir cruellement dans son farouche amour-propre : sa misanthropie n'est peut-être que le dépit d'un jeune nabab vexé... Quant à sa causticité cynique, il avait de qui la tenir, comme nous allons le montrer.

(*Mémoires*, IV, 316-7), nous parle d'une marquise de Contades, qui aurait bien voulu l'épouser, et qui fit tout ce qu'il fallait pour cela — et même plus.

(1) *Mémoires*, I, p. 137.

(2) Un de ses divertissements favoris, dans sa jeunesse, était de monter sur le siège d'un fiacre : il revêtait le carrick du cocher et lançait le cheval au galop à travers les rues, accrochant et bousculant tout sur son passage. Puis il s'esquivait, laissant le cocher, grassement payé, se tirer d'affaire comme il l'entendrait.

VI

Lorsqu'en 1803, les hostilités reprirent contre l'Angleterre, un certain nombre d'Anglais, qui s'étaient attardés en France, furent faits prisonniers. Parmi eux on comptait le jeune lord Yarmouth, fils du deuxième marquis de Hertford, dandy des plus réussis et familier du prince de Galles (1). Il avait été arrêté à Calais, au moment qu'il s'apprêtait à rejoindre sa femme qui habitait Paris. On l'envoya à Verdun (2). Là il retrouva beaucoup de ses compatriotes, qui

(1) Né le 11 mars 1777, mort le 1er mars 1842. Il fut l'original du marquis de Steyne dans la *Foire aux Vanités* de Thackeray, et de lord Monmouth dans *Coningsby* de Disraëli. Il conserva ses manières à la Brummell jusqu'à un âge avancé. Au temps de son ambassade à Londres, Châteaubriand retrouvait en lord Palmerston « quelque chose de cette élégante politesse que George IV avait autrefois mise à la mode, et dont le marquis d'Hertford présentait encore le type suranné » (Marcellus, *Châteaubriand et son temps*, p. 267). — Voy. Gronow, *Reminiscences and anecdotes*, t. II, p. 323. — Sur la généalogie compliquée de la famille Seymour, voy. H. Saint-Maur, *Annals of the Seymours being a history of the Seymour family*... London, 1902, in-8.

(2) Archives nationales, F7 6339, Dossier 7170 — rapports de police d'où je tire les renseignements qui suivent.

s'y voyaient, comme lui, soumis à la surveillance de la police, mais libres de se promener par la ville, sous condition de n'en point sortir. Après s'être accordé le plaisir de maudire ce Bonaparte qui le tenait prisonnier, Yarmouth entreprit de se distraire du mieux possible. Il se fit admettre au club que ses co-détenus avaient fondé chez un certain Comannon ; puis il se mit à fréquenter assidûment les maisons de jeu, gagnant une fois jusqu'à 300.000 fr. ; enfin il s'occupa fort à plaire aux dames de Verdun (1). Mais ce n'étaient là que des plaisirs assez fades pour un habitué du White's Club, et en dépit de ses efforts, notre jeune « maccarony » devait s'ennuyer considérablement.

(1) Lord Yarmouth, qui a obtenu la permission de passer quelques jours à Clermont (Meuse), y arrive dans une voiture attelée de trois chevaux de poste, le 20 février 1804. La veille, Vietoire Masson, veuve Saint-Amand, qui avait passé la nuit dans la diligence, venant de Verdun, s'était plainte d'une forte indisposition en arrivant à Clermont et était restée dans eette ville. Yarmouth demeure trois jours avee la dame à l'auberge Saint-Nieolas. Le eapitaine-adjudant de la plaee de Verdun, qui était venu s'établir dans l'appartement au-dessous d'eux, dit à l'aubergiste « qu'il n'avait pu dormir *quia tepidebant* ». La dame eontinue son ebemin vers Paris dans le eabriolet de Yarmouth, tandis que eelui-ei retourne à Verdun dans un tape-eul que lui a prêté le maître de poste. Quinze jours ou trois semaines plus tard, la dame Saint-Amand, revenant de Paris à Verdun, repasse à Clermont où elle laisse le eabriolet que Yarmouth lui avait prêté (Rapports de poliee cités).

Or, tandis que son mari cherchait à se consoler de sa captivité dans les bras des belles Françaises, lady Yarmouth, de son côté, trouvait dans l'amour les moyens de charmer la sienne. Elle distinguait le comte Casimir de Montrond... Mais il faut nous arrêter quelque peu sur cet habile homme (1).

Né en 1768 d'un officier aux gardes françaises et d'Angélique-Marie d'Arlus (2), Montrond n'avait pas voulu ou il n'avait pas pu émigrer pendant la Révolution. En 1794 il fut dénoncé et emprisonné à Saint-Lazare. Mais il sut obtenir pour cent louis d'or que son nom fût rayé des listes de Fouquier-Tinville, ainsi que celui d'une jeune femme qui était entrée en prison peu de temps avant lui, — et qui n'était autre que la charmante Aimée de Coigny, ci-devant duchesse de Fleury, la *Jeune captive* d'André Chénier (3). Aimée avait le cœur

(1) Henri Welschinger, *L'ami de M. de Talleyrand*, dans la *Revue de Paris*, 1er février 1895. — *L'Intermédiaire des chercheurs*, LII, pass. ; LIII, pp. 29 et 144. — Gronow, *Reminiscences*, pass. — A. Pichot, *Souvenirs intimes sur Talleyrand* (Paris, 1870, in-12). Etc.

(2) Cette femme remarquable composa, pendant l'émigration, une curieuse histoire du Long Parlement d'Angleterre : *Le Long Parlement et ses crimes, rapprochements faciles à faire* (De l'imprimerie d'un royaliste, 1790, in-8).

(3) *Mémoires d'Aimée de Coigny ;* introduction et notes par Etienne Lamy (Paris, 1902, in-8).

sensible : sortie de prison, elle épousa son sauveur. Même elle lui resta fidèle pendant cinq années. Au bout de ce temps elle divorça pour prendre le tribun Mailla Garat, « petit homme à l'air chafouin », qu'elle enleva à la marquise de Condorcet avec qui il vivait presque maritalement. Ce Garat était grossier : Aimée fut battue. Quel sort pour une duchesse qui avait eu son tabouret à Versailles !... Mais Montrond ne pensait plus à son épouse infortunée. Il l'avait remplacée par un grand nombre de maîtresses et par un ami qui s'appelait Talleyrand. « Comment ne pas aimer Talleyrand, avait-il accoutumé de dire par la suite, il est si vicieux ! » Et de fait il paraît bien qu'il le goûtait fort. C'est qu'il lui ressemblait beaucoup. Avec Montrond, Talleyrand s'entendait à demi-mot. Il est plaisant d'imaginer les rapports des deux compères, luttant de finesse et de « rosserie », échangeant cordialement des épigrammes terribles, et en définitive unis comme larrons en foire, et toujours ravis de se rencontrer : — « Savez-vous, duchesse, pourquoi j'aime Montrond, lançait Talleyrand à quelque dîner, c'est parce qu'il n'a presque pas de préjugés. — Eh ! savez-vous, duchesse, pourquoi j'aime M. de Talleyrand, ripostait Montrond,

c'est parce qu'il n'a pas de préjugés du tout. » — Jusqu'à sa mort Montrond s'assit donc à la table où l'ancien évêque d'Autun offrait à ses convives leur part du plat qu'il découpait (1) en des termes soigneusement mesurés selon leur importance : « — Monsieur le duc, Votre Grâce me fera-t-elle l'honneur d'accepter de ce bœuf ? — Mon prince (titre romain inférieur à celui de duc), aurai-je l'honneur de vous envoyer du bœuf ! — Monsieur le marquis, accordez-moi l'honneur de vous offrir du bœuf. — Monsieur le comte, aurai-je le plaisir de vous envoyer du bœuf ? — Monsieur le baron, voulez-vous du bœuf ? » Quand il arrivait au simple monsieur, le diplomate frappait avec sa main sur son assiette, fixant ses yeux sur ceux du convive, et prononçait ce simple mot sur le ton interrogatif : — « Bœuf (2) » ?

(1) Ce n'est qu'à une époque assez récente qu'on a adopté chez nous la coutume de faire présenter le plat à chacun des convives tour à tour par un domestique. En 1830, dans les plus grands dîners, c'était encore le maître de la maison qui découpait ; il avait à côté de lui une pile d'assiettes, servait lui-même chacun des invités, et leur faisait porter leur assiette toute servie par les domestiques. Il honorait en leur attribuant les meilleurs morceaux ceux qu'il voulait distinguer. Voy. par exemple, le *Manuel de l'homme de bon ton, ou Cérémonial de la bonne Société*, 3e éd. (Paris, s. d., in-12), ouvrage attribué à Abel Goujon, dont la première éd. est de 1821.

(2) Pichot, *op. cit.*, pp. 234-5.

Durant les premières années de l'Empire, Talleyrand étant en faveur, Montrond, son homme de confiance, voyait chaque jour son antichambre pleine de solliciteurs. Il menait alors grand train. Il était bel homme, l'air très avantageux, le ton haut, les cheveux châtains et les yeux gris, mais il avait « le petit doigt de la main placé à la naissance du poignet, c'est-à-dire un pouce plus bas que sa position ordinaire (1) », aussi le voyait-on toujours ganté. Il jouait gros jeu et supportait le gain et la perte avec le même sang-froid railleur que Talleyrand lui-même. Puis il faisait des mots charmants qu'il laissait attribuer au ministre, son patron (2). On citait ses chevaux, ses dettes, ses duels et ses aventures galantes. Enfin l'engouement des snobs pour sa personne était tel que certains jeunes gens, dit-on, se faisaient raser la tête afin de pouvoir, comme lui, porter perruque, tandis que d'autres pensionnaient son valet de chambre

(1) Signalement d'un passe-port de 1811 (Arch. nat. F7 6540, Dossier 1780).

(2) Les mots de Montrond sont innombrables. C'est lui qui, voyant entrer un bailli fort maigre en costume de cour, s'écriait : « — Pauvre bailli ! on ne sait s'il a trois épées ou trois jambes ». Ou encore comme un de ses amis, qui devait épouser une fille illégitime, l'agaçait en parlant avec trop d'admiration de sa fiancée : « — A t'entendre, mon cher, ne croirait-on pas que tu vas épouser une fille surnaturelle ? »

pour connaître d'avance la couleur et la coupe de ses habits (1). — Il n'y a donc pas à s'étonner que lady Yarmouth n'ait su rester insensible aux avances d'un si séduisant cavalier (2).

Or on trouve dans le dossier de police de Montrond une petite note ainsi conçue :

« Rapport à S. M. sur la conduite de lady Yarmouth, sur ses intrigues galantes avec Montron, *dont elle a un fils*, *quoiqu*'il se dise le très grand ami du lord. Je l'avais laissée tranquille, la regardant comme une femme qui craignait d'aller mettre sous les yeux de son mari le témoignage le plus complet de son inconduite par la ressemblanee parfaite qui existe entre son fils et Montron (3). Dans le fait il n'y a pas lieu à faire aucune remarque défavorable sur lady. Aujourd'hui son mari la redemande en Angleterre, elle persiste à ne pas vouloir y retourner, sans doute pour la même raison. Elle dépense beaucoup d'argent à Paris ; mais j'ai la conviction qu'elle a reçu de son mari différentes fois, par la voie des courriers, des lettres à la vérité insignifiantes, mais qui tôt ou tard pourraient la rendre un foyer d'intrigues. »

(1) Lanzac de Laborie, *La domination française en Belgique* (Paris, 1895, in-8, 2 vol.), II, p. 279.

(2) « Quant à lady Yarmouth, elle a pour amant le nommé Montholon (je pense qu'il faut lire ici : *Montrond*) qui demeure rue et hôtel Cerutti » (Arch. nat. F[7] 6339, Dossier 7170).

(3) « Ceux qui ont connu M. de Montrond assurent même qu'il (Seymour) lui ressemblait beaucoup physiquement et moralement » (P. d'Ivoi, dans le *Figaro*, 23 août 1859).

Le fils dont il s'agit ici ne saurait être que Henry Seymour, né le 18 janvier 1805 (1). Lord Yarmouth dut être bien étonné, à Verdun, quand on lui annonça qu'il avait le bonheur d'en être père (2). Il conçut aussitôt contre l'amant de sa femme une rancune qui ne perdit rien à rester cachée, et, une fois revenu à Londres, il s'arrangea fort habilement pour laisser entendre que son ami Montrond lui avait fourni des renseignements dont l'Angleterre avait profité pour son expédition contre Walcheren (3).

Cependant que ces bruits couraient sur son compte, Montrond, exilé en Belgique lors de la disgrâce de Talleyrand, compromettait Pauline Borghese avec beaucoup d'impertinence.

(1) *National Biography.*

(2) Peut-être était-il venu à Paris en avril 1804, bien que cela soit peu probable. A cette époque nous voyons la police faire une enquête pour savoir s'il est vrai, comme on le dit, que Yarmouth a quitté subrepticement Verdun et a passé quelques jours à Paris « près de son épouse », qui loge « à l'hôtel de Courlande, place de la Concorde ». Ce serait *elle qui lui aurait fourni les moyens de s'échapper*, ajoute le rapport. Et cette petite phrase serait infiniment piquante, en nous donnant à imaginer pourquoi la dame éprouvait si fort vers cette époque le désir de voir son mari, si la conclusion de l'enquête n'était pas que Yarmouth n'a pas quitté Verdun (Arch. nat. F7 6339, Dossier 7170).

(3) M. Welschinger croit que Montrond trahissait en effet (*op. cit.*, p. 650 et n. 1). En revanche M. de Lanzac de Laborie est de l'avis opposé (*op. cit.*, t. II, pp. 401-404).

Aussi Napoléon, furieux, fit-il enfermer au fort de Ham le trop indiscret amant de sa sœur et le trop suspect ami du prince de Bénévent. D'ailleurs Montrond n'y resta pas longtemps : au bout de quelques semaines, il obtenait d'être prisonnier sur parole à Châtillon-sur-Seine ; et huit mois plus tard, le 24 juillet 1812, il s'évadait et gagnait l'Angleterre sans que la police pût arriver à le rejoindre.

On comprend maintenant comment Henry Seymour ne mit jamais les pieds en Angleterre. Lord Yarmouth lui avait laissé pour tout patrimoine un shelling et une berline (1) : c'est de sa mère qu'il tenait sa fortune colossale. Celle-ci était fille de la Fagniani, et avait eu l'immense avantage de posséder deux pères — ou du moins, lors de sa naissance, deux gentlemen s'étaient disputé devant les tribunaux l'honneur de l'avoir engendrée et le droit de l'adopter. Ce fut George-Augustus Selwyn qui gagna ce singulier procès. Mais le duc de Queensberry, le « vieux Q », comme on l'appelait, s'obstina à proclamer que la petite Maria Fagniani était sa fille. En 1809, à sa mort, il la fit son héritière. « Ton amie lady Yarmouth vient de faire une belle affaire par la mort du duc de Q,

(1) *Figaro*, 16 octobre 1859.

écrivait alors Charles de Flahaut à Montrond. Il n'y a que nous, à qui cela irait si bien, qui ne faisons plus d'héritage (1) ». Ainsi Maria Fagniani, qui avait aussi hérité de Selwyn, se vit, par le double amour de ses deux pères, à la tête d'une fortune immense. Mais Henry Seymour, qu'elle fit riche, n'éprouva jamais aucun désir de connaître un pays qui n'était pas le sien, non plus qu'un homme dont il portait le nom sans qu'il lui dût le jour, et qu'il détestait apparemment.

En revanche on aimerait à savoir quels furent ses rapports avec ce Montrond, dont il avait le cynisme caustique, mais non du tout la grâce (2). Il dut le connaître. Montrond était revenu en France en 1814. Pendant les Cent-Jours, Napoléon se servit de lui en qualité d'agent secret pour négocier avec Talleyrand. Puis, en 1815, il applaudit avec son chef de file au retour de Louis XVIII, et dès lors il reprit ses habitudes rue Saint-Florentin. Mêlé à toutes les intrigues de Talleyrand, la police des Bourbons le faisait surveiller comme jadis

(1) Archives nationales, F 7 6540.

(2) Un jour que Montrond attendait un ami à dîner, on le vint avertir que l'ami était mort. A cette nouvelle, il se lève de table, se croyant en proie au violent désespoir, mais aussitôt il se rassied en s'écriant : — « Je croyais que cela m'aurait coupé l'appétit » (A. Houssaye, *Confessions*, t. II, p. 296).

celle de Bonaparte. Après la Révolution de 1830, quand l'ancien évêque d'Autun s'en fut ambassadeur en Angleterre, il emmena, bien entendu, son fidèle Montrond. Celui-ci se vit fort goûté à Londres. On disait pourtant qu'il n'avait pour vivre qu'une grosse (1) pension de Louis-Philippe, à qui il avait autrefois rendu je ne sais quel service. En 1837, maigre à faire peur, se soutenant à l'aide d'une canne, les yeux cachés derrière des lunettes vertes, il avait toujours son esprit impitoyable et ses grâces de roué. Rien ne lui semblait plus ridicule que la réconciliation *in articulo mortis* de Talleyrand avec l'Eglise (17 mai 1838), et il en faisait mille brocards. Son âge ne lui permettant plus de gravir l'escalier de son cercle, il avait obtenu licence, en dépit de la loi, de tenir une banque de creps et de roulette à domicile : « curieux spectacle que celui de ce vétéran de la débauche, sur son grand fauteuil, le menton enfoncé dans la cravate blanche du Directoire, le rire fin, le propos cynique, ayant toujours une ancienne amie à sa portée, accueillant à partir de minuit les compagnons

(1) 40.000 fr., dit Alton-Shée (*Mémoires*, t. II, p. 300). — 30.000 fr., dit Raikes (*Journal*, cité par Villetard, *Revue contemporaine*, janv.-févr. 1858, p. 842). — 20.000 fr. dit Welschinger (*loc. cit.*, p. 663).

de ses veilles (1) », qu'il charmait encore de ses mots et de ses histoires. Parfois il leur expliquait comment il avait eu dans sa vie beaucoup de grandes dames : « Une fois que je retrouvai l'une d'elles dans un château, racontait-il, j'en obtins la faveur de l'aller visiter la nuit dans sa chambre : — « C'est moi qui viendrai chez vous », me déclara la dame. Le lendemain, ajoutait Montrond de sa voix la plus suave, quand je demandai à ma maîtresse par quelle fantaisie elle avait tenu à se rendre chez moi contrairement à l'usage : — « Mais, mon cher, à votre âge, c'est très dangereux. Si vous étiez mort dans mon appartement, qu'aurais-je fait ?... » (2) — Finalement, converti comme son ami et maître, Montrond rendit l'âme avec décence en 1843.

VII

A cette époque, la mère de Seymour, lady Hertford, n'était plus qu'une vieille maniaque,

(1) Alton-Shée, *loc. cit.*
(2) Madame de la Ferronnays, *Mémoires* (Paris, 1899, in-8), p. 71.

un peu bossue, hargneuse, avare, d'un égoïsme féroce, qui ne sortait presque pas de son appartement, ne voyait personne, n'allait point au théâtre. Pour unique société, elle avait celle du jeune Richard Wallace, qu'elle appelait « mon neveu » (1), et à qui elle ne laissa pourtant de son immense fortune, dit-on, que 12.000 livres de rente viagère. Désœuvrée et morne, elle passait ses journées à guetter derrière ses persiennes les passants qui se pressaient sur les boulevards : c'était à peu près son unique distraction. Elle avait loué le rez-de-chaussée de son hôtel au Café de Paris : ce voisinage la récréait et elle y tenait tellement qu'elle omettait quelquefois de réclamer le montant du terme (2).

Ainsi faite, son fils l'aimait fort et ne la quitta jamais (3). Lorsqu'en 1848 l'émeute vint battre leurs portes sur le Boulevard, tous deux s'enfuirent à Boulogne, prêts à passer le détroit. Ils y restèrent huit ans. Puis Seymour revint à Paris sans avoir vu l'Angleterre. Les

(1) Il passait pour le fils du marquis d'Hertford, frère aîné de lord Seymour. Il est probable qu'il était fils naturel de lady Hertford elle-même, dit la *National biography*. Né en 1818, Richard Wallace mourut en 1890.

(2) Villemessant, p. 259.

(3) Il dînait presque tous les soirs avec elle (Vieil-Castel, *Mémoires*, t. V., pp. 150-1).

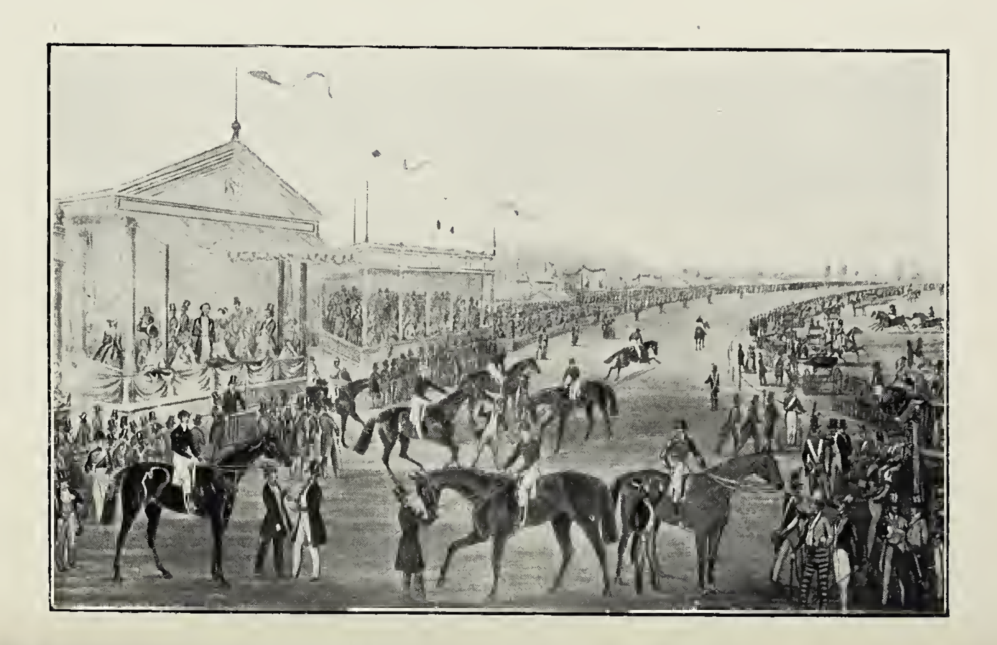
exercices physiques — la seule chose qu'il eût aimée passionnément — l'ennuyaient à présent. Il était devenu très gros et ne s'occupait plus guère de sa cave où il avait réuni une collection de vins célèbres, ni de sa galerie de tableaux de sport, ni de ses cigares dont certains dataient de 1822, ni même de ses chevaux qui pour la plupart étaient hors d'âge. Le 1er août 1859, il fut atteint « d'une inflammation très grave » et forcé de s'aliter. La maladie se compliqua bientôt d'une attaque de goutte, et le 16 août elle l'emporta.

Lorsqu'on ouvrit son testament, on vit qu'il deshéritait son frère avec qui il était brouillé (1). Quatre femmes dont il avait eu des enfants avaient à se partager une somme insignifiante. Ses vieux domestiques, dont quelques-uns le servaient depuis trente ans, n'obtenaient rien. Il laissait toute sa fortune (8 ou 900.000 francs de rente) aux hospices de Londres et de Paris, sauf une rente viagère de 100 francs par mois à neuf de ses chevaux.

(1) Richard Seymour, marquis d'Hertford, habitait aussi Paris. Il employa les revenus de son immense fortune à composer l'admirable collection qui passa ensuite à Richard Wallace, et qui, après avoir été offerte à la France, forme aujourd'hui l'un des plus beaux musées de Londres. Il mourut en 1870.

Il avait demandé qu'on l'enterrât à sept heures du matin, et défendu qu'on envoyât de *faire-parts*. Le 22 août 1859, huit personnes seulement accompagnèrent son cercueil au Père-Lachaise. On remarqua que lord Hertford assistait à cette cérémonie funèbre en cravate noire et la canne à la main (1).

(1) Vieil-Castel, *loc. cit.* — *Figaro*, 23 août, 1er, 12, 16 octobre 1859, 15 janvier 1860.



LES PREMIÈRES COURSES DE CHANTILLY

LES DÉBUTS DU JOCKEY-CLUB

ET LE PREMIER « DERBY » DE CHANTILLY

I

Vers la fin de la Restauration vivait à Paris un Anglais que l'on nommait Thomas Bryon (1). C'était un homme industrieux : voyant l'engouement des dandys pour les courses, il entreprit de tirer parti de leur incompétence, et publia en 1827 un petit manuel où l'on trouvait des renseignements sur les courses de Newmarket avec la traduction des règlements anglais (2).

(1) Voy. les préfaces, annonces, etc. de ses publications et Ch. Yriarte, *Les Cercles de Paris*, pp.68-70.

(2) *The sportsman's companion for the turf... Manuel de l'amateur des courses... pour parier et servir de guide aux amateurs de courses de Paris* (Paris, Galignani, 1827, in-8). — En 1827, Bryon avait fondé une *Société des amateurs de courses,* premier essai de la Société d'Encouragement (*Calendrier des courses,* t. I, p. CCIX).

Si l'ouvrage fut bien accueilli, on doit le croire : grâce à lui, « lions » et « gants jaunes » pouvaient disserter du sport à la mode sans confondre *handicap* avec *starter*, et le *turf* cessait d'être un de ces lieux redoutables et mystérieux où le ridicule guette l'imprudent qui s'y aventure à la légère. Un second volume, paru en 1828 et contenant la généalogie de tous les chevaux de pur-sang connus en France, le premier de nos *Stud-books* (1), fit de Bryon l'homme décidément indispensable au monde fashionable. Aussi le tir aux pigeons qu'il établit en janvier 1832 dans le jardin du nouveau Tivoli (2), entre la rue Blanche et la rue de Clichy, fut-il bientôt fréquenté par tous les jeunes gens qui se piquaient d'élégance : en vérité un dandy, un homme vraiment « Buckingham » pouvait-il se refuser, pour 100 francs par an, le plaisir d'être vu dans un établissement organisé « à l'instar de la Red-House, à Battersea, près de Londres » (3), dirigé par

(1) *Le haras français contenant en langues française et anglaise la généalogie de tous les étalons, juments, etc. célèbres connus dans ce pays... The french stud book...* (Paris, J. Didot aîné, 1828, in-8).

(2) Vers 1826, des rues avaient été tracées sur l'emplacement de l'ancien Tivoli.

(3) Annonce à la fin du *Calendrier des courses* (1834), cité plus bas. — Voy. dans le *Journal des Haras*, 1837, pp. 145 et 184, des vues du tir aux pigeons.

un vrai « insulaire », chez qui lord Seymour se montrait, chez qui l'on tirait des oiseaux, on pariait, on faisait du sport, comme en Angleterre ? Un bon nombre de lions se réunissaient donc à Tivoli avant de revenir dîner au Café de Paris ; bien entendu, ils n'y parlaient que de sport et tous s'y montraient fanatiques des « coursiers d'Albion ».

Un jour quelques-uns d'entre eux eurent l'idée de s'associer en vue d'organiser et de développer les courses. Et c'est ainsi que, le 11 novembre 1833, se tint la première séance de la *Société d'Encouragement pour l'amélioration et le perfectionnement des races de chevaux en France* (1). Les fondateurs de notre grande société hippique étaient au nombre de douze et formèrent le premier comité ; ils se nommaient : lord Seymour, président ; le prince de la Moskowa et M. Rieussec, vice-présidents ; MM. Delamarre, Maxime Caccia, le comte Demidoff, Fasquel, Ch. Laffitte, le chevalier de Machado, de Normandie, le comte de Cambis et Ernest Leroy, membres (2).

Le premier résultat de cette fondation fut

(1) Compte-rendu de cette séance dans le *Journal des Haras*, décembre 1833, pp. 161 sq.

(2) *Journal des Haras*, mai 1834, pp. 119 sq.

tout d'abord que les courses devinrent plus que jamais à la mode. Et l'ingénieux Bryon, qui s'en était fait nommer l'agent, ne fut pas le dernier à profiter de cet état de choses : il publia immédiatement un *Calendrier des courses* (1) ; il fit construire une tribune démontable « avec les drapeaux, tapisseries, cordes et poteaux nécessaires », qu'il offrit, moyennant redevance, aux amateurs de courses particulières ; puis il organisa, à côté de son tir aux pigeons, un tir à l'arc réglé, bien entendu, « d'après les principes admis en Angleterre, où cet exercice est en honneur et fait l'amusement des dames » ; même il entreprit, dans son enthousiasme, de fonder une société en vue d'acheter des chiens de Terre-Neuve, dont on aurait établi des relais sur les bords de toutes les rivières afin de secourir les noyés (2).

Mais hélas ! il lui fallut bientôt renoncer à une si belle entreprise, car à vrai dire la nouvelle Société d'Encouragement ne rencontrait pas le succès sur lequel ses fondateurs

(1) *Calendrier des courses de chevaux ou « Racing calendar » français; relation détaillée de toutes les courses (à peu d'exceptions) qui ont eu lieu en France depuis 1776 jusqu'à la fin de 1833,* par T. Bryon... agent et gardien des archives de la Société d'Encouragement (Paris, Galignani, 1834, in-8).

(2) *Calendrier des Courses* (1834), annonces.

avaient compté. C'est que la grande passion des dandys pour les courses était bien plus une mode qu'un goût véritable. S'il était de bon ton de causer des « choses du turf » avec sérieux et constance, à l'imitation des gentlemen d'Angleterre, bien peu de nos dandys du Boulevard aimaient réellement les chevaux (1). Et c'est pourquoi le *Journal des Haras* (2) constatait avec mélancolie : « Nous ne comptons pas encore de ces amateurs passionnés, de ces hommes qui ne parlent que courses, paris, chiens, chasses, chevaux, qui ne vivent que parmi les jockeys, les grooms, les palfreniers, dont l'écurie est le salon, dont les connaissances se bornent à l'histoire du cheval, et dont la conversation roule toujours sur ce qui a rapport à cet animal et à ses faits et gestes... Nous ne sommes pas encore arrivés à ce point de perfection... Chez nous, les courses n'ont été jusqu'ici et ne seront longtemps encore qu'une parodie, ou, tout au moins, qu'une faible et pâle copie des grands plaisirs des habitants des Iles Britanniques... »

(1) A. Cler, *La Comédie à cheval ou Mœurs et travers du monde équestre* (Paris, E. Bourdin, s. d. [1842], in-12), p. 46.

(2) Novembre 1833, pp. 112-113.

Heureusement on eut l'idée d'organiser, parallèlement à la Société d'Encouragement, un « club » à l'anglaise, dirigé par le même comité ; et le *Jockey-Club*, à peine fondé, obtint immédiatement la vogue. C'est qu'à cette époque, les Cercles étaient rares et les jeunes gens ne s'y amusaient guère : il y avait le *Cercle du Commerce* (boulevard Montmartre), le *Cercle des Amis des Arts* (au coin de la rue de Choiseul), et le *Cercle de l'Union*, le plus aristocratique, composé d'étrangers et de français, et auquel la présence des ambassadeurs donnait quelque chose de diplomatique (1) ; mais c'étaient là des salons très graves. Les « gants jaunes » se réunissaient au Café de Paris, où l'on jouait souvent après dîner et où la Société d'Encouragement faisait afficher les matches conclus entre particuliers (2). Mais on ne s'y trouvait pas assez « entre soi », et surtout l'on n'y jouissait point du délicieux privilège d'exclure qui l'on voulait. C'est pourquoi le nouveau club fut accueilli avec enthousiasme : tous les snobs briguèrent afin d'y être admis ; et comme nul ne pouvait en être membre sans l'être aussi de

(1) Alton-Shée, *Mémoires,* I, p. 185.
(2) Voy. un règlement de juin 1834 dans le *Calendrier des courses.*

la Société d'Encouragement, celle-ci vit rapidement son succès assuré (1).

Le Jockey-Club loua d'abord pour 5.000 fr. un appartement au coin de la rue du Helder et du boulevard des Italiens, au-dessus de l'armurier Devismes (2). Puis, vers la fin de 1836, le nombre des membres s'élevant à deux cents environ, ce local parut trop modeste, et le cercle se logea dans l'hôtel qui faisait l'angle de la rue Grange-Batelière et du Boulevard (3). On parlait alors du luxe de cette installation. « Cent cinquante mille francs furent jetés aux tapissiers, doreurs, argentiers et autres pour orner et décorer dignement le temple », écrit avec admiration, en 1845, un des auteurs du *Diable à Paris* (4) ; et il nous dépeint la somptuosité des salons « dont les meubles en velours rouge feraient les délices de dix préfectures », et des salles à manger « où tout est confortable ».

(1) Chaque membre du Jockey payait à son entrée 450 fr. et 300 fr. les années suivantes. La Société d'Encouragement pouvait avoir des souscripteurs particuliers (Alton-Shée, *loc. cit.*)

(2) Ch. Yriarte, *Cercles de Paris*, pp. 72-74. — A. Cler, *La comédie à cheval*, p. 66.

(3) Actuellement, la maison (rebâtie) porte le n° 22 du boulevard Montmartre, et cette partie de la rue Grange-Batelière est devenue la rue Drouot. (Ch. Yriarte, *loc. cit.*, p. 86).

(4) Charles de Boigne, au t. I, pp. 237-238.

sans négliger les dîners où « pour six francs on a un maître d'hôtel, dix plats, six valets, pas de vin et pas de café ». La rue Grange-Batelière offrait un avantage auquel, paraît-il, n'étaient pas insensibles les membres du club : c'était sa proximité de l'Opéra, situé alors rue Le Peletier. L'entrée particulière des artistes se trouvait « dans un passage sombre et humide, assez semblable à une descente de cave », qui a valu son nom à notre passage de l'Opéra. Par là on arrivait en quelques instants au foyer de la danse ; et c'était une commodité dont les jeunes clubmen se montraient satisfaits (1).

Les premiers temps du cercle furent très gais. La mode était alors aux excentricités et aux mystifications. C'était l'époque où Romieu, Romieu-lampion, — le seul homme de lettres, avec Eugène Sue, admis au Jockey-Club, qui ne voulut pas d'Alfred de Musset — amusait tout Paris par ses célèbres mystifications ; où il y avait vraiment un « Boulevart » ; où l'on allait au bal de l'Opéra ; où l'on soupait pour de bon ; où l'on se déguisait en carnaval ; où l'on se grisait de champagne ; et où, paraît-il, à défaut

(1) Ch. Yriarte, *op. cit.*, p. 95. — *Les rues de Paris*, publ. sous la direction de Louis Lurine : *Rue Lepelletier*, par Albert Cler, p. 376.

d'esprit, les viveurs montraient, au moins, de la conviction.

Tout, au Jockey-Club, se réglait par un pari : on pariait sur la mort de tel membre du cercle doué d'une excellente santé, sur la vitesse de ses chevaux, sur la vertu de sa femme, etc. Un jour, MM. de Chateauvillard et Charles Laffitte gravissent l'escalier du club et font une partie de billard montés sur des poneys. Un autre jour, H... gage cent louis qu'il fournira la preuve certaine que X... est un mari trompé. Comme il finissait de parler entre X... qui, n'entendant que les derniers mots, veut absolument se mettre de moitié dans la gageure de son ami H... Eclat de rire général : H... accepte ; on écrit les conditions sur le livre des paris, sans révéler à X... (et pour cause) le nom de l'époux intéressé. Huit jours après, X... touchait cinquante louis (1). Ce fameux registre, contenant les gageures les plus folles, était soigneusement paraphé à chaque page ; on n'en devait, sous aucun prétexte, changer une ligne ; Alphonse Daudet en parle encore dans les *Rois en exil*.

(1) *La Mode*, juillet 1838, pp. 300-301. — *Journal des Haras*, juillet 1838, p. 286. — Ch. de Boigne, dans le *Diable à Paris*, loc. cit. — Ch. Yriarte, *op. cit.*, pp. 89-90. — L. de la Brière, *Au cercle* (Paris, Calmann-Lévy, 1885, in-12), p. 74.

A la vérité, les membres du club soupaient avec ardeur, et jouaient des sommes qui, en ce temps-là, paraissaient énormes : ils ne songeaient guère « à l'amélioration et au perfectionnement des races de chevaux », et le club des Jockeys, comme on l'appelait, n'était rien moins qu'un « rendez-vous pour les cavaliers et les conducteurs ». Aussi les gens sérieux désapprouvaient-ils ce lieu de perdition, où la jeunesse se trouvait exposée à « oublier, avec le farniente du cigarre, son intérieur et ses devoirs de famille (1) » ; et lord Seymour, goûtant peu ces plaisirs qui n'étaient pas sportifs, donnait sa démission de président en mars 1836, tandis qu'un journal spécial, l'*Eleveur* (2), souhaitait à cette occasion, mais sans grande conviction sans doute : « Un élan généreux fera rejeter loin du sanctuaire ces tables, témoins des dîners de sybarites, ces tapis sur lesquels un seul individu a pu compromettre sur un coup de dés, en une nuit, 30.000 francs... »

D'ailleurs la Société d'Encouragement n'oubliait point le programme qu'elle s'était fixé. Pour remplacer lord Seymour, elle faisait choix

(1) *L'Eleveur,* mars 1836, pp. 91-92.
(2) *Ibid.*



L'ENTRAINEMENT

de M. de Normandie qui, parlant anglais comme un insulaire, avec « les manières, le sang-froid, le physique et la chevelure rousse d'un Anglais de théâtre », avait tout pour être à la mode, et qui se montrait en même temps l'un des plus passionnés sportsmen et des meilleurs cavaliers de son temps (1). En 1836, loin de rester inactive, elle avait déjà organisé deux réunions à Chantilly et fondé le prix du Jockey-Club, notre *derby* français.

II

En 1833, le prince Lobanoff logeait à Chantilly. Un jour, il conclut avec quelques amis une poule qui fut courue sur la pelouse, et que remporta M. de Normandie (2). Le terrain, avait paru d'une souplesse et d'une élasticité admirables à des gentlemen-riders qui, jusque-là, n'avaient eu comme hippodromes que le

(1) Alton-Shée, *Mémoires*, I, pp. 138-9. — Ch. Yriarte, *op. cit.*, pp. 93-94.
(2) Ch. Yriarte, *op cit.*, p. 71. — Cabé, *Historique des courses*, pp. 95-96.

Champ-de-Mars ou les poudreuses allées du Bois-de-Boulogne. Aussi la Société d'Encouragement songea-t-elle, à peine formée, à utiliser la superbe pelouse de Chantilly. Le château appartenait au duc d'Aumale, et Louis-Philippe, consulté, se montra favorable au projet ; c'est ainsi que fut créé le champ de courses (1).

On l'inaugura, en 1834 et 1835, par deux réunions dont les journaux spéciaux publièrent des comptes-rendus enthousiastes (2) : « Trente mille curieux, attirés par le plus beau temps du monde, tourbillonnaient bon gré mal gré sous les tribunes en attendant trois jeunes princes [les fils de Louis-Philippe], excellents écuyers, entourés de tous les gants jaunes du Bois et de l'élite de l'Opéra-Bouffa », écrit l'un d'eux (3). « L'hippodrome de Chantilly est, on peut le

(1) La pelouse de Chantilly était alors sensiblement moins grande qu'à présent. En 1840, la forêt arrivait encore jusqu'au Puits et à la Chapelle. En 1845, le bois Bourrillon s'étendait environ jusqu'aux grands arbres sous lesquels on exerce aujourd'hui les yearlings ; et ce n'est qu'en 1879 qu'on a abattu le second réservoir qui doublait la superficie de celui qui existe toujours, et qu'on a défriché l'espace sur lequel s'élèvent les tribunes et le pesage actuels. Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. G. Macon, l'aimable conservateur du musée Condé.

(2) Voy. le *Journal des Haras*, mars 1834, p. 411 ; juin 1834, p. 180 ; janvier 1835, p. 250.

(3) *L'Eleveur*, juin 1835, pp. 10-11.

dire, admirable. Les Anglais avouent eux-mêmes qu'ils n'ont rien de semblable. » Suprême compliment !

Les organisateurs avaient pris soin de faire dresser des tribunes, et cela parut d'un grand luxe (1). A la vérité, ces baraques en planches, que l'on trouvait alors « commodes », sembleraient barbares aux habitués des confortables aménagements d'aujourd'hui. Mais c'était encore les temps héroïques de Chantilly (2)... Sept ou huit ans plus tard, les courses étaient en pleine vogue ; tout ce qui, à Paris, se piquait d'élégance était tenu de s'y montrer ; les auberges débordaient de voyageurs ; les bals, les fêtes, les concerts la nuit sur les étangs, les soupers, le jeu, rien ne manquait ; on retenait une maison pour quelques jours, et l'on y envoyait ses domestiques, ses chevaux, ses équipages, sa vaisselle, ses tapis ; tout se payait un prix fou : lord Seymour, dit-on (3), louait 1.000 fr. un pavillon où il ne prenait qu'un déjeûner...

(1) *Journal des Haras*, février 1835, p. 370.

(2) « Anachorètes truffés, amateurs de bons repas, délicats et voluptueux sybarites, et vous tous, Lucullus de la gastronomie, qui engloutiriez en un jour le revenu de dix provinces, ne venez pas nous visiter ; vos appétits gloutons ne seraient pas satisfaits », s'écriait l'*Eleveur*, juin 1835, pp. 10-11.

(3) Chapus, *Le Turf* (Paris, 1853, in-12), pp. 178-180. — J. Claretie, *La Vie à Paris*, 1re série, p. 189.

En 1835, l'unique journée de courses ne donna lieu à aucune de ces brillantes fêtes. C'est tout au plus si, le soir même, « pendant que le fouet des postillons enlevait des quatre pieds les pur-sang bretons qui ramenaient à Paris les plus pressés des curieux, d'autres, le cure-dents à la bouche, après avoir dîné d'un fromage à la crême et d'une bouteille de champagne, réparaient leur toilette pour aller braquer leur lorgnon à un bal beaucoup trop municipal pour qu'on dût payer dix francs d'entrée. » Et, après la chasse à courre du lendemain, les derniers dandys repartaient définitivement pour Paris (1).

Le succès de cette réunion eut deux conséquences bien différentes. Tout d'abord un vaudeville en un acte : *Les Courses de Chantilly*, par MM. Lurine, Alphonse Gautier et Potron, dit Regnault, représenté sur le théâtre du Vaudeville, le 15 juillet 1835. Ces trois auteurs n'ont point jugé à propos de faire imprimer leur œuvre. A la vérité, on peut bien s'en consoler ; voyez plutôt le compte-rendu qu'en donna Alphonse Karr dans le *Monde dramatique* (2) : « M. de Bourbonne va à Chantilly

(1) L'*Eleveur*, juin 1835, pp. 10-11.
(2) Cité par Contades, *Les courses de chevaux en France* (Paris, 1892, in-8), pp. 74-75.

pour les courses et enferme sa maîtresse Ernestine. Que fait Mademoiselle Ernestine ? Elle se déguise en *jockei,* met un pantalon ultra collant et va rejoindre son tyran. La duchesse de Joyeuse, apprenant que M. de Beaumont qu'elle doit épouser est allé aux courses de Chantilly au lieu de lui faire visite, se déguise en *jockei,* met un pantalon plus collant encore que celui de Mademoiselle Ernestine, et va rejoindre son amant peu empressé. La baronne *** en fait de même pour le chevalier ***, avec un pantalon plus collant encore que les précédents. Cinq ou six dames se rencontrent, par hasard, dans cette ingénieuse idée... »

Mais les courses de 1835 provoquèrent mieux qu'un vaudeville ; elles déterminèrent la Société d'Encouragement à fonder un prix important à disputer sur l'hippodrome de Chantilly : le *prix du Jockey-Club.*

Voici en quels termes modestes l'*Eleveur* (1) annonçait, au mois de juillet 1835, la création de notre derby national : « La situation prospère des finances de la Société... lui a permis d'instituer un nouveau prix qui sera couru à Chantilly au printemps de 1836. Ce prix d'une

(1) Juillet 1835, p. 31.

valeur de 5.000 francs est affecté aux poulains de trois ans. En voici les conditions : 1° le paiement de 200 francs au moment de l'inscription qui aura lieu au mois de novembre, et une entrée de 300 francs pour courir ; 2° le poids à porter sera celui fixé par le règlement de la Société ; 3° tout cheval de trois ans qui aura gagné un prix portera trois livres de plus que ceux qui n'auront pas couru et qui auront été battus ; celui qui aura gagné deux prix portera sept livres de plus. » — Or une course dont l'allocation serait de 5.000 francs attirerait aujourd'hui peu de concurrents, sans doute. Mais, en 1836, le plus haut prix ne montait qu'à 12.000 francs. Il était offert par le roi : Louis-Philippe en effet était très favorable aux courses dont il avait fort bien compris l'utilité, et il les encourageait de son mieux. Il avait fondé toute une série de « prix royaux » à disputer à Paris et dans les départements : le plus élevé, réservé aux chevaux et juments de quatre ans et au-dessus, s'élevait à 12.000 francs, les autres à 6.000, 5.000, et 2.000 francs (1). De plus, il avait décrété, par une ordonnance du 3 mars 1833, la création du *Stud-book*

(1) *Journal des Haras*, septembre 1834, p. 416 ; février 1835, p. 307.

français (1). Et c'est sur ses encouragements que le duc d'Orléans faisait venir des jockeys et des entraîneurs d'Angleterre et peuplait de « coursiers » les magnifiques écuries de Chantilly (2).

III

La Société d'Encouragement s'efforça de rendre la réunion de 1836 plus brillante encore que celle de l'année précédente. On organisa à l'occasion du « derby » une véritable fête hippique. Le duc d'Orléans offrit 3.500 francs et le duc d'Aumale 2.000 francs. La ville de Chantilly, qui se souvenait d'avoir vu ses auberges pleines, porta de 500 francs à 1.200 fr. le montant du prix qu'elle accorda. Enfin M. de Rothschild proposa une coupe, ce que la légitimiste *Mode* annonça en ces termes égratignants : « M. de Rothschild vient de trancher du grand seigneur et même du prince : il offre

(1) Publiée notamment dans Cabé, *Historique des courses de chevaux* (Pau, 1900, in-8), p. 89.
(2) Chapus, *Le turf*, p. 177.

une coupe d'or ; ceci est tout à fait féodal ; on reconnaît là le noble baron juif ; on y retrouve un souvenir de ces riches hanaps que les hauts barons offraient jadis aux vainqueurs dans les tournois. M. Rothschild est un homme qui sait son monde et qui connaît son moyen-âge, depuis qu'il s'est fait bâtir un palais rue Laffitte dans le style de la Renaissance.... (1) ».

Ainsi aidé par ces dons volontaires, le « Club des Jockeis » put organiser deux journées de courses. Le jour intermédiaire entre les deux réunions devait être employé à courre un cerf en forêt de Chantilly, derrière l'équipage du duc d'Aumale. C'était là un joli programme. Malheureusement, on avança la date du meeting qui, en 1835, avait eu lieu en mai et on la fixa aux 22-24 avril. Cette décision, prise tardivement, eut pour résultat qu'un certain nombre de chevaux ne purent être entraînés à point, et l'on s'en plaignit amèrement (2).

Cependant on n'avait point alors, sur l'entraînement, les théories compliquées d'aujourd'hui. Consultez plutôt le manuel que donna, en 1834, Olivier Chuteau, « ancien chef des écuries du haras entretenu par M. Rieussec à Viroflay, et

(1) *La Mode*, avril 1836, pp. 83-84.
(2) *Journal des Haras*, 1836, p. 107.

jockey bien connu » (1). On ne pensait pas à ménager savamment les chevaux en vue d'une épreuve déterminée : *Frank*, le gagnant du derby de 1836, prend part immédiatement à la course suivante, et il s'y classe second. De même les palefreniers français n'avaient point une notion très claire de leurs devoirs, comme le prouve cet extrait d'un compte-rendu de 1833 : « Nous avons acquis la certitude que les hommes de M. de Germigney, partis trop tard des écuries où était placé *Canning*, l'ont amené sur le lieu des courses au grand galop sur le pavé (2). » Un lad qui commettrait aujourd'hui la faute que firent en 1833 les « hommes de M. de Germigney », passerait purement et simplement pour fou.

Et pourtant, les soins que l'on donnait aux pur-sangs semblaient d'une exagération folle. C'était un des grands arguments des ennemis des courses, que d'opposer la sobriété, la dureté des « coursiers arabes » à la délicatesse des « chevaux anglais ». En 1842, Albert Cler constate avec ébahissement et admiration qu'en Angleterre « on pousse la sollicitude jusqu'à

(1) *Pratique de l'élève des chevaux et de l'entraînement des chevaux de courses...* (Paris, chez Mme Huzard, 1834, in-8).

(2) *Journal des Haras*, octobre 1833, p. 35.

établir un thermomètre dans les écuries (1) ». Qu'aurait-il dit s'il avait pu voir les palais que sont aujourd'hui quelques-uns de nos grands haras français ?

Enfin les « jockeis » surtout paraissaient des êtres bizarres. Les profanes se moquaient de ces « petits hommes jaunes et amaigris ». Au contraire les enthousiastes racontaient avec admiration les privations et les jeûnes auxquels ils s'astreignaient, afin de réduire leur poids (2). Pour certains, le jockey devenait un type extraordinaire et fabuleux. Voyez plutôt en quels termes, Jules Janin parle de ce Robinson, qui gagna en 1836 le premier derby de Chantilly (3). « Est-il vieux ? Est-il jeune ? Nul ne le sait, *pas même lui*. Demandez-lui l'origine et l'âge de ses chevaux, à la bonne heure. L'âge, pour Robinson, c'est une livre de chair

(1) A. Cler, *La comédie à cheval* (1842), p. 140. — Le même se demande (p. 76), « comment ce serait améliorer les chevaux que de les soumettre à un entraînement forcé, de les essouffler et de les maigrir au point qu'ils deviennent impropres à tout autre service que le service spécial des courses », et il ajoute que « souvent tel vainqueur du Champ-de-Mars ou de la Pelouse de Chantilly trouverait difficilement un acheteur qui voulût en offrir 300 francs au marché aux chevaux ». Que les temps sont changés ! Aujourd'hui les pur-sangs ont fait leurs preuves sur la piste comme sur la route, et il n'est pas maquignon de village qui ne les apprécie.

(2) Voy. *Les Etrangers à Paris*, pp. 9 et suiv.

(3) Feuilleton du *Journal des Débats*, 26 avril 1836.



UN LAD

de plus ou de moins... N'avoir que la peau et les os, assez d'os pour monter à cheval et pour tenir une bride, assez de peau pour n'en pas laisser sur la selle, voilà sa gloire... Deux fois, ce jour-là, j'ai été assez heureux pour approcher de Robinson et pour le voir de près, ce jeune homme ou ce vieillard, sous sa casaque orange et sous sa toque noire (1). On eût dit une ombre habillée qui allait célébrer le carnaval chez Proserpine. Son visage est immobile comme sa personne. Il se met à cheval et il en descend impassible... Laissez donc Robinson se reposer : laissez-le tète-à-tète avec son cheval favori ; laissez-le se cacher pour qu'il puisse exhaler en paix ses larmes, son émotion et ses transports ! »

C'est ainsi que nos grands-pères se représentaient ce personnage mystérieux et anglais qu'ils appelaient un « jockei ». Et quelles mœurs fabuleuses ne lui prètaient-ils pas ! Aujourd'hui les jockeys ont perdu de leur romanesque. En revanche, ils ont acquis du prestige et de la fortune — car nous sommes très loin du

(1) C'étaient les couleurs de lord Seymour, au service de qui Robinson resta jusqu'en l'année 1838 qu'il entra dans l'administration des haras royaux (*Journal des Haras*, 1838, pp. 199 et 423).

temps où les meilleurs d'entre eux gagnaient une cinquantaine de francs par course (1)...

VI

Le vendredi 22 avril 1836, première journée de la réunion, le soleil ne brilla guère à Chantilly. Le ciel était gris et le vent froid. Il y avait peu de monde sur l'hippodrome, peu de toilettes surtout (2). C'est que le plus grand nombre des merveilleuses en robes de mousseline et en chapeaux de paille d'Italie, et des lions en gilet de piqué gaufré, qui, l'année précédente, applaudissaient joyeusement du haut de leurs équipages, avaient reculé devant le temps menaçant. Les chemins de fer étaient inconnus alors, et la perspective de parcourir dix lieues sous la pluie, fût-ce dans le plus rapide des *tilburys* ou dans la meilleure des *briskas*, leur avait paru n'avoir rien d'engageant. Cependant, si la « société fashionable » était rare, les amateurs se trouvaient là au grand complet, et

(1) A. Cler, *La Comédie à cheval*, p. 74.
(2) *Journal des Haras*, 1836, pp. 107-109.

c'est devant un public de choix que se disputèrent les quatre épreuves inscrites au programme de la première journée.

Mais la chasse à courre se ressentit le lendemain de l'insuccès des courses de la veille : on n'y vit guère que quelques provinciaux, comme ce cavalier « venu de Compiègne dans une vieille tenue de courre, si crottée qu'on peut dire de lui comme du conscrit de Corbeil : qu'il n'avait pas son pareil (1) », ou quelques intrépides de la fashion ou du Club des Jockeys, habillés à la dernière mode de cet été de 1836, sans doute en redingote de drap écarlate à un seul rang de boutons, les basques larges et arrondies, les manches étroites ; en pantalon de daim blanc collant, boutonné sur le genou ; en bottes à la hussarde, très hautes, « garnies de riches éperons sculptés » ; avec une casquette « groom » ou « crinoline » sans ornements (2)...

Le dimanche matin, troisième jour de la réunion, dès la première heure et malgré le temps incertain, la route était sillonnée de voitures de toutes sortes. Les lions en redingotes vert bouteille ou fumée de Londres (3),

(1) *L'Eleveur*, avril 1836, p. 113.
(2) *Le Narcisse*, 1er août 1836, pp. 57-58.
(3) *Le Protée*, mai 1836, p. 200.

le *tuyau de poële* enfoncé jusqu'aux oreilles, conduisaient des tilburys légers ou quelqu'un de ces phaëtons que lord Seymour venait de mettre à la mode (1). Les gens plus graves s'accommodaient dans leurs *landows* ou dans leurs *briskas.* « La brillante calèche arrive en poste, chargée de plumes et de fleurs et de doux sourires. Le paysan accourt au petit trot de son petit cheval, portant en croupe sa jeune fille, curieuse et animée comme pour un bal. De longues voitures d'osier arrivent au pas, chargées de familles entières (2). » Les princes font leur entrée sur le champ de courses. Les fanfares éclatent. Les dragons, sur leurs chevaux, contiennent la foule. Tous les fermiers des environs sont venus pour voir le beau monde de Paris (3).

Hélas ! bien peu de merveilleuses ont osé se risquer à faire le voyage par ce temps menaçant. Pourtant les toilettes claires de celles qui sont là égayent les tribunes et la pelouse. La mode est, en ce printemps de 1836, aux foulards damassés, aux mousselines, aux jaconas,

(1) Celui que lui avait fait Antoine Goettingue, avenue des Champs-Elysées, est reproduit dans l'*Eleveur*, avril 1836, p. 97.
(2) Jules Janin dans les *Débats*, 26 avril 1836.
(3) *Ibid.*

aux poult-de-soie semés de petits bouquets brochés entre les carreaux, aux gros de Naples à petites rayures, cannelés ou chinés. Les jupes se balancent en cloches ; les corsages se froncent à la taille ; les manches sont larges et bouffantes, mais elles doivent dégager le bras de la saignée au poignet. Sur une jupe de mousseline blanche, avec un corsage en guimpe, quelques femmes portent une redingote en poult-de-soie foncé, décolletant beaucoup et ouvrant tout à fait à partir de la ceinture. C'est là « une mise extrêmement coquette, qui n'est *comme il faut* qu'au Bois et en descendant de sa voiture ». D'autres couvrent leurs épaules avec des mantelets en soie noire, garnis de dentelles, qui ne cachent pas la taille et laissent voir le cou ; ils sont retenus sur la nuque par une épingle « gothique à médaillon » : nous sommes au temps où triomphe le « gothique ». Tous les jeunes visages s'encadrent dans des chapeaux en paille de riz ou d'Italie. C'est la grande mode, on n'en porte point d'autres, et certains valent 600 ou 800 francs. Les passes en sont évasées, doublées de soie ou de crêpe de couleur. Les brides en blonde sont presque abandonnées, mais on arrange, près de la figure, des fleurs, des rubans ou du tulle

« chiffonné avec goût ». On pose sur le chapeau des plumes longues et « panachées » : c'est ce qu'il y a de plus élégant pour aller en voiture. Mais on y met encore des rubans (pourvu qu'ils soient d'une couleur peu accusée, car le ponceau et le gros-bleu sont démodés), des oiseaux de paradis, des marabouts, des fleurs, des feuillages, et surtout des épis de maïs. « Et qu'on ne croie pas que ce riche épi charge le moins du monde un chapeau de paille d'Italie : Mayer a trouvé le moyen de reproduire le maïs avec autant de délicatesse que de légèreté (1). »

Les fashionables, la taille pincée dans leurs fracs arrondis sur la hanche, et dans leurs redingotes couleur bronze doré, vert thé, pomme de chêne ou Lord Oward, le cou perdu dans des cravates de soie, si amples qu'on y trouverait presque de quoi faire des robes de chambre, et disposées savamment en plis vagues, bizarres et incertains (2) ; la jambe dessinée

(1) *Le bon ton*, 30 avril 1836, p. 428. — *Le follet*, 1836, pp. 129-30, 137-8, 146, 153-4.

(2) C'était depuis longtemps un art que de nouer sa cravate, et Brummell y avait excellé. Voy. ce traité qui eut plusieurs éditions : *L'art de mettre sa cravate de toutes les manières connues et usitées, enseigné et démontré en 16 leçons, précédé de l'histoire complète de la cravate...* par le baron Emile de l'Empesé (Emile Marco de Saint-Hilaire). Bruxelles, 1827, in-18.

dans leurs pantalons « trois quarts collants » en coutil vert d'eau ou écru à petites raies noires et grises, ou bien en lastings mille-joncs, à rayures vertes et noires ou jaspé blanc sur fond noir (1), — les fashionables accompagnent les dames dans les tribunes. C'est là un abri très peu confortable. Une giboulée qui tombe avant les courses traverse la toiture, dont peu après un coup de vent emporte un morceau (2). Aussi tous les journaux seront-ils unanimes, le lendemain des courses, à réclamer pour la réunion prochaine un local plus imperméable et à planchers mieux joints. « La santé des coureurs et du public y gagnera, et une autre agréable conséquence sera de ne pas avoir à mettre au violon l'aimable vieillard, artiste amateur, qui s'occupait dimanche, sous les gradins, à observer à quelle demi-teinte peut arriver, sous une robe de gaze ou de satin, le blanc rosé que prend vers la jarretière le bas à jours des jolies femmes, amateurs de promenades sous bois et de courses de chevaux (3) ».

Les dandys les plus passionnés pour le sport

(1) *Psyché*, 1836, p. 138. — *Le Narcisse*, 1er mai 1836, p. 34. — *La Mode*, avril-juin 1836, p. 46.

(2) *Journal des Haras*, 1836, p. 117. — *Gazette des salons*, avril-mai 1836, pp. 287-8.

(3) *L'Eleveur*, avril 1836, p. 112.

sont sur le champ de courses, à cheval. Ceux-là promènent quelque élégant habit scabieuse, boutonnant droit, avec une petite poche sur la poitrine pour le foulard, un gilet droit à un rang de boutons en cachemire à petits dessins, et quelque élégant pantalon en poil de chèvre à mille raies vertes et noires (1). Tous se croiraient déshonorés s'ils avaient une cravache; ils tiennent à la main une petite canne ferrée, le « little-stick », dernière mode récemment importée d'Angleterre, complément absolument indispensable de la toilette d'un cavalier fashionable (2). Ils ont fait seller leurs montures le plus près possible de la croupe : c'est le genre anglais ; ils allongent les jambes avec raideur; ils écartent les coudes (3); ils fument des « cigarres », et leurs immenses *tuyaux de poële* enfoncés jusqu'aux yeux, ils se précipitent au devant des « coursiers » qui vont s'aligner au départ.

Aujourd'hui, lorsque les chevaux prennent leur galop d'essai pour se rendre au départ du « derby », tous les spectateurs se taisent : c'est un moment solennel que celui où va se

(1) *Le Narcisse*, 1er mai 1836, p. 34.
(2) *Ibid.*
(3) A. Cler, *La Comédie à cheval*, pp. 52-3.

disputer le plus célèbre prix de l'année. Mais en 1836, il paraît bien qu'on n'accorda pas beaucoup plus d'importance au nouveau prix fondé par la Société d'Encouragement qu'aux deux épreuves qui le précédèrent et aux deux épreuves qui le suivirent (1). Dans leurs comptes-rendus, les journaux parlèrent surtout de la dernière, une course de haies, parce qu'elle était réservée aux gentlemen. Le compétent *Journal des Haras* lui-même n'attribua guère plus d'importance au « Prix du Jockey's Club » qu'aux autres. Voici à peu près tout le commentaire qu'il en fit : « Cette course offrait un plus grand intérêt que les précédentes, étant faite par des jeunes chevaux non connus des amateurs et du public ».

Les concurrents avaient à parcourir « un tour un quart à commencer de la partie plate après les marronniers. » C'étaient *Brougham*, par *Captain-Candid* et *Coral*, appartenant au haras royal de Meudon ; *Frank*, par *Rainbow*

(1) La première course (Prix d'Orléans, 3.500 fr.) fut gagnée par *Volante*, à lord Seymour. La seconde (pari de 1.000 fr.) par *Véronaise*, au comte Greffulhe. La troisième (Prix du Jockey's Club, 5.000 fr.) par *Frank*, à lord Seymour. La quatrième (Coupe d'or offerte par M. de Rothschild) par *Miss-Annette*, à lord Seymour. La cinquième (course de de haies, gentlemen) par *Cleveland*, au baron Sannegon. (*Journal des Haras*, XVII, 1836, pp. 113-117).

et *Vérona*, à lord Seymour ; *Icare*, par *Carbone*, et *Félicia*, au même ; *Nair*, par *Sylvio* et *Vesper*, à M. Fasquel ; et *Belida*, par *Tandem* et *Ténériffe*, à M. Aug. Lupin. « La plupart de ces jeunes animaux présentaient d'assez hautes qualités, une belle conformation, de la force, de la taille, des membres amples et musculeux. Parmi ceux-là, on remarquait principalement *Frank*, l'un des descendants du célèbre *Rainbow*, et de nombreux paris étaient faits en sa faveur ». Ce fut en effet *Frank*, monté par Robinson, et portant cent livres, qui arriva premier, devant *Brougham*, *Icare*, *Belida*, et *Nair*, portant le même poids, sauf la jument, chargée de 97 livres. Le gagnant du premier derby de Chantilly obtenait 5.000 francs, plus 2.500 francs, montant des entrées (1).

Ce qu'il y a pour nous de plus étonnant, c'est qu'il parut à nouveau dans la course suivante, dont la coupe d'or offerte par M. de Rothschild était le prix. Cette fois, *Frank* dut baisser pavillon devant sa compagne d'écurie, *Miss Annette*, que ses succès avaient fait considérer comme à peu près invincible. « Ne me

(1) *Journal des Haras, loc. cit.* — On trouvera le portrait de *Frank* dans le *Journal des Haras*, XVII, 1836, pp. 128-9, et à la Bibl. Nat., département des Estampes.

demandez pas ce que c'est que *Miss Annette*, écrit Jules Janin (1). Autant vaudrait me demander ce que c'est que Mademoiselle Mars... Il fallait voir les amis et les partisans de *Miss Annette* pleurer de joie ; son vieux palefrenier qui l'embrassait en sanglotant [les vieux lads aujourd'hui sont moins démonstratifs]... Et le soir même, sous la voûte de Chantilly, à côté de ses émules vaincus, *Miss Annette*, sans être plus fière (!), mangeait son avoine dans la coupe d'or ».

La dernière course était attendue avec impatience : c'est qu'elle était réservée aux gentlemen. MM. Edgard Ney, le comte de Périgord, Allouard et Turner, en casaques à jabots et à manchettes, culottés de daim blanc et coiffés de petites casquettes de velours (2), franchirent galamment devant les dames les huit paillis du parcours, et ce fut *Cleveland*, monté par M. Allouard, qui remporta la victoire par une demi-encolure (3).

(1) *Journal des Débats*, 26 avril 1836.
(2) Jules Janin, *loc. cit.*
(3) *Journal des Haras*, 1836, p. 117.

V

Aussitôt après les courses, tous ceux qui n'étaient point priés au dîner qu'offrit le Prince royal au château reprirent le chemin de Paris. En un instant la route fut couverte de voitures qui se dépassaient à qui mieux mieux. Une foule de paris s'engagèrent sur la question de savoir quel serait le premier tilbury rendu à la barrière. « Il y avait un maître de poste qui vous offrait un lit quand vous lui demandiez des chevaux ; il y en avait un autre qui vous donnait une grosse fille de cuisine pour vous conduire, faute de postillon ; il y avait mille cris joyeux, mille chansons à boire, mille folies, et tout cela égayé par la lune d'avril et accompagné des premiers chants du rossignol... », nous dit poétiquement Jules Janin, dont neuf colonnes de feuilleton en petit texte n'ont point épuisé l'enthousiasme, ni la rhétorique. Et il achève son long compte-rendu par cette philosophie tragi-comique : « Encore une petite réflexion pour terminer cet article *que j'aurais*

voulu faire plus long, car il me semble que je commence à peine. En voyant hier tant de nobles jeunes gens occupés à cette course, tant d'*ambitions placées sur la selle* d'un cheval, tant d'orgueil innocent et tant d'innocente rivalité à propos de ces luttes d'un résultat si avantageux pour les chevaux de notre pays, je me disais que tous ces travaux... étaient loin d'être assez récompensés... Ingrats que nous sommes! Voici deux hommes : l'un passe sa vie à étudier le sanscrit ou le chinois, ou toute autre science aussi difficile. A peine a-t-il perdu à ce travail les années les plus heureuses et les plus tranquilles, que lui viennent à la fois la gloire, les honneurs, *la fortune ;* il est professeur au Collège de France ; il est membre de l'Institut ; le monde s'incline et dit : « C'est un savant ! » *et les filles à marier se le disputent dans leur cœur.* Voici en même temps un autre jeune homme d'un grand nom, d'une grande fortune, d'un esprit distingué. Celui-là qui était né pour faire la guerre, ne trouvant pas de guerre à faire, s'occupe à élever des chevaux, ces compagnons du soldat. A cette occupation, il perd sa fortune, il use sa vie, il hasarde ses jours, il se brise un membre, il veille, il travaille, *il sue tout le jour...* Et cependant quand il a

mangé en fourrages tout son patrimoine, quand il a vendu son dernier cheval, quand il s'est perdu et ruiné tout à fait, corps et âme, à cette noble étude, on le fuit, on l'évite, on le plaint ; quelle misère ! Et les mères de famille disent de lui : « C'est un homme qu'on ne peut plus voir ! » Le savant meurt riche, honoré, entouré d'enfans ; l'écuyer vit seul, c'est-à-dire sans chevaux, et il meurt, jeune encore, dans la petite chambre d'un entresol, où il s'est placé pour voir au moins les chevaux des autres, pour les entendre de son lit qui hennissent dans l'écurie du voisin, *et pour sentir l'odeur du fumier de l'étranger !* »



EUGÈNE SUE

(Bibliothèque Nationale)

UN ROMANCIER MONDAIN :

EUGÈNE SUE

I

Parmi les lions haut cravatés qui se pressaient, aux courses de 1836, dans la tribune rudimentaire du Jockey-Club, on remarquait un grand et beau garçon, qui rachetait par une extrême élégance et par les yeux les plus intelligents et les plus fins du monde ce que sa taille pouvait avoir d'un peu épais et sa figure de trop bourgeois (1). Or ce dandy dont on citait

(1) Psyché, 28 avril 1836, pp. 130-1. — Voyez ses portraits à la Bibl. Nat., département des Estampes. — Armand Dayot, *Journées révolutionnaires, 1848,* p. 121. — Beaumont-Vassy, *Salons de Paris,* pp. 141-2 — Comtesse Dash, *Mémoires des autres,* IV, p. 220 — A. Houssaye, *Confessions,* t. II, p. 268.

au club les bottes surprenantes et les habits prodigieux, c'était Eugène Sue. Car le futur écrivain des *Mystères de Paris*, le futur député socialiste n'était alors rien moins que démagogue ; il ne songeait guère à s'attendrir sur les malheurs du peuple, et certes on eût bien scandalisé les douairières qui l'accueillaient dans leurs salons, si on leur eût dit que cet élégant « Monsieur Sue », curieux, ainsi qu'il sied, de sport et de costumes, auteur de romans psychologiques et fashionables qui émurent, dit-on, plus d'une belle lectrice du noble Faubourg, dût devenir, à quelques années de là, un horrible jacobin et l'un des fermes soutiens du socialisme sentimental (1). Mais c'est une histoire amusante que celle de l'indignation que causa dans le beau monde la volte face de ce romancier mondain, et elle nous offre aussi un curieux cas de vanité blessée.

(1) L'œuvre d'Eugène Sue se partage très nettement — avant l'apparition des *Mystères* et des romans sociaux, si l'on peut dire, qui suivirent — en trois branches : romans maritimes : *Plick et Plock, la Vigie de Koat-Ven*, etc. ; romans historiques : *Latréaumont, Jean Cavalier*, etc. ; romans de mœurs : *Arthur*, *Cécile, Mathilde*, etc. — Eugène Sue, romancier, mériterait une étude. Son succès populaire lui a fait du tort. Il avait de la force et même de l'observation, un très grand talent en somme.

II

Né le 29 janvier 1804 (1), Eugène Sue avait été le plus turbulent et le plus indiscipliné des écoliers. Alexandre Dumas nous a longuement raconté comment il faisait l'école buissonnière, rossait son précepteur, saccageait les plates-bandes et buvait les vins précieux de son père, le docteur Joseph Sue, médecin à la mode sous l'Empire et la Restauration (2). Celui-ci envoya l'enfant terrible faire la campagne d'Espagne de 1823 en qualité de sous-aide chirurgien. Mais, revenu à Paris l'année suivante, Eugène montra

(1) Le 10 décembre 1804, dit la *Biographie Universelle*. — Le 1er janvier 1803, dit Alexandre Dumas, *Les morts vont vite* (Paris, Calmann Lévy), t. II, p. 4. — Le 26 janvier 1804, dit M. A. Roussiau, dans les *Annales romantiques*, janvier-février 1905, p. 59. — Son acte de naissance a été publié dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, XLVI, 72. Le prince Eugène de Beauharnais et l'impératrice Joséphine lui servirent de parrain et de marraine.

(2) A. Dumas, *Les morts vont vite*, t. II, pp. 4-14 — Eugène de Mirecourt, *Eugène Sue* (Paris, 1856, in-32) pp. 16-31. — Adolphe Adam, *Souvenirs d'un musicien* (Paris, 1857, in-12), p. XII.

immédiatement un tel goût pour les soupers fins, les actrices et les tilburys bien attelés, que son père, après avoir payé ses dettes, le fit repartir précipitamment pour l'hôpital militaire de Toulon. Et c'est là que le futur auteur des *Mystères de Paris* produisit en collaboration avec un de ses amis, Desforges, sa première œuvre littéraire : un *à-propos* sur le sacre de Charles X (26 mai 1825), qui fut représenté sur le théâtre de Toulon. De retour à Paris, il reprit sa vie joyeuse. Malheureusement, le docteur Sue tenait fort serrés les cordons de sa bourse : Eugène donnait bien quelques articles à la *Nouveauté* que dirigeait Ferdinand Langlé, mais la *Nouveauté*, comme on pense, payait peu, et il arriva qu'un jour le jeune homme, ayant convié à dîner quelques amis, se trouva dans la pénible obligation de faire tuer, pour les nourrir, un mouton d'une espèce rare que son père montrait et gardait comme échantillon. Cette fois le docteur se mit réellement en colère : il embarqua bel et bien son fils terrible sur un navire de la marine royale, et Eugène Sue, toujours en qualité d'aide chirurgien, dut faire deux fois le voyage des Antilles, et assister à la bataille de Navarin.

Sur ces entrefaites, son grand-père maternel

trépassa en lui laissant environ 80.000 francs. Aussitôt il donna sa démission et vint s'établir luxueusement à Paris. On parla de l'élégance avec laquelle il avait arrangé son appartement de la rue de la Ferme-des-Mathurins : il y avait réuni une quantité de bibelots rares, dont le goût était encore fort peu répandu à cette époque, et cela attirait l'attention (1) ; puis on racontait qu'il se faisait apporter ses lettres sur un plateau d'argent, et les dandys se sentaient d'avance pleins de considération pour un homme qui affichait un tel raffinement (2). Une fois installé de la sorte, Eugène se mit en quête d'une occupation qui pût remplir ses loisirs de fashionable ; il dessinait agréablement, il débarquait d'un vaisseau de l'Etat : il se crut une vocation de peintre de marines et demanda des leçons à son ami Théodore Gudin (3). Mais du moins eut-il l'esprit de comprendre assez vite

(1) A. Dumas, p. 31. — Mirecourt, pp. 47-60. — *Biographie universelle.*

(2) A. Karr, *Les Guêpes*, février 1840, pp. 60-61. — Villemessant, *Mémoires*, V, pp. 188-9. — Cela passait pour un raffinement incroyable. Le fils du pianiste Kalbrenner s'était acquis une réputation de lionnerie, paraît-il, rien qu'en se faisant apporter publiquement, au restaurant, son courrier sur un plateau.

(3) Ils étaient contemporains, Gudin étant né en 1803. Voy. Eugène Sue, *Plick et Plock* (éd. Flammarion, in-12), p. 7.

que les pinceaux n'étaient point son fait, et bientôt il s'occupa davantage à mystifier les badauds qu'à barbouiller des toiles. Il faut dire que toutes ces farces de rapins, qui nous semblent aujourd'hui assez niaises, étaient fort à la mode dans les dernières années de la Restauration et les premières de Louis-Philippe. C'était le temps de la grande gloire de Romieu, qu'un lampion fit plus célèbre que ses publications et sa longue carrière de sous-préfet et de directeur des Beaux-Arts. Sous sa conduite, les élèves de Gudin manquèrent de rendre fou un malheureux portier de la rue du Mont-Blanc en allant chaque matin, tour à tour, lui demander une mèche de ses cheveux (1) ; et cette histoire parut si drôle qu'on en tira un vaudeville (2) et qu'Eugène Sue la mit plus tard en scène dans les *Mystères* (3). Il était fort lié avec celui qu'on appelait « l'homme le plus gai de France (4) ».

(1) Legouvé, *Soixante ans de souvenirs* (Paris, 1886, 2 vol. in-8), I, p. 344. — D'après A. Dumas, *Les morts vont vite*, II, p. 34, l'infortuné prototype de M. Pipelet demeurait au nº 8 de la rue du Mont-Blanc, actuellement Chaussée-d'Antin.

(2) Villemessant, I, pp. 154-6. — A. Dumas, *loc. cit.*, pp. 33-7.

(3) On se rappelle les démêlés du pauvre M. Pipelet avec son persécuteur, le rapin Cabrion (éd. Flammarion, I, p. 177).

(4) Mme de Bassanville, *Salons d'autrefois*, III, p. 77.

On raconte qu'un soir, comme il avait fort bien dîné en sa compagnie, tous deux crurent prudent de rentrer en voiture : ils appelèrent donc un fiacre ; malheureusement, en y montant, Romieu manqua le marchepied et se blessa à la jambe. Sue emmena tendrement son ami chez lui, l'étendit dans un bon lit, et lui fit un pansement savant. Le lendemain à vrai dire, comme il visitait les bandages, il s'aperçut que, dans son trouble de la veille, il avait soigné la jambe saine au lieu de la jambe malade. Mais cette légère méprise ne diminua en rien la reconnaissance de Romieu (1)...

Cependant Gudin partit pour l'Afrique, et Eugène Sue renonça décidément à la peinture. Il fit alors représenter quelques vaudevilles, écrits en collaboration à la mode du temps (2) ; puis il donna en 1830 son premier roman : *Kernock-le-Pirate*, qui fut bientôt suivi de *Plick et Plock* (1831), d'*Atar-Gull* (1831), de *la Salamandre* (1832), de *la Cucaratcha* (1832), etc. Dans la préface de *Plick et Plock*, il annonçait (d'ailleurs avec une modestie de bon ton) son intention de doter la France du « roman maritime », en peignant dans une série d'ouvrages

(1) Villemessant, III, pp. 102-3.
(2) Voy. Quérard, *France littéraire*, IX, p. 287.

les mœurs des matelots et en transposant dans la littérature les tableaux de Gudin. C'était là une idée nouvelle qui eut immédiatement beaucoup de succès (1). Au reste, comme ses personnages étaient fatals et byronesques à miracle, ses héroïnes d'une beauté parfaitement irréprochable et ses descriptions terriblement orageuses, Sue fut en peu de temps tout à fait à la mode : les femmes, qui éprouvaient déjà de l'inclination pour le beau garçon et le dandy, sentirent de la faiblesse pour l'auteur notoire, et les salons du faubourg Saint-Germain, qui s'étaient entrebaillés pour l'homme du monde, s'ouvrirent tout à fait devant l'écrivain du jour, puisqu'il « pensait bien ».

III

Or voyons un peu ce qu'était vers 1830 le noble Faubourg. Sous Charles X, sous Louis-Philippe même, chaque quartier de Paris avait

(1) On trouve même dans les graves *Mémoires, documents et écrits divers laissés par le prince de Metternich* (Paris, 188?, in-8), cette appréciation sur la

son aspect particulier, ses mœurs, ses habitants, son « monde » pour mieux dire, et ces « mondes » ne se confondaient point (1). La « bonne compagnie » elle-même comportait des degrés très nets, qui n'existent plus guère à présent : il y avait la société du faubourg Saint-Germain, celle du faubourg Saint-Honoré et celle de la Chaussée-d'Antin. « Les deux premières... séparées seulement par des nuances d'opinions ou par des situations plus ou moins variables, se rencontraient et se mêlaient aisément. Elles ne voyaient la troisième, formée de gens nouveaux, enrichis dans les affaires, qu'aux rares occasions des fêtes officielles (2) ». Aujourd'hui ce fossé profond qui divisait alors le « grand monde » et la « haute banque », le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin,

préface de *La Vigie de Koat-Ven :* « C'est un travail remarquable, en ce que personne n'a jamais mieux écrit sur la situation générale ».

(1) Le sommaire qui suit pourra donner un aperçu : « Chapitre II. Aspect général de Paris. Division morale. — Les deux côtés de la Seine. — Le faubourg St-Germain, la noblesse. — Le faubourg St-Jacques, science et misère. — La rue St-Denis, frontière commune. — Les faubourgs St-Antoine, Poissonnière, l'industrie. — Le Marais, les rentiers. —Les faubourgs Montmartre et du Roule, la Chaussée d'Antin, le haut commerce, les courtisanes, les anglais, le luxe, les fripons » (Rainier-Lanfranchi, *Voyage à Paris,* p. 8).

(2) Daniel Stern, *Mes souvenirs,* p. 256.

toutes ces mille nuances de politesse, de toilettes, de manières et de langage, auxquelles Balzac fait constamment allusion, et qui rendent par exemple le milieu de Mme de Nucingen si différent de celui de sa sœur, la comtesse de Restaud, — tout cela n'est plus : des banquiers logent hardiment rue de Varennes et des marquis rue de Provence ; les duchesses ne s'habillent point autrement que les *financières* qu'elles rencontrent au Bois de Boulogne (un peu moins bien seulement) ; il n'est pas de milliardaires dont les filles ne pourraient épouser des princes ; enfin, sous les antiques lambris de la rue de Babylone, on est fort exposé, je le crains, à rencontrer jusqu'à des hommes de lettres et des jacobins… Ah ! comme tout cela eût scandalisé Mme la douairière de Duras ou Mme la princesse de La Trémoïlle, vertuchoux !

C'est qu'au temps de ces nobles dames, sous Charles X, la bonne compagnie n'était point dans un tel désordre. La vieille aristocratie se groupait presque toute au faubourg St-Germain, où elle vivait, pour ainsi parler, comme dans une île déserte. Là, « comme on se connaissait avant même de s'être vu, dès le berceau, on pourrait dire dès avant la naissance, par

alliances, par récits nourriciers, par tout un cousinage historique qu'il n'était pas permis d'ignorer ou de négliger, comme on recevait même nourriture d'esprit, aux pages, aux écoles militaires, au régiment, dans les ambassades et même dans l'Eglise..., les titres, les charges, les emplois, tous les accidents de la fortune ne comptaient guère (1) ». Les membres de ce petit monde fermé étaient socialement égaux, et la fortune, les alliances de chacun étant connues de tous, personne ne s'essayait à éblouir le voisin par son faste. On vivait comme en province, d'une existence unie et monotone, sous l'œil sévère de la duchesse d'Angoulême et de quelques vieilles douairières. Sans doute, « on admettait bien dans ses salons, par haute faveur, quelques hommes récents, mais seulement ceux qu'un grand zèle, de grands talents ou des circonstances particulièrement heureuses avaient mis à même de servir efficacement la cause des Bourbons, *et toujours avec une nuance d'accueil* (2) ». A plus forte raison ne recevait-on pas de banquiers et de bourgeois, pour brillants et riches qu'ils fussent : toute

(1) Daniel Stern, *Mes souvenirs*, p. 258.
(2) *Ibid.*, p. 257.

cette triste noblesse de la Restauration était autrement exclusive que celle de Louis XVI.

Après la révolution de 1830, d'abord le faubourg Saint-Germain « se replia sur lui-même, il *bouda*, selon l'expression du temps. On perdait des charges, des places, des honneurs, on affecta de paraître ruiné, on resta très tard dans les châteaux, on s'habilla pauvrement, on fit des économies. On appela le duc d'Orléans *Grand Poulot*, on se divertit aux dépens du souverain des bourgeois, qui s'en allait bourgeoisement à pied, par les rues, sa femme sous le bras, son parapluie à la main... Peu à peu néanmoins, lorsqu'on vit que le nouveau régime durait et qu'on n'en avait pas raison par la *bouderie*, on se lassa de bouder (1) ». La vie mondaine reprit. On organisa, au profit des pensionnaires de l'ancienne liste civile de Charles X, des bals, et, comme nous disons aujourd'hui, des *garden-parties* à Tivoli : là toute la société légitimiste se rendait, et elle s'amusait de toutes ses forces sous prétexte de charité (2). Puis on se reprit à recevoir et à donner des fêtes. Même, les jeunes femmes se

(1) Daniel Stern, *Mes souvenirs*, pp. 337-8. — Vicomte de Grenville, *Hist. du journal La Mode*, pp. 181-241.

(2) Beaumont-Vassy, *Salons de Paris*, pp. 236-7.

virent plus libres que naguère. « N'étant plus sous les yeux de la Dauphine et de nos vieilles douairières, dit l'une d'elles (1), nous nous sentions délivrées d'une surveillance qui ne nous avait pas permis jusque là d'ouvrir nos salons à des hommes de condition moindre, bourgeois, annoblis, écrivains, artistes, dont la célébrité commençait à nous piquer de curiosité. » Aussi en profitèrent-elles. La duchesse de Rauzan fut la première à recevoir chez elle des hommes de lettres et des artistes (2). Puis bientôt Mme d'Agoult, Mme de la Bourdonnaye, Mme de la Grange organisèrent des lectures et des concerts, assistèrent aux premières représentations de *Henri III et sa cour*, d'*Antony*, de *Chatterton*, posèrent en évidence sur leurs guéridons *Indiana*, *Lélia*, les *Poésies de Joseph Delorme* ; même elles ne craignirent pas de se servir des termes nouveaux que les romantiques venaient de mettre à la mode, et l'on put les entendre dire, par exemple, que tel livre avait de l'*actualité*, qu'une pensée était *providentielle*, que M. X. était *étourdissant*, et que Mme Z. avait du *galbe*, encore que ses manières fussent

(1) Mme d'Agoult (Daniel Stern), *op. cit.*, p. 339.
(2) Daniel Stern, p. 340 — E. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, I, p. 356.

vraiment un peu bien *nature*, etc. (1). — D'abord le Faubourg s'indigna, puis il prit le parti de se moquer : il surnomma Mme d'Agoult « la Corinne du quai Malaquais », et Mme de la Bourdonnaye « la Sapho de la rue Boudrot » (2) ; ensuite il se résigna, finalement il se plut à rencontrer chez ses belles savantes des écrivains notoires, et il entrouvrit ses portes pour quelques uns d'entre eux qui « pensaient bien », comme on dit à présent.

Mais c'est que ces femmes, qui accueillaient ainsi des poètes et des romanciers dans les salons austères de leur Faubourg, n'étaient plus celles de la Restauration. Sans doute, déjà sous Charles X les jeunes personnes *éprouvaient* la littérature et la poésie romantiques ; elles admiraient passionnément M. de Lamartine et la suave Amable Tastu : comme Elvire, elles se faisaient lyriques et vaporeuses ; elles chantaient avec sentiment des romances où l'on parlait d'amour et de troubadour, de chevaliers et de coursiers, de damoiselles et de nacelles ; enfin elles savaient se perdre, les yeux au ciel, dans de langoureuses rêveries. Toutefois la cour

(1) Vicomte de Grenville, *Histoire du journal La Mode*, p. 57.

(2) Daniel Stern, p. 341

austère du vieux roi étendait sur elles sa morne discipline ; puis ce n'était pas elles qui tenaient les salons, mais leurs mères, des douairières qui avaient connu les jours pénibles de l'émigration et les années brutales de l'empire. Or, pour une princesse de La Trémoïlle, pour une marquise de Montcalm, pour Mme de Duras même, c'était assez peu de chose qu'un poète, un artiste qui n'était rien d'autre, et elles n'auraient guère songé que cela se pût recevoir. Si l'une d'elles voulait donner un concert, elle s'adressait à Rossini par exemple : le grand maëstro, alors dans tout l'éclat de sa gloire et de sa célébrité européennes, se chargeait, moyennant une somme assez minime (1.500 fr. environ), du programme et de son exécution ; il tenait lui-même le piano et accompagnait les chanteurs ; d'ordinaire il leur adjoignait un virtuose instrumentiste : Herz, Lafon, Bériot, Tulou, ou bien le petit Liszt ; « tous ensemble ils arrivaient à l'heure dite, par une porte de côté, tous ensemble ils s'asseyaient auprès du piano, tous ensemble ils repartaient après avoir reçu les compliments du maître de la maison et de quelques *dilettanti* de profession ; le lendemain on envoyait à Rossini son salaire, et l'on se croyait quitte envers eux et envers

lui (1) ». — Peut-être quelque vieil académicien, longuement consacré, un M. Campenon ou un M. Roger, parvenait-il à forcer l'entrée de ces austères salons du Faubourg, mais nul doute qu'on ne lui marquât cette « nuance d'accueil » dont j'ai parlé plus haut. Et en définitive, si l'on y rencontrait quelque écrivain comme M. le vicomte d'Arlincourt, M. le vicomte de Chateaubriand ou M. le comte de Vigny, c'est à sa naissance et non à son talent qu'il devait de s'y trouver.

Cependant l'émotion finale de 1830, en donnant le coup de grâce aux douairières, émancipa les jeunes admiratrices de Lamartine. Ce furent elles désormais qui tinrent les salons, et nous avons vu comment, à la suite de Mme de Rauzan et de Mme d'Agoult, elles s'enhardirent jusqu'à faire accueil à des hommes de lettres. Il faut dire, d'ailleurs, que ceux-ci avaient gagné bien du prestige depuis le temps de M. Roger et de M. Campenon : un poète, ce n'était plus un fort vieux monsieur sans conséquence, qui composait des fables en vers très malins, ou des tragédies en cinq actes et en alexandrins tout à fait raisonnables ; c'était un jeune homme fatal et important, qui visait au génie,

(1) Daniel Stern, pp. 303-4.

parlait passionnément, prenait des attitudes et se considérait comme un être à part, bref quelqu'un pour qui l'on éprouvait de l'admiration ou du mépris, mais non plus de l'indifférence. Le grand souffle du romantisme, qui emportait toute la jeunesse, s'était fait sentir jusque dans le Faubourg ; assurément la nouvelle école n'y pouvait compter que quelques enthousiastes parmi beaucoup de détracteurs, mais en somme la littérature et les littérateurs y avaient pris de l'importance et l'on y daignait s'en montrer curieux.

Au reste, à partir de 1830, peut-être les salons ne tinrent-ils plus tout à fait la place qu'ils avaient eue pendant la Restauration. Sous l'influence des manières anglaises, les hommes commencèrent à se réunir volontiers entre eux. Ils aimèrent à se retrouver au club, au restaurant, « sur le turf », là où ils pouvaient s'entretenir à leur aise de cigares, de sport et des coursiers d'Albion ; après le dîner, ils se retirèrent au fumoir, loin des femmes ; et déjà l'on se plaignait fort à cette occasion de la décadence de la galanterie française (1). Mais

(1) Voy. *Extraits des Mémoires d'un lion,* dans *La Mode,* 15 juin 1842, pp. 389-90. — Daniel Stern, p. 362. — Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes,* pass.

malgré cela les salons avaient encore une importance que nous ne soupçonnons plus. C'est que les gens du monde allaient bien moins au spectacle qu'ils n'y vont aujourd'hui : la « bonne société » ne fréquentait avec assiduité qu'à l'Opéra, qui fut en grande vogue de 1832 à 1836 (1). On ne se dispersait pas dans nos mille théâtres ; on ignorait nos music-halls et nos « premières ». En revanche on se voyait plus, car l'on *recevait* bien davantage. Les femmes n'avaient pas encore adopté la barbare coutume d'accueillir leurs connaissances à jour fixe chaque semaine : ce fut seulement vers 1837 que s'établit l'usage du « jour de réception » (2). Chaque après-midi ou chaque soir, quand elles n'étaient pas sorties, leur salon s'ouvrait pour leurs amis : les hommes faisaient beaucoup plus de visites qu'à présent.

Je pense aussi que l'on donnait plus de bals et plus de soirées. C'est que l'on ne se croyait

(1) C'était le temps où l'on y donnait, avec un immense succès, les premières représentations de *Robert-le-diable* et de *La Juive* sous la direction du Dr Véron ; Adolphe Nourrit, Mme Damoreau, Falcon chantaient ; Taglioni, Fanny Elssler dansaient (Beaumont-Vassy, *Salons de Paris*, p. 115. — Mme Trollope, *Paris et les parisiens en 1835*, t. II, pp. 356-7, etc. — Villemessant, t. I, pp. 168-9.

(2) Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, t. I, pp. 90-91.

pas obligé, surtout au faubourg Saint-Germain, d'y faire de grands frais : bien rarement la maîtresse de la maison poussait le luxe jusqu'à offrir à souper ou même jusqu'à dresser un buffet ; elle se contentait de faire promener de-ci de-là quelques plateaux de glaces flanquées de gâteaux secs, et si le thé innocent coulait avec abondance, en revanche le vin de Champagne n'emplissait que bien rarement les flûtes (1). D'ailleurs les contredanses et les valses à deux temps (2) n'en duraient pas moins jusqu'au matin, encore qu'elles eussent commencé de bonne heure, car, « en 1831, n'arrivaient à dix heures au bal que les gens qui voulaient produire une immense sensation (3) ».

C'était aussi la grande époque des soirées musicales et littéraires, et surtout de ces lectures qui ont tellement passé de mode aujourd'hui. Ce qu'on appelle « le monde » s'intéressait autant à la littérature qu'il s'intéresse maintenant au théâtre. Toute chose imprimée prenait, par le seul fait qu'elle l'était, une importance dont nous pouvons à peine nous rendre compte à présent, inondés que nous

(1) A. Houssaye, *Confessions*, t. II, p. 38.

(2) La valse à deux temps fut acclimatée à Paris vers 1831 (Beaumont-Vassy, *Salons de Paris*, p. 131).

(3) Beaumont-Vassy, *op. cit.*, p. 38.

sommes par les prospectus gratuits, les magazines à bon marché, les feuilles populaires, les réclames de toutes sortes (1). Vers 1835, il n'y avait que peu de livres, peu de journaux ; on les achetait cher, on les lisait avec attention, on en parlait soigneusement. Un prix à l'Académie avait de l'importance et rendait notoire : le public savait les noms des lauréats. Il s'intéressait à des questions de poésie ; il attendait un livre de vers de M. de Lamartine, comme il attend maintenant une « première » de Maurice Donnay : au faubourg Saint-Germain, il écoutait religieusement M. le vicomte d'Arlincourt lire quelques fragments de son grand roman, *Les Ecorcheurs ou l'usurpation de la peste* (2), ou bien M. le comte de Vigny réciter chez Mme d'Agoult le poème encore inédit de la *Frégate*. A vrai dire, ces messieurs tantôt étonnaient un peu trop leur auditoire, tantôt ne l'étonnaient pas assez. Mme d'Agoult nous a conté comment, après la lecture de

(1) Comme l'a très bien remarqué M. Adolphe Boschot, *La Jeunesse d'un romantique : Hector Berlioz*, p. 469.

(2) Paris, Renduel, 1833, 3 vol. in-12. — D'Arlincourt, connu pour ses opinions légitimistes, écrivain romantique et dangereusement fécond, était en grande vogue au faubourg Saint-Germain, où il lisait régulièrement ses œuvres (voy. *La Mode*, pass. — Grenville, *Hist. du journal La Mode*, p. 573).

la *Frégate*, « un silence consternant accueillit l'œuvre et l'auteur : — « Ma frégate a fait naufrage dans votre salon », me dit, en se retirant, Alfred de Vigny. — « Ce monsieur est-il un amateur ? » venait de me demander l'ambassadeur d'Autriche (1) ». — Pauvre ambassadeur !

IV

Eugène Sue avait été l'un des premiers admis dans les salons littéraires du faubourg Saint-Germain. C'est qu'avant même d'écrire ses romans, il était déjà fort connu pour son élégance et lié avec les jeunes gens à la mode (2). Mme de Rauzan accueillit donc sans crainte un homme dont elle était sûre qu'il saurait tempérer son romantisme par son anglomanie et sa littérature par sa fashion.

C'était une très aimable femme. Sous la Restauration et du vivant de sa mère, la

(1) D. Stern, *Mes Souvenirs*, p. 345.
(2) Mirecourt, *op. cit.*, pp. 40-45.

duchesse de Duras (le trop sensible auteur d'*Edouard* et d'*Ourika*), elle passait pour n'avoir que bien peu d'esprit. « Mme de Duras a trois filles, disaient les bonnes âmes, *Ourika, Bourika* et *Bourgeonika* (1) ». Mais, après la mort de sa mère (1828), après la disparition de la morne cour de Charles X, *Bourika* se sentit libérée comme tant d'autres femmes de sa génération : elle donna furieusement dans le bel esprit, et elle se mit à recevoir avec passion. Son salon était tout pour elle. Jusqu'à ses derniers jours, atteinte d'une maladie incurable, elle se levait, s'habillait, se parait, puis à quatre heures, elle apparaissait souriante et attentive, et dépensait en deux heures toutes les forces qu'elle avait accumulées pendant une journée de repos. On voyait chez elle d'abord tout un escadron de vieilles marquises léguées par Mme de Duras, et la jeunesse du faubourg Saint-Germain attirée par les beaux yeux de ses filles ; puis Berryer, Salvandy, le comte de Falloux, fraîchement débarqué de sa province ; Mme Swetchine, dont

(1) « Par allusion au teint couperosé de la belle et spirituelle Félicie de Duras, d'abord princesse de Talmont, puis comtesse de la Rochejacquelein, et au peu d'esprit qu'on attribuait à la duchesse de Rauzan, sa sœur » (D. Stern, *Mes Souvenirs*, pp. 339-40).

on citait la vertu en exemple aux jeunes femmes — qui, pour se venger, l'appelaient *Grandisson ;* — enfin quelques illustrations romantiques comme Liszt, Sainte-Beuve et Eugène Sue (1). Celui-ci envoyait toujours à la duchesse un exemplaire superbement relié de ses œuvres, et, en retour, Mme de Rauzan le patronnait et le présentait. Grâce à cette protection, il eut bientôt la joie ineffable de s'entendre appeler : « Mon jeune ami » par le comte Molé, d'être admis à adorer Chateaubriand chez Mme Récamier (2), d'ouïr les concerts de la comtesse Merlin (3), de fleurter avec Mme d'Agoult (4), d'être convié aux fameux déjeuners dansants de l'ambassade d'Autriche (5), enfin de voir les salons du faubourg Saint-Germain s'ouvrir devant lui. Au reste il y plaisait, dit-on, beaucoup plus aux femmes qu'aux hommes. Car ceux-ci montraient quelque peine à s'habituer à « monsieur Sue », tandis que celles-là pardonnaient assez facilement, ce semble, son nom bourgeois à ce beau garçon, et plus

(1) Legouvé, *Soixante ans de Souvenirs*, t. I, pp. 352-6. — D. Stern, *op. cit.*, p. 340.

(2) Legouvé, *loc. cit.*

(3) Baronne Frossard, *Souvenirs (1813-1884).* Paris, s. d., in-8, p. 26.

(4) D. Stern, *op. cit.*, p. 387.

(5) A. Houssaye, *Confessions*, t. I, p. 377 ; t. II, p. 36.

d'une, même, s'il en faut croire ses biographes (1), consentait à le lui pardonner en particulier.

Mais aussi comment une lectrice de 1835 n'eût-elle pas été touchée par un romancier si fashionable, créateur de tant d'amantes passionnées et de héros byronesquement pervers et élégants ? Sous Louis-Philippe, la mode n'est plus aux amoureux platoniques et chevaleresques, ni aux demoiselles angéliques de la Restauration. Les femmes témoignent d'un esprit « revenu aux choses positives et que le vaporeux n'enivre plus (2) ». C'est le temps où règne la *lionne*, « cavalière et chasseresse, cravache levée, botte éperonnée, fusil à l'épaule, cigare à la bouche, verre en main, toute impertinence et vacarme (3) ». Lectrice de George Sand, admiratrice de Byron, celle-ci rêve de Lélia et de Manfred, et elle ne goûte plus, en imagination du moins, que le crime et l'horreur de la passion la plus échevelée. — Or, Eugène

(1) Legouvé, t. I, pp. 359-61. — A. Dumas et Mirecourt (pourtant très défavorable) presque à chaque page.

(2) Dr Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. V, p. 312.

(3) D. Stern, p. 355. — *La Mode*, 15 juin 1842, p. 389. — Voy. le portrait de Malvina dans Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (éd. ill. par Grandville), pp. 135 et suiv.

Sue s'applique à fournir à cette affolée les héros qu'il lui faut. Dans *Plick et Plock*, El Gitano, pirate beau comme le jour, escalade chaque soir les murs d'un couvent bâti sur la pointe d'un rocher d'Espagne pour faire l'amour à la nonne Rosita : inutile d'ajouter qu'il est pris dans un guet-apens après s'être défendu comme un tigre. Szaffie, de la *Salamandre*, cultive le crime avec un sadisme démoniaque tout à fait impressionnant. Le nègre Atar-Gull, souillé de scélératesses, finit par obtenir le prix Montyon. Kernock le pirate — les pirates fourmillent dans les récits d'Eugène Sue, — après avoir pillé, massacré, torturé, brûlé pendant toute sa vie, siège au banc d'œuvre et meurt vénéré dans une petite paroisse de Bretagne. Et toute cette candide horreur passe alors pour le fin du fin...

En toute occasion, l'auteur d'*Atar-Gull* montre ingénument le vice triomphant de la vertu, et les esprits moraux s'indignent contre une telle « dépravation (1) ». Or les femmes, qui retrouvent partout leur reflet, voient aussi

(1) Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, t. I, p. 19. — *Revue des romans* (par Girault de St-Fargeau), t. II, pp. 331-336. — Alfred Nettement, *Etudes critiques sur le feuilleton roman* (Paris, 1845-6, in-8, 2 vol.), t. I : chapitre consacré à Eugène Sue.

toujours l'auteur un peu à la ressemblance de ses personnages, et Eugène Sue doit aux siens une auréole de perversité élégante. Au surplus, c'est un grand garçon, aux larges épaules, avec des yeux bleus et des cheveux noirs, dont on cite les voitures et les chevaux anglais (1) ; sa réputation de roué l'enchante (2), et il s'applique le plus naïvement du monde à imiter ses héros mondains. Comme eux il étale un dandysme satanique du plus heureux effet. Il

(1) A. Houssaye, *Confessions,* t. II, p. 268. — Legouvé, t. I, p. 359. — Beaumont-Vassy, *Salons de Paris,* pp. 141-2. — Il était même *un peu trop* élégant, s'il en faut croire Saint-Albin, *Les courses de chevaux en France*, p. 3 ; Contades, *Portraits et fantaisies, loc. cit.* ; etc. Mais c'est que tous les biographes à tendances conservatrices se sont appliqués à montrer que l'écrivain socialiste des *Mystères* n'avait jamais pu être qu'un intrus et qu'un parvenu au milieu de la bonne société où il véeut au début de sa vie. La comtesse Dash, par exemple (*Mémoires,* t. IV, p. 220), déclare non sans naïveté : « Il n'avait rien de distingué dans les manières ou, pour parler plus juste, son air était commun naturellement, car il avait acquis, en se frottant à la bonne compagnie, *un certain vernis qui lui donnait l'apparence plutôt que le fond (!)* » — Sans doute Eugène Sue était ou plutôt devint un moment fort snob, comme nous le verrons. Mais il est peu probable qu'il eût été reçu au Faubourg St-Germain, admis au Jockey-Club, etc., s'il n'avait pas racheté son nom terriblement bourgeois, et jusqu'à son nez dont il disait lui-même : « C'est ennuyeux, j'ai le nez, canaille », par une « distinction » qui n'est pas trop malaisée à acquérir, somme toute, pour un garçon d'un peu d'esprit.

(2) A. Dumas, *op. cit.*, t. II, p. 43. Toujours dans son rôle, Sue est fort hostile à la dévotion. Voy. *El Gitano* et dans *Arthur* le chap. XXIX.

déclare à souper, avec une noire ironie, que la vertu devant être récompensée au ciel, il est trop bon catholique pour la montrer récompensée sur la terre (1). Tel *Arthur* (2), il développe dans les salons des théories d'un cynisme candide sur les femmes, sur l'amour, sur l'adultère. Et ses auditrices, charmées, ne savent comment admirer assez une si fashionable perversité (3).

Mais ne nous y trompons pas : Sue était parfaitement sincère. De même que sa bonne foi littéraire était absolue (4), il croyait très fermement à sa propre corruption, et rien ne le fâchait davantage que de se l'entendre nier (5). Au fond, c'était un garçon fort peu diabolique. « Eugène Sue est un bon et aimable jeune homme, fanfaron de vices, désolé de s'appeler

(1) A. Dumas, *loc. cit.*

(2) Sue laissa dire qu'il s'était peint sous les traits d'*Arthur*.

(3) Alph. Karr, *Les Guêpes*, avril 1840, pp. 79-80. — Mme de Bassanville, *Salons d'autrefois*, t. III, p. 83. — Legouvé, *op. cit.*, pp. 359-360.

(4) Voy. ses préfaces. Dans celle de *Plick et Plock*, il se montre réellement désireux de donner à la France ce qu'il appelle le roman maritime. — Un jour, A. Dumas le rencontre courant presque et appelant une voiture pour aller plus vite : — « Qu'avez-vous ? — Ah ! cher ami, je viens de trouver un commencement de nouvelle admirable ! — Et c'est ? — Depuis six mois j'étais l'amant de la femme de mon meilleur ami » (A. Dumas, *loc. cit.*, pp. 43-44).

(5) A. Dumas, pp. 44 et suiv.

Sue, faisant du luxe pour se faire grand seigneur, mais à cela près, quoique un peu usé, valant mieux que ses ouvrages », écrivait Balzac à Mme Hanska (1). Ainsi ce sceptique qui veut paraître revenu de tout, ce roué ingénu adore ses maîtresses comme un collégien ; il ne leur parle que de son âme ; à cinquante ans, il composera pour une femme d'une vertu des plus légères des vers où il la comparera à la Vierge Marie. En réalité, il est gentiment modeste et franc, avec une spontanéité affective qui lui donne quelque chose de la grâce d'un enfant. « Il était mobile et aimable comme un enfant, admiratif comme un enfant, câlin comme un enfant, repentant de ses torts comme un enfant, ce qui fait qu'on les lui pardonnait comme à un enfant ; enfin, cet ensemble de défauts naïvement avoués et de qualités naïvement oubliées formait une des natures les plus séduisantes que j'aie connues », nous dit Legouvé (2). Il y a loin de ce caractère ingénu

(1) En mars 1833 (*Lettres à l'étrangère*, t. I, Paris, 1899, in-8 ; p. 17).

(2) « Il se trouva un beau jour chef d'école comme il s'était trouvé chirurgien en chef, avec autant d'étonnement que de *bonne enfantise*... et montrant, dès ce début, cette appréciation modeste de lui-même qui est restée jusqu'au bout un de ses grands charmes » Legouvé, pp. 342, 360-3. — A. Dumas, pp. 44-47. — Sainte-Beuve, qui pourtant n'est pas

au satanique dandysme qu'aimait à dépeindre l'auteur de la *Salamandre* !... Mais Eugène Sue fit illusion à ses contemporaines (1), et il fut le type parfait du romancier mondain de 1835. A la fois romantique comme Frédéric Soulié et anglomane comme M. de Normandie, il sut combiner en lui la littérature et la fashion. N'était-ce pas là bien des raisons de plaire aux dames ? Par elles Eugène Sue s'imposa au Faubourg.

Il n'y logeait point cependant. Il s'était installé rue de la Pépinière (2), dans une jolie maison toute tapissée de plantes grimpantes et entourée d'un jardin (3). Une galerie couverte

suspect de sympathie à son endroit, reconnaît qu'il resta modeste et bon garçon même au moment du plus grand succès des *Mystères* (*Chroniques parisiennes*, p. 80).

(1) Et à Balzac lui-même. Peu de temps après la lettre que nous avons citée plus haut, Balzac écrit à Mme Hanska, après une conversation avec Eugène Sue : « Il m'a entretenu de ses occupations, de sa fortune... Il a développé l'égoïsme le plus complet ; il veut à la fin de la journée pouvoir se dire que tout ce qu'il a fait et tout ce qui a été fait l'a été pour lui. La femme n'est plus qu'un instrument... J'ai écouté cela tranquillement... » (*Lettres à l'étrangère*, t. I, p. 321). On voit bien là Eugène Sue « poser » au roué.

(2) Les lettres de félicitations qu'il reçut au lendemain du succès de *Mathilde* et des *Mystères* (conservées à la Bibl. hist. de la Ville de Paris) portent sur la suscription : 83, rue de la Pépinière. Cette rue gardait jadis son nom jusqu'à Saint-Philippe-du-Roule (Rochegude, *Guide à travers le vieux Paris*, p. 207).

(3) Mirecourt, *op. cit.*, pp. 91-94. — André Roussiau dans les *Annales romantiques*, janvier-février 1905,

pouvait conduire discrètement les visiteuses jusqu'à une porte secrète donnant sur la rue. Les pièces, très petites, un peu obscurcies par les lianes et les fleurs qui pendaient aux fenêtres, avaient un meuble rouge à clous d'or, sauf la chambre à coucher bleuâtre et le salon rocaille. Là le romancier offrait au prince de La Moskowa, à lord Chesterfield, à lord Seymour, au comte d'Orsay lorsqu'il était de passage à Paris, des déjeûners comme celui qu'il décrit dans *Arthur* (1) : « parfaitement servis à l'anglaise ». Ce qui étonnait, en entrant chez lui, c'était le nombre des bibelots qui encombraient son hôtel : tableaux, bronzes, bahuts gothiques, un orgue ancien qui avait appartenu à son frère, un lustre en porcelaine de Sèvres qui se démontait en entier et se rangeait dans un écrin, un service d'argenterie qu'il avait commandé à Mortimer, le grand orfèvre de Londres, et une quantité de souvenirs sportifs : des tableaux peints par lui ou par Alfred de Dreux, et représentant ses chevaux ou ses chiens ; des

pp. 59-63. — A. Houssaye, *Confessions*, t. II, p. 39. — Beaumont-Vassy, *Salons de Paris*, pp. 141-2, nous dit qu'il a décrit « très exactement » sa maison dans un de ses romans. C'est évidemment dans *Arthur*, au chap. II. Voy. encore, dans les *Mystères*, t. III, pp. 111-112, la description de la maison de Saint-Rémy.

(1) Paris, Gosselin, 1840, in-12, p. 158.

trophées de chasse ; dans le vestibule, un loup et un oiseau de proie apprivoisés naguère, aujourd'hui, hélas ! empaillés ; au bout du jardin, deux lévriers donnés par lord Chesterfield...

C'est que, en fashionable qui se respecte, Eugène Sue faisait profession d'être un sportsman passionné. Vers quatre heures, il se montrait aux Champs-Elysées dans quelque délicieux phaéton, pareil sans doute à celui de M. de Cernay (1), vert clair à rechampis blancs, et où tout était à ravir, depuis l'attelage composé d'un cheval gris et d'un alezan de moyenne taille — de qui les crinières rases étonnaient les badauds peu au fait des coutumes anglaises — jusqu'aux deux petits grooms de même taille et de même corsage, qui se tenaient bien droits sur le siège de derrière. Il était bon cavalier, et Alfred de Dreux l'a peint sur son hunter *Champagne* demandant son chemin à un guide qui le renseigne (2). Il traversait le détroit pour acheter des chevaux à Londres, et priait le comte d'Orsay, avec qui il était lié, de le guider dans son choix (3). Sans doute encore,

(1) *Arthur*, p. 169. — Beaumont-Vassy, *loc. cit.*

(2) André Roussiau, *loc. cit.* On sent dans tous ses romans, à la façon dont il en parle, qu'il connaissait les chevaux. Voy. surtout *Arthur* et *Deleytar*.

(3) En revanche d'Orsay, qui payait souvent ses factures en réclame, donnait à son fournisseur de gants une lettre

comme M. de Senneterre, parcourait-il les longues allées du Bois-de-Boulogne, monté sur un charmant petit « haque » pie (1). Même il chassait à courre, et il avait deux équipages, l'un de *beagles* pour le lièvre, que d'Orsay lui avait envoyé d'Angleterre, et l'autre pour le chevreuil, qu'il abandonnait volontiers à ses piqueurs (2). Enfin — et ceci était le comble de l'élégance — on peut croire que, comme lord Seymour lui-même, il pratiquait la boxe : ces « coups de poing de la fin », dont le prince Rodolphe achève ses adversaires et qu'admire tant le Chourineur, ne sont autre chose que des *chop-blows :* Sue devait les tenir de Charles Lecour (3).

Ainsi fait, lié avec toute la fashion parisienne, fanatique ainsi qu'il sied des coursiers d'Albion, reçu sans doute chez lord Seymour, fréquentant

de recommandation pour Eugène Sue et le comte de la Tour-du-Pin (Contades, *Le comte d'Orsay*, pp. 85, 117). Sue connaissait lady Blessington, et d'Orsay le fit figurer dans son recueil de portraits (Madden, *The literary life and correspondence of the countess of Blessington*, t. II, pp. 188, 467).

(1) *Arthur*, p. 176.

(2) Il n'aimait pas la chasse à tir (André Roussiau, *loc. cit.*). — Il dépeint une chasse à courre dans *Mathilde* (nouv. éd. Flammarion), t. II, pp. 267 et suiv., mais à vrai dire on ne sent pas précisément, dans cette description, le veneur consommé.

(3) J. Joseph-Renaud, dans l'*Auto*, 2 novembre 1905.

au Café de Paris, Eugène Sue devait être admis des premiers au Jockey-Club, et nous l'y trouvons en effet dès la fondation du cercle en 1834 (1). D'ailleurs, il ne posséda jamais qu'un cheval de courses, *Mameluke*, qui courut en 1835 (2). Mais il tint toujours beaucoup à rester membre du Jockey. Après le scandale causé dans le beau monde par la publication des *Mystères*, il cessa de s'y rendre, mais il ne démissionna pas. « Ce ne fut qu'en 1847 qu'il fut possible de détacher réglementairement du club le futur socialiste de 1848, constate M. de Contades avec une grande indignation (3). Eugène Sue, dans un embarras momentané d'argent, n'ayant point acquitté sa cotisation annuelle, fut, par application de l'article 5 du règlement, rayé de la liste des membres du cercle. Il adressa sans tarder au président une protestation indignée et une démission motivée par les prétendues exigences de sa carrière littéraire ». Et les infortunés clubmen, enfin délivrés du cauchemar de voir le nom d'un jacobin flamboyer sur leur annuaire, purent continuer à vivre en paix.

(1) T. Bryon, *Calendrier des courses* (1834) : liste des membres.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 88.
(3) *Portraits et fantaisies*, pp. 147-8.

V

Cependant tant de succès mondains n'avaient pas été sans rendre snob, comme c'est l'usage, celui qui en était l'objet. Avec ses cheveux frisés, son air gourmé, son silence important et les armoiries qu'il faisait peindre sur ses voitures, Eugène Sue en était venu à provoquer les railleries d'un bon nombre de jeunes gens. Ceux-ci ne le nommaient plus que *Sulfate*, par allusion à son ancienne profession de chirurgien, à quoi ils ajoutaient *de Quinine* afin de ne pas froisser ses instincts nobiliaires. — Or, Sulfate de Quinine suivait les laisser-courre de l'équipage du duc d'Orléans, et, malgré qu'il déclarât avec désinvolture qu'il se ralliait ainsi à la meute et non à la famille, on commençait de lui faire grise mine dans le Faubourg (1). En 1837, quand parut *Latréaumont*, où il s'était permis de peindre Louis XIV sous des couleurs peu favorables, les derniers salons légitimistes

(1) Legouvé, pp. 357-8. — Saint-Albin, *Les courses de chevaux*, p. 3.

prirent ce prétexte pour rompre avec lui ; la *Mode* rendit compte sévèrement de ce qu'elle appelait un « guet-apens très peu littéraire (1) » ; et Eugène Sue se trouva définitivement brouillé avec le faubourg Saint-Germain.

Il est facile de deviner que des blessures d'amour-propre avaient dû le décider à publier *Latréaumont*. Mais lesquelles ? On a dit qu'il avait cruellement échoué en voulant introduire sa sœur, Mme Caillard (des messageries Laffitte, Caillard et Cie), dans le monde aristocratique où lui-même était admis (2). D'autres ont prétendu qu'il avait demandé la main d'une petite nièce de Mme de Maintenon, dont la famille l'avait repoussé avec un dédain très marqué (3). Sans doute aussi quelques vicomtes bien arrogants s'étaient mis à regarder « M. Sue » de trop haut. Quoi qu'il en soit, l'auteur de *Latréaumont* se vit abandonné par ses relations légitimistes, et bientôt, qui plus est, ayant achevé de dissiper son héritage et le revenu de ses romans, il se trouva complètement ruiné.

Ce fut pour lui un grand malheur. Une amie

(1) Janvier-février-mars 1838, p. 112. Voy. aussi 1841, p. 275. — Sur *Latréaumont* : Balzac, *Lettres à l'étrangère*, t. I, p. 458.
(2) Beaumont-Vassy, *Salons de Paris*, pp. 141-3.
(3) *Biographie universelle*. — Mirecourt, p. 78.

qu'il aimait l'avait quitté. Tous les jours, il venait chez Legouvé (1), où il se lamentait. Il lui semblait que la faculté d'inventer était morte en lui. Pourtant un jour, ayant conçu le sujet d'*Arthur*, il fut tout aussitôt s'installer en Sologne, emmenant un lévrier et un poney qu'il avait acquis en échange d'une belle pièce d'argenterie. Au bout de trois mois, le roman était fait : c'était un récit assez mal lié, mais on y voyait un lord au sourire « gravement moqueur », Falmouth, qui partait pour Calcutta « comme d'autres s'en vont à Baden », et traversait les aventures, toujours impassible, sur son yacht armé en guerre et conduit par un équipage dévoué jusqu'à la mort ; Arthur, jeune homme fatal et torturé par un scepticisme incurable qui l'empêchait de croire à l'amour ; Mme de Penafïel, belle comme un démon, marquise et espagnole : le tout rapporta 20.000 francs (2). — Peu après, la *Presse* insérait dans ses colonnes, avec un succès éclatant, *Mathilde, mémoires d'une jeune femme*. Cette

(1) Le docteur Sue avait eu de Mlle Sauvan une fille, Flore, qui devint Mme Caillard. Mlle Sauvan épousa ensuite Legouvé père qui en eut Ernest. Ernest Legouvé et Eugène Sue, bien qu'ayant la même sœur, n'étaient donc pas parents (Legouvé, *op. cit.*, pp. 332-3).

(2) A. Dumas, p. 62.

fois le faubourg Saint-Germain cria au scandale : tout le monde croyait reconnaître les originaux d'Ursule, de Mlle de Maran, de la duchesse de Richeville, de Vérac et de Lugarto (1). Mais il cria bien plus encore quand, l'année suivante, les *Débats* commencèrent la publication des *Mystères de Paris* (2), et le scandale mondain qu'Eugène Sue déchaîna là prit bientôt les proportions d'un scandale social.

Assurément si on lui eût prédit, alors qu'il écrivait le début de l'ouvrage, le succès prodigieux qu'il devait obtenir ensuite, il en eût été bien étonné. Un jour, un éditeur vint lui apporter une publication anglaise où se trouvaient dépeintes les mœurs de la populace de Londres, et cela lui donna l'idée d'un livre où il montrerait aux gens du monde quelques aspects de la vie populaire à Paris. Aussitôt il commença de l'écrire, et quelque temps après il envoyait les premiers chapitres de son manuscrit à Legouvé, en lui demandant son avis. Celui-ci le pressa de continuer, mais Sue

(1) Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, t. II, pp. 262-3. — Mirecourt, p. 77. — Je ne serais pas étonné que Sue eût pensé à milord Arsouille en nous dépeignant Lugarto.

(2) Le premier feuilleton parut dans le *Journal des Débats politiques et littéraires* du 19 juin 1842.

n'avait nullement arrêté la suite de son roman. C'était sa coutume de commencer ses livres au hasard et d'en poursuivre le récit au jour le jour ; il ne savait pas la veille ce qu'il raconterait le lendemain, et il n'imagina par exemple le fameux jésuite Rodin, sur qui roule toute l'énorme intrigue du *Juif-Errant*, qu'un soir en écrivant les dernières lignes d'un chapitre (1). — Donc, en commençant les *Mystères de Paris*, il ne prétendait certainement pas à un succès populaire ; il voulait seulement, comme l'a noté Sainte-Beuve (2), « persister dans sa voie pessimiste, et, rassemblant tous ses secrets, en faire un roman bien épicé, bien salé, à l'usage du beau monde ». Peut-être aussi voulait-il voir, « par une sorte de gageure, jusqu'où, cette fois, il pourrait conduire du premier pas ses belles lectrices, et si les grandes dames ne reculeraient pas devant le *tapis franc*. » Mais le succès des premiers feuilletons parus dans les *Débats* dépassa de beaucoup le public qu'il visait. Tout le monde lut passionnément ses descriptions du peuple. Victor Considérant, directeur du journal socialiste *La Démocratie pacifique*, publia un grand article enthousiaste : « Je vois

(1) Legouvé, pp. 368-9 — A. Dumas, p. 53.
(2) *Portraits contemporains*, t. III, p. 115, note.

où va l'auteur, s'y écriait-il. Il entreprend la peinture des souffrances et des besoins des classes travailleuses ». Et Sue, tout heureux que quelqu'un vît aussi clairement où il allait quand lui-même s'en doutait si peu, se mit résolument à marcher dans la voie qu'on lui indiquait (1).

Il visita les quartiers populeux. Eugène de Mirecourt raconte qu'il se déguisait en peintre en bâtiments et qu'il était devenu l'amant d'une ouvrière ; avec elle il fréquentait les gargotes (2). Mais à vrai dire les descriptions des *Mystères*, qui passaient en leur temps pour être d'un réalisme repoussant, semblent à présent presque idylliques aux lecteurs des faits-divers de nos journaux : nous sommes beaucoup trop bien renseignés sur l'art du cambriolage et la pratique de l'assassinat pour ne pas trouver romanesques et imprudentes les opérations du Maître d'école ou de l'empoisonneur Polidori ; nous en remontrerions aisément à ces naïfs scélérats ; et en somme nous doutons fort qu'Eugène Sue ait vu le cabaret du *Lapin blanc*, sinon de l'extérieur et sans y entrer. Toutefois, en 1842, ces peintures étaient fort

(1) Legouvé, p. 370.
(2) Pp. 86-88.

nouvelles, à ce point qu'il n'y eut personne pour remarquer que l'auteur avait apparemment appris l'argot d'un auvergnat, puisque le surnom du *Chourineur* ne pouvait être, il me semble, que le mot *Surineur* (de *surin*, couteau) prononcé à la manière des naturels du Puy-de-Dôme...

Bref, ces scènes de crime, ces vols, ces cabarets, ces filles et ces repris de justice, tout cela parut d'un réalisme effréné, presque cynique. Et c'est pour couper des récits si horribles que Sue introduisit, çà et là, quelques chapitres de sentiment. « Sitôt que M. Sue s'aperçoit qu'il est allé trop loin dans un sens, vite il fait chanter les oiseaux de Rigolette », disait une femme d'esprit (1). Alors l'écrivain, devenu philanthrope, vit aussitôt son succès redoubler. Lorsqu'eût paru l'épisode de la famille Morel, l'enthousiasme populaire ne connut plus de bornes. Désormais le romancier fashionable et dandy d'*Arthur*, asservi par son succès même, devint l'apôtre et le protecteur des basses classes. Au reste, ce démagogue malgré lui accepta de bonne grâce son nouveau rôle. De même qu'il avait été satanique quand

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, III, p. 116.

ses lectrices goûtaient l'horreur candide d'*Atar-Gull*, de même il fut socialiste sentimental quand son public le voulut, et il prit à merveille ses fonctions de *saint*. « Un soir, en rentrant chez lui, il heurte, dans l'obscurité, un objet suspendu et mobile ; il allume une bougie : que voit-il ? les deux pieds d'un homme qui avait pénétré dans son antichambre, on n'a jamais su comment, et qui était venu s'y pendre ; il tenait dans sa main un billet ainsi conçu : « Je me tue par désespoir ; il m'a semblé que la mort me serait moins dure, si je mourais sous le toit de celui qui nous aime et qui nous défend (1) ». Vers le même temps les journaux (2) publiaient une lettre où Théodose Burette disait pompeusement à Eugène Sue : « Si l'on crée des charges d'avocat des pauvres, à bon droit vous devez être bâtonnier ». Un brave magistrat citait publiquement les *Mystères* comme une autorité (3). L'auteur passait aux yeux du public pour un grand philanthrope, un second « Homme au petit manteau bleu », un bienfaiteur de l'humanité. Chaque jour lui

(1) Legouvé, pp. 377-8.
(2) La *Démocratie pacifique* du 5 août 1843. — Voy. Sainte-Beuve, *Chroniques parisiennes*, p. 96.
(3) Dans les *Débats* (Sainte-Beuve, *loc. cit.*, p. 97 ; voy. encore pp. 90, 131, 145).

apportait quelques billets où de pauvres diables imploraient sa charité et sa protection, et, comme il était généreux, il envoyait toujours son aumône. Bientôt même les sommes s'élevèrent à ce point que ses amis s'inquiétèrent ; Pleyel, Goubaux et Legouvé formèrent une sorte de conseil judiciaire : l'auteur des *Mystères* leur remettait tout ce qu'il gagnait, et, économisant pour lui, ils lui servaient une pension mensuelle. Toujours modeste, « Sue se laissait faire avec le charme et la docilité d'un enfant (1) ».

D'ailleurs, l'argent coule désormais à flots dans sa maison. Le docteur Véron, qui tente à ce moment de relancer le *Constitutionnel*, signe avec lui un traité qui lui assure 100.000 francs par an (2), et ce n'est pas trop cher si l'auteur des *Mystères* tient vraiment au bout de sa plume plus de 20.000 abonnés (3). Le public attend chaque jour le *Journal des Débats* avec anxiété. Dans les cafés, dans les cabinets de lecture (4),

(1) Legouvé, p. 377.

(2) Sue publia dans le *Constitutionnel* le *Juif-Errant*, *Martin, l'enfant trouvé*, et les *Sept péchés capitaux*.

(3) Nettement, *Etudes critiques sur le feuilleton-roman*, t. I, pp. 62, 121.

(4) On trouvera dans les *Mémoires* de A. de Pontmartin (t. I, pp. 111 sq.) la plus pittoresque description d'un cabinet de lecture, celui de la langoureuse Mlle Malvina Vermot.

on s'arrache la feuille dès le matin ; on en loue les numéros jusqu'à dix sous pour le temps de les lire. Que Sue retarde son feuilleton d'un jour, et voilà les belles dames et les femmes de chambre en émoi : il lui faut insérer un petit mot dans la gazette pour rassurer le salon et l'antichambre (1). D'ailleurs chaque courrier lui apporte en foule les lettres de ses lecteurs enthousiastes, « magistrats qui lui soumettent leurs idées, jeunes filles qui lui offrent leur cœur (2) », et les gens les plus graves écrivent aux *Débats* des épîtres attendries auxquelles il répond le plus sérieusement du monde (3). Partout on s'entretient du Chourineur et des tapis-francs. On s'en occupe jusqu'à la tribune de la Chambre (4). Un jour le ministre Duchâtel entre tout effaré dans son cabinet, et ses secrétaires croyaient déjà à la chûte du ministère : — « Eh bien ! leur dit-il, vous

(1) Sainte-Beuve, *Chroniques parisiennes*, p. 80. —Voy. le *Journal des Débats* du 19 juillet 1843.

(2) Il en reçut plus de 1100 selon Sainte-Beuve (*loc. cit.*) — La Bibliothèque historique de la Ville de Paris en conserve un volume entier.

(3) Sainte-Beuve, *loc. cit.* — Voy. les *Débats* du 15 juin 1843.

(4) M. Chapuys-Montlaville les attaque à la tribune comme immoraux. Mais Sue ne daigne faire aucune réponse dans son journal et les *Débats* l'en félicitent, car « de telles attaques n'ont rien de sérieux » (*Débats*, 14 et 15 juin 1843).

savez ? La Louve est morte ! » La Louve était morte, en effet, dans le feuilleton du matin (1). — A la foire, on offre les *Mystères* en pantomime et en pain d'épices. « Je me suis arrêté, raconte le vicomte de Launay (2), devant une baraque dont l'affiche pompeuse représentait tous les personnages de ce roman célèbre ; on y lisait ces mots : *Mystères de Paris par Eugène Sue, scène mimique par M. Julien.* Et ce même M. Julien figurait tour à tour la Goualeuse, Jacques Ferrand, Rigolette, Pipelet, madame d'Harville, le Maître d'Ecole, lady Sarah et Tortillard. Le public exercé reconnaissait à l'instant tous les personnages ; moi, je l'avoue, je n'ai jamais très bien reconnu que M. Julien. Cela se passait au son d'une musique agréable... » Dans les passages, sur les boulevards on expose des gravures, on vend des quadrilles de l'Ogresse et du Chourineur et des romances de la Goualeuse (3). On publie des dictionnaires

(1) Legouvé, p. 337.

(2) *Lettres parisiennes,* t. III, pp. 57-8.

(3) « Un quadrille de Mlle L. Puget vient de paraître aux bureaux du *Ménestrel*... Les mélodies, pleines de charme et de caractère, en sont toutes parfaitement composées dans l'esprit des cinq titres : *Le Chourineur, Tortillard, Fleur de Marie,* le *Prince régnant* et la *Chouette* (*Journal des Débats,* 6 décembre 1842). — Nettement, *Etudes critiques sur le feuilleton-roman,* t. I, p. 236. — Sainte-Beuve, *Chroniques parisiennes,* pp. 79-80.

d'argot, « ouvrage indispensable pour l'intelligence des *Mystères de Paris* » (1). De tous côtés apparaissent les *Mystères de la Province, les Mystères de Londres, les Mystères de la Russie, les vrais Mystères de Paris, les nouveaux Mystères de Paris,* etc ; et le Vaudeville, qui demande à son tour à ce mot magique d'attirer les chalands, représente *Un Mystère* (2), tandis que les Variétés montent les *Petits Mystères de Paris* (3). Enfin, l'auteur lui-même ayant annoncé son intention de tirer une pièce de son roman, le corps des notaires proteste gravement et demande que l'on ne livre pas à l'indignation publique le personnage du notaire Ferrand (4)...

Au reste, encore que socialiste humanitaire et philanthrope, Eugène Sue ne vivait pas en

(1) *Dictionnaire de l'argot moderne, ouvrage indispensable pour l'intelligence des Mystères de Paris de M. Eugène Sue. Aperçu physiologique sur les prisons de Paris, histoire d'une jeune détenue de Saint-Lazare racontée par elle-même, et deux chansons inédites de deux prisonniers célèbres de Sainte-Pélagie* (Paris, Gazel, 1844, in-8 de 48 p.).

(2) *La Mode,* 15 juillet 1844, pp. 65-66.

(3) Vaudeville en trois actes et six tableaux par MM. Dupeuty et Cormon (Compte-rendu par Jules Janin dans le *Journal des Débats* du 9 janvier 1843).

(4) *La Mode*, 25 octobre 1843, p. 164 — Sue prit Goubaux pour collaborateur. La première représentation du mélodrame eut lieu le 13 février 1844 (*La Mode,* 15 février 1844, p. 287). — Voy. Gérard de Nerval, *La Bohême galante :* Le théâtre contemporain.

pauvre homme, et il dépensait fort galamment les écus du docteur Véron. Il n'avait rien retranché à son élégance. Si les salons du faubourg Saint-Germain se fermaient maintenant devant l'auteur des *Mystères*, bien d'autres en revanche s'ouvraient pour lui : sans doute il ne fleurtait plus avec M[me] de Rauzan, mais M[me] de Girardin l'accueillait parmi ses intimes (1), lady Blessington le complimentait sur le *Juif-Errant* (2), enfin le comte d'Orsay s'occupait à Londres de ses affaires (3). Son petit hôtel de la rue de la Pépinière, son château des Bordes étaient toujours meublés avec un luxe des plus fins (4). Et on le pouvait voir presque chaque jour au Café Anglais, car : — « Il n'y a que le premier repas qui coûte », disait-il (5). De même, au Café de Paris il était des assidus à la table où le docteur Véron traitait royalement, aux frais du *Constitutionnel*, Nestor Roqueplan, Malitourne, Roger de Beauvoir ou

(1) A. Houssaye, *Confessions*, t. II, p. 66. — Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, t. III, p. 80, ete.

(2) Lettre de Sue à lady Blessington, dans Madden, *The literary life and correspondence of the countess of Blessington*, t. III, p. 188.

(3) Lettre du comte d'Orsay à Eugène Sue dans le dossier ms. eonservé à la Bibl. historique de la Ville de Paris.

(4) A. Dumas, p. 70.

(5) M[me] de Bassanville, *Salons d'autrefois*, t. III, p. 83.

Alfred de Musset; là il dépensait peu d'esprit, à vrai dire, quoiqu'il contât avec grâce, mais après dîner, il s'arrêtait quelque temps sur les marches du perron, lorgnant et lorgné, puis il appelait une bouquetière, piquait une fleur à sa boutonnière, et partait avec Gérard de Nerval ou Frédéric Soulié (1)...

Quelles fables n'a-t-on pas racontées sur son luxe, sur ses festins, sur son « palais » des Bordes ! On a dit qu'il invitait ses fermiers à des dîners sardanapalesques où l'on passait des plats de louis d'or en guise d'entrées, qu'il était servi dans sa maison de Paris par des femmes de chambre « vêtues à la mode athénienne », qu'il mettait des gants paille pour écrire ses romans et qu'il trempait sa plume dans un encrier de 11.000 francs, qu'il faisait savonner ses pièces d'or par ses domestiques avant de les ranger dans sa bourse, qu'on lui présentait ses lettres sur un plateau d'argent, — raffinement incroyable ! — et que même, pour comble de scandale, il allait jusqu'à disposer en abondance des fleurs naturelles dans son appartement (2). Ses

(1) A. Houssaye, t. V, p. 145. — Claudin, *Mes souvenirs*, p. 23. — Villemessant, *Mémoires*, t. V, p. 193.

(2) Villemessant, t. III, p. 100 ; t. V, pp. 188-9. — Mirecourt, pp. 93-97.

adversaires politiques, ses anciens amis légitimistes répétaient complaisamment ces histoires et faisaient ressortir avec indignation ce qu'un pareil luxe avait de choquant chez un démagogue ; pour eux, le pauvre Sue n'était qu'un hypocrite, un vil flatteur du peuple qu'il dépravait, et ils n'étaient pas loin de le confondre avec l'Antechrist. « N'est-ce donc pas assez pour le *Journal des Débats*, écrivait la *Mode* avec aménité (1), d'être la sentine de toutes les corruptions politiques ? Fallait-il qu'il devînt le cloaque de toutes les immoralités littéraires ? »

Mais aussi quelle humiliation pour le grand Faubourg de voir ce bourgeois, qu'on avait daigné accueillir, renoncer si brusquement à de tels avantages et prendre rang, non pas même parmi les orléanistes, mais parmi les républicains, les carmagnols, les jacobins ! C'était si humiliant que l'on s'avisa bientôt d'une découverte. Evidemment ce M. Sue n'avait jamais été qu'un parvenu ridicule ; son mauvais goût, son clinquant, la vulgarité de ses manières avaient toujours prêté à rire ; et si on l'avait reçu, cela n'avait été que pour se moquer de lui et de ses

(1) 25 juillet 1843, p. 151 ; voy. encore 15 septembre 1842, pp. 349-355.

prétentions (1)... De la sorte le Faubourg entreprit après coup de consoler son amour-propre. Mais on devine aujourd'hui, à l'amertume de ses biographes mondains, qu'Eugène Sue avait bien vengé les blessures faites au sien.

VI

Nous abandonnons Eugène Sue après les *Mystères de Paris*. Ce qu'il y avait d'intéressant pour nous, c'étaient les circonstances qui firent, et presque malgré lui, d'un snob vexé un démagogue. Enchaîné désormais par son succès, Sue continuera dans la voie que le hasard lui a tracée. Politique médiocre, écrivain sans style, il verra ce succès même décroître peu à peu, et bientôt il ne restera plus du dandy d'autrefois qu'un brave homme un peu naïf — d'ailleurs un très brave homme. Qui donc aurait pensé, en voyant ce vieux gentleman inoffensif mourir sans grand éclat en 1857, qu'il avait su, quinze ans plus tôt, venger si terriblement sa vanité blessée?

(1) Voy. les auteurs de mémoires à tendances conservatrices : la comtesse Dash, Mirecourt, Villemessant, Contades, *(Portraits et fantaisies)*, etc.

BARBEY D'AUREVILLY (1)

« On devrait toujours être un peu invraisemblable ».
OSCAR WILDE.

I

Il n'y a pas fort longtemps que l'on pouvait voir encore le *Connétable des lettres* passer sur les quais, noblement maigre, la taille pincée dans une redingote à jabot, ou drapé superbement dans une limousine, son chapeau à bords de velours rouge enfoncé sur l'oreille, et faisant

(1) Je me suis servi, pour composer ce chapitre, de l'ouvrage de M. Eugène Grelé, *Jules Barbey d'Aurevilly, sa vie et son œuvre* (Caen, 1902-1904, in-8, 2 vol.), et des lettres inédites de Barbey d'Aurevilly à Trébutien. Mademoiselle L. Read a bien voulu m'autoriser à prendre des extraits de cette correspondance. Je la prie de trouver ici l'expression de ma profonde reconnaissance.

sonner le trottoir sous son talon (1). Et beaucoup de gens se rappellent les phrases empanachées et charmantes qu'il lançait volontiers aux dames après dîner, alors que, posé sur un fauteuil avec avantage, il serrait dans sa main droite un verre de cognac qu'il vidait souvent :

— « Vous savez, disait-il de sa voix grave, cet homme qui se met en espalier sur son mur, au soleil... Je tisonne dans vos souvenirs pour les ranimer... Vous regardez la lune, Mademoiselle, c'est l'astre des polissons... Vous l'avez vu, terrible, la bouche ébréchée comme la gueule d'un vieux canon... Il est heureux pour Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il soit un dieu ; comme homme il eût manqué de caractère : il n'était pas rablé comme Annibal... Je me suis enroué en écoutant cette dame... J'ai aimé deux mortes dans ma vie... (2) ».

(1) M. d'Aurevilly portait ordinairement une redingote à la mode des lions de 1840, très juste à la taille, avec une jupe tuyautée, qui s'ouvrait sur un gilet en moire verte ou bleu ciel et un jabot de dentelles. Ses manchettes, qui remontaient sur les manches, étaient attachées par des boutons en brillants. Son pantalon blanc collant était orné sur la couture d'une bande de satin bleu ciel, ou rose, ou jaune d'or. Il se couvrait la tête d'un chapeau à larges bords doublés de velours cramoisi. L'hiver, il s'embossait dans un manteau de roulier à fond beige. Il portait des ongles très longs et toujours noirs d'encre, par l'habitude qu'il avait de les passer dans ses cheveux, lesquels étaient teints.

(2) Anatole France, *La vie littéraire*, t. III, p. 41.

C'est ainsi que M. d'Aurevilly semait ses discours d'images poétiques et voyantes, et il les rehaussait encore par de flamboyantes répliques, si bien que sa conversation crépitait comme un feu d'artifice. Ainsi à l'un de ses amis qui s'étonnait de le trouver si merveilleusement sanglé dans sa redingote, il répondait par ce mot inoubliable :

— « Monsieur, si je communiais, j'éclaterais (1) ».

Une autre fois, « il racontait qu'il avait connu dans sa jeunesse l'abbé de la Croix-Jugan (le héros de l'*Ensorcelée*). L'abbé commandait alors je ne sais quelle milice royale ; il était épouvantable à voir, le visage labouré de cicatrices et les deux mâchoires soudées l'une à l'autre, de sorte qu'il ne pouvait parler.

— Mais alors, comment s'y prenait-il pour commander ?

— Il rugissait, Monsieur ! »

Et M. Jules Lemaître nous rapporte encore (2) comment, un soir d'été que le *duc de Guise de la littérature* (3) se promenait aux Champs-

(1) Jules Lemaître, *Les Contemporains*, t. V, p. 155. — Villemessant, *Mémoires*.

(2) *Loc. cit.* — V. aussi l'*Intermédiaire des chercheurs*, t. LII, col. 800.

(3) C'est Lamartine qui l'appelait ainsi. Aurélien Scholl (ou Théophile Sylvestre) l'avait surnommé : le *laird*.

Elysées avec M. Paul Bourget, il aborda une jeune personne errante. « M. d'Aurevilly lui tint tout aussitôt des propos éblouissants et bizarres. La petite femme trouva ce vieux si « rigolo » que, pour marquer sa joie, elle le saisit à bras-le-corps, le souleva (car elle était robuste et rablée), le secoua en l'air comme un polichinelle cassé, puis le reposa à terre en s'esclaffant. M. d'Aurevilly ne se troubla pas pour si peu de chose ; mais fort tranquillement et d'un air de dignité indulgente :

— Elle est familière, dit-il ».

Au surplus, et encore qu'il eût pour coutume de s'habiller en écuyer de cirque, M. Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly n'en était pas moins un vieux gentilhomme du meilleur ton. Seulement il avait la tête pleine de mirages. Et lorsqu'il discourait avec magnificence, ou qu'il revêtait son pantalon à bande d'écarlate, d'azur, ou d'or, ou encore lorsqu'il foudroyait dans ses articles du *Nain jaune* les écrivains de peu de foi, il pensait égaler en élégance ce Brummell dont il a écrit l'histoire. Etonnante illusion ! Ses fulgurants propos et ses costumes extraordinaires eussent assurément fait sourire de pitié le gentleman distant, qui disait : — « Un homme bien mis ne doit pas être remarqué » ;

et certes le Beau n'aurait pas daigné reconnaître dans la rue un journaliste, un barbouilleur de papier si étrangement vêtu. Non, M. d'Aurevilly n'était pas du tout un Dandy à la manière anglaise...

II

Il était issu d'une bonne famille normande de vieille souche, les Barbey, dont au XVIIIe siècle, selon l'usage, les différents membres adoptaient un nom de terre pour se distinguer les uns des autres : il y avait ainsi des Barbey des Tesnières, Barbey de Taillepied, Barbey du Roncey, Barbey du Motel, Barbey d'Aureville ou d'Aurevilly. Mais au moment de la Révolution, le domaine des Barbey s'étant trouvé fort réduit par des revers de fortune, la famille ne possédait plus que les deux dernières de ces terres. Elle se composait alors de trois frères : Barbey d'Aurevilly, Barbey du Motel et Théophile Barbey. Pendant que ses deux aînés combattaient à la suite du chevalier des Touches

pour le service du Roy, Théophile, trop jeune pour s'enrôler dans la chouannerie normande, gardait la maison. Il ne s'en consola jamais, dit-on ; toute sa vie il resta sombre et sourcilleux ; la Restauration même, qui l'aurait dû contenter, le laissa plein d'amertume, car il estima que Louis XVIII s'était conduit comme un révolutionnaire en octroyant la Charte. En 1807, il avait épousé une descendante du corsaire Jean Ango, noble et royaliste comme lui ; elle lui donna quatre fils pour continuer son nom, dont l'aîné vint au monde le 2 novembre 1808, et s'appela Jules-Amédée Barbey (1) : c'est notre héros.

Les premières histoires que l'enfant entendit, ce furent donc les aventures héroïques des Frotté ou des d'Aché. Il vit la haie derrière laquelle les rudes paysans en sabots s'abritaient naguère, et l'arbre fourchu où quelque chouan avait peut-être appuyé le canon de sa carabine pour viser les bleus. Il courut par les chemins creux où des gentilshommes avaient passé, inquiets et furtifs, portant à la main leur petite valise pleine de papiers compromettants ; il connut les

(1) Les trois autres furent : Léon Barbey qui porta plus tard le nom d'Aurevilly comme son aîné et devint prêtre, puis Edouard et Ernest Barbey du Motel.

granges où ils couchaient à la dérobée, craignant quelque traîtrise, le manoir où on les accueillait à l'insu des domestiques, la maison avec sa cache où quelque vieille fille noble leur donnait asile. Combien ces beaux récits de la chouannerie, qui nous passionnent encore aujourd'hui que nous n'en connaissons plus que ce que des papiers jaunis nous en révèlent, devaient exalter cette âme d'enfant qui les entendait conter sur les lieux mêmes, par ceux qui en avaient été les acteurs ! Jules Barbey, qui fut toujours ivre d'imagination, n'oublia jamais les histoires de son enfance : ce fut en les retraçant qu'il composa par la suite ses plus beaux romans.

En 1823, il s'enflamma, comme tous les jeunes gens, pour l'indépendance de la Grèce. C'était l'époque où lord Byron volait au secours des Hellènes, beau sujet d'enthousiasme pour un adolescent romantique. Hélas ! il était trop jeune (15 ans) pour s'enrôler à la suite du poète. Il dut se contenter d'exhaler son ardeur dans une élégie, *Aux héros des Thermopyles*, qui parut en 1825, « précédée d'une lettre de M. Casimir Delavigne à l'auteur (1) ». Mais

(1) *Aux héros des Thermopyles*. Elégie par M. Jules Barbey, précédée d'une lettre de M. Casimir Delavigne à l'auteur. Prix : 1 franc. Paris, librairie de J. A. Sanson, Palais-Royal, Galerie de bois, 1825, in-8.

selon l'usage, ses sentiments s'étaient assagis malgré lui en se fixant sur le papier, puis ses vers sentaient l'école et le devoir de classe, et peut-être M. Groult, son précepteur, n'y était-il point étranger. Pourtant Théophile Barbey et son épouse durent se féliciter du précoce talent de leur fils aîné, dont par ailleurs les sentiments loyalistes pouvaient les satisfaire :

« Si je ne devais pas mon bras à la patrie,
A Charles, aux Bourbons, à mes rois,
Grèce, j'irais aussi, sur ta terre chérie,
Essayer mon épée et défendre tes droits !
Alors si j'expirais dans ces jours de victoire
Qui nous rappellent Marathon,
Que je mourrais heureux ! puisqu'à jamais la gloire,
De l'oubli sauverait mon nom ! »

En 1827, on envoya le jeune grimaud terminer ses études au collège Stanislas. Il s'y lia avec Maurice de Guérin. Les deux rhétoriciens « découvrirent » ensemble le romantisme ; certainement aussi la politique les passionna : c'était le moment où Paris tout entier grondait sourdement contre Charles X ; ils s'enthousiasmèrent pour la liberté, et quand, après deux ans de séjour « dans la capitale », Jules retourna à Saint-Sauveur, muni des lauriers du

baccalauréat, il ne songeait plus guère à soutenir le trône et l'autel...

Triste surprise pour Théophile Barbey! Le fils sur lequel il fondait tant d'espérances lui revenait tout infecté de l'esprit nouveau : il ne jurait que par Lamartine, refusait de se marier, prétendait s'enrôler sous les drapeaux du roi — ce Charles X qui n'abolissait décidément pas la Charte octroyée et prenait des ministres d'un libéralisme insensé comme M. de Martignac, — enfin, pour comble d'horreur, Jules ne se proclamait-il pas républicain? Dans son fanatisme il refusait jusqu'au nom d'Aurevilly (1) qui lui revenait par la mort de son oncle (2). Il

(1) Son frère cadet Léon l'adopta avec plaisir au contraire, tandis que les deux plus jeunes prenaient celui de Barbey du Motel.

(2) Barbey d'Aurevilly a tracé plus tard un terrible portrait de cet oncle dans une des lettres de sa correspondance inédite avec Trébutien (23 avril 1856; voy. Grelé, t. I, p. 56), dont voici des extraits : « Mon oncle était un hercule blond au regard bleu et couvert, au teint fouetté comme celui d'un anglais, et aux plus belles jambes que j'ai jamais vues, — un Hercule campé sur des jambes d'Apollon. C'était le normand pur, le *Rob-Roy* du Cotentin, bouvier, agriculteur et conduisant parfois sa charrette avec ses mains de gentilhomme qui auraient cassé celles de tous les paysans d'alentour. S'ils avaient eu l'imagination et les coutumes arabes, ils l'auraient appelé, comme les Arabes appelaient Kléber, *le Sultan Juste*. Il était fort sultan, en effet, fort despote, fort bourru, mais il était juste. Sa mairie fut une royauté et il l'a exercée durement, mais irréprochablement, dix-sept ans... Quand je l'ai connu, il était à plein dans la

fallait couper court à ce scandale. On envoya le farouche citoyen étudier le droit à la Faculté de Caen (novembre 1829).

Là, Jules Barbey s'ennuyait fort. Un jour il entre par désœuvrement dans un cabinet de lecture et lie conversation avec le patron de ce pauvre magasin. C'est un maigre jeune homme,

vie ! Les cheveux blonds étaient tombés sur le sommet de cette tête brûlante et sanguine, comme sur la tête de Charles XII, dont il n'avait pas la sobriété, s'il en avait l'incroyable audace. Il buvait le bourgogne comme un prieur de Templiers, et il fallait boire à sa table, sinon il vous allongeait de grands coups de couteau dans les cuisses... Il faisait de ses chevaux des chevaux de Diomède. Il était obligé de se battre avec eux pour les monter ; cela durait une heure, mais l'homme finissait par mettre le joug de ses cuisses de fer sur le dos vibrant du rebelle. Figurez-vous que ces chevaux, enragés par lui, ne se laissaient monter ni avec la sangle, ni avec la croupière. L'homme, de son poids, devait leur fixer la selle aux reins !... Il est mort grandiosement, — comme il avait vécu. Son cheval l'a tué en s'abattant sur lui sans pouvoir le désarçonner et en revenant lui piler, sous ses pieds, cette tête qui, à moitié écrasée, alla jouer le *whist* chez mon père, le soir, à l'horreur et à l'admiration de tous. Dix jours après, un dépôt horrible éclata dans ce front que les sabots du cheval n'avaient pu briser, et il mourut, ferme, après quatorze heures de *bouillon* — comme ils disent si effroyablement du râle des mourants, en Normandie. C'est le premier homme que j'aie vu mourir. Après sa mort, cette nature *hémorragique* attesta encore sa puissance. De sa maison, assez éloignée du cimetière, une rivière de sang marqua sa route, en coulant par les jointures de son cercueil. J'étais un enfant, mais je menais le deuil malgré mon âge, et je me rappelle la tragédie de mes sensations en marchant dans ce sang, tombé des plus larges veines qui aient jamais palpité — des veines dignes de se dégorger dans le sein d'une impératrice... »

« à l'allure pénitente comme un père du désert, avec une jambe repliée, le pied en l'air », doux et érudit d'ailleurs, ayant appris l'arabe, le persan et le turc dans les livres de sa boutique, — et Saint-Simonien en outre. Il se nomme Guillaume Stanislas Trébutien. Il s'entend fort bien avec son nouveau client. La Révolution de juillet vient d'éclater : tandis que Théophile Barbey gémit sur ce qui lui paraît la fin du monde, tandis que Léon d'Aurevilly *fronde l'usurpateur* et crée à Caen une gazette légitimiste sous ce titre, qui n'est de nature à effrayer personne : *Le Momus normand*, — Jules qui n'a plus rien de commun, pas même le nom, avec son frère, se réjouit au contraire de l'avènement de la liberté et, aidé par son fidèle Trébutien, il fonde la *Revue de Caen*. Hélas ! la pauvre feuille périt après un seul et unique numéro (1), — cependant que le sage *Momus* triomphe auprès des lecteurs de province et son directeur dans les salons de Caen...

Ulcéré par l'échec de sa tentative, Jules soutint bientôt, sans éclat, sa thèse de licence (2), et s'en revint à Saint-Sauveur. Mais

(1) Paru le 30 octobre 1832 ; il contenait la première nouvelle de Jules Barbey : *Léa*.

(2) Le 22 juillet 1833.

comment Théophile Barbey aurait-il pu s'entendre avec l'horrible jacobin que le ciel lui avait donné pour ses péchés? Trois semaines après son arrivée, ayant hérité d'une rente de 1.200 francs que son grand-oncle et parrain, le chevalier de Montressel, lui avait léguée, le romantique Jules se rendait à Paris où il retrouvait son cher Maurice de Guérin.

On peut se figurer l'existence des deux jeunes gens (1). Ils causent longuement au coin du feu, échangent des idées générales et des phrases généreuses, et éprouvent de terribles passions (nous sommes en 1833). Ils écrivent aussi, avec beaucoup de facilité, des morceaux abondamment semés de points d'exclamation. Jules compose *Amaïdée*, long poème en prose où l'on voit le profond philosophe Altaï (Barbey) et le génial poète Somegod (Guérin) se tenir des discours lyriques dans une cabane bâtie — bien entendu — sur une falaise abrupte, au bord de l'Océan ; et il compose encore la *Bague d'Annibal*, puis *Germaine*, roman d'amour des plus mondains et raffinés. Car, encore que républicain, il ne vit pas comme un spartiate, mais il fréquente assidûment les salons, qui accueillent volontiers ses propos pittoresques et

(1) Voy. le *Premier* et le *Deuxième Memorandum*.

ses grandes façons, tandis que les belles rêveuses ne haïssent point, dans leurs boudoirs, sa taille svelte ni ses yeux ardents.

A ce jeu, Jules Barbey aura tôt fait d'écorner le petit héritage de son parrain, et il ne lui faut pas compter sur les subsides de sa famille : son père lui tient rigueur. Mais il n'est pas inquiet de l'avenir : ne garde-t-il pas un trésor dans son tiroir, ses trois livres, et surtout cette élégante *Germaine ?* Il charge Trébutien (momentanément à Paris) de l'aller proposer à divers éditeurs. Chose incroyable, ceux-ci font mille difficultés : « Je ne veux pas endurer plus longtemps les critiques de ces marchands de papier noirci ! s'écrie tout aussitôt le bouillant auteur. C'est à prendre ou à laisser, ou qu'ils aillent à tous les diables ! Je ne suis pas d'humeur à répondre à leurs imbéciles observations sur la teneur du livre en question (1) ». Mis en demeure, les libraires n'hésitent pas : ils laissent. Et voici qu'à son tour Buloz, après avoir consenti à lire le manuscrit, refuse énergiquement de l'insérer dans la *Revue des Deux-Mondes*. Le philosophe Altaï va-t-il donc être contraint, pour vivre, de se faire journaliste ? Enfer et damnation ! « Me préserve le ciel de devenir un

(1) Lettre à Trébutien, 18 août 1835.

de ces gens-là ! » Il ferait beau voir, en vérité, qu'un jeune beau, un dandy, un lion de sa sorte se fît gazetier !

III

Il tenait alors un *Memorandum* où, chaque soir, il notait pour Maurice de Guérin les tortures de son âme et son dégoût romantique de la vie, non moins que ses achats chez son tailleur, les nouvelles de son estomac, ou ses succès mondains. Dans ce précieux document, notre jeune Barbey se révèle tout entier, non qu'il y montre une franchise à la Jean-Jacques — aussi bien est-il rien de plus suspect que ces « rudes franchises » ? — mais parce qu'il manque tout à fait de psychologie. Qu'un Stendhal nous entretienne de soi, en effet, et nous voilà bien forcés de le croire sur parole, puisqu'il s'analyse. Notre héros, lui, ne s'analyse point : il se montre ; il nous donne l'emploi de son temps, il nous rapporte ses sensations immédiates, enfin il se suggère plus qu'il ne s'explique : son caractère transparaît à travers son journal.

Et tout d'abord il apparaît prodigieusement fat, mais cette fatuité même a quelque chose de jeune et d'ingénu, qui désarme. Ainsi, parce qu'il a convoité chez un marchand un « magnifique flacon de cristal ciselé à bouchon d'or pur », ne va-t-il pas ajouter — simplement : « Les caprices de mon âme sont aussi nombreux que les plis sur la mer un jour d'ouragan ? (1) » De plus il se plaît si fort à lui-même, — « pâle phalène à la taille svelte (2) », — qu'il n'est point du tout surpris de plaire aux dames, point assez surpris évidemment. Puis, il cherche constamment à étonner, à produire de l'effet, à « épater le bourgeois », comme on dit, — et c'est bien agaçant. Un jour, il dévore à belles dents du gigot parfaitement cru sans autre but que de frapper de stupeur les dames, tout interloquées « de voir un séraphin, à la taille féminine, engouffrer de tels morceaux de chair saignante (3) ». Une autre fois, en revanche, il s'abstiendra de goûter au moindre mets, « par respect pour les femmes et pour les baleines de mon gilet, deux choses d'égale importance (4) », — ou encore, il restera toute la soirée muet et

(1) *Premier Memorandum,* p. 41.
(2) *Deuxième Memorandum,* p. 165.
(3) Grelé, t. I, p. 150.
(4) *Premier Memorandum,* p. 73.

comme perdu dans ses pensées, « si bien qu'ils ne peuvent dire qui je suis, si ce n'est une taille de spectre vêtu de noir et une figure très dédaigneuse (1) ».

Certes voilà une affectation parfaitement puérile et insupportable. Mais n'oublions pas que cette recherche du contraste voyant et de l'antithèse grossière, ce besoin de frapper l'imagination des badauds, ce n'est pas seulement le défaut de Jules Barbey, c'est aussi celui de son époque. L'ennui de vivre, dont il se plaint sans cesse — et avec quelle naïve complaisance ! — tous les jeunes gens de 1836 le ressentirent et l'exprimèrent comme lui (2) ; tous eurent des « âmes précocement vieillies », des « cœurs ravagés par la passion », le front tourmenté et l'œil fatal. « Je suis vieux, vieux, vieux, s'écrie Barbey à chaque page. Misérable vie ! que j'en suis las !... Ah ! si l'on avait pu voir le fond de ce rire insensé...

(1) *Premier Memorandum*, pp. 92-3.

(2) Les jeunes gens sont plus sensibles à leurs échecs et à leurs désillusions qu'à leurs succès : c'est que « nous sommes mieux organisés pour souffrir que pour jouir », disait le professeur Brillat-Savarin dans son immortelle *Physiologie du goût*. Nous nous souvenons mieux des impressions pénibles que des sensations agréables. Remarquez que tous les joueurs, presque sans exception, se déclarent malheureux au jeu, et pourtant il en est qui gagnent, je pense ? Mais ils n'ont souvenance que de leurs pertes.

Toujours ce froid de vieillesse qui m'atteint si tôt ! etc. etc. (1) ». Assurément cette phraséologie romantique est au moins aussi ridicule que la rhétorique sentimentale du XVIIIe siècle. Mais il n'en faut point faire grief au jeune Barbey, non plus qu'il ne lui faut reprocher trop ardemment ses attitudes byronniennes : ce sont là des modes « Louis-Philippe ».

D'ailleurs croyez bien qu'il est assez sincère quand il pose de la sorte. Son affectation lui est naturelle. « Il entre chez son frère, chez son père ; il leur dit : Bonjour, comment vous portez-vous ? sur un ton qui frise la déclamation : c'est le sien, il n'en a pas eu d'autre sur les bancs de l'école (2) ». Il adopte ses idées comme ses jabots, parce qu'il les juge séantes à son personnage, et il se drape dans ses opinions comme il s'embosse dans son manteau doublé de satin rouge. Encore une fois, il est naturellement factice, c'est un comédien sincère et il a quelque chose de Brichanteau (3). « J'ai

(1) *Premier Memorandum*, pp. 52, 75, 103, 218, 224, 236, etc.

(2) Comtesse Dash dans le *Journal*, 5 Octobre 1892.

(3) Parfois il s'en rend compte : « Moi comédien si souvent involontaire », dit-il (*Deuxième Memorandum*, pp. 62-63). « Affectation des affectations, et tout est affectation ! Variante de la parole de l'Ecclésiaste ! » (*Ibid.*, p. 116).

souffleté avec un gant blanc le *Journal des Débats*, note-t-il dans son *Memorandum*, c'est un gant blanc qu'il faut à présent jeter au sale (1) ». Quand il se fait ainsi des *mots* pour soi tout seul, il est son propre public ; et ne voit-on pas mieux encore qu'il *se* joue à soi-même lorsqu'il écrit, par exemple : « Etendu sur le canapé (au bal) critiqué des valses et trouvé une robe jolie, c'est toujours cela ! (2) », ou bien : « Habillé. — Combien les femmes cassent-elles de lacets de corsets quand elles s'ennuient ? Si du moins on pouvait étrangler l'ennui avec ces lacets rompus !... etc., etc.(3) ».

Cependant, pour naïf que l'on soit, ce ne saurait être involontairement qu'on laisse voir tant de fatuité, et il n'est pas douteux que Jules Barbey ne mette à étaler la sienne bien de la complaisance. Voyez comme il parle de sa toilette : « Choisi des gilets, importante chose... Essayé un pantalon et commandé une redingote, affaires graves, choses presque religieuses... Fait diverses choses, entre autres, la suprême : ma toilette... R*** a été renversé de la solennité

(1) *Deuxième Memorandum*, p. 159.
(2) *Ibid.*, p. 43.
(3) *Ibid.*, p. 71.

que j'y mets (1) ». Loin de cacher l'importance qu'il accorde à ses habits, à sa figure, aux manières (2), toutes choses que l'on considère ordinairement comme frivoles, il la proclame au contraire ; tel Brummell, il se vante hautement d'être fat. Or, qu'est-ce là sinon du Dandysme ? Il est bien clair que Barbey conçoit déjà en 1836 cet idéal d'élégance qu'il exposera huit ans plus tard dans son *Brummell*. Il cherche à réaliser cette impassibilité humouristique, ce mépris poussé jusqu'au paradoxe, cette glaciale ironie et ce froid persifflage (3). Et lorsqu'il écrira son traité du *Dandysme*, il n'aura qu'à en recueillir en lui-

(1) *Premier Memorandum*, p. 208. — *Deuxième Memorandum*, pp. 21, 55, 94, etc. Importance du coiffeur chez les lions de cette époque, en général, et chez Barbey en particulier, *ibid.*, pp. 17, 49, 75.

(2) *Ibid.*, p. 45.

(3) « Cassé un verre sans confusion... Maladroit, mais en apparence d'aplomb imperturbable toujours » (*Premier Memorandum*, p. 39). — A chaque instant, il note : « Causé et raillé », « ironisé tout le temps » (*Ibid.*, pp. 100, 226, 231, etc.) « ... J'ai bravement prêché pour mon saint, le *sans-émotion*, le *blank-sead* » (*Ibid.*, p. 86). — «... Mon souffle ironique et froid » (*Deuxième Memorandum*, p. 109). A l'Opéra, « Duprez ne jouait pas pour cause d'indisposition. Ces misérables histrions ne se donnent-ils pas des airs d'être malades ! » (*Ibid.*, p. 45). — « Rencontré... de C***... Ai figé son outrecuidance par un ou deux sarcasmes froids » (*Ibid.*, p. 118). Etc.

même les traits constamment médités. Rien d'étonnant, donc, à ce que ce livre si longtemps porté soit son chef-d'œuvre : il y formule le rêve puéril et complexe de toute sa jeunesse.

IV

En octobre 1836, Jules Barbey s'en fut visiter sa famille en Normandie. Il y resta trois mois, pendant lesquels il s'ennuya fort, jeune lion romantique regrettant Tortoni. Auprès des hommes il « joua l'Alcibiade », nous dit-il (1), et le Don Juan auprès des dames. On l'imagine aisément (2), tout plein d'une prétentieuse impertinence, « closant les yeux à demi », jugeant de haut les idées et les personnes, ou, au contraire, gardant un silence accablé dans un coin du salon « pour ne pas jeter la précieuse semence de la pensée aux cailloux du chemin ». Nul doute que les bons bourgeois de Caen et de Coutances n'aient été tout ébahis par les

(1) *Premier Memorandum*, p. 80.
(2) Voy. le *Premier Memorandum*, pp. 54-129.

grands airs de génie et d'insolence du fashionable, mais ceux qui ne le furent point durent bien un peu sourire, je pense.

Au reste, fait de la sorte, l'auteur de *Germaine*, trouvait à Paris très peu de cruelles ; il nous le dit sans fard et nous n'avons aucune raison de ne le point croire : pourquoi n'aurait-il pas plu aux femmes, romanesque et nerveux comme elles, si attentif à les séduire, si pâle, si ardent et si mince ? Le bel air veut, en 1836, que l'on porte un cœur dévoré de passion et que l'on affecte des allures de poitrinaire. Croyez que notre héros a grande satisfaction à écrire à la comtesse de Fayet : « Je suis à peu près rétabli, n'était une maigreur éthérée et un mal de poitrine que ces maudits froids m'ont apporté (1) ». Chez lui, il supprime ordinairement un repas par jour, grâce à quoi il conserve une taille qui humilie celle des plus fières donzelles (2), et, quand il dîne en ville, il s'abstient de toucher aux mets qu'on lui présente : notre poétique Altaï n'est point assez

(1) Louis Sonolet, *L'éducation d'un dandy* (d'après les lettres inédites de Barbey d'Aurevilly à la comtesse de Fayet), dans la *Quinzaine*, 16 août 1905, p. 540.

(2) « M'en suis vengé en prouvant à la donzelle que j'étais plus mince sans corset qu'elle avec le sien qui craquait de toutes parts » (*Premier Memorandum*, p. 191).

grossier, assurément, pour se nourrir devant les dames (1)...

Comme il les aime ! S'il voyage, ce ne sont point les vieilles pierres qui peuvent émouvoir « un damné esprit comme le sien » : il n'observe que le visage des filles (2) ; et toutes elles le charment, de la plus tendre à la plus hautaine, depuis la petite fiancée de Maurice de Guérin, « jolie et bleue comme un papillon de cachemire (3) », jusqu'à sa *Marchesa* « orageuse (4) » ou « frappée de pâleur (5) », — depuis sa voisine

(1) Voy. plus haut.
(2) *Premier Memorandum*, pp. 12-14.
(3) *Deuxième Memorandum*, p. 106.
(4) *Deuxième Memorandum*, p. 71.
(5) *Deuxième Memorandum*, p. 49. — Puisque Barbey d'Aurevilly a raconté lui-même, dans l'*Amour impossible*, comment l'amitié qui l'unissait à cette charmante femme ne se put changer en un lien plus tendre, il n'y a aucun inconvénient à citer ce fragment d'une lettre à Trébutien (22 février 1845) : « Vous allez voir bientôt paraître dans le *Constitutionnel* un roman par feuilletons, signe tout au long du nom charmant, euphonique, harmonieux, idéal et vrai, *du vrai nom* de celle qui posa, dans l'*Amour impossible*, sous le nom de Bérangère de Gesvres. Ce nom, vous le savez, le voici, — mais cachez ma lettre, brûlez-la de vos propres mains — : la marquise Armance du Vallon ». Le livre dont il s'agit ici, c'est *Une vieille maîtresse*. Le joli projet de Barbey d'Aurevilly ne put se réaliser. « La marquise est si effrayée que je ne crois plus que le projet vienne, écrivait-il le 22 avril suivant. Elle dit qu'on croira que son enfant est quelque enfant supposé, et franchement je trouve maintenant qu'elle a raison. Nulle femme en France ne pourrait écrire cela. C'est d'une largeur de touche toute masculine... ».

aux longs regards « remue-ménage (1) », jusqu'à cette pauvre Camille, « longue girandole de lilas flétrie (2) », — depuis cette rousse fillette dont les mains « pleines de morbidezze » le faisaient rêver en entendant « l'adorable harmonie de la *Sémiramide* (3) », jusqu'à cette Madame de la Renaudie qui le toucha si fort, un jour qu'il la trouva « pâlie, aimable et faisant la blessée (4)... »

Chaque soir, immolant une rose blanche à sa boutonnière (5), le « frêle damoiseau », parfumé d'ambre (6), « s'embosse dans sa cape espagnole (7) », sans oublier son poignard

(1) *Deuxième Memorandum*, p. 155.
(2) *Ibid.*, p. 115.
(3) *Ibid.*, p. 137.
(4) *Ibid.*, p. 150.
(5) *Ibid.*, pp. 28, 91, 94.
(6) « L'ambre acquiert la propriété, par le frottement, d'attirer les corps légers. Quand vous irez voir une femme, mettez-en donc dans votre mouchoir. On a remarqué que ce parfum avait beaucoup d'influence sur elles, qu'il les enivrait. La physique est admirable et les corps légers expliquent tout » (*Ibid.*, p. 136).
(7) « M'a-t-elle reconnu, elle, embossé que j'étais dans ma cape espagnole ? » (*Ibid.*, pp. 274, 264). C'est en 1844 qu'il adopta ces limousines qu'il conserva jusqu'à sa mort. « Et maintenant, cher ami, — écrivait-il à Trébutien, le 12 octobre — toujours en raison des effronteries de l'amitié, je m'en vais vous demander de me faire une commission. Vous m'avez dit, je crois, l'an dernier, qu'une limousine coûtait de 12 à 13 fr. à Caen. Voulez-vous m'en acheter une ? Je la voudrais blanche à larges bandes *rousses*, ou

affilé (1), et s'en va d'un pas magnifique visiter ses belles amies. A la vérité, c'est là, pour un Dandy, beaucoup trop de superbe, mais il ne s'en doute guère : la Marchesa « dit toujours que je ressemble à Jean Sbogar — le voyons-nous noter un jour avec quelque inquiétude — ce qui ne me plaît pas trop. Tous ces brigands sont de mauvais ton, et un gentleman ne doit pas avoir un air de sac et de corde ». Mais un instant de réflexion le rassure : « La Marchesa raille parfois » ajoute-t-il (2).

D'ailleurs quand il paraîtrait un peu dé-

bleues, ou brunes (mais j'aimerais mieux *rousses*). Je vous enverrais le prix coûtant soit par un mandat sur la poste, soit par la voie que vous choisirez. Vous auriez soin de prendre cette limousine la plus large et la plus longue possible. — Vous allez vous récrier, mais il me semble que ce caprice n'est pas de mauvais goût. Je m'imagine que, en doublant de soie ou de velours ce vêtement d'apparence grossière et de couleur tranchée, on aurait ce que les petites filles appellent une *jolie sortie de bal.* En voiture on s'arrange mal d'un manteau espagnol de 12 mètres comme le mien ; et c'est un *dessus* pour voiture que je veux. Voilà, mon très cher, l'explication de ce que vous pourriez croire une bizarrerie un peu trop forte. Les femmes les plus élégantes portent des *laitières* cette année, je ne vois pas pourquoi, moi, je n'aurais pas un manteau de roulier. » — Voy. le *Memorandum* de 1856, p. 49.

(1) « Passé chez Th... pour mon poignard, auquel il fait faire une gaîne en cuivre, afin que la lame ne me blesse pas en le portant. Elle traverse un fourreau de maroquin, si épais qu'il soit » (*Premier Memorandum*, p. 3).

(2) *Premier Memorandum*, p. 222.

guisé (1), il porte avec tant de désinvolture sa voyante élégance ! Il tient un langage pittoresque et caressant, tout étincelant d'images et de traits. Et nul mieux que lui ne sait écrire à la fin d'un billet : « Mille respects autour d'une affection inviolable comme des perles fines autour d'un diamant », ou bien : « Voulez-vous mettre mon respect aux pieds de ces beaux yeux qui s'appellent Mme de St-Vigor (2) ? » Brillant et précieux, tout plein d'une courtoisie empanachée, compétent à miracle sur le poult de soie et l'organdi (3), bref si excitant pour l'imagination, il étonne, il distrait, il séduit les belles romanesques. Tel *Adolphe*, il peut souvent s'écrier : « Elle me dit qu'elle m'aimait. Je passai *plusieurs heures* à ses pieds (4)... » Enfin les boudoirs le recherchent, les salons le réclament et le « Faubourg St-Germain » lui-même s'ouvre pour lui (5) !

(1) Un peu seulement, à cette époque. Voy. un extrait de la comtesse Dash cité plus loin, p. 382.

(2) Lettres à Madame de Fayet, citées par M. Louis Sonolet, dans la *Quinzaine* (16 août 1905, p. 541).

(3) Quelques années plus tard, il publiera dans le *Moniteur de la Mode*, des chroniques sur la toilette féminine signées Maximilienne de Syrène.

(4) *Adolphe* par Benjamin Constant, 3e ed. (Paris, 1824), chap. III, p. 58.

(5) Il y avait encore sous Louis-Philippe un « Faubourg St-Germain ». (Voy. le chap. précédent). Le tort de Barbey d'Aurevilly fut d'y croire jusqu'à sa mort.

Le voilà donc devenu monarchiste, le farouche citoyen Jules Barbey ? Non point encore tout à fait. Mais il se livre à des distinctions subtiles : « Je suis radical, mais non démocratique, déclare-t-il. La démocratie est la souveraineté de l'ignoble. On peut m'en croire, moi qui l'ai aimée, et dont l'amour a été tué par le dégoût (1) ». Et d'abord, il a renoncé à s'appeler vertueusement Barbey, il a pris son joli nom de terre : M. Barbey d'Aurevilly, voilà qui sonne harmonieusement dans la bouche d'un valet et qui aurait bon air sur la couverture d'un roman — si ses romans pouvaient paraître. Malheureusement, l'infortunée *Germaine* demeure toujours « inmariable », au grand ennui de son auteur qui voit ses ressources diminuer sans cesse. Déjà il lui a fallu « avaler son crapaud » et se faire gazetier : cruelle profession pour un Dandy ! Il a donné quelques articles bien sages à l'*Europe* (1837), puis il est entré comme rédacteur au *Journal officiel de l'Instruction publique*, et surtout au *Nouvelliste* de Thiers (1838). Donc *lord Anxious* salit maintenant ses gants jaunes sur une table de rédaction... D'ailleurs il prend son métier à

(1) *Premier Memorandum*, pp. 124, 73, 195, et Grelé, t. I, p. 152.

cœur et il se met très courageusement au travail : presque chaque jour, de cette plume lyrique et précieuse, il aiguise un banal entrefilet ou compose quelque pesante étude. En revanche, il se roidit plus glorieusement que jamais sous son panache : il mange à peine pour rester mince, il dort peu pour gagner du temps, grâce à quoi, aimé des belles, il peut continuer sa vie mondaine, écrire *l'Amour Impossible*, vivre enfin comme naguère... Et jusqu'à sa mort il luttera de la sorte contre la gène, mais toujours fièrement drapé dans son rêve, de plus en plus grandiloquent, magnifique et carnavalesque (1).

En 1841 parut enfin l'*Amour Impossible* : un éditeur courageux s'était rencontré pour publier « cette chose si triste sous des paroles si légères, — comme disait l'auteur, — cette cristallisation étincelante, coupante et taillée à facettes, si lente à se former sous mon souffle ironique et froid (2) ». Mais le roman n'eut aucun succès, et cela n'était pas pour encourager les libraires : *Amaïdée*, la *Bague d'Annibal*, *Germaine* restèrent manuscrits. — Par bonheur, le

(1) Et ridicule ? — Peut-être, mais ne nous hâtons pas de rire de ce ridicule-là.

(2) *Deuxième Memorandum*, p. 63, p. 109; cf. pp. 38, 68, 76, 85.

doux Trébutien venait d'être nommé bibliothécaire-adjoint à Caen : il s'offrit à éditer la *Bague* sur ses appointements de 900 francs par an, et son ami accepta. Le volume parut en octobre 1843. Hélas ! non plus que l'*Amour Impossible*, le public ne le lut guère, et les journaux en parlèrent à peine. Mais du moins les salons, croyant reconnaître les originaux des personnages, s'en émurent-ils quelque peu, et notre Dandy superbe et ingénu trouva là l'occasion de rehausser ses attitudes d'un rien de cynisme élégant.

Il donnait alors au *Moniteur de la Mode*, sous le pseudonyme de Maximilienne de Syrène, des chroniques mondaines, « impertinences parfumées à l'usage des plus pauvres esprits et des plus jolies figures du siècle ». C'est pour ce « répertoire de choses oiseuses » qu'il projeta, en avril 1843, d'écrire la vie de George Brummell (1). Mais les directeurs trouvaient leur collaborateur trop « littéraire », et Mlle de Syrène dut bientôt rompre haut et net avec eux.

D'ailleurs d'Aurevilly avait par ailleurs assez de besogne. Rédacteur au *Globe* (2), et tout en

(1) Voy. plus loin, *Appendice D*, l'historique détaillé du *Brummell* d'après les lettres inédites à Trébutien.

(2) Depuis 1842.

composant son *Brummell*, il faisait des démarches pour entrer au *Journal des Débats*. La comtesse de Fayet, chez qui il fréquentait, l'avait présenté à Alloury, qui en était le rédacteur en chef (1), et Victor Hugo (2) le recommandait à Bertin, grâce à quoi il obtenait qu'on lui confiât le compte-rendu de la *Vie d'Innocent III*, par Hurter. — Cependant Buloz refusait, pour la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Essai sur le Dandysme* (3), tandis que Bertin ne l'acceptait pas pour son journal, et si la première partie de l'étude sur Hurter était publiée dans les *Débats* du 15 octobre 1844, la deuxième, en revanche, ne suivait que onze mois plus tard. Enfin le *Brummell*, corrigé, brodé de pages nouvelles, allongé d'une frange de notes paraissait bien en 1845, mais c'était encore aux frais de l'incomparable Trébutien, et le « grand public » s'en occupait à peine, s'il valait à son auteur une

(1) Sonolet, *loc. cit.*, p. 546.

(2) Barbey l'avait connu en 1837. Il le trouvait alors « pas assez homme du monde dans les manières... Sa tête ressemble beaucoup à ses portraits, mais il n'a pas le regard rectangulaire. Le front est la seule chose vraiment belle et poétique qu'il ait. Le teint s'empourpre vaguement, mais uniment partout, et l'embonpoint commence à se montrer. Il est petit et sec, et pose comme Bonaparte. Ce n'est plus une affectation, mais cela en a été, à l'origine, probablement » (*Premier Memorandum*, pp. 151-2).

(3) Achevé en février 1844.

recrudescence de succès mondains. En sorte qu'à 37 ans, le pauvre Barbey ne se voyait pas beaucoup plus avancé dans le succès qu'aux jours déjà lointains de son arrivée à Paris. Aux yeux de tous, il passait pour un écrivain de salon, pour un auteur de riens à l'usage des belles dames, pour un « amateur » en un mot. Il s'en faisait gloire, mais il en souffrait, et on le sent bien dans ses lettres à Trébutien.

V

En 1845, il s'était mis à écrire *Une vieille maîtresse*. Puis il abandonna ce roman pour ne le reprendre qu'en 1847. Or, comme l'a très bien remarqué M. Grelé (1), on trouve un changement de ton sensible entre la première et la deuxième partie de l'ouvrage : celle-ci semble toute pénétrée de « sentiments nouveaux » et elle manifeste « quelques tendances chrétiennes ». C'est que Barbey d'Aurevilly, de sceptique irrespectueux qu'il était, s'était fait subitement

(1) T. II, pp. 94-96.

catholique. Son biographe paraît trouver un peu brusque cette conversion. Toutefois, l'explication n'en est pas trop malaisée.

Sous Louis-Philippe vivait à Paris un certain Raymond Brucker, auteur de plusieurs romans, collaborateur d'une quantité de gazettes de nuances diverses, écrivain fort « boulevardier » et, semble-t-il, d'esprit tout à fait brillant (1). Or, vers 1844, Brucker se convertit tout à coup au catholicisme. Il publia un volume, *Les docteurs du jour devant la famille*, où il confessait sa foi avec autant d'intransigeance et d'exubérance romantiques qu'il en mettait naguère à célébrer le monde et ses pompes. Barbey d'Aurevilly, qui était lié avec lui, fut évidemment séduit par ces allures échevelées de paladin dévôt (2), et il se mit tout aussitôt à envisager le catholicisme d'un œil favorable. — Rien de plus brusque que sa

(1) Brucker naquit à Compiègne en 1800, et mourut à Paris en 1875. Son premier livre : *Le maçon, roman de mœurs* (1828, 2 vol. in-8 ou 4 vol. in-12), écrit en collaboration avec Michel Masson, avait été signé du pseudonyme collectif Michel Raymond, qu'utilisèrent ensuite les deux auteurs, bien qu'ils n'aient plus collaboré. En 1844, Brucker publia, outre les *Docteurs du jour* (ouvrage plusieurs fois réimprimé), une sorte de romance, le *Chant du Tiers-Ordre*. Un de ses articles valut une condamnation au petit journal *L'Etudiant*.

(2) *Memorandum de 1856*, p. 48.

volte-face. L'année même de sa conversion, le « deuxième jour de la Pentecôte », il écrit encore au vicomte d'Yzarn-Freissinet : « Allons au ciel bras-dessus, bras-dessous. Si vous restez dans votre hamac de sceptique, vous balançant nonchalamment d'une idée à l'autre, vous êtes perdu, et moi je manque d'un camarade de vertu qui pourrait la rendre amusante. Eh ! eh ! qu'en dites vous ? C'est une expérience à tenter. Elle intéresserait au plus haut point les femmes de votre famille... Quant à moi, qui suis jusqu'ici l'opprobre et le fléau de la mienne, je lui garde pour ses vieux jours l'immense joie de mon renouvellement intérieur ». Et quelques mois à peine après cette irrespectueuse épître, nous le trouvons passionnément occupé à fonder avec douze associés la *Société catholique* (septembre 1846).

C'était une entreprise bizarre, « à la fois artistique et industrielle », qui avait pour but — disait en son jargon le prospectus — « de faire participer l'industrie religieuse aux progrès qui depuis longtemps se font remarquer dans les moindres produits des industries profanes. Tout s'améliore, tout progresse, l'art religieux seul reste stationnaire... c'est toujours le même style, la même ignorance des lois de l'harmonie

et du beau ». Or, « ces incohérences ne passent pas inaperçues aux yeux de l'impiété ; l'intérêt de la religion et le sentiment du beau exigent qu'elles disparaissent ». C'est pourquoi les ecclésiastiques sont invités à s'adresser à la Société pour se procurer broderies, images saintes, gravures, livres de piété, vêtements sacerdotaux, statues, verrières, grilles de chœur, tapis, stalles, confessionnaux, chaires, linge d'autel, et orgues « petites et grandes », — non moins qu'à s'abonner à la *Revue du monde catholique*, « journal des intérêts, des faits et des arts religieux », où l'auteur du *Dandysme* publie maintenant une longue biographie de l'obscur cardinal de Bonald (fils du philosophe), fait l'apologie de la Compagnie de Jésus, déplore avec intransigeance les minimes concessions de Pie IX aux libéraux, et foudroie impitoyablement les mécréants.

Sur ces entrefaites la Révolution de 1848 éclata, et Barbey d'Aurevilly se vit élu président d'un club catholique : le *Club des Ouvriers de la Fraternité* (20.000 adhérents). Il avait demandé comme assesseurs deux ecclésiastiques : les abbés Colasse et Ledreuil ; quel bel effet il devait produire, dirigeant les houleux débats d'un club populaire et siégeant, superbe,

entre deux abbés ! Malheureusement sa présidence fut de courte durée. A l'une des premières réunions du Club quelques cris de : *A bas les Jésuites* ! retentirent. Indigné, le fougueux Barbey sauta sur la tribune : — « Messieurs, cria-t-il à ses électeurs, je regrette bien de n'avoir pas comme Cromwell une compagnie de cottes de fer pour vous tomber dessus ! *(Sensation prolongée)*... Comme il ne faut pas que le verbiage et les cris soient ici les vainqueurs, je déclare le club dissous. Sortons ! Le trimestre du local est payé ; je m'en vais mettre la clef dans ma poche, pour qu'il ne serve pas de lieux d'aisance aux tribuns de cabaret ! *(Tumulte épouvantable)* (1) ». — Et, définitivement convaincu que le Dandysme ne saurait s'accommoder de la démocratie, Barbey d'Aurevilly se fit absolutiste intransigeant aussi brusquement qu'il s'était rendu catholique.

Qu'il serait donc grossier, à cause de ces changements soudains, de suspecter sa bonne foi ! Certes nous voyons bien qu'il se proclama

(1) A vrai dire « le procès-verbal de cette séance n'a pas été fait sur l'heure. J'en ai emprunté les détails à un article du distingué critique Théophile Silvestre qui les a écrits vraisemblablement *sous la dictée de Barbey d'Aurevilly* quelques années plus tard », dit M. Grelé (t. I, page 198, note).

catholique parce qu'il s'aperçut subitement que la religion correspondait à certains airs de bravoure qu'il se jouait à lui-même, et absolutiste parce que le panache monarchiste lui parut plus séant que la rigidité républicaine. Mais, s'il choisit ainsi ses opinions selon qu'elles lui semblèrent convenir plus ou moins bien à son personnage, et en quelque sorte pour leur couleur et leur aspect, — si ses convictions ne furent point déterminées par sa raison, mais seulement par son goût, est-ce un motif pour en suspecter la franchise ? (1) La constance et l'ardeur avec lesquelles il les soutint, une fois qu'il les eut adoptées, prouvent bien que notre violent Barbey n'était rien moins qu'un fade et souriant dilettante. Au contraire, il se figurait toujours que « c'était arrivé », comme on dit : il était prodigieusement sincère dans ses attitudes.

Evidemment, au début, il se voulait plutôt catholique qu'il ne l'était en réalité : il y avait beaucoup de littérature dans son cas et sa piété

(1) Et est-ce même là un cas si rare ? Ne vit-on pas un grand écrivain, « député de la beauté » à la Chambre italienne, siéger à l'extrême droite après avoir constaté que la beauté ne se trouvait point à l'extrême-gauche, où il siégeait d'abord ? C'est un geste un peu voyant qui peut nous étonner en France, mais qui n'aurait certes point étonné notre Barbey.

n'était qu'un amour de tête. Il ne s'en cachait nullement. Il racontait à Trébutien les efforts de son frère Léon pour le convertir tout à fait : « Je ne suis pas encore ce qu'il voudrait, ajoutait-il (13 octobre 1847) ; les passions ne m'ont lâché que par le cerveau, le reste tient dans leurs diables de griffes ». Il adoptait sans restriction les points de vue intellectuels et moraux de la religion romaine, mais il ne « pratiquait » pas. Ce n'est que le 22 septembre 1855 qu'il put annoncer à Trébutien que « la sainte table abandonnée avait revu le gardeur de pourceaux ».

Il rentra ainsi définitivement dans le giron de l'Eglise. Mais s'il fut dès lors catholique sans conteste, encore le fut-il à sa façon, laquelle était fort propre à étonner le vulgaire. « On a dit qu'à la messe, il priait la Vierge les poings sur les hanches et faisant les yeux doux aux saintes peintes sur les vitraux (1) ». Assurément ce magnifique et galant M. d'Aurevilly n'avait pas l'ombre d'une vertu chrétienne, et ses romans n'étaient pas précisément conçus dans l'esprit ni écrits dans le style de l'*Imitation*.

(1) Claudin, *Mes souvenirs*, p. 292. — « Vous devez vous confesser le poing sur la hanche, lui disait Baudelaire » (Grelé, t. II, p. 103).

Mais il ne s'en suit pas qu'il ne fût point parfaitement orthodoxe.

Il raconte qu'à 56 ans, passant à Valognes, il retrouva, dans une niche creusée au flanc du vieil hôtel de la Varengerie, une Madone blanche qu'il avait beaucoup chérie dans son enfance ; seulement la lampe qui brûlait jadis aux pieds de la Sainte était maintenant éteinte : « on veut bien de la statue, ajoute tristement d'Aurevilly, mais on n'a plus assez de culte pour elle ; image assez exacte de l'esprit de ce temps, en religion plus antiquaire que chrétien (1) ». Eh bien ! lui aussi il était plus antiquaire que chrétien. Ce qu'il voyait dans la religion romaine, c'en était d'abord la tradition pompeuse et belle : les cathédrales, l'encens, les chasubles, les rites majestueux, les nonnes, les chevaliers de Malte, les sacrilèges, la saveur du péché... Et le catholicisme qu'il concevait, c'était peut-être celui du XVIIe siècle, mais non pas du tout le nôtre à coup sûr.

On a remarqué qu'avant la Révolution, le catholicisme « apparaît comme une synthèse de croyances fixes plutôt que comme un ensemble de règles morales (2) » : si l'Eglise se montre

(1) *Memorandum de 1864*, pp. 295-6.
(2) Grelé, t. II, pp. 108 et suiv.

implacable quant au dogme, elle semble indulgente quant aux mœurs ; pour elle, l'orthodoxie doit être inflexible, mais la morale comporte des accommodements. Les protestants et les Jansénistes veulent resserrer ses mœurs : pour leur résister, elle précise, elle affermit encore sa doctrine, mais elle ne roidit pas la morale souple et en quelque sorte opportuniste des Jésuites. C'est seulement au XIXe siècle que nous voyons le catholicisme tendre à devenir de plus en plus moral, et même « social » avec Léon XIII.

Or, Barbey d'Aurevilly, qui n'est pas et ne veut pas être un homme de son temps, s'élève naturellement contre ce catholicisme *évolué* (si le mot n'est pas trop gros). Ce qu'il admire, ce sont les Jésuites habiles : il dédaigne les Jansénistes grossiers. Pour lui, l'important c'est la doctrine et non la morale. Si la première est infrangible, la seconde peut être large. Le dogme révélé, absolu, c'est un tout indivisible, que détruirait toute concession, et notamment toute concession à la liberté. « Le catholicisme n'a rien de prude, de bégueule, de pédant, d'inquiet, — déclare-t-il dans la très belle préface d'*Une vieille maîtresse*. — Il laisse cela aux vertus fausses, aux puritanismes tondus... Il y a

pour les esprits impurs de terribles indécences dans le tableau de Michel Ange (*le Jugement dernier*), et on trouve dans plus d'une cathédrale de ces choses qui auraient fait couvrir les yeux d'un protestant avec le mouchoir de Tartuffe... Est-ce que les plus grands Papes et les plus saints n'ont pas protégé les artistes qui faisaient de ces choses, dont l'austérité des protestants aurait eu et *a eu* horreur comme de sacrilèges ?... » Et plus loin il écrit encore : « Assurément la sagesse catholique est plus vaste, plus ronde, plus franche et plus robuste que ne l'imaginent Messieurs de la Libre-Pensée. Qu'ils demandent aux Jésuites, à ces étonnants politiques du cœur humain, qui entendaient si grandement la morale, qui la voyaient de si haut, quand au contraire les Jansénistes la rapetissaient et la voyaient de si bas, la rendaient si étroite, si bête et si dure ! qu'ils interrogent un de ces casuistes à l'esprit de discernement et de soulagement, comme l'Eglise en a tant produits, surtout en Italie, et ils apprendront, puisqu'ils l'ignorent, qu'aucune prescription ne nous arrache des mains la passion dont le roman écrit l'histoire, et que le catholicisme étroit, chagrin et scrupuleux, qu'ils inventent contre nous, n'est pas

celui-là qui fut toujours la civilisation du monde... »

Somme toute, le retour de Barbey d'Aurevilly à la religion chrétienne, c'est un retour au passé. En adoptant son catholicisme intolérant et ses opinions absolutistes, il retourne à la tradition des Barbey. Et dans le même temps qu'il se penche ainsi sur ses morts, il s'oriente vers le pays où il est né. Il se reprend à aimer « cette terre pluvieuse et verte que l'absence avait embellie à ses yeux et transformée en son souvenir (1) ». C'est précisément dans cette seconde partie d'*Une vieille maîtresse* où apparaissent ses premières tendances religieuses, qu'il commence à nous décrire avec amour les rudes et savoureux pays de son Cotentin. Maintenant les belles histoires de son enfance se lèvent dans sa mémoire, ennoblies et épiques : il rêve au *Chevalier des Touches*, à l'*Ensorcelée*, aux *Diaboliques*. Catholique, aristocrate et normand, revenu à sa famille et à sa province, il va produire ses plus belles œuvres en écrivant la légende des chouans de son pays.

(1) H. de Régnier, *Beyle et Barbey* (*Renaissance latine*, 15 novembre 1902, p. 394).

VI

Mais sa vie ne sera plus qu'une longue et terrible bataille, car il porte ses opinions avec une intolérance agressive qui lui paraît l'élégance même. Déjà en 1838 il écrivait : « Mon feuilleton a paru ce soir. Il paraît qu'ils l'ont trouvé diablement paradoxal. Des paradoxes ! Ah ! parbleu je leur en lâcherai bien d'autres aux jambes. Ils verront. J'ai tellement la haine du commun que la vérité m'ennuie et me dégoûte du moment qu'elle se répand (1) ». — Il serait faux, je crois, de dire qu'il conserve encore après sa conversion un aussi puéril dilettantisme. Mais enfin il n'est pas trop fâché tout de même de créer un beau scandale autour de la vérité à laquelle il croit : cela étonne agréablement les badauds. Alors il se jette dans la mêlée, frappant à tort et à travers avec la plus impolitique violence et avec une maladresse si extrême qu'il faut bien qu'elle soit voulue : on

(1) *Deuxième Memorandum*, pp. 32-33.

sent qu'il est ravi d'avoir des ennemis, et de se créer — tout en défendant irréprochablement ses convictions — une impopularité flatteuse pour son Dandysme :

> La haine est un carcan, mais c'est une auréole.

A la fin de 1849 — la *Revue du monde catholique* étant défunte — l'*Opinion Publique*, journal des partisans de Henri V, publie les deux premiers chapitres des *Prophètes du passé*, consacrés à Bonald et à Joseph de Maistre, mais refuse le troisième où M. d'Aurevilly « démolit » Chateaubriand. *La Mode*, autre journal légitimiste, accepte l'étude sur Chateaubriand et la collaboration de son auteur. Alors, sans plus attendre, celui-ci provoque, par un article où il réclame simplement la guerre civile (le *Sacerdoce de l'épée*, 15 mai 1850), un scandale épouvantable, qui retentit jusqu'à la tribune de la Chambre et crée un véritable mouvement d'opinion contre le parti *henriquinquiste*. Tout cela arrive on ne peut plus mal à un moment où l'on prépare à grand renfort de précautions la fusion des légitimistes avec les orléanistes, mais M. d'Aurevilly, comme on pense, dédaigne fort magnifiquement ces combinaisons-là. —

Cependant la *Mode* écarte peu à peu son compromettant collaborateur, qui cause bientôt un nouvel esclandre, en publiant coup sur coup de graves et doctrinaires études catholiques sur les *Prophètes du passé* et *Une vieille maîtresse* (avril et mai 1851). Personne cette fois, pas même Trébutien, n'arrive à comprendre comment le catholicisme hautement affiché de l'auteur des *Prophètes* peut s'accommoder de l'histoire assez risquée (pour l'époque) de la perverse Vellini (1). Mais Barbey n'a pas fini d'étonner son monde : en juillet 1852, dans le *Public* dont il est rédacteur politique, voila qu'il somme tous les conservateurs de se rallier autour du principe d'autorité représenté par le Prince-Président. Certainement, en agissant de la sorte, il est fort logique avec son absolutisme, tout comme en publiant *Une vieille maîtresse*, il l'était avec son catholicisme particulier. Mais il faut bien avouer qu'il y a dans ses gestes, même les plus sincères, quelque chose de théâtral et de barbare, et qu'au surplus ses anciens alliés légitimistes ont

(1) C'est pour l'expliquer que d'Aurevilly écrivit plus tard cette belle préface dont nous avons cité des fragments, et où il expose que le catholicisme n'a jamais interdit la peinture des passions.

assurément quelque excuse s'ils ne se privent nullement de le traiter de transfuge.

Dédaigneux de ces vaines clameurs, le nouvel impérialiste entre au *Pays*, journal officieux de Louis-Napoléon (6 novembre 1852). Mais là on se méfie autant de sa prodigieuse ardeur que de son orgueilleuse maladresse : à son grand désespoir, on ne lui permet pas le plus petit article politique et on le confine dans la critique littéraire. C'est « comme exercice d'humilité », dit-il à Trébutien, qu'il accepte ce métier de « laveur d'assiettes », — et aussi, peut-être, parce qu'il faut bien vivre et que sa collaboration au *Pays* lui assure son pain quotidien.

Cependant, croyez-vous qu'il va se contenter de rendre compte, sagement et modestement, du mouvement des belles-lettres ? Peuh ! c'est une besogne trop délicate et trop pâle pour un vieux gentilhomme chouan, et digne tout au plus de quelque Sainte-Beuve. Ce qu'il faut à un Barbey d'Aurevilly, ce sont les bruyantes discussions religieuses et sociales, les grosses batailles d'arguments. D'ailleurs il n'a réellement aucune idée de la critique littéraire, ou du moins il la méprise profondément : pour lui, elle ne saurait être qu'une esclave de la théologie et de la politique, une arme de combat à faire tournoyer

autour de sa tête. Alors, il fulmine, il sacre, il adore, il bouleverse sans aucun souci de comprendre et de peser, en sorte que le colossal recueil de ses articles — encore qu'animé par une doctrine philosophique parfaitement fixée — reste bien ce que jamais écrivain français produisit de plus injuste, de plus incohérent, et de plus passionnément honnête.

Au *Pays*, on lui refuse en moyenne un article sur trois : c'est qu'il s'y montre beaucoup plus absolutiste que l'Empire autoritaire lui-même (« Mon dernier article a été refusé parce que j'attaquais trop vivement la *Liberté politique* et le *Gallicanisme* », écrit-il à Trébutien) (1), — ou qu'il y mêle des souvenirs de l'ancien régime fort gênants, — ou bien qu'il y couvre d'imprécations la République des Lettres tout entière. Et ces refus le chagrinent fort, mais il ne songe pas un instant à modérer sa violence. Seulement, pour se consoler, il prépare avec Trébutien l'édition à vingt-six exemplaires d'Eugénie de Guérin, puis il s'en va passer quelques semaines auprès de son père, avec qui son frère Léon vient de le réconcilier (2). Revenu à Paris, il

(1) 25 août 1853.

(2) « Léon m'a mis à une rude épreuve. Il m'a envoyé un modèle de lettre à mon père, pour lui annoncer mon arrivée. Dans cette lettre il me fait demander pardon, à moi qui n'ai

reprend sa collaboration au *Pays*. Il écrit un article enthousiaste sur un livre que la justice se prépare à condamner *pour immoralité*; d'ailleurs l'article ne passe pas, mais Barbey autorise l'auteur à en faire état devant les tribunaux : scandale que cette défense des « perverses » *Fleurs du mal* de Baudelaire par le catholique d'Aurevilly !... Et les « éreintements » de Guizot, d'Emile Augier (à l'occasion de sa nomination à l'Académie), d'Armand Carrel ; de toute la critique en une seule fois : Sainte-Beuve, Planche, Jules Janin, Pontmartin, Théophile Gautier; des *Misérables* de Hugo (autour desquels se fait une publicité grossière) ; de Sainte-Beuve à nouveau, que sais-je ?... — scandale encore ! Si bien que le *Pays* finit par refuser formellement d'insérer la prose tapageuse de son critique (1862).

Voilà le pauvre Barbey presque sans ressources. Depuis 1858, il était brouillé avec Trébutien et l'édition de Maurice de Guérin, un de ses plus chers projets — dont il avait eu le premier l'idée vingt ans auparavant, et pour laquelle il avait donné ses papiers et sollicité de toutes

pas de torts... J'avoue que le vieil homme s'est cabré... Mais enfin je me suis mis au pied du crucifix... et j'ai écrit la lettre sans y changer un seul mot ». Sur son séjour en Normandie, voy. le *Memorandum* de 1856.

parts des articles, — venait de paraître en 1861 sans que son nom s'y trouvât seulement cité (1)... Mais rien ne l'abat. Il entre au *Figaro* de Villemessant, et son premier article est une charge à fond contre *Monsieur Buloz*, le puissant directeur de la *Revue des Deux-Mondes* (30 avril 1863). Cette fois Buloz, harcelé depuis longtemps, se fâche et envoie du papier timbré. Bref, d'Aurevilly, que défendait un jeune avocat nommé Gambetta (2), se vit condamner à 2.000 francs de dommages et intérêts. Un accueil plutôt froid l'attendait au *Figaro* : — « Comment voulez-vous gagner un procès avec une pareille redingote ! » lui dit Villemessant en toisant son accoutrement. Et le pauvre gentilhomme chouan dut payer tout seul son amende.

(1) C'était lui qui devait écrire l'introduction. Mademoiselle Marie de Guérin et Trébutien confièrent ce soin à Sainte-Beuve. — Ce fut là un véritable chagrin pour Barbey d'Aurevilly. Pourtant il fit, dans le *Pays* du 1er février 1861, un compte-rendu de l'édition, où l'on ne relèverait pas un seul mot de ressentiment contre les éditeurs ; d'Aurevilly se contente de parler avec une émotion profonde du talent de son ami défunt et critique seulement un peu l'étude de Sainte-Beuve. — Et c'est parce que sa vie est pleine de pareils traits qu'on ne peut se défendre de l'aimer.

(2) Au cours de sa plaidoirie, Gambetta avait comparé son client à Voiture. Peu satisfait, le *connétable des lettres* s'en fut trouver son avocat au sortir de l'audience : — « Monsieur, lui dit-il, vous m'avez comparé à Voiture, mais

En sortant du *Figaro*, Barbey d'Aurevilly s'en fut au *Nain-Jaune*, petite gazette d'avant-garde que dirigeait Aurélien Scholl. Il se mit tout aussitôt à y publier les *Quarante Médaillons de l'Académie* (1). Est-il besoin de dire qu'à part Vigny, Hugo, Lamartine, Mérimée, Sainte-Beuve et… Nisard (universitaire, mais bonapartiste), les Immortels s'y voyaient impitoyablement massacrés ? Après l'Académie vint le tour du *Journal des Débats* ; puis celui des auteurs dramatiques, en bloc ; puis celui du *Parnasse contemporain* (1866) : Leconte de Lisle, Banville, Sully Prudhomme, Hérédia, Verlaine, etc., etc. Tous ces jeunes poètes ripostèrent de toutes parts ; Zola répondit dans le *Nain Jaune* même ; et M. d'Aurevilly put constater une fois de plus qu'il avait causé un tapage infernal.

vous avez plaidé comme un fiacre ». Et il lui tourne le dos. (Grelé, t. I, p. 297).

(1) On a dit que ces *Médaillons* n'avaient pas été écrits par lui. M. Grelé s'est livré sur ce point à une petite enquête. Au cours de ses conversations avec ses amis, l'étonnant causeur qu'était Barbey d'Aurevilly s'amusait très souvent à faire des portraits sans indulgence des Académiciens. Théophile Silvestre lui demanda l'autorisation de fixer ces portraits par écrit, et un jour qu'il avait besoin de 25 louis, il porta son manuscrit à Scholl. Celui-ci confia à Barbey d'Aurevilly, qui avait aussi besoin de 25 louis, le soin d'achever l'ouvrage. Et c'est ainsi que les *Médaillons* parurent sous la signature de l'auteur des *Diaboliques*.

Cependant tant de luttes éclatantes n'avaient point été sans lui donner une grosse notoriété. Les éditeurs accueillaient maintenant volontiers ses ouvrages. Il entreprit de réunir ses articles sous le titre de *Les Œuvres et les Hommes* (1). Puis en 1863 il publia, dans le *Nain Jaune*, le *Chevalier des Touches*, et l'année suivante, dans le *Pays*, avec un insuccès extraordinaire, *Un Prêtre marié*. Le *Pays* avait comme fournisseur habituel M. le vicomte Ponson du Terrail : lorsqu'ils virent paraître le beau roman de Barbey à cette même place où l'auteur de *Rocambole* les charmait tous les jours, les lecteurs du *Pays* ressentirent une furieuse indignation, et les désabonnements de pleuvoir, et les ennemis de Barbey de triompher avec mille ironies. Il n'y avait pourtant pas de quoi rire.

D'ailleurs notre héros endurait sa déconvenue avec sa superbe et sa constance ordinaires. Il continuait magnifiquement le dur labeur dont il vivait. Outre le *Nain Jaune*, l'*Eclair*, la

(1) C'est ce travail d'édition que continue aujourd'hui Mlle Read, sa dévouée exécutrice testamentaire. L'œuvre critique de Barbey d'Aurevilly restera, par le nombre des volumes, comme un des plus colossaux et intéressants monuments de ce genre, sinon comme l'un des plus parfaits. — Voyez sur la bibliographie de Barbey d'Aurevilly un article très insuffisant de M. H. Danay dans l'*Art et l'Idée*, 1892, pp. 225-232, « complété » par une note plus courte encore de M. Grelé, t. II, p. 360.

Veilleuse, le *Gaulois* inséraient ses articles. Même le *Constitutionnel* s'entrouvrait pour lui, et il y prenait en 1870 la place de Sainte-Beuve qui venait de mourir.

Il avait alors 62 ans. Les désastres de la guerre de 1870 et la chûte de l'Empire lui portèrent un coup cruel. Il s'en fut passer une année en Normandie, et, quand il reprit sa collaboration au *Constitutionnel*, il avait perdu beaucoup de son ardeur combattive, de ses enthousiasmes et de ses colères. Il donna au *Figaro* un compte-rendu du salon de peinture de 1872 où il se montrait presque indulgent (1). Et quand, après la publication des *Diaboliques* (novembre 1874), il se trouva menacé d'un procès, on le vit solliciter pour que ce scandale lui fût évité. Pourtant, encore en 1877, il flagella durement *Les Bas-bleus* (2), en 1880, il se lança furieusement à l'assaut de *Gœthe et Diderot*, et même, excité par le petit scandale de son livre, il reprit pour quelque temps, dans le *Triboulet*, sa campagne contre le théâtre contemporain.

(1) Il y faisait notamment l'éloge de Manet, courage remarquable en 1872.

(2) Qui se vengeaient de leur persécuteur (assure M. Grelé, t. I, p. 360) en faisant interdire par l'archevêque de Paris, Monseigneur Guibert, la 2e édition du *Prêtre marié*, qui venait de paraître.

Mais ce furent là ses dernières batailles (1). Il aspirait maintenant à la paix. En 1882, il publiait *Une histoire sans nom*, remportant à soixante-quatorze ans son premier grand succès. Puis il s'occupait à réunir ses vieilles polémiques : les *Ridicules du temps*, les *Vieilles actrices*, le *Musée des antiques* ; il donnait sa *Germaine*, revue et corrigée, sous le titre de *Ce qui ne meurt pas* (1883) ; il faisait paraître le *Memorandum* de 1856 et 1858 (1883), *Une page d'histoire* (1885), les *Sensations d'art* et les *Sensations d'histoire* (1886) ; il recueillait ses articles sur le *Théâtre contemporain* en plusieurs volumes (1887) ; enfin, en 1889, quelques mois avant sa fin, il s'occupait encore à publier *Amaïdée*. Et lorsqu'il mourut, ce fut comme il avait vécu : la tête haute et la plume à la main.

VII

Or, nous savons qu'à quatre-vingts ans M. d'Aurevilly ressemblait encore à s'y méprendre à ce *lion* avantageux qui jadis accoudait

(1) Il abandonna même la critique du *Constitutionnel* en 1884.

sa superbe au perron de Tortoni. C'est que, déjà sous Louis-Philippe, nous dit une de ses contemporaines (1), il s'était fait l'aspect qu'il garda jusqu'à sa mort. « Il avait le même nez en bec d'aigle, la même moustache panachée, le même teint pâle, les mêmes cheveux noirs. Il avait la même taille de guêpe, un peu plus mince seulement, les mêmes allures, mais comme c'était encore la mode, cela ne paraissait pas comme aujourd'hui. Beaucoup d'hommes étaient aussi serrés, aussi pincés que lui ; son chapeau, néanmoins, était excentrique ; il avait la même forme que celui d'à présent. Il le posait également sur l'oreille ; il me semble que je le vois encore... »

Ainsi, à le considérer d'un peu loin — d'assez loin — on aurait pu croire, vers 1880, qu'Altaï n'avait point vieilli. C'est qu'il apportait une extrême attention à réparer sur sa personne les injures du temps : on peut le dire hautement, puisque cela se voyait de reste, et puisqu'il se plaisait à célébrer la constance des vieux-beaux : « Si le sentiment de la Garde qui *meurt et ne se rend pas* est héroïque à Waterloo, disait-il (2), il ne l'est pas moins en face de

(1) La comtesse Dash, dans le *Journal*, 5 octobre 1892.
(2) *Diaboliques* (éd. Dentu), p. 8.

la vieillesse, qui n'a pas, elle, la poésie des baïonnettes pour nous frapper. Or, pour des têtes construites d'une certaine façon militaire, ne jamais se rendre est, à propos de tout, toujours *toute la question*, comme à Waterloo ». Il voulait être de ces têtes-là, et on sent bien qu'en racontant, dans ses *Diaboliques*, l'histoire d'un vicomte de Brassard par exemple, ou celle de ce trop irrésistible Ravila de Ravilès (à qui il avait donné ses propres prénoms), c'est sa vie imaginaire qu'il écrivait, tout de même que, trente années plus tôt, en retraçant la vie de George Brummell, il songeait à ce que devait être celle du jeune Barbey d'Aurevilly.

Cependant, au fond, ces vieux beaux des *Diaboliques*, tous Normands, gentilshommes et éclatants comme M. d'Aurevilly en personne, ne ressemblent guère au glacial et cinglant héros anglais. C'est que M. d'Aurevilly a modifié son idéal d'élégance et qu'il se représente à présent un autre personnage : *il n'est plus* un gentleman amer et poétique, tourmenté par son vieux cœur et promenant par les boudoirs sa froideur étudiée et sa noire ironie, *il est* un vieux gentilhomme à la française, grave mais pittoresque, qui a connu toutes sortes d'aventures terribles et étranges (et toujours

adoré des dames). — Mais s'il a changé de rôle, du moins s'en joue-t-il un encore ; toujours ivre et comme fou d'imagination, il s'exalte comme autrefois ; tel M. de Bougrelon (1), il s'obstine à ne voir tout le monde et lui-même qu'à travers son rêve romanesque, — et à tout prendre, cette illusion volontairement entretenue pendant tant d'années, n'est-ce pas quelque chose de très beau ?

Car c'est avec un fier courage, si l'on y songe, que Barbey d'Aurevilly employa toute son existence à réaliser sur lui-même son idéal de romantique et de mousquetaire... Sans doute il y eut du *cabotinisme*, et beaucoup, dans son cas. Mais c'est qu'il avait l'âme carnavalesque et naturellement affectée ; il ne distinguait dans la vie que des gestes et des costumes ; et s'il adopta ses opinions comme il adopta ses redingotes à plis, parce qu'il les jugea séantes au personnage qu'il se croyait, encore une fois cela prouve seulement qu'il était plus enclin à imaginer qu'à raisonner, et rien ne nous autorise à croire qu'il ne les eut point de tout son cœur. Certes, il fut un cabotin, mais

(1) Avec *M. de Bougrelon,* nouvelle de Jean Lorrain où il est peint, Barbey d'Aurevilly est entré dans la légende : c'est la gloire.

sincère, et qui se donna la comédie à lui-même comme aux autres. Or qu'est-ce qu'un héros sinon un acteur qui se joue à soi-même un très beau rôle ? A n'en point douter Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly fut de ces acteurs-là. Noble et romanesque, il s'enferma pour toute sa vie dans un songe grandiose dont il ne sortit jamais ; il vécut avec ses personnages ; il se fit l'un d'eux ; et en vérité, « ce ne fut plus que son ombre que nous vîmes errer parmi nous, superbe et démodée, avec sa redingote ajustée, ses manchettes de dentelles, son jabot et la limousine de grosse toile à raie dont il enveloppait sa dignité hautaine de vieux gentilhomme de province et d'oncle à histoires (1) ».

(1) Henri de Régnier, *loc. cit.*, p. 395.

APPENDICES

APPENDICE A

La lettre inédite qui suit, dont l'original appartient à M. André Lebey, montrera que d'Orsay s'intéressait aux choses du théâtre. Mais hélas ! elle donnera une piètre idée de son style. Il faut bien le dire : ce beau d'Orsay écrivait comme une cuisinière. Quel dommage ! Sans doute ses lettres publiées par Madden sont gaies, encore que d'un tour assez gauche. Mais n'ont-elles pas été quelque peu arrangées ?

Gore House, 21 Janvier 1848.

Ma chère Madame Lefèbvre,

Si j'ai tellement tardé à répondre à votre aimable lettre, c'est que je désirais voir Mitchell à l'égard de Mademoiselle Devarennes. — Voici donc *sous le secret* les raisons pour lesquelles il a cru avantageux de faire le sacrifice de s'en priver, car il l'avait engagé [*sic*] pour 3.000 francs pour la saison, et lui donne 1.500 francs pour six semaines pourvu qu'elle s'en aille ; il a même, dit-il, poussé la délicatesse au point de la conseiller de dire que c'était elle qui voulait rompre l'engagement. — Il pense que c'est la plus mauvaise

actrice qu'il ait eu [*sic*] à son théâtre, presque aussi mauvaise qu'Angèle, et ce qui l'a fortifié dans cette idée, c'est qu'après chaque représentation, tous ses principaux abonnés lui en ont fait des reproches. Vous concevez donc qu'il serait plus que ridicule que pour plaire à quelques journalistes de Paris, Mitchell indispose contre lui tous ceux qui le protègent ici. Deux ambassadeurs qui vont habituellement au théâtre ont dit à Mitchell qu'elle était la plus abominable actrice qui avait mis les pieds au théâtre. Vous devez donc voir que dans cette occasion c'est Mitchell qui perd, car si elle eut été passable c'était économique pour lui de payer 1.500 francs de plus pour le reste de la saison. — Je suis désolé de devoir ainsi parler d'une femme et d'une compatriote, mais c'est vous qui m'avez mis dans cette position. Brûlez, je vous prie, cette lettre *confidentielle*.

Croyez-moi toujours avec sincère amitié votre tout dévoué

Cte d'Orsay.

P.-S. — Je n'ai jamais vu Mademoiselle de Varennes.

APPENDICE B

On a publié beaucoup des quatrains et des complaintes improvisés par Roger de Beauvoir. J'en ai cité quelques-uns ; on en pourra chercher encore dans les *Romanciers et viveurs du XIXe siècle* de M. Philibert Audebrand, les *Mémoires des autres* de la comtesse Dash (t. III, pp. 86, 237, etc.) et dans *Les camarades d'Alfred de Musset* par M. Léon Séché (*Mercure de France,* 15 octobre et 1er novembre 1906). Madame Olympe Audouard (*Voyage à travers mes souvenirs*, p. 118) affirme que Roger « était le M. de Sévigné de notre siècle », mais la lettre qu'elle publie est fort ordinaire. Le *Figaro* (2 septembre 1866) a donné « la dernière inspiration de Roger de Beauvoir » : c'est un compliment en vers à Pauline Granger qui avait créé un rôle travesti dans sa comédie *Le raisin*, que joua l'Odéon une trentaine de jours avant sa mort.

Voici un sonnet que *je suppose* inédit, mais il n'est pas dans le style des improvisations de Roger : c'est une pièce travaillée. Il est daté de « septembre 1837 ».

A M. Ulric Guttinguer.

SONNET

Arthur est un rêveur du pays d'Allemagne
Dédaignant nos salons, nos preneuses d'éther,
Et plaçant dans son livre, ainsi que fait Werther,
Chaque brin d'herbe ami qu'il cueille en la campagne,

Il fait très peu de cas des buveurs de champagne
Et trouve sa maison délectable l'hiver,
Comme un marin jaloux n'aime la pleine mer
Que lorsque la tempête et le vent l'accompagne.

Si d'aventure il tombe un poète à ses murs
C'est pour lui l'humble rose et les fruits les plus mûrs,
Pour lui le blond raisin qui parfume la treille.

Mais moi, poète heureux, quand je verraï son toit,
J'irai lui demander ce qu'au poète il doit,
Non ses fleurs, son raisin, — mais ses vers de la veille !

Roger de Beauvoir

Septembre 1837.

En revanche, les vers qui suivent ont certainement été improvisés. Ils durent être faits en 1860 : la vente de la bibliothèque de M. Solar, dont il y est parlé, eut lieu, en effet, à cette époque. Ils sont inscrits en partie au crayon, en partie à la plume, sur des feuillets arrachés sans doute à quelque carnet.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Mes chers amis, vous me fêtez
Et par un temps des plus crottés.
Nous voilà le quinze novembre,
Brisse (1) fait du feu dans sa chambre,
Le pavé devient assez gras,
Le parquet me garde, Maugras !

Unissons-nous contre cette tempête,
Songez, mes amis, que l'on fête ma fête,
Mes pauvres amis, oui c'est ma fête !

(1) Le baron Brisse, ami de Roger.

Autour de moi que de méchants !
Que de juifs ! que de chiens couchants !
Chacun me mord et me dissèque ;
Solar vend sa bibliothèque,
Dès lors, on peut me vendre aussi.
Mais d'eux tous je n'ai nul souci !

Unissons-nous, etc.

La vicomtesse est toujours là !
Aussi c'est son jour de gala !
Sachant quel fut le joyeux barde
Qu'en ces jours le parquet canarde,
Elle dit, voyant l'attristé :
Ici versons-lui le Léthé !

Unissons-nous, etc.

Au ballet de Taglioni
Vous n'irez point. Qu'il soit béni
Ce jour heureux qui nous rassemble.
Mes amis, mourons tous ensemble,
Comme mourra le grand Dumas,
O Garibaldi ! dans tes bras.

Unissons-nous, etc.

Eugénie, écoute-moi bien,
Ton frère qui n'est qu'un vaurien
Par ma bouche ici te conseille :
Sois toujours jolie et merveille,
Mais surtout montre un peu de cœur
Pour ton père dans la douleur.

Unissons-nous, etc.

Réservez-moi du vin d'Aï,
Mon ami Brisse dîne ici,
Hélas ! de toute la cohorte,

C'est le seul ici qui m'exhorte
A faire un pénitent complet.
Mais qu'en dirais-tu, Monselet ? (1)

Unissons-nous, etc.

Voici enfin quelques vers que Roger envoyait à son ami l'auteur dramatique H. de Saint-Georges, qui lui avait rendu service :

Oui, je suis un homme *à quitter !*
Si j'oubliais l'ami propice
Qui m'a sauvé de la Justice !
Par Saint-George ! il faut le chanter !

Gagnant ses procès à la scène,
Où jamais il n'a fait d'appel,
Il doit laver tout criminel
Tant sa parole est souveraine !

Merci donc, poète charmant ;
A ton culte toujours fidèle,
Si l'on te dénigrait vraiment,
Songe que Roger en appelle.

1839. Février, 8 c[t]*.*

(1) On sait que Charles Monselet était un gastronome de la grande école.

APPENDICE C

C'est un fait certain que lord Seymour n'a jamais pris part aux folies carnavalesques que tout le public lui attribuait. D'abord, il l'affirme lui-même, et de la manière la plus nette, dans une lettre publiée par l'*Univers illustré*, le 8 janvier 1859 et réimprimée par l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (LI, 829) :

Paris, 15 décembre 1858.

Monsieur le rédacteur,

C'est une chose singulière, et qui ne peut s'expliquer que par une particularité du caractère parisien, que cette facilité avec laquelle un conte fait à plaisir et sans aucune vraisemblance peut faire fortune dans ce pays-ci, et y passer pour un fait notoire que ne doit pas ignorer quiconque a la prétention d'être un peu au courant des choses.

Il y a une trentaine d'années, quelques jeunes gens fêtaient bruyamment le carnaval ; leur apparition sur le boulevard et dans les bals masqués était signalée par un grand fracas. Je n'étais pas lié avec eux ; renfermé dans un petit cercle d'intimité, je n'avais ni leurs goûts ni leurs habitudes. *Jamais, ni avec eux ni sans eux, je n'ai mis le*

pied dans une voiture de masques ni dans un bal masqué ; et pourtant je ne sais qui ayant trouvé plaisant de me désigner comme l'auteur et le principal acteur de ces folies, la crédulité populaire recueillit ce conte, et toutes mes protestations échouèrent contre l'obstination des gens qui se disaient bien informés.

Bien des années se sont écoulées, bien d'autres pâtures ont été jetées par la chronique à la badauderie, et je pouvais me croire oublié de l'ingrat Paris, comme vous l'appelez, quand, à propos d'un procès que j'ai eu à soutenir, voilà une recrudescence de commentaires sur ma splendeur passée. Que puis-je faire, Monsieur, que *reprotester* de nouveau, que répéter que je n'ai jamais été un héros de salons ni de halles, et

« . . . . Que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité ».

Ce langage n'est pas celui d'un pécheur converti et devenu ermite ; c'est celui d'un homme qui, ayant toujours aimé une vie calme et retirée, ne peut consentir à être placé sur des tréteaux. Puisque vous vous êtes, sans aucune malveillance, je le reconnais, rendu complice de cette nouvelle exhibition, je vous demande de recevoir ma déclaration contre ce rappel de célébrité, heureux si je peux obtenir ainsi de la voir dormir de nouveau pendant une trentaine d'années.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

H. Seymour.

En outre, tous ceux qui ont été en mesure de connaître Seymour l'affirment. En premier lieu, le comte d'Alton-Shée qui était fort lié avec La Battut et l'accompagna dans ses expéditions carnavalesques. De même, Horace de Vieil-Castel qui était ami intime de Seymour, déclare : « On a beaucoup parlé de lui,

et le public ne le connaissait pas, car il en faisait une sorte de bohémien, de casseur d'assiettes, de coureur de bastringues, etc... » (*Mémoires*, t. V, p. 150).

Outre la *Mode* du 1er juillet 1837, (pp. 5-6), et l'*Eleveur*, mars 1836, pp. 91-92, bien des auteurs de mémoires viennent affirmer à leur tour la méprise dont Seymour fut l'objet. Voyez la comtesse Dash, t. III, p. 249 ; Maxime du Camp, t. I, p. 52 ; Villemessant, t. I, p. 217 ; Paul d'Ivoi dans le *Figaro*, 23 août 1859 ; Ch. Yriarte, *Cercles de Paris*.

Comme nous l'avons dit, les protestations des gens bien renseignés n'empêchèrent pas que lord Seymour passât pour le prototype de « Milord Arsouille ». La *Physiologie du carnaval*, par exemple, publiée en 1842, déclare (p. 41) : « Un nom bien cher au carnaval était, il y a quatre ou cinq ans, dans toutes les bouches : celui de lord S***. Le joyeux viveur était de tous les écots ; on le voyait partout..., etc. »

On fit même de Milord Arsouille le héros d'exploits d'un certain genre, dont on pourra trouver le récit dans un petit volume orné de huit gravures des plus libres, et intitulé : *Mylord Arsouille ou les bamboches d'un gentleman*. A Bordel-Opolis, chez Pinard, rue de la Motte, 1789 [vers 1835], in-16, 110 pages. — Et l'ouvrage eut sans doute quelque succès, puisqu'il en existe une réédition (sans illustrations) : « Imprimé sur la copie de Cologne 1789. A Lausanne, chez Quakermann, cette présente année », in-16, 109 pages.

APPENDICE D

Lorsque en 1856, Barbey d'Aurevilly, qui venait de se réconcilier avec son père, s'en fut en Normandie, il ne manqua point de passer à Caen et de visiter Trébutien. Les deux amis demeurèrent ensemble quelques jours à « tisonner dans leurs souvenirs ». Trébutien avait gardé toutes les lettres que d'Aurevilly lui avait écrites. Il les lui montra, et Barbey nota le lendemain dans son *Memorandum* (1) : « Parcouru mes lettres à Trébutien, collection qui doit être la plus belle plume de mon aile, si je dois devenir un oiseau glorieux, un *oiseau de paradis* de la gloire. Le meilleur de moi est dans ces lettres où je parle ma vraie langue et en me fichant de tous les publics... » Ce ne serait donc point trahir sa mémoire que de publier cette admirable correspondance, dont il était fier à juste titre : on le verra bien si, comme il y a lieu de l'espérer, on la livre au public quelque jour. — Disons tout de suite qu'on n'y trouvera pas de révélations indiscrètes : Barbey d'Aurevilly ménageait la délicatesse un peu timorée de son ami de province, et

(1) *Memorandum de 1856*, p. 47.

d'ailleurs il avait beaucoup trop d'imagination pour être « potinier ». Mais on y suivra pas à pas sa vie tapageuse et honnête, bruyante et laborieuse, et l'on y trouvera l'histoire de ses livres.

C'est en avril 1843 qu'il conçut l'idée du *Brummell*, qui nous intéresse ici. Tout d'abord, il ne voulait écrire que la biographie du Beau. Mais peu à peu son projet s'élargit, et il résolut de composer, à propos de Brummell, un traité de l'élégance masculine. Nul sujet n'était mieux approprié à son imagination. Cette psychologie factice, insupportable dans ses romans d'analyse comme *Une vieille maîtresse*, et qui lasse un peu même dans ses très beaux romans d'aventures comme le *Chevalier des Touches* et les *Diaboliques*, — enfin ce qu'il y avait dans son génie (car certes il en avait) de naturellement paradoxal et de spontanément affecté, devait le servir à merveille pour écrire l'évangile du Dandysme. Aussi bien fut-ce vraiment là son livre : il y avait, en effet, à traiter un sujet sur lequel il méditait depuis toujours : les costumes, les attitudes, les manières.

Le livre fut composé entre les mois de juillet 1843 et février 1844, sans que Barbey d'Aurevilly abandonnât son absorbante besogne de journaliste et sans qu'il renonçât non plus à sa vie mondaine. C'est qu'il écrivait avec une facilité étonnante son style violent et exquis, que l'on a comparé « à ces breuvages de la sorcellerie, où il entrait à la fois des fleurs et des serpents, du sang de tigre et du miel (1) » : sa pensée lui naissait dans l'esprit ainsi vêtue et parée, et il jetait spontanément sur le papier comme il lançait dans la conversation ses phrases éblouissantes. Il

(1) Voy. Anatole France, *La Vie littéraire*, t. III, p. 44.

n'était pas de ceux qui polissent et repolissent leur ouvrage (1). La preuve, on la trouve dans les lettres où il envoie à Trébutien, à peine raturées, les notes savoureuses du *Dandysme*, où il le prie de corriger ses fautes de grammaire, de ponctuer à son gré. « J'ai bien souvent remarqué, a dit M. Paul Bourget (2), la surprenante identité de sa phrase écrite et de sa phrase causée. Il me contait des anecdotes de Valognes ou de Paris avec cette même puissance d'évocation et la même surcharge de couleurs qui s'observe dans ses romans. Il s'en allait tout entier dans ses mots ». Dans ses lettres comme dans sa conversation, il n'avait pas le trait aigu et moral à la Chamfort, mais la métaphore, la poésie, la réplique pittoresque et superbe. J'ai cité plus haut quelques exemples de ce langage étincelant. On en trouvera d'autres dans les extraits inédits qui suivent, où j'ai réuni, avec la permission de Mademoiselle Read, les passages les plus intéressants de celles des lettres qui sont relatives au *Brummell*.



C'est, comme nous l'avons dit plus haut, pour le *Moniteur de la Mode* qu'il projeta, en avril 1843,

(1) Cf. ce passage : « Je ne vous écris qu'un mot ce matin, mais enfin je veux vous l'écrire. C'est votre faute aussi, si j'écris tant, mon cher ami ! Vous m'avez fait ré-aimer le *Brummel*... Vous m'avez vraiment fait y reprendre goût, et voilà que maintenant, poussé par vous, entraîné par vous, j'arrive au culte du détail, au pointillé, à la hachure inquiète, à toutes ces corrections qui font le fini, et dont je n'ai pas la puissance, moi qui suis un homme de premier jet, un brutal et rapide artiste, animalisé par les passions ! » (Lettre du *21 novembre 1844).*

(2) *Memoranda*, p. xx.

d'écrire la vie de George Brummell. A cette époque, nous trouvons dans une de ses lettres à Trébutien :

Je voudrais faire pour ce répertoire de choses oiseuses, un article biographique sur Brummel, le grand Brummel dont les gilets blancs causaient de si violentes insomnies à Byron. Or, Brummel est mort à Caen. Je l'y ai vu et vous l'y avez connu peut-être (1). Ne pourriez-vous m'envoyer des détails sur ce gaillard-là ? Vous m'obligeriez. Songez que je suis friand de tout ce qu'il y a de plus excentrique. Je ne repousserai rien, j'aiguiserai flèche de tout et compte sur vous...

... [*6 mai 1843*]. Où Brummell a-t-il été élevé? — Quels ont été ses plus intimes partners dans la vie? Etait-il joueur et ivrogne, deux qualités anglaises? Avait-il eu des relations (et quelles relations ?) avec Pitt, Fox et Sheridan ? avec Sheridan surtout, Dandy aussi, fier de sa main plus que de son discours sur les *begums* et de sa comédie *the School of scandal* ; la faisant mouler, cette main, et l'offrant aux adorations de l'Angleterre ? Brummel avait-il été marié ? Quelles conséquences de son mariage ? Quel son tempérament ? Lymphatique, sanguin, ou bilieux ? J'ai besoin de son portrait physiologique. Avec son portrait physiologique, j'aurai tout. Mon projet s'est agrandi. Brummel n'en est que la cariatide, *l'exemplum ut talpa* ; mon travail portera pour titre : *Essai sur le Dandysme,*

(1) En 1874, Barbey d'Aurevilly disait dans les *Diaboliques* (éd. Dentu, p. 9) : «... Moi qui ai vu Brummell devenir fou et d'Orsay mourir ». — Durant le séjour qu'il fit à Caen en 1856, il visita, le 4 octobre, à l'asile du Bon Sauveur, le département des fous où, seize ans plus tôt, s'était éteint le Beau. « Vu les fenêtres du pavillon qu'habita Brummell dans les derniers temps de sa vie, le *pavillon de Hanovre* de sa folie — nota-t-il dans son *Memorandum* (p. 66). — L'historien et le médecin de cet homme, qu'avait aimé George IV et qu'avait envié Byron, étaient là, à trois pas du dernier théâtre de ce dieu de la Mode, qui avait eu l'Angleterre pour théâtre, et le médecin donnait à l'historien des détails si dégradants pour l'ancien *Beau,* que même ici, dans ce *Memorandum* intime, il est impossible de les répéter ».

avec une biographie de Brummel. Je le donnerai à la *Revue des Deux-Mondes*, et non pas au *Moniteur de la Mode* avec lequel je viens de rompre, haut et net...

Les directeurs trouvaient, en effet, *Mlle de Syrène* trop « littéraire » pour leurs lectrices : « Je veux bien écrire pour des poupées de bonne compagnie, mais pas pour des couturières, mandait fort superbement l'élégante Maximilienne à son fidèle Trébutien... Les industriels qui sont à la tête de cette publication ont trouvé que ce que j'écris est trop métaphysique, trop élevé pour leur public, et je les ai laissés lui parler un langage plus digne de lui et d'eux. Je n'ai jamais su dire aux couturières, hors leur état, que cette seule phrase : « — J'irai te voir ce soir, attends-moi et n'aie pas de corset », ou encore : « — Mets ton corset et déguerpis », variante antithétique de la même idée ».

Cependant Trébutien *introduisit* bientôt d'Aurevilly au capitaine Jesse et lui envoya une liste d'ouvrages. « J'ai lu tout ce que vous m'avez indiqué », lui répondit son ami *(18 mai 1841)*.

Henriette Wilson (1) est l'opinion la plus étendue sur Brummel, mais Brummel devait lui inspirer une jalousie de *femme à femme* et elle a été injuste avec légèreté. Les femmes ne nous pardonnent pas quand nous sommes plus élégants qu'elles. Quant à l'article de la *Revue de Paris*, je l'ai lu. C'est une mauvaise plaisanterie, une fureur d'ironies, quelquefois spirituelles, un pastiche de l'oraison funèbre du grand Condé en l'honneur de Brummel, mais rien de *pensé* au fond et pas grand chose d'historique — n'était la réputation de l'homme sur lequel on s'amuse à *pailleter* des phrases, avec des regards de cénotaphe, comme s'il s'agissait d'un

(1) Nièce du zoologiste James Wilson, morte en 1863, auteur de Mémoires.

Empereur. Cette turlupinade est de M. Arnould Frémy (1), un gaillard qui a failli avoir de l'esprit, il y a plusieurs années. Il a frisé l'esprit, mais il s'est trouvé que le fer n'était pas assez chaud. Si à présent, ô vous qui êtes ma loi et mes prophètes, vous aviez quelque autre lecture à me conseiller, je la ferais.

Le *2 juin*, Barbey, tout à fait pris par son sujet, avertit Trébutien qu'il a « défilé tout un chapelet de questions sur le grand Brummel » au capitaine Jesse. « J'ai hâte, ajoute-t-il, de me fourrer à écrire et à me purger des idées (si idées il y a) qui demandent à sortir de cette chose qu'on appelle le cerveau. Il y a un degré qu'il faut saisir pour que l'exécution vaille quelque chose. J'en suis arrivé à ce degré-là ». Il voudrait connaître quelques-uns des *mots* de Brummell : « Les aphorismes d'un homme valent mieux que ses os pour le reconstituer ce qu'il était de son vivant. Avec un aphorisme de Brummel, je me fais fort d'être son Cuvier ». Puis il désirerait avoir la liste complète des livres consultés par Jesse, afin de la comparer à la sienne :

Je lirai demain *Granby*. J'ai relu *Pelham*, ces jours derniers (2). Vous savez que Brummel y est peint sous un nom supposé. J'ai relu en anglais. Jusque-là, je ne connaissais que la traduction écourtée de Cohen, un *châtreur* plus qu'un traducteur, et qui, par parenthèse, avait, il y a plusieurs années, une femme superbe, une titanique beauté, diablement mésalliée à un pareil cuistre, et près de laquelle j'ai déjeûné, genou à genou, ne pouvant mieux faire. Le diable m'emporte! C'était Astarté que cette femme, toute éclairs et nuit; bref un bûcher de cèdres du Liban incendiés.

(1) Professeur et journaliste, né en 1809.
(2) *Granby,* par Lister, et *Pelham,* par Bulwer Lytton.

Pardon de la digression, mon cher Trébutien, et je reviens à mon affaire, qui est un peu la vôtre, à Brummel. Je vous le répète : après la lettre de M. Jesse, je commence à griffonner et ne m'arrête que l'article achevé. Je dirai, en le précisant, ce que c'est que le Dandysme, j'en montrerai les caractères, j'en ferai la législation, et enfin je compléterai l'idée par l'homme qui personnifia le plus cette idée dans sa magnifique absurdité.

Le *8 juin*, d'Aurevilly a reçu une réponse de Jesse, qui n'a point d'aphorismes à lui citer. Il va donc pouvoir se mettre de suite à son *Brummell*... — Pourtant un mois et demi plus tard *(20 juillet)* il n'en a point encore écrit une ligne : « Je n'ai pu m'occuper ces derniers temps que d'un travail qui ressemblait un peu à l'opération par laquelle le paon aurait lui-même fourré ses plumes au derrière du geai ». — Apparemment quelque compte-rendu. — Ce n'est qu'après le *24 juillet* qu'il se met à l'ouvrage. — Et le *29 février 1844*, à 2 heures du matin, il a terminé :

Mon cher Trébutien, je vous écris avec une plume qui fume encore de mon *Brummel*. Je viens de l'achever et de le jeter de la fournaise (mia cabeça) dans mon tiroir. Qu'il s'y refroidisse ! Vous écrirez de suite au capitaine Jesse. Qu'il vous dise *immediately* où il en est de sa publication. — Si elle est faite, qu'il m'envoie de suite un exemplaire ou même des feuilles, parce que j'arrangerai les choses de manière à ce que mon *Brummel* soit une introduction à un *compte-rendu* du sien. S'il n'est pas prêt à publier, quand le sera-t-il pour que je l'annonce dans une note et que je prenne devant le public l'engagement de rendre compte de ses deux volumes ? *Understand you* ? Dans les deux cas, vous voyez si je suis aimable pour le capitaine.

Si sa biographie du grand Dandy est détaillée et considérable, je n'aurai pas du reste *écrémé* le moins du monde son travail. Rassurez-le à cet égard. J'ai trouvé fort peu de

faits dans mes recherches — excessivement peu, — et je me suis mis à *penser* sur *Brummel* et sur le Dandysme, bien plutôt que je n'ai écrit une histoire fondée sur les commérages les plus incertains. J'ai cherché à m'expliquer une influence. J'ai marqué les besoins que cette influence révélait, je l'ai circonscrite, etc., etc. En d'autres termes, j'ai fait de si haut de l'histoire que ce n'en est presque plus.

Je me suis dit : qu'est-ce que Montesquieu aurait pensé du Dandysme ? Qu'est-ce que Beyle (Stendhal) (1) en aurait pu écrire s'il y avait pensé ? et j'ai écrit avec cette idée. Je suis trop près de mon travail pour le juger, mais vous le verrez...

Aussitôt son travail terminé, Barbey d'Aurevilly a écrit à Jesse et celui-ci lui a répondu en lui envoyant les bonnes feuilles de sa *Life of Beau Brummell*, qui va paraître incessamment chez Galignani. A la lecture des premiers chapitres, d'Aurevilly est fort déçu *(23 avril) :* « Le capitaine est l'anecdote incarnée, et l'anecdote n'est pas toujours très piquante. Quoi qu'il en soit, ces faits ramassés avec une patience de botaniste ont une valeur pour moi, malgré leur insignifiance. Ils confirment ce que j'ai compris de l'espèce d'influence d'un homme tel que Brummel ». La fin du livre ne modifie pas son jugement : « J'ai fini il y a déjà longtemps les anecdotes de M. Jesse, écrit-il le *26 juin :* thé qui n'est pas vert, qui n'est pas noir, qui

(1) C'est une chose curieuse que la sympathie littéraire de Barbey d'Aurevilly pour Stendhal, qui était bien l'esprit le plus mathématiquement contraire au sien. Pourtant elle n'est point douteuse : voy. le *Deuxième Memorandum*, pp. 101, 104, 105 ; la préface de la première édition du *Brummell ;* et l'étude qu'il lui consacra dans le premier tome de ses *Romanciers*. Ce qu'il admire surtout, dans l'auteur de la *Chartreuse de Parme,* c'est son goût pour l'action, — n'est-ce pas charmant ? D'ailleurs Stendhal avait noté bien avant Barbey d'Aurevilly les principes d'élégance des « fats anglais ». Voy. ci-dessus, p. 117, note.

manque de sucre et presque de lait : un insipide breuvage ! Je n'ai pas encore remercié le capitaine du coup d'eau tiède qu'il m'a fait boire, et pourtant je lui garde des politesses publiques dans mon article. Si vous lui écrivez... excusez-moi de mes négligences qui ne sont pas des ingratitudes ».

D'ailleurs il a l'espoir de placer son travail à la *Revue des Deux-Mondes* : « Buloz, enfin, m'a fait des propositions et m'a demandé mon *Brummel*, annonce-t-il joyeusement à Trébutien *(26 juin)*... S'il paraît et qu'il ait un peu de succès, *Germaine*, cette fille déjà vieille, sera placée et aura trouvé son épouseur (1) ». — Hélas ! il lui faut bientôt déchanter ! Ce n'est pas encore cette fois qu'il réussira à forcer la porte de la grave *Revue (2 août)* :

Mon cher Trébutien, je vous écris pour me rasséréner. Je viens d'éprouver à l'instant même — ce qu'est la sottise humaine. Je vous avais écrit que Buloz m'avait fait demander mon *Brummel* pour la *Revue des Deux Mondes*. C'était une affaire arrangée, quasi faite. J'étais assez sûr — moi et mes amis — de la valeur de mon travail pour n'avoir aucune inquiétude. Eh bien ! ma sécurité avait tort. Buloz n'a pas *osé* insérer une étude coupable de trop d'originalité (2). Il a parlé de mon talent, m'a demandé un roman, m'a dit qu'il imprimerait tout ce que je voudrais sur l'histoire politique de l'Angleterre, enfin s'est *prosterné pour me refuser*, mais m'a refusé. Voilà, mon ami.

Buloz a eu tort de toutes les façons. — Tort pour l'article auquel malgré son sens ordinaire, il n'a rien compris du

(1) Nous savons que la pauvre *Germaine* ne put paraître qu'en 1883, revue et corrigée, sous le titre de : *Ce qui ne meurt pas*. Voy. à ce sujet un article de M. Grelé dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1904.

(2) A la place du *Brummell* de Barbey d'Aurevilly, Buloz fit paraître une étude de John Lemoinne, honnête mais plate (*Revue des Deux-Mondes*, août 1844).

tout ; — tort au point de vue des intérêts de sa revue qui devient affreusement *galette de pain bis*, et qui aurait grand besoin d'une série d'articles moins lourds de forme et moins vulgaires de pensée que ceux qu'on y lit tous les jours.

J'avoue que ce refus *collet-monté* de la prude littéraire qui s'appelle M. Buloz m'a cruellement contrarié pour cent raisons. Mes amis auxquels mon travail avait plu en avaient fait beaucoup de bruit. Jugés plus compétents que Buloz lui-même (quelques-uns appartiennent à la rédaction de la *Revue des Deux-Mondes*), ils ont été plus étonnés que moi de ce refus, après une demande *positive et directe*. L'article avait donc été presque annoncé et il n'en est rien. C'est ridicule et contrariant. Puis c'était un début dans la *Revue*, une position prise, et c'est à recommencer.

Demain je proposerai à M. Bertin (1) de prendre l'article et de le publier en plusieurs feuilletons. S'il le refuse, ce sera une étude qui tombera dans l'eau comme une étoile. Voulez-vous être l'océan qui la recevra ?... en d'autres termes je ne saurais que faire de ce travail et je tiens à ce que vous le lisiez, vous mon Témoin et mon ami. Je vous ferai cadeau du manuscrit.

Barbey d'Aurevilly faisait alors des démarches pour entrer au *Journal des Débats* et il espérait que Bertin consentirait à y insérer son *Brummell* en feuilletons... Mais Trébutien, l'ami toujours dévoué, s'étant offert à éditer l'ouvrage sur ses maigres appointements, d'Aurevilly, très touché, lui répondit aussitôt, le *11 août :*

Mon cher Trébutien, — j'aurais dû vous écrire plus tôt pour vous remercier de votre lettre, mais je n'ai pas eu un moment à moi. Que je vous ai bien reconnu ! Qu'est-ce qui

(1) Directeur du *Journal des Débats*.

peut m'étonner de vous, de votre dévouement, de votre amitié ? Vous avez épousé ma vie. Seulement, mon cher ami, quand je vous disais que je vous enverrais le manuscrit de *Brummel*, c'était un cadeau que je voulais vous faire. Mon idée n'était pas que vous pussiez penser à le publier. Du reste, vous jugerez vous-même. Une telle étude est-elle *publiable* isolément, hors d'une revue ou d'un journal ? Je ne le crois pas. Ce serait peut-être trop prétentieux.

Depuis votre lettre, voici ce que j'ai fait. J'ai recopié de ma griffe (damnée besogne !) tout le travail pour M. Bertin, car je veux vous envoyer à vous le premier trait, les feuilles qui ont reçu immédiatement la pensée sortant de ma tête. Soit que M. Bertin accepte ou n'accepte pas, voilà votre part, à vous.

S'il l'accepte, le manuscrit original restera dans vos mains comme un souvenir de moi. S'il ne l'accepte pas, je porterai le travail en question à la *Démocratie pacifique* (1) qui peut-être n'en voudra pas non plus. Alors vous ferez du manuscrit que je vous ai donné ce qui vous paraîtra convenable. Je m'en rapporterai à vous. Je ne veux plus penser à ce qui fut pour moi déception et contrariété de toute sorte.

Je ne décline nullement, mon cher Trébutien, l'offre aimable du capitaine *Jesse*, mais le *Brummel* ne peut être traduit en anglais avant d'avoir paru *ici* ou à *Caen*, vous comprenez cela (2). Attendez-vous à recevoir VOTRE manuscrit d'ici deux ou trois jours, par la diligence. Quand vous l'aurez lu, dites-moi votre impression. Dans un journal (3) où travaille Sainte-Beuve, où Gautier commence de prendre un rang considérable, on a refusé mon article parce qu'il était maniéré. Quel sens profond et quelle justice ! La manière, ils n'ont que cela à dire, et d'ailleurs je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup dans l'étude en question. Mais y en aurait-il eu, était-ce encore là une raison pour rejeter un article intéressant par le fond et qui eût introduit un peu de variété dans

(1) Le journal de Victor Considérant.
(2) Jesse fit sa traduction quelque temps plus tard. Voy. plus loin.
(3) La *Revue des Deux-Mondes*.

un *magazin* qui périra par la monotonie si les esprits *sans uniforme* n'y mettent ordre ? J'ai eu une entrevue d'une heure trois quarts avec Buloz, et j'ai discuté et pulvérisé toutes les objections de littérature et de *convenance commerciale* qu'il a grommelées contre mon *Brummel*, mais que voulez-vous ? c'est une tête de bois. Il a fait pis que de ne pas comprendre, pourtant. Il a été au-dessous du bois dont sa tête est faite. Il est convenu plusieurs fois que j'avais raison dans mes prémisses, et, quand je voulais conclure, il reculait. Le bois ne fait pas cela. Je l'honorais trop en l'appelant tête de bois. Je reprends l'expression qui m'était échappée et je l'efface. Les hommes stupides valent mieux que les esprits inconséquents.

Mais que tout cela est douloureux pour moi, mon ami, et qu'avoir raison n'est pas tout dans cette sacrée vie ! Je me regardais le pied à l'étrier et j'allais sauter lestement en selle. Un article distingué dans la *Revue des Deux-Mondes* était un coup de fouet sur les reins matelassés de graisse et d'égoïsme de l'épais et oublieux Bertin qui imprimait mes articles et par là me faisait vendre *Germaine*. Après cela d'autres publications suivaient, car voyez-vous ? si j'ai les horreurs de l'attente (1), j'en ai, je crois, les bénéfices, la maternité laborieuse, et ma tête ne demande qu'à verser ces pensées que de cruelles circonstances ont refoulées dans mon cerveau. Au lieu donc de ce que j'estimais certain, voici que le rocher soulevé retombe, et que je recommence mon métier de Sysiphe. Mon ami, c'est affreux. Comme c'est une dernière goutte qui fait déborder le calice, j'ai plus senti la vaine et atroce colère du désappointement pour cette misère de *Brummel* que pour des choses plus graves, et qui devraient, à ce qu'il semblait, avoir plus d'influence sur ma vie. Mais c'est que les années viennent, c'est que je n'ai

(1) Il écrivait le *29 mars* précédent : ... « Attendre me tue à présent. J'ai trente ans passés ; j'ai perdu un temps infini avec les femmes ; j'ai été aussi Dandy qu'on peut l'être en France (je prétends, dans *Brummel* que le Dandysme ne s'acclimatera jamais parfaitement dans ce pays)... »

jamais eu plus hâte de vivre, c'est que, tenez, mes pensées sont plus fortes que moi et m'entraînent. N'en parlons plus.

... Je n'ai pas écrit à M. Jesse, mais comme, au point d'amitié où nous en sommes, tout ce qui vient de vous peut être considéré comme venant de moi, faites des remerciments forcenés au plus aimable des capitaines, et dites-lui que je ne veux lui écrire qu'après que le sort de mon *Brummel* sera fixé. Je m'en rapporte à vous, pour empêcher l'amour-propre de cet *ami inconnu* de se blesser (1) de mon silence. *Commendo spiritum meum in manus tuas, domine*. C'est mon refrain. Ah ! vous êtes bien mieux qu'un seigneur pour moi : vous êtes un ami.

Adieu, répondez-moi de suite. Demain dimanche je mettrai peut-être le *Brummel* à la diligence. Ne m'oubliez pas auprès de ceux qui se souviennent, mais en particulier de votre mère et de notre poète, le plus amène des critiques (2). Je hais d'écrire et je ne lui ai pas répondu pour son article, mais je lui écrirai. Quand vous aurez déchiffré mon griffonnage raturé sur *Brummel* et que vous le lirez couramment, lisez-le lui. Mon intelligence est une coquette vis à vis de la sienne, et ses éloges, comme les vôtres, sont les meilleurs de mes succès.

Tout à vous et entièrement à vous.

JULES A. B. D'AUREVILLY.

Lundy [*13 août*]. — Mon cher Trébutien, voilà le *Brummel !* Le voilà dans toutes ses ratures originelles. Lisio Visconti (c'est-à-dire Beyle, dont il aurait fallu avoir le genre d'esprit pour traiter ce sujet du Dandysme et de *Brummel*) écrivait son livre sur des cartes à jouer. Moi aussi j'écris sur des feuilles éparses que le vent du refus et l'amitié soulèvent et emportent vers vous. Je suis une malheureuse Sybille et les hommes repoussent mes oracles.

Vous êtes trop mon ami, et trop déchiffreur né de manuscrits, pour ne pas lire couramment ces hachures d'une

(1) « ...de ne pas se blesser... », a écrit Barbey d'Aurevilly.
(2) M. Le Flaguais.

plume capricieuse. J'ai gardé la copie lisible pour les Sybarites qui ont peur de fatiguer leurs yeux de taupe, et chez qui les yeux, comme chez les femmes, influent sur la fermeté et la valeur du jugement.

D'ici plusieurs jours, vous saurez si j'ai de nouveau cogné cette étude contre le mauvais vouloir de Bertin et de Considérant. S'ils ont du Buloz dans la tête, alors, mon ami, le *Brummel* vous appartient. Je vous le donne. Faites-lui ses destins. Publiez *as you like*. Dans ma lettre de samedy, je vous ai dit ce que j'en pense, mais vous êtes le roi et le roi *Netto* ! Si vous publiez isolément, je vous enverrai peut-être de la mosaïque. Si vous aimez mieux le fourrer dans la *Revue de Caen*, avec une note de votre main, vous le pouvez.

Que vous dirai-je de plus ? Que je suis curieux de votre impression ? Oui, plus que de toutes les publications du monde. J'eusse vu déjà les marchands d'encre ci-dessus nommés si j'étais allé à Paris, mais il fait des temps à vous claquemurer chez vous sans bouger, et j'y cuve mes dépits afin de ne pas être trop impertinent avec mes maîtres.

Adieu, mon ami et mon fidèle. Accusez-moi réception de ce griffonnage. Pauvre cadeau que je vous fais là, mais je vous le donne comme je vous donnerais un monde ; si je l'avais. Adieu. On parle de vous toute la journée ici, pensez un peu à *nous* là-bas.

Votre

Jules A. Barbey d'Aurevilly.

Salut au poète, éternel mouvement de la main et du cœur vers lui !

Or le *28 août 1844*, Barbey d'Aurevilly a vu Bertin qui lui a promis de faire paraître immédiatement dans les *Débats* ses deux articles sur la *Vie d'Innocent III* par Hurter (1). Et Alloury, le rédacteur en chef du

(1) Le premier parut en effet, le 15 octobre 1844 ; mais le second ne fut inséré que 11 mois plus tard.

journal, prétend que le *Brummell* ne saurait manquer d'être inséré aussitôt après. « Une raison pour que le travail en question soit agréé aux *Débats*, c'est qu'il est conçu tout autrement que celui de la *Revue des Deux-Mondes* (1) (rivalité de tréteaux) ». D'ailleurs, si par hasard Bertin le refuse, la *Presse* l'accepte d'avance et le publierait immédiatement après le *Nizzam* de Méry, c'est-à-dire dans une douzaine de jours... — Mais l'incomparable Trébutien insiste pour « paterniser » le *Brummell*. « Eh bien, oui, oui, oui ! » lui répond d'Aurevilly. Seulement on attendra pour publier la brochure qu'elle ait paru en feuilletons *(4 septembre)*.— Hélas ! le *25 septembre*, le pauvre Barbey écrit tristement à son ami :

Mon cher Trébutien, ce n'est pas moi qui suis lent à vous répondre, c'est la vie qui est lente à se décider. Je voulais du positif à vous mander dans cette lettre, et M. Bertin était à festoyer à Chantilly. Il est revenu, je l'ai vu hier : il m'a refusé de prendre mon *Brummel*. Il m'a donné pour raison tout ce qui n'est pas la raison vraie, que j'ai surprise au fond de ses politesses et qui est : que la vanité du directeur des *Débats* ne veut pas d'un travail refusé à la *Revue des Deux-Mondes*.

Voilà la raison vraie. A quoi bon les prétextes ? Originalité trop crue, trop hardie, forme d'article de Revue plutôt que forme d'article de Journal, etc., etc., une demi-page d'etc. Je n'ai pas cru un mot de toute cette logomachie. A diplomate, diplomate et demi.

Ainsi, en me refusant, Buloz m'aura frappé deux fois. Dans cette conjoncture malheureuse, j'ai porté du moins un coup habile en disant à M. Bertin que je tenais trop à mes relations avec lui pour écouter les propositions de la *Presse* (je

(1) L'étude sur *Brummell* de John Lemoinne. Voy. ci-dessus, p. 407, note 2.

vous ai parlé de ces propositions). Comme il pousse sa haine de boutiquier journaliste contre Girardin jusqu'aux extrêmes, j'eusse perdu la position que je désire prendre aux *Débats* en donnant *Brummel* à la *Presse*, tandis qu'en refusant de l'y insérer, je constitue M. Berlin en délicatesse vis-à-vis de moi (1). Je sais de science certaine, par un ami commun, Agiès, le président, qu'il a été très touché de cela.

... Ainsi voilà qui est fait, mon cher Trébutien! *Brummel* vous appartient. Imprimez maintenant aussi vite que vous voudrez. J'ai reçu votre épreuve. Comme vous vous chargez du texte, je n'ai rien à vous dire des fautes que j'y ai vues, elles tomberont sous votre inquiet et implacable regard. Quant à l'esprit, je n'ai rien trouvé à corriger. — Dans ma prochaine lettre, je vous enverrai tout un passage sur le Dandysme que j'ai repensé depuis que le travail est fini. Ce suffira, avec plusieurs notes, pour allonger les *offices* de *notre* brochure. Je ne voudrais point publier l'article sur *l'élégance* qui n'est qu'un *soufflé*, une crême éparse, et qui ne fait lécher les doigts à personne, si ce n'est à vous, indulgent ami.

Vous trouverez sous ce pli la dédicace à un de mes amis que vous connaissez par moi (2). Cette dédicace est préface en même temps. J'ai renoncé à ma première idée qui était de faire une dédicace à part, mais c'était ou trop parler de moi; ou recommencer Brummell. Pour l'orthographe du nom, vous avez raison, il faut les deux *ll*; il faut croire et copier M. Jesse. J'ai l'habitude de maltraiter parfois l'orthographe : il me semble que j'ai oublié le *g* dans Bolingbroke...

Désormais Barbey d'Aurevilly est tout à l'impression du *Dandysme* : « Faites bien attention aux tirets quand il y en a, recommande-t-il à Trébutien. Le

(1) « Habileté » bien inutile! On sait que Barbey d'Aurevilly ne réussit pas plus à entrer aux *Débats* qu'à la *Revue des Deux-Mondes*.

(2) Il s'agit de la dédicace à César Daly, directeur de la *Revue d'architecture*. Voy. la première édition du *Brummell*.

Tiret, invention moderne, donne beaucoup de netteté au physique de la pensée : c'est la parenthèse en progrès ». Il se propose de lui envoyer toute une « mosaïque » de notes, « dans le genre de celles dont Stendhal (c'est un esprit que j'aime) a bariolé son charmant livre de l'Amour ». Il voudrait aussi attacher à son travail, « comme une épinglette de saphir », quelque belle et harmonieuse phrase de Maurice de Guérin. Malheureusement il ne trouve rien « de de grand panthéiste qui soit applicable à une individualité aussi *finie* que celle de M. Brummel ». — Bientôt il arrête définitivement son épigraphe *(25 octobre)* : « Il est plus difficile de plaire aux gens de sang-froid que d'être aimé de quelques âmes de feu ». — Presque chaque jour, il adresse à Trébutien quelques unes des notes qui doivent figurer au bas des pages. Cette « frange » ne lui coûte guère, il la « dévide » sans peine, et ces notes lui « plaisent beaucoup à écrire ». — Au surplus, il prie assez souvent Trébutien de veiller à ses fautes de grammaire : « Quand je ne serai pas français ou quand je serai louche, corrigez-moi rudement et en toute autorité. Je sais bien que la correction n'est pas mon fort ». — Sans cesse il stimule son éditeur-ami : « Je vous parfile de la frange comme une vieille du XVIII[e] siècle, je vous brode au tambour, comme un colonel, l'habit du modèle des gentlemen britanniques, et vous restez dans un silence plein de majesté, comme si ce n'était qu'oripeaux que tout ce que je vous envoie ! » — Quand il est satisfait de son ouvrage, il s'écrie, par exemple : « Tenez, mon ami, voilà une bonne note (1). Diablement hardie, mais

(1) Celle de la page 78 de la 1[re] édition : « L'influence et même la plaisanterie de Brummell, etc... » — Et deux jours plus tard, à propos de la note de la page 97 : « On *parle* plusieurs langues,

bonne. Elle en choquera plus d'un, mais elle plaira à plus d'un, et c'est ce qu'il faut... Oui, de par Dieu, je ne suis pas mécontent de celle-là ! » (*12 novembre*).

Cependant, « la vie de relations domine la vie de l'étude : ce n'est pas mon goût, c'est nécessité. Autrefois c'était mon goût, mais baste! le monde n'est plus pour moi qu'un vieux masque démasqué, remasqué et démasqué cent fois, et d'ailleurs, comme dit cette adorable scélérate de marquise de Merteuil : *On s'ennuie de tout, mon ange, ce n'est pas de ma faute* ». Notre fashionable Barbey ne peut donc travailler encore autant qu'il le voudrait... Pourtant il envoie bientôt à Trébutien la fin de sa « mosaïque », ses dernières notes, et le *27 novembre,* il lui déclare enfin : « Je ne sais si ce que je vous renvoie fera les quatre pages, mais je vous préviens que je suis à sec — ravin superbe — mais à sec au point qu'une femme en souliers de satin blanc y passerait ».

Maintenant que son travail d'auteur est terminé, il est fort pressé de voir paraître son petit volume *(12 décembre).*

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » C'est ce que je dis chaque soir à la soubrette, la Suzanette de la baronne (1) — une jolie fille, un brin *friponnette* sous ses paupières hypocrites, et dont je ne suis que le frère en Jésus-Christ. La sœur Annette, qui s'appelle Antoinette, me répond toujours : « Non, monsieur, rien n'est venu ». C'est-à-dire que mon ami Trébutien ne m'a rien envoyé. Ah ! vous êtes bien long, monsieur Tribioutine ! Mais vous pouvez riposter

mais on ne *cause* que dans une seule, etc... », il dit encore : « Encore une bonne note, mon cher Trébutien. Je vous l'envoie comme elle est sortie, avec les ratures de sa naissance ; je n'ai pas eu le temps de la recopier ».

(1) Il avait prié Trébutien de lui adresser ses lettres chez le baron de Maistre, à Paris, où il demeurait alors.

que je suis bien jeune avec mes curiosités et mes impatiences de vos longueurs, qui peut-être ne viennent pas de vous. Ainsi, mon ami, pardonnez-moi.

En un mot comme en cent, ceci veut dire que nous souhaitons à Paris le débotté de M. Brummel, Esq. Ce gentleman est attendu ici comme il l'était dans les salons de Londres de son vivant, avec ses plus *exquisite accomplishments*...

Le *Brummell* paraît enfin (1), et d'Aurevilly (« *Jeudy, en rentrant de chez une de vos anciennes admirations, M. Victor Hugo, chez qui j'ai passé la soirée* ») renouvelle à son dévoué éditeur et ami la promesse, qu'il lui a déjà faite, de ne point publier sans lui « les *reliquiæ* de Guérin », et de lui confier le sort d'un travail sur lady Hamilton, qui sera prêt sans faute « avec les premières girandoles que le printemps suspend aux lilas » :

Seulement ne dites qu'aux plus intimes et aux plus sûrs mes projets sur l'*Hamilton-Beauty*. Je ne veux pas qu'on m'écrême ce sujet-là comme on m'a écrémé le Brummell, dont j'avais trop parlé ici. Quand on met une idée dans la conversation à Paris, soyez bien certain qu'on vous la vole comme une chaîne qui brille sur votre gilet, le soir. Nous n'avons pas encore d'escarpeurs littéraires, mais dans les salons, on *fait* l'idée comme on *fait* le foulard devant les marchands d'estampes. Dépendante en quelque sorte de mon histoire de Pitt, mon histoire de lady Hamilton aura son côté politique. J'y donnerai place à bien des choses. Je tâcherai de m'y montrer très varié et de n'y pas juger que la femme — la femme étrange et puissante surtout pour nous

(1) *Du Dandysme et de G. Brummell,* par J.-A. Barbey d'Aurevilly. Caen, B. Mancel, éditeur, 66, rue Saint-Jean, 1845, in-16 de VII-118 p. Quelques exemplaires portent le nom de J. Ledoyen de Paris, au lieu de celui de Mancel, à Caen. C'est que l'ouvrage fut déposé, tout au moins pendant quelque temps chez Ledoyen : voy. les lettres suivantes.

autres, imaginations aventureuses qui chevauchons l'hippogriffe et que l'étrange attire presque aussi fort que la beauté.

Je ferai plus pour vous en faisant pour *Brummel* que pour moi. En vérité. C'est vous qui l'avez recueilli à la porte de Buloz — ce chien à trois gueules, mais qui, foutre ! n'a pas trois têtes ! C'est vous qui l'avez aimé et adopté pour votre enfant. L'intérêt pour lui m'est revenu par vous. Et puis il y a une note (1) qui le consacre par votre nom et par votre amitié, dont je serais plus fier devant l'univers assemblé que de toutes les couronnes de Pindare aux champs Olympiques. Je veux donc le pousser et lui tracer sa voie. Je me suis arrangé pour qu'il ait des réclames dans tous les journaux, *réclames payées et annonces*. J'en parlerai demain à Ledoyen. L'amitié des gens ressemble si peu à la vôtre, mon très cher, que je ne doute pas de l'influence directe des annonces sur les articles de MM. les critiques ; car voilà comme elle est, cette dindonnaille de gens d'esprit ! Ils voient un livre tambouriné par la grosse caisse du libraire, et aussitôt ils le prennent en considération sur cela seul et font sonner toutes les clochettes de leurs tambours de basques. — Les Bateleurs !!...

... Vous trouverez ci-inclus, mon cher Trébutien, ma lettre au capitaine Jesse. Lisez-la, fermez-la de votre cachet, et adressez-là à cet aimable garçon, qui a eu plus de rondeur vis-à-vis de nous que tous ses flibustiers de compatriotes n'en ont d'ordinaire, avec leur orgueil souffrant et leur embarras à l'empois. J'aime Jesse. Je le flatte dans ma lettre, mais je le flatte avec plaisir. C'est de l'exagération que tout ce que je lui conte là, mais cette exagération part d'un sentiment sincère : *cela me fait plaisir de lui faire plaisir*, voilà la vérité.

Voici cette lettre au capitaine Jesse :

Monsieur,

Je suis fort en retard avec vous, mais la faute en est non à moi, certes, mais à ces damnés despotes de circonstances, qui

(1) P. 107.

donnent aux hommes l'apparence de tous les torts. Vous m'avez envoyé votre ouvrage sur *Brummell*, je l'ai lu avec le plaisir que j'attendais d'une telle lecture, et je ne voulais vous en remercier qu'en vous envoyant aussi mon *Brummell*.

Or, mon *Brummell* a mis à paraître une lenteur que je ne prévoyais pas. Excusez-moi donc, Monsieur, et ne croyez pas à un oubli impossible. On dit que l'ingratitude est le vice des gens d'esprit, mais moi je suis reconnaissant comme une bête et je me préoccupe beaucoup de la manière ouverte et charmante avec laquelle vous êtes entré en relation avec moi.

Permettez-moi de vous remercier encore. Sans vous je n'aurais eu sur *Brummell* que des renseignements hasardés. Mon livre, ou plutôt mon livret, n'est qu'une goutte d'*extrait* de la liqueur des îles que vous nous avez versée en flacon. Avec moi les ivrognes de détail seront bien attrapés, mais avec vous ils en auront plein leurs verres.

Vous n'avez pas oublié, Monsieur, une seule épingle de la cravate du Dandy ; vous l'avez fait voir dans tous les actes de sa vie, heure par heure. Vous avez été le Dangeau de ce Louis XV de la fashion, mais Dangeau n'a pas votre plume, cette plume élégante et rare qui relève le détail par l'expression. S'il l'avait, je lui en ferais bien mon compliment, et je le lirais bien davantage.

J'espère, Monsieur, que désormais vous me ferez connaître tout ce que vous aurez la bonté d'écrire. Je dis *bonté* et je dis bien, car le plus beau trait de bienfaisance, de générosité, de dévouement social, c'est d'écrire et de publier sa pensée quand on est aussi spirituel que vous. On ne vit pas seulement de pain, dit l'Ecriture, et les plaisirs de l'esprit sont les friandises que l'Ecriture entendait.

Comptez-moi, je vous prie, au nombre de vos amis *inconnus* qui trouvent l'adjectif de trop.

Votre dévoué,

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Paris, Cité d'Antin, 16.

Est-il besoin de dire que les « réclames payées et annonces », que l'auteur de *Brummell* s'était « arrangé » pour avoir, disait-il, « dans tous les journaux », ne parurent jamais ? Le pauvre Barbey n'était pas plus riche que son éditeur. Le *30 décembre 1844*, il prévient Trébutien qu'on lui a conseillé d'attendre au 8 ou au 10 janvier pour « prendre des annonces » car « on ne lit guère à cette heure que les devises des bonbons ». Cependant il lui recommande de ne pas manquer d'envoyer quelques exemplaires à Jesse pour les revues anglaises, et d'en adresser un à Bulwer, l'auteur de *Pelham*, après y avoir inscrit cette dédicace : « Hommage d'un admirateur inconnu au plus spirituel des fashionables et au plus fashionable des auteurs spirituels ». — Puis il lui révèle en passant le nom qu'indique l'initiale de la p. 99 : « Le prince T*** est le prince Touffiakin (je ne suis pas bien sûr de l'orthographe de ce nom russe, je l'écris comme on le prononce), mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il mérite infiniment les épithètes de ma note. C'est Quasimodo sans Esmeralda et sans cloche, une gargouille qui vomit des absurdités. Il a la dureté de cœur d'un grand seigneur russe et les ridicules d'un financier français (1)... »

Cependant, au milieu de sa satisfaction d'auteur récemment imprimé, il s'aperçoit tout à coup qu'il a laissé passer quelques fautes : *généreux* pour *généraux*

(1) Le *17 novembre* précédent, il écrivait : « Vous en avez reçu une [note] dans mon dernier envoi qui flattera diablement la société de Paris et un certain prince Russe que tout le monde reconnaîtra ici à travers l'initiale *claire-obscure*. Le supplice de l'initiale est assez joliment féroce ; il s'y ajoute le mystère, et la république de Venise, qui s'y connaissait, savait bien que c'était là le moyen de rendre *plus piquant* le supplice ». — Sur le prince Tuffiakhin, cf. A. Houssaye, *Confessions,* II, p. 269.

(p. 67) et *ses classements* pour *ces classements* (p. 30). Cela n'est rien encore : le *1er janvier 1845*, il découvre un contre-sens, et le voilà tout à fait désespéré :

Mon cher Trébutien, je vous écris comme on court au feu. Je comprends toutes les fureurs de lord Byron contre les imprimeurs, et le cheval indompté, et le vampire, et tout le *tremblement* (1). La plus grosse des fautes pour moi est un contre-sens et nous en avons un superbe qui tache notre Brummell (2). « *Et comme* EN RAISON *de son attache à ses vieilles mœurs* etc. etc., *l'aristocratique et protestante Angleterre* S'EST FORT MODIFIÉE, etc., etc. ». Se modifier *en raison* d'une attache, *en raison* de ce qui empêche de se modifier !!! Est-il assez beau celui-là ? J'en ai la fièvre, mon cher ami. Il faut « et comme *malgré son attache à ses vieilles mœurs* etc. » La première version aura trompé l'imprimeur et il n'aura pas tenu compte des premiers mots de la seconde. *It is noxious.* Hélas ! nous ne pouvons corriger tous les exemplaires (je le ferais pourtant si je les avais là tous) ; mais je réponds que, de tous ceux offerts par moi, il n'y en aura pas un seul où la correction ne soit portée à la marge, — comme pour le *généreux* dont je fais très bien *généraux*. C'est au nom de notre amitié que je vous prie d'en faire autant à tous les exemplaires offerts par vous, pour vous ou pour moi. Je regarde cette correction comme nécessaire et je vous la demande comme un service personnel...

Maintenant notre Barbey travaille à obtenir quelques articles dans les journaux.

(1) Comme cela est naturel, Barbey d'Aurevilly avait beaucoup d'admiration pour Byron : « Je suis peut-être le seul en France qui sache, à une virgule près, ce qu'a écrit cet homme. J'ai la prétention de connaître Byron jusque dans les lignes les plus négligemment tracées, les moins littéraires, comme je connais sa personne morale dans les moindres replis ». (Lettre à Trébutien, *7 novembre 1844*).

(2) P. 113.

[*16 janvier 1845*] ... J'ai déjà écrit à plusieurs amis pour des articles, Sainte-Beuve, Roger de Beauvoir, Chasles, Labitte, etc. etc. Ceux qui m'ont manqué de parole pour la *Bague* (1), je les reprends au demi-cercle avec Brummell. Maintenant que feront-ils ? Qui dit journalistes dit femmes entretenues. Cela veut souper. Je n'ai pas 40.000 livres de rente, hélas ! La gloire n'est bonne que quand elle nous vient du ciel, par-dessus la tête... comme un coup de foudre, mais, quand il faut la créer soi-même et en attacher le bruit à ses pas, elle ne vaut pas les peines qu'elle donne et les dégoûts qu'il faut surmonter. Bienheureux Walter Scott qui n'a pas lu *un* article sur lui et ses ouvrages pendant treize ans...

[*25 février*] ... Le *damned-dog* Brummell est en bon chemin, mais son chemin, comme de son vivant, est trop sur les tapis et pas assez dans la rue. La faute en est aux journalistes, dont on ne peut jamais dire trop de mal — avec leur effroyable paresse et leurs promesses de miel doré. Croyez-vous que je n'ai eu encore qu'un article dans l'*Echo français*, où du moins je suis appelé des noms que j'aime (et les femmes aussi) *pervers* et *charmant* ! Ailleurs, partout, rien que les plus belles paroles d'honneur d'articles, *niente di piu* ! Et cependant j'ai les premières plumes de France à mon service. Leurs billets couvrent ma table, et je n'ai que trop d'autographes. La lettre moulée me plairait davantage pour le moment. Je suis [de] très mauvaise compagnie. J'ai la plus belle popularité de salon, et je voudrais un succès grossier de cabinet de lecture. Les blondes les plus impertinentes du faubourg Saint-Germain m'appellent *Brummel II* et me détestent comme un concurrent ; les invitations à dîner me pleuvent, mais ce n'est pas assez pour qui aime la gloire. La gloire se fait par les portiers...

[*26 février*] ... Hier soir — pas plus tard — j'ai été présenté à la comtesse d'A*** (c'est presque la comtesse d'Anglure, quel rapprochement !) à qui le *Brummell* avait

(1) La *Bague d'Annibal*.

fort donné l'envie de connaître mon impertinente personne. Elle est jolie et blonde comme Madame d'Anglure, mais plus grande, pas du tout divinement bête, mais très terrestrement spirituelle, et ne mourant pour personne comme Madame d'Anglure. Une amie qu'elle a, Mademoiselle de Rivière, qui me déteste et tombe asphyxiée quand je mets le pied dans un salon où elle est (les causes de cela sont tout un roman qui n'est pas écrit), lui avait dit de moi des horreurs à rendre les ongles bleus en les écoutant. On croyait me trouver cent fois plus froid, plus coupant, plus railleur, plus sec, plus insupportable que *Brummell*, mais j'ai fait comme mon héros eût fait en pareille occurrence, c'est-à-dire de l'inattendu, et j'ai réussi. Je me suis trempé d'une rosée d'amabilité mélancolique qui ne manque jamais son effet sur une femme blonde et qui s'est montée à un diapason d'ironie fort élevé, et à l'avance. Aujourd'hui, après la surprise, j'ai risqué les câlineries d'un billet, et... et... et ma foi — comme *Brummell*, notre œuvre à tous deux, est un peu dans cette aventure — malgré ma discrétion ordinaire, je me vois obligé de vous tenir au courant de celle-là...

Décidément, — et cela est, au surplus, très naturel — le livre n'obtient qu'un succès mondain. « Le *Brummell* m'a replongé dans la marée du monde au moment où je secouais son écume restée sur mes ailes, écrit Barbey (*22 avril 1845*). Il m'a fallu *re-Brummelliser*, et, comme cet abominable chien de la Bible, retourner à mes vomissements mondains ». La presse s'occupe assez peu du *Dandysme*. Pourtant Du Méril (1) a publié un article dans la *Revue de Paris* du 15 avril :

... C'est de la critique gantée, mais avec moi il s'est déganté et m'a montré une main fort sèche. Il n'aime pas mon livre.

(1) Le savant Edélestand Du Méril était cousin germain de Barbey d'Aurevilly.

Il n'a pas vu le sérieux caché sous la surface, frivole à dessein. Savant, encravaté de la gravité moderne jusqu'aux oreilles, il a jugé *in petto* mon petit livre comme un futur membre de l'Académie des Inscriptions. Il l'a trouvé fort indigne de l'esprit dont il me fait honneur. Ce qu'il y a d'aimable dans son procédé, et avec son opinion intime, c'est qu'il ait violenté sa conscience traduite de l'allemand jusqu'à écrire ce qu'il a écrit dans la *Revue de Paris*. Il aurait dû m'éreinter.

Heureux Barbey ! « Un jeune artiste distingué est occupé à faire mon portrait pour le salon prochain. » Puis Bussière a donné une étude sur le *Dandysme* dans la *Revue des Deux-Mondes*. Et si « cette charmante, trop charmante catin de Philarète Chasles » ne publie pas dans les *Débats* celle qu'il a promise, du moins Alloury a-t-il juré de le remplacer : « Il n'en a pas la plume brillante, la connaissance de l'Angleterre, les courants et les contre-courants d'idées, mais il a du calme, un tour philosophique, un style ferme, et la bonne volonté de me servir ». — Puis Jesse a fait paraître une traduction anglaise. Certes elle n'est point bonne : « Si je n'avais pas sur mon amour-propre d'auteur la peau d'un rhinocéros, je serais furieux de l'ignoble mascarade de mon livre, écrit d'Aurevilly (*vers le 25 juin*). C'est dégoûtant de non-intelligence de la langue et de la pensée. On m'a coupé en morceaux et l'on m'a fait tiédir (car bouillir, non, c'est énergique, et l'expression anglaise de Jesse est d'une mollesse approchant de la lâcheté) dans une espèce de gélatine sans épaisseur ». — Mme Panier, à son tour, a donné à la *Gazette de France* une analyse du *Brummell*, dont Barbey n'est pas plus content. « Elle est aussi bête que son nom, déclare-t-il avec sa douceur ordinaire. Elle n'a rien non plus compris à

mon livre. C'est un bas-bleu sale et pasé [*sic*], raccomodé [*sic*] avec du fil blanc, que cette vieille femme-là. » — Quoiqu'il en soit de ces colères, on sent bien que l'auteur du *Dandysme* est enchanté que l'on s'occupe de son livre, fût-ce pour le discuter. M. de Calonne doit faire un article dans la *Sylphide* de Villemessant, M. Odoul en doit donner un autre à la *Démocratie pacifique*... Bref, c'est sans craindre un mauvais accueil que Barbey d'Aurevilly se propose d'envoyer un exemplaire à Balzac :

[*Vers le 25 juin*]... Puisque vous me proposez vos trois exemplaires sur beau papier, je les accepte. Je suis le voisin de Balzac à Passy, et je veux bien lui envoyer mon livre par courtoisie, à lui que je ne connais pas comme homme et que j'aime tant comme auteur. C'est singulier. Je connais la plupart des gloires plus ou moins *oripeau* de ma très *charlatane* époque, et je n'ai jamais rencontré dans le monde le plus grand peintre de ce monde, qu'il a dû étudier sur le vif. Une femme lui a montré un jour des billets de moi (car, mon ami, ce n'est pas les livres que je fais le mieux, mais les billets de trois lignes), et il eut la bonté de les trouver à son goût. Je veux me recommander à lui par quelque chose d'un peu plus long. Je lui enverrai le *Brummell*, dans lequel il y a précisément une note où il est question de son *de Marsay*. Si ça noue une relation entre nous, tant mieux, car il sait causer, ce que je préfère à bien écrire...

Désormais le *Brummell* est lancé dans le monde. « L'incroyable succès de ce petit livre continue toujours. Pourtant il a été écrit pour le petit nombre des élus. Quelqu'un veut en faire faire une édition à Charpentier. Que dites-vous de ce projet ? et quel conseil me donnez-vous (1) ? » — Cependant ce projet

(1) Lettre non datée, écrite entre le *2 janvier* et le *11 mai 1846*.

n'aboutit pas (1), et d'Aurevilly a beau affirmer, le *11 mai 1846*, que Buloz « se frappe de n'avoir pas pris le *Brummell* », on sent bien qu'il n'y croit pas tout à fait. Son petit livre n'obtient, en somme, qu'un grand succès de salons. Cela est beaucoup, certes, et cela n'a rien pour étonner, que l'*Essai sur le Dandysme* plaise surtout aux femmes et aux dandys, — mais, comme disait M. d'Aurevilly lui-même, « la gloire se fait par les portiers »...

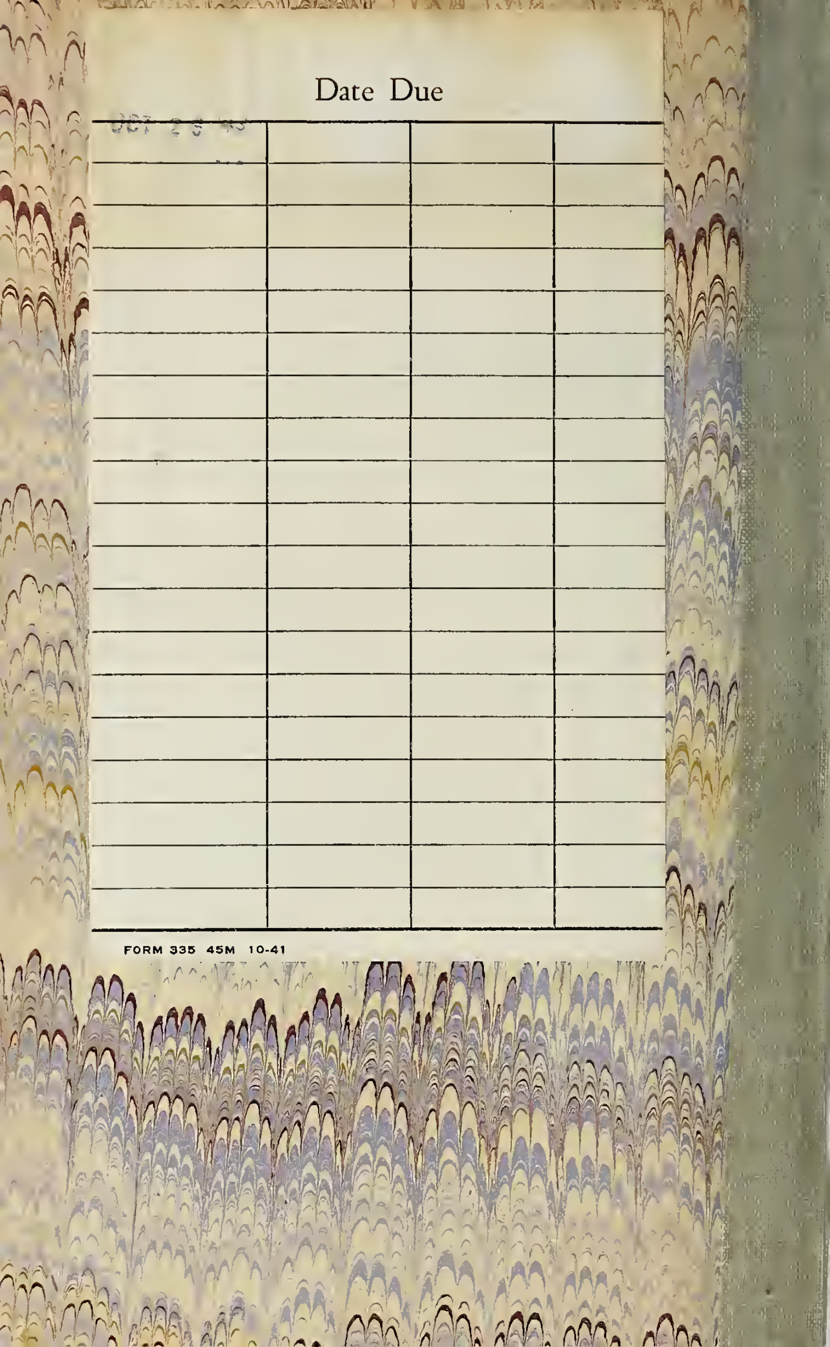
(1) Le *Dandysme* fut réimprimé en 1861 chez Poulet-Malassis, en 1879 chez Lemerre, et en 1887 à nouveau chez Lemerre dans la *Petite bibliothèque littéraire*.



TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE, G. CLOUZOT.



Date Due

OCT 2 5 '45			

FORM 335 45M 10-41

